
U d'/of OTTAWA
39003010915600

10-3-57





MAGASIN

DES

AMES PIEUSES,

ET DES FAMILLES CHRÉTIENNES;

OU

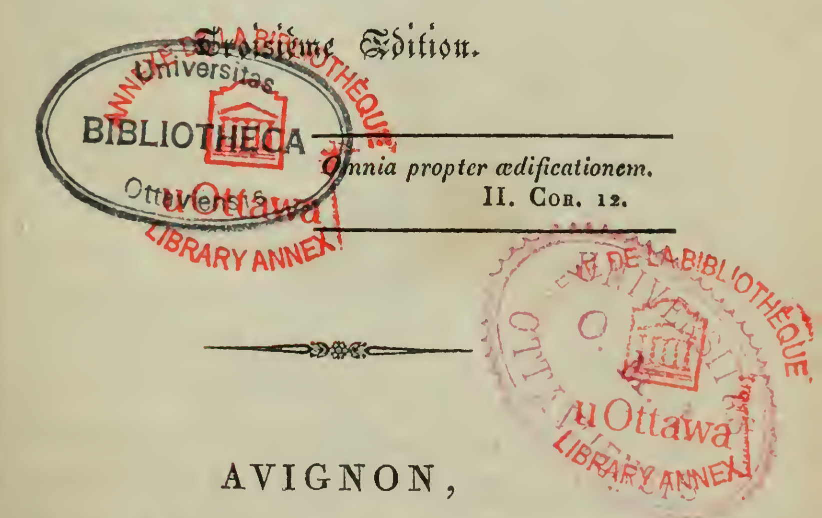
RECUEIL

D'INSTRUCTIONS, MÉDITATIONS, RÉFLEXIONS ET EXHORTATIONS, COURTES, SIMPLES ET FAMILIÈRES,

OU CHACUN TROUVERA TOUJOURS, AU BESOIN, DE QUOI S'ÉDIFIER SOI-MÊME, OU DIRE AUX AUTRES DEUX MOTS D'ÉDIFICATION.

PAR M. L'ABBÉ THOREL.

Troisième Édition.



Omnia propter ædificationem.
II. COR. 12.

AVIGNON,

SEGUIN AÎNÉ, IMPRIMEUR-LIBRAIRE.

1831.

Propriété de l'Éditeur.

AVERTISSEMENT.

L'AME a ses plaisirs qui lui sont propres, *dit saint Augustin*, et qui surpassent infiniment ceux du corps. Celui-ci ne se plaît que dans des voluptés passagères, qui ne laissent après elles que des peines et des remords. L'ame chrétienne, au contraire, qui connaît la vanité de ce qui passe, met toutes ses délices à méditer les vérités éternelles. C'est là qu'elle s'attache, qu'elle se repose, qu'elle contemple d'avance toute la grandeur de sa vocation, la beauté de sa destinée, le but sublime de ses travaux et de ses efforts ; là, qu'elle puise de la force pour son voyage, de la consolation dans ses afflictions, de la douceur dans ses peines. Chaque jour, chaque mystère, chaque fête, chaque solennité, les lui rappelle. Elle aime à en parler, à s'en instruire, à s'en pénétrer pour les faire goûter aux autres et se sanctifier elle-même. C'est ce qui nous a engagé à recueillir quelques-unes des réflexions auxquelles nous nous sommes livrés dans notre exil. Comme elles

sont courtes, les personnes les plus occupées pourront toujours y trouver de quoi faire un quart d'heure de méditation, et les ecclésiastiques les plus surchargés, de quoi dire deux mots d'édification, soit en chaire, soit dans le confessionnal. Au lieu de s'adresser à son ame, il est aisé de parler à ses pénitens ou à ses auditeurs. C'est une bien faible contribution sans doute; mais nous laisserons au moins des matériaux à ceux qui voudront donner une plus grande étendue à ces premières idées. Puisse le Dieu de toute miséricorde leur donner sa bénédiction et les faire fructifier dans les cœurs! La sanctification des ames et l'accroissement de la religion, voilà le but unique que nous nous sommes proposé.



MAGASIN DES AMES PIEUSES.

LIVRE PREMIER.

Du service de Dieu, ses beautés, ses récompenses, ses moyens et ses motifs.

CHAPITRE PREMIER.

Sur les engagemens du Baptême.

Docete omnes gentes, baptizantes eos. Enseignez toutes les nations, et baptisez-les. (Matth. 28.)

1. Êtes-vous *Chrétien ?* Voilà la première question qu'on nous fit dans l'enfance ; celle que Dieu nous fera au dernier jour ; et celle que nous devons nous faire souvent, tandis que nous sommes encore dans ce monde.

2. Pour être Chrétien, il ne suffit pas d'avoir reçu le baptême, il faut en remplir les engagemens. Or, à quoi nous sommes-nous engagés alors ?..... A croire en Jésus-Christ, à suivre ses exemples, à renoncer au démon, à ses pompes et à ses œuvres.

3. D'abord nous nous sommes engagés à croire en Jésus-Christ : et c'est sur cette foi qu'est fondée notre espérance. Mais où est-elle, ô mon ame, cette foi à laquelle vous vous êtes obligée?.... Quoi! vous dites que vous croyez en Jésus-Christ, et vous méprisez sa religion ; et vous négligez ses sacremens ; et vous parlez contre sa doctrine ; et vous n'écoutez pas son église ; et vous doutez de sa divinité!.... Mais, si cela est, comment pouvez-vous compter sur ses promesses, et vous attendre à son royaume, qui ne vous est promis qu'autant que vous croirez en lui? Voilà donc votre contrat avec Dieu rompu dès le premier pas.

4. Ce n'est pas assez : en vous engageant à croire en Jésus-Christ, vous avez juré de suivre ses exemples. Mais où est-elle, dans votre conduite, cette imitation des exemples de votre divin maître? Où est son zèle, son humilité, sa douceur, sa tendre piété, sa patience dans les douleurs, sa résignation dans ses souffrances?...... J'ai beau chercher Jésus-Christ chez vous, je ne le trouve pas. Il honorait son Père, et vous, vous le déshonorez ; il le bénissait dans son temple, et vous, vous l'insultez ; il était soumis dans ses maux, et vous, vous murmurez ; il pardonnait à ses ennemis, et vous, vous vous vengez. Où Dieu trouvera-t-il en vous l'image de son Fils? Qu'aurez-vous à lui répondre au

dernier jour, quand il vous demandera : « *Êtes-vous Chrétien?* Ne savez-vous pas que ceux qui ne se sont point rendus conformes à mon Fils n'ont aucun droit à mon royaume ?.... »

5. Ce n'est pas tout : plus j'avance dans cet examen, plus je trouve votre état affreux; car vous avez promis de renoncer au monde, et vous êtes mondain ; à la chair, et vous êtes charnel ; aux œuvres du démon, et vous les commettez tous les jours. En effet, les œuvres du démon sont faciles à connaître, dit *saint Paul :* ce sont le mensonge, la vanité, l'orgueil, la fornication, l'impudicité, l'avarice, la dissolution, les haines, les querelles, la cupidité, les colères, les vengeances, les emportemens. Ceux qui font toutes ces œuvres, ajoute-t-il, n'entreront point dans le royaume du ciel : et il me semble que toute votre vie n'est qu'un tissu de ces œuvres. Je ne vois pas que jusqu'ici vous ayez solidement crucifié votre chair, combattu ses penchans, pratiqué les jeûnes, les austérités et la mortification chrétienne.

6. O mon ame! maintenant que nous sommes touchés, reprenons cette question importante, et demandons-nous à nous-mêmes : *Suis-je Chrétien?* Il est vrai que j'en porte le nom, mais je le déshonore; que j'en ai reçu le caractère, mais je le profane; que j'en porte la livrée, mais je l'avilis ; que j'ai juré d'imiter Jésus-Christ,

mais je me parjure ; que je trahis tous mes sermens, que je manque à toutes mes promesses ; et par-là je perds tout, puisque le baptême étant un contrat réciproque, Dieu n'est tenu à ses engagemens qu'autant que je remplirai les miens..... Pour nous sauver, il n'est pas nécessaire de faire de longues méditations. Après avoir fixé nos regards sur Jésus crucifié, il faut les reporter sur nous-mêmes, en nous demandant souvent : *Suis-je Chrétien ?....* Dieu ne m'a promis son royaume qu'autant que je ressemblerais à son Fils. S'il faut se conformer à ce divin modèle pour y entrer, *où en suis-je ?....* Cette courte réflexion, elle seule, a converti les plus grands pécheurs, et perfectionné les plus grands saints. D'après cela renouvelez souvent les vœux de votre baptême, et travaillez à réformer, dans votre conduite, ce qui peut y être contraire. C'est une des pratiques les *plus utiles pour vivre chrétiennement*, et nous conduire au ciel. Ainsi soit-il.

CHAPITRE II.

Le royaume de Dieu.

Prædicate Evangelium. Prêchez l'Évangile.
(MARC. 16.)

Le royaume de Dieu : l'héritage et la félicité de Dieu même!.... voilà ce que les apôtres annonçaient aux premiers chrétiens, et ce qu'ils appelèrent l'*Evangile*, c'est-à-dire, la *bonne nouvelle.*

1. Supposons, ô mon ame! qu'étant né dans les ténèbres du paganisme ou dans des pays idolâtres, on ne vous ait encore jamais parlé que des *Champs Elysées*, et autres récompenses purement temporelles; que n'ayant pas la plus petite idée de la religion véritable, ce soit moi qui, nouvellement arrivé, sois chargé de vous annoncer *le royaume de Dieu*, pour la première fois!.... Quels seraient aujourd'hui votre étonnement et votre surprise!...... Quoi! moi, diriez-vous, *le royaume de Dieu; son propre bonheur; l'héritage de son Fils*; à moi, faible mortel, chétive créature!.... Vous n'y pensez pas!.... C'est une grace qui est infiniment au-dessus de mes mérites et de mes prétentions. *Le royaume de Dieu!*.... Mais êtes-vous bien sûr de ce que vous m'annoncez?....

2. Oui, vous dirais-je, j'en suis sûr. Ce n'est pas une promesse à faire, mais une promesse faite : j'en ai l'écrit et le testament dans les mains. Et ce testament n'est pas nouveau, il existait dès le commencement du monde. Il n'est pas secret, il a été publié par tout l'univers. Il n'a pas été déposé, comme les nôtres, dans des archives périssables, mais dans un tribunal qui subsistera jusqu'à la consommation des siècles. Il n'a pas été scellé du sceau des hommes, qui s'efface avec le temps, mais de celui de la Divinité même, par des milliers de miracles, qu'il est impossible à

l'homme de faire. Il n'a pas été signé, comme les nôtres, par deux ou trois témoins, mais par des milliers, qui ont versé jusqu'à la dernière goutte de leur sang pour en attester la vérité. Et ces témoins étaient les ennemis déclarés de ce testament, intéressés à le nier avant leur conversion, c'est-à-dire, des Juifs et des Païens. Et ces témoins ont été si nombreux, qu'on a été obligé d'en faire une histoire à part, et la plus volumineuse de toutes les histoires. Ainsi, vous pouvez en être sûr: si vous le voulez, vous aurez *le royaume de Dieu*.

3. *Le royaume de Dieu*, vous récrierez-vous!....... Mais si cela est, pour une si belle promesse, Dieu me demandera donc des choses bien difficiles!.... Il exigera peut-être que je laisse là mon épouse, mes parens, ma patrie, que je traverse les mers, que je fasse des choses extraordinaires!.... Point du tout, au contraire, il veut que restiez au sein de votre famille, que vous en ayez soin, que vous en supportiez les défauts, et que vous y viviez en paix. Cependant, quand vous vous trouverez dans une compagnie où l'on médira, il ne veut pas que vous médisiez. Car c'est un bon père qui aime tous ses enfans, et qui ne veut pas qu'on leur fasse tort. Quand vous l'aurez offensé, il veut que vous alliez vous jeter à ses pieds. Et comme il fait tous les jours un grand repas pour ses

enfans, il veut que vous alliez de temps en temps manger à sa table.

4. *Le royaume de Dieu*, pour vivre paisiblement avec ma famille, avoir soin de mes enfans, m'abstenir de médire, et aller de temps en temps manger à la table du Seigneur!.... O mon Père! me direz-vous, si vous m'en assurez, que je serai fidèle à remplir mes devoirs!....

5. *Le royaume de Dieu!....* Voilà la plus belle et la plus sublime, la plus magnifique et la plus certaine de toutes les graces; ce qui restera toujours infiniment au-dessus de nos conceptions; ce qu'on appelle par-dessus tout, *la grace*, parce que c'en est le but et le complément; ce que Dieu promit à notre premier père, ce qu'il perdit par sa chute, et ce qu'il recouvra par le Rédempteur; ce qu'il nous promet pour nos devoirs les plus ordinaires et les plus communs. Et voilà, ô mon Dieu! ce que l'univers entier rejeta pour les Champs Elysées, pour des promesses frivoles et incertaines, pour des fables qui n'ont jamais existé; ce que nous perdons nous-mêmes, pour un vil plaisir ou un modique intérêt. Ah! Seigneur, nous nous plaignons quelquefois que la grace nous manque! Comment pourrait-elle nous manquer, puisque vous n'avez jamais proposé au monde d'autre récompense que *votre royaume*, et que votre royaume est *une grace*, et une grace qui sera toujours infi-

niment au-dessus de nos efforts ! Quelles que soient nos peines, nos épreuves et nos tentations, pensons au royaume de Dieu, et nous aurons *la grace ;* et les plus grandes difficultés ne nous arrêteront plus, et nous ferons tout pour parvenir à cette sublime récompense. *Si labor terret, merces invitet.* Ainsi soit-il.

CHAPITRE III.

Jouissance de Dieu.

Ero merces tua magna nimis. Je serai moi-même votre récompense. (GENES. 15.)

1. Si nous servons Dieu, non-seulement il nous promet son royaume, mais il nous assure qu'il y sera lui-même notre récompense, conséquemment que ce sera le bien suprême et le souverain bien qui y fera éternellement notre félicité et notre bonheur. Il est certain, comme le dit Dieu lui-même, que cette récompense est trop grande pour pouvoir jamais nous en former une idée. *Merces magna nimis.*

2. Cependant, pour exciter en nous le désir indispensable de l'obtenir, transportons-nous en esprit, ô mon ame ! à cet instant décisif, où, dégagée des liens du corps, vous paraîtrez seule au tribunal du souverain juge; ne sachant encore si vous allez être condamnée ou sauvée, dans la plus cruelle incertitude sur votre sort. Supposons que Jésus-Christ, après avoir examiné votre conduite, vous adresse ces

ravissantes paroles : Venez, ame fidèle, entrez en possession du bonheur que vous avez mérité par vos travaux. *Intra in gaudium Domini tui.*

3. Quelle sera alors votre joie!... Prosternée aux pieds de celui qui vous a acquis un aussi noble héritage au prix de son sang, ne sachant comment lui en témoigner votre reconnaissance : Voilà donc mon sort décidé, direz-vous, et voilà mon salut assuré pour jamais!... Ne perdez pas de temps, ame fidèle, ajoutera Jésus-Christ, levez-vous, et voyez le bonheur que mon père vous prépare. *Surge, et vide jucunditatem quam Deus daturus est.*

4. Aussitôt la porte du Ciel étant ouverte, l'immense étendue de l'éternité bienheureuse se déroulera devant vos regards. Précédée de votre divin époux, vous entrerez dans le royaume céleste, au milieu des acclamations de l'église triomphante, des félicitations de vos parens et amis, qui se réjouiront de vous voir avec eux. Arrivée aux pieds du trône de l'Eternel, Jésus-Christ vous présentera à son Père, qui vous recevra avec bonté, applaudira à votre courage, et après vous avoir mis la palme à la main et la couronne sur la tête, vous serez introduite dans la jouissance de la Divinité même, c'est-à-dire dans la possession de ce que l'œil n'a jamais vu, ce que l'oreille n'a jamais entendu, et ce que le cœur de l'homme n'a ja-

mais compris. *Ero merces tua magna nimis.*

5. O mon ame ! si la jouissance d'un bien passager peut exciter dans l'homme des ravissemens et des transports, que sera-ce de celle d'un Dieu, qui est la plénitude de tous les biens, et qui épuisera sa toute-puissance à nous rendre heureux !...

6. Jouissances du monde, jouissances méprisables. Tous les biens qui nous flattent ici-bas, ne nous rendent heureux que par leur destruction, et le bonheur cesse dès qu'ils sont détruits. Dieu, au contraire, est un bien indissoluble, dont la jouissance permanente ne pourra jamais ni diminuer, ni périr.

7. Jouissances de ce monde, jouissances mêlées d'inquiétudes. Quand nos biens sont détruits, il faut de toute nécessité penser à en acquérir d'autres. Et l'inquiétude du travail, qui doit suivre, vient malgré nous, nous troubler dans le sentiment même de nos misérables plaisirs.... Dieu, au contraire, étant un bien indissoluble, quand il est acquis, il n'y a plus de danger de le perdre. On le possède sans nulle inquiétude, sans crainte qu'il puisse nous échapper jamais.

8. Jouissances de ce monde, jouissances frivoles. Dès que nos biens sont détruits, on n'en jouit plus, et ce que nous avions désiré avec tant d'ardeur, s'évanouit en un instant. Dieu, au contraire, étant, par sa nature, un bien indissoluble, il est

par cela même éternel. La douce jouissance qu'il nous procurera dans le premier instant, sera la même dans l'éternité tout entière.

9. Plongée, abîmée, inondée pour jamais d'un torrent de délices, que penserez-vous alors, ô mon ame, des peines, des traverses et des tribulations de ce monde?... Vous les regardez maintenant comme des marques de la colère du Seigneur, vous les regarderez alors comme de véritables bienfaits, puisqu'ils seront la mesure et le gage de votre bonheur éternel. Les joies et les plaisirs de la terre, au contraire, que vous regardez aujourd'hui comme des biens, vous paraîtront alors de véritables maux, puisqu'ils vous éloignent de la félicité suprême.

10. Ah! Seigneur, les récompenses que proposent les princes de la terre, font faire aux guerriers qui peuvent y prétendre, des prodiges de valeur. Pour une couronne périssable, ou une simple marque de distinction, dit saint Paul, on souffre la faim et la soif, on s'expose aux plus grands dangers. Cependant qu'est-ce que tout cela, au prix du bonheur que Dieu nous prépare?...

11. Quand un brave militaire va recevoir une médaille, de la main de son prince, à travers les acclamations d'une nation nombreuse, il se croit au comble de la gloire! Cependant, qu'est-ce que tout cela, au prix de la couronne immortelle que

nous recevrons solennellement de la main du Tout-Puissant?

12. Apprenons donc, ô mon ame, à mépriser ce qui est vraiment méprisable, c'est-à-dire, les biens, les honneurs, et les plaisirs de ce monde, puisque tout cela se dissipe par la jouissance même. Apprenons, au contraire, à estimer la seule chose qui soit vraiment estimable, c'est-à-dire, les peines et les travaux, les contradictions et les combats, puisque c'est, pour nous, l'unique moyen de parvenir à la jouissance éternelle de ce bien suprême, qui ne se détruira jamais. Ainsi soit-il.

CHAPITRE IV.

Le royaume de Dieu offert à chacun.

Regnum Dei intra vos est. Le royaume de Dieu est au-dedans de vous. (Luc. 17.)

1. Pouvait-il être plus à notre portée, ô mon ame!.... Si Dieu l'eût placé au-dessus des nues, ou au-delà des mers, il ne nous eût pas été possible d'y atteindre. S'il l'eût fait dépendre de la volonté des autres, il n'eût pas toujours été en notre pouvoir de l'obtenir. Mais point du tout. Dieu l'a mis au-dedans de nous. Il l'a placé dans notre cœur, dans nos affections, dans nos passions, dans nos chagrins, et dans la victoire de nous-mêmes; de manière que, dans chaque état, et dans chacune de nos actions, il est toujours à notre portée. Il n'est question que de le vouloir.

2. Fuyez dans les déserts ; enfoncez-vous dans la solitude la plus profonde. Au fond de la grotte la plus retirée, si Dieu vous y appelle, vous y trouverez le royaume de Dieu. Il sera dans vos lectures, dans vos méditations et vos oraisons. Priez avec ferveur, et vous tenez le Ciel.

3. Si le devoir vous appelle à l'Eglise, transportez-vous-y ; vous y trouverez le royaume de Dieu. Il y sera dans vos livres, dans vos prières, et dans vos communions. Offrez-vous avec Jésus-Christ dans le saint sacrifice, et vous tenez le Ciel. Communiez avec ferveur, et vous tenez le Ciel.

4. Si vos affaires vous rappellent à la maison, retournez-y, vous y trouverez le royaume de Dieu. Il y sera dans vos affaires, vos soins et vos travaux, dans vos enfans et vos domestiques, dans vos embarras et vos occupations. Livrez-vous-y avec courage, et vous tenez le Ciel. Supportez-en les désagremens, et vous tenez le Ciel.

5. Si la bienséance vous appelle dans les sociétés, allez-y, et le royaume de Dieu y passera avec vous.... Vous vous trouvez dans une compagnie où l'on médit de votre prochain, et vous êtes tenté de médire avec les autres. Taisez-vous, et vous tenez le Ciel. On vous dit des paroles dures et désobligeantes, et vous avez le désir d'y répondre ; domptez-vous, et vous tenez le Ciel.

6. Nous regardons quelquefois avec envie, ceux qui sont dans les monastères.

Nous croyons que, si nous étions dans cet état, nous aurions plus le temps de gagner le Ciel. C'est une méprise. Le royaume de Dieu n'est point, pour nous, dans l'état où nous ne sommes pas, mais dans celui où nous sommes. Partout où nous nous trouvons, il est sous notre main ; il n'est question que de vouloir le prendre.

7. Le royaume de Dieu est sur notre table, quand nous mangeons ; sur notre lit, quand nous souffrons; sur notre ouvrage, quand nous travaillons. Il est avec nous, surtout dans nos voyages, nos exils, nos tribulations et nos persécutions. Si le devoir nous oblige à souffrir la faim et la soif, le froid et le chaud, souffrons avec patience, et nous tenons le Ciel. Mangeons avec modération, et nous tenons le Ciel.

8. Il n'est point d'état, d'instant, ni d'endroit, où le royaume de Dieu ne soit à notre portée, puisqu'il dépend de la victoire de nous-mêmes.

9. O mon Dieu! quel est celui qui serait sûr d'avoir sous la main un riche trésor, et qui ne s'empresserait pas de le saisir?.... Nous avons sans cesse sous la main le plus précieux de tous les trésors, *le royaume de Dieu*, et nous ne le prenons pas ; et nous le laissons aller, pour courir après des bagatelles et des frivolités, qui n'en valent pas la peine.

10. Soyons plus sages, ô mon ame. Une parole, un geste, un regard, une petite

vivacité réprimée, peuvent nous mériter le Ciel : un rien peut nous le faire gagner, comme un rien peut nous le faire perdre. Veillons sur nous-mêmes ; mettons à profit tous les instans et toutes les occasions, pour nous assurer un trésor, dont la perte serait si terrible, et dont le gain est si important pour notre bonheur éternel. Ainsi soit-il.

CHAPITRE V.

Dieu notre maître.

Servite Domino. Servez le Seigneur. (Psal. 2.)

1. Dieu est notre maître, et nous sommes ses serviteurs. Comme notre maître, c'est lui qui nous paiera dans le ciel. Comme ses serviteurs, c'est à nous à le servir, et à faire toutes nos actions pour lui sur la terre.... Or, est-ce là ce que nous avons fait, ô mon ame? Toutes ces médisances, ces mensonges, ces injustices, ces désordres, ces impudicités, dont toute notre vie n'a été, pour ainsi dire, qu'un enchaînement continuel, tout cela a-t-il été pour Dieu?... Si tout cela n'a pas été pour Dieu, c'était donc pour le démon !.... Grand Dieu ! quel maître nous avons servi dans la très-grande majorité de nos actions !....

2. Mais nos bonnes œuvres elles-mêmes, est-ce pour Dieu que nous les avons faites? Ces aumônes, ces prières, ces pratiques même de religion et de piété, qui nous faisaient estimer aux yeux du monde, ne les avons-nous point faites pour le monde,

par un esprit de vanité et d'amour propre? En jugeant toutes nos actions d'après cette règle indubitable, quelle portion affreuse à retrancher du livre de vie!... Quand nous paraîtrons devant Dieu, que nous en restera-t-il?

3. Nous sommes souvent embarrassés sur le discernement de nos actions, pour savoir si nous faisons bien ou mal? Jugeons-nous d'après cette règle bien simple: Ce que je fais là, est-il pour Dieu, est-il pour mon maître? S'il peut être rapporté à Dieu, je puis le faire; si mon Dieu le condamne, je ne dois pas le faire.

4. Le soir, il faut, chaque jour, faire un petit retour sur nous-mêmes, pour voir ce qui nous est échappé de mal dans la journée, afin de nous en corriger le lendemain; et si, après nos travaux, nous n'avons pas le temps de faire une longue revue, tenons-nous-en tout simplement à cette règle facile: Tout ce que j'ai fait, ou ce que j'ai dit aujourd'hui, a-t-il été pour mon Dieu? Ces conversations, ces médisances, ces inutilités, ces distractions, tout cela peut-il être rapporté à mon Dieu?.... Avec cette règle bien simple, vous verrez, en un instant, ce qu'il y a à approuver, à réformer ou à perfectionner dans votre conduite, et vous avancerez dans la perfection où vous devez tendre.

5. Nous avons un si bon maître, ô mon ame!.... Un verre d'eau donné au nom de

Dieu, sera payé d'un poids immense de gloire. Travaillons pour Dieu, faisons toutes nos actions pour notre maître. Ne perdons pas le temps, comme nous avons fait jusqu'ici, à servir des maîtres qui nous récompensent si mal.

O mon Dieu, faites-nous la grace de vous mieux servir que nous n'avons fait jusqu'ici. Soyez vous-même le principe, le mobile, et la fin de toutes nos actions. Ainsi soit-il.

CHAPITRE VI.

Du combat spirituel.

Certa bonum certamen. Combattez comme il faut.
(I. Timoth. 6.)

1. J'ouvre l'Écriture, ô mon ame! et partout j'y vois, d'un côté, qu'il faut combattre; de l'autre, qu'il faut aimer nos ennemis et prier pour eux. Quelle est donc cette guerre singulière qui nous est ordonnée? Quels sont nos ennemis, et où sont-ils?..... Attention, ame chrétienne! c'est peut-être là l'instruction la plus importante de la morale et de la religion.

2. Dites-moi, je vous prie, si nous avons le bonheur d'aller au Ciel, n'est-il pas vrai que c'est nous-mêmes qui goûterons ce bonheur? Il faut donc aussi que ce soit nous-mêmes qui l'acquérions. Si nous portons la couronne, il ne serait pas juste que ce fût un autre qui portât les coups.

Pour une gloire personnelle, il fallait que la guerre fût personnelle.

3. Pour cela, qu'a fait Dieu? Admirons ici les combinaisons admirables de sa sagesse éternelle dans ses arrangemens. Qu'a-t-il fait? il a uni l'ame à un corps qui en est inséparable, et qui n'en sera séparé qu'à la mort. Et qu'est-ce, dans le fait, que ce corps? Une masse de matière organisée sujette à mille accidens, aux infirmités, aux maladies, à la dissolution, et à la mort; un corps pétri de vices et de défauts, le siége de mille passions, qui n'est fait que pour nous donner du mal, et dont tous les penchans nous conduisent directement au mal. C'est à quoi nous n'avons peut-être jamais réfléchi, et cependant ce qui se trouve très-vrai. Faisons-y attention : il est certain que le corps n'a point de penchant pour les souffrances, mais pour les plaisirs seuls; qu'après avoir pris les plaisirs de notre état, il faut en prendre les peines, sans quoi nous en serons sévèrement punis; qu'ainsi le corps, si nous en suivons les penchans, nous conduit directement au mal moral.

4. Et pourquoi Dieu nous a-t-il donné un corps organisé de cette manière? C'est afin que nous ayons perpétuellement avec nous, un ennemi à combattre, et un ennemi qui ne nous quitte jamais. Partez pour un voyage, votre corps part avec vous. Revenez, il revient avec vous.

Retirez-vous dans votre maison, passez dans une autre, votre corps s'y trouve avec vous. Enfoncez-vous dans la solitude la plus profonde, votre corps y est avec vous, et ce corps est le siége de mille passions, conséquemment de mille ennemis, qui vous portent au mal; de manière que, par-là, vous avez partout occasion de combattre, partout occasion de vaincre, partout occasion de gagner le Ciel; et cela sans être à charge aux autres.

5. Sagesse de mon Dieu, que vous êtes admirable dans vos arrangemens!... Nous croyons au premier coup d'œil que Dieu nous a donné des penchans pour les suivre; point du tout, c'est pour les dompter: des passions pour nous perdre; point du tout, c'est pour nous sauver, pour nous fournir sans cesse occasion de combattre, conséquemment sans cesse occasion de remporter des victoires.

6. Guerre singulière que le monde ne goûte pas, et qui nous déplaît fort à nous-mêmes. Nous aimons beaucoup à faire la guerre aux autres, à les censurer, à les reprendre, à critiquer leurs défauts. Nous trouvons fort mauvais qu'ils nous soient à charge, qu'ils traversent nos entreprises, et qu'ils contrarient nos opinions. Nous murmurons, nous disputons, nous nous impatientons, nous sommes perpétuellement en guerre avec eux; et par-là nous battons l'air, et nous prenons le change,

comme le dit saint Paul. Ce n'est point sur les autres que doivent tomber nos coups, mais sur nous-mêmes, sur nos penchans, sur notre propre corps. Ce sont nos propres défauts qu'il faut corriger et qu'il faut combattre.

7. Guerre admirable, la seule qui puisse nous procurer la paix ; car prenons bien garde, tant que nous combattons les autres, qu'arrive-t-il ? Nous murmurons, et ils murmurent ; nous les contrarions, et ils nous contrarient ; nous les irritons ; et ils nous irritent. C'est ainsi que le monde cherche la paix, et jamais il n'y arrive. *Non quomodo mundus dat, ego do vobis.* Prenez le parti que Jésus-Christ vous indique, faites-vous la guerre à vous-même ; tombez sur vos propres défauts. Vous éprouvez une impatience qui va irriter les autres, une tentation de médire, de critiquer, de vous permettre une ironie, un sarcasme, un mot injurieux : domptez-vous, et vous aurez la paix.

8. Apprenons-la enfin, ô mon ame ! cette guerre nécessaire et interminable, qui doit commencer dès la plus tendre enfance, et qui ne doit finir qu'à la mort, et concevons-en bien toutes les règles. Notre corps, nos défauts, nos propres passions, voilà nos ennemis. Après avoir accordé à notre corps ce qui lui est absolument indispensable, pour vivre, et se soutenir dans notre état, forçons-le à tra-

vailler, à souffrir, à aller contre ses penchans, pour obtenir les récompenses sublimes qui nous sont promises.

9. Au reste, ame chrétienne, si vous croyez que je vous trompe, allez à Jésus-Christ, demandez-lui quelle est la guerre qu'il vous commande. S'il vous dit de combattre les autres, j'ai tort; mais si c'est sur vous-même que doivent tomber vos coups, combattez donc vos défauts; frappez sur vous avec fermeté et avec courage. C'est le seul moyen de remporter la couronne promise aux vrais combattans. *Certa bonum certamen fidei.* Ainsi soit-il.

CHAPITRE VII.

Où devons-nous combattre?

Sta in gradu tuo. Combattez à votre place.
(DAN. 10.)

1. LE Ciel et la jouissance de Dieu, voilà l'objet pour lequel nous devons combattre. Mais où faut-il que nous combattions? c'est dans le poste où Dieu nous a placés; et nous devons y combattre tant que Dieu le veut; et nous devons le faire avec courage et avec joie, sans murmurer et sans nous plaindre.

2. Vóyez ce soldat qu'on place en sentinelle aux avant-postes de l'armée, dans l'endroit le plus périlleux : se plaint-il du péril auquel on l'expose? Au contraire, il s'en fait honneur; c'est une marque de confiance de la part de son général. Voyez

ce brave militaire, auquel son souverain confie la place la plus importante de son royaume : se plaint-il des périls et des difficultés qu'il faudra y courir? Au contraire, c'est une marque d'estime de la part de son prince, et une occasion d'acquérir de la gloire.

3. Tel est l'exemple de la conduite que Dieu tient envers nous, et de celle que nous devons tenir à son égard. Quand il nous place dans un état, comme cette brave sentinelle, nous devons y tenir jusqu'à ce qu'on nous en retire. Plus le poste nous offre de difficultés, plus Dieu nous rapproche de son Fils, et plus il nous fait honneur. La faim, la soif, les voyages, les tourmens, et la mort même, nous souffririons tout cela pour le monde : à plus forte raison devons-nous le faire pour le Ciel. C'est une occasion que Dieu nous fournit de manifester notre courage, d'acquérir de la gloire à ses yeux. S'en plaindre, c'est une lâcheté; s'y refuser, ce serait trahir ses devoirs. Nous devons l'accepter avec joie, et y combattre en héros.

4. Voilà dans le fait ce que nous devrions faire, mais est-ce là ce que nous faisons? Pour peu que Dieu nous mette à l'épreuve, et qu'il rende notre situation pénible, nous nous plaignons, nous murmurons, nous nous abattons, nous trouvons notre état trop dur..... Si Dieu nous met en exil, nous voudrions être dans

notre patrie; s'il nous place dans la persécution, nous voudrions être en paix; dans la maladie, nous voudrions être en santé; dans les voyages, nous voudrions être en repos. Nous alléguons pour prétexte, qu'il est impossible de servir Dieu dans de pareilles agitations : que nous le servirions beaucoup mieux dans une situation plus paisible.

5. Illusion, ô mon ame! c'est où vous êtes qu'il faut travailler, où vous êtes qu'il faut combattre, qu'il faut souffrir, qu'il faut vous dompter, qu'il faut remporter la victoire; c'est là le champ de bataille où vous devez vous distinguer, là que vous êtes en spectacle à Dieu, aux anges et aux hommes. *Spectáculum facti Deo et angelis et hominibus.*

6. Lâches chrétiens, s'agit-il de la gloire du monde; la faim, la soif, les périls, les dangers, la mort même, rien ne nous coûte. S'agit-il du royaume de Dieu et de la jouissance éternelle de Dieu même; tout nous gêne, nous rebute et nous contrarie; tout nous paraît au-dessus de nos forces. S'agit-il d'un général ou d'un souverain de la terre; nous sommes dévorés d'une noble ambition, nous saisissons avec joie l'occasion de nous distinguer à leurs yeux. S'agit-il du souverain de l'univers, de celui qui tient la plus belle de toutes les couronnes dans les mains; le poste où il nous met est toujours trop pénible, la croix qu'il nous

présente toujours trop pesante, nous voulons nous en décharger à chaque pas.

7. Ah! Seigneur, que j'ai peu connu jusqu'ici la noblesse de votre conduite, et la lâcheté de la mienne à votre égard!.... Je n'oserais, ô mon Dieu, vous demander de rendre mon état plus pénible, je craindrais que ce ne fût présomption de ma part; et je dois, comme un soldat soumis, attendre le signal de votre Providence; mais si vous me jugiez digne d'un poste plus périlleux, ah! Seigneur, je bénirais votre saint nom; je m'en ferais honneur, et je le regarderais comme le témoignage le plus frappant de votre bonté et de votre confiance. Je souffrirais sans doute, et la nature se révolterait, puisque les souffrances sont pénibles; mais, comme les Martyrs et comme votre propre Fils, je m'adresserais à vous; je vous exposerais ma détresse, je vous demanderais du secours; je ferais taire la nature, et je mériterais vos regards.

8. C'est ainsi que je me conduirai, Seigneur. Dans quelque situation que vous me placiez, je resterai à mon poste. J'y resterai jusqu'à ce que vous m'en retiriez; et par ma constance, je tâcherai de mériter cette couronne immortelle auprès de laquelle toutes les difficultés de ce monde ne sont rien. Ainsi soit-il.

CHAPITRE VIII.

Sur les tentations.

Fili, accedens ad servitutem Dei, præpara te ad tentationem. Mon Fils, dès votre entrée au service de Dieu, préparez-vous à la tentation. (Eccli. 2.)

Un Dieu qui se laisse tenter par le démon, pour nous apprendre comment il faut résister à la tentation, et la vaincre; quoi de plus touchant et de plus instructif!

1. Après avoir jeûné quarante jours et quarante nuits, nous dit l'Évangile, Jésus-Christ eut faim, et alors le démon s'approcha de lui pour le tenter. C'est aussi ce qu'il fait par rapport à nous. Quand nous prenons le parti de nous livrer à la piété, il ne s'y oppose pas sur-le-champ; il attend que la passion parle et que le besoin se fasse sentir; alors s'approchant de nous, il nous représente combien le service de Dieu est pénible, combien il nous sera difficile d'y persister, la délicatesse de notre tempérament, la faiblesse de notre santé: il nous engage à nous relâcher, à prendre de la nourriture, à accorder à notre corps ce qu'il désire.

2. Que répond Jésus-Christ à cette tentation? Que l'homme ne vit pas seulement de pain, mais de toute parole qui sort de la bouche de Dieu : réponse infiniment instructive, qui nous apprend, en peu de mots, les deux moyens les plus propres à combattre efficacement la tentation : affai-

blir le corps d'un côté, fortifier l'ame de l'autre : affaiblir le corps par le jeûne et par les pratiques extérieures, fortifier l'ame par les pratiques intérieures, par le renoncement à soi-même, par la méditation des grandes vérités de la religion, la mort, le jugement, le paradis et l'enfer. Avec ces précautions et ces grands motifs, nous pouvons être sûrs de repousser efficacement les tentations, et de déconcerter le tentateur.

3. Quand le démon voit que Jésus-Christ persiste dans la résolution de servir son Père, il ne l'en détourne plus ; au contraire, du fond du désert il le transporte d'un seul vol sur le pinacle du temple, *in pinnaculum templi.* C'est aussi ce qu'il fait à notre égard. Quand il nous voit bien déterminés à persister dans le service de Dieu, il ne s'y oppose plus ; au contraire, du fond de l'abîme de nos péchés, il nous transporte d'un seul trait sur le haut du pinacle ; d'une extrême indifférence il nous pousse rapidement à la plus sublime piété. Beaucoup de prières, de communions, de grandes austérités, beaucoup de pratiques extérieures. Quand nous avons passé quelque temps dans cet état, il nourrit notre orgueil et notre amour propre ; il nous fait considérer à quelle hauteur nous sommes montés, combien de chemin nous avons fait en peu de temps ; il nous persuade que nous pouvons tout oser maintenant,

que nous n'avons rien à craindre, que Dieu nous soutiendra dans toutes les occasions. *Angelis suis mandavit de te ;* et point du tout, dês que l'occasion se présente, nous succombons, parce que notre élévation a été trop rapide.

4. Comme l'édifice de la perfection est le plus sublime de tous les édifices, que sa base est sur la terre et sa cime dans les cieux, avant d'y monter il faut être bien persuadé de deux choses : c'est que quelque profond que soit l'abîme de nos péchés, nous pouvons en sortir; que quelque sublime que soit le sommet de la perfection, nous pouvons y parvenir; parce que Dieu est infiniment puissant, infiniment miséricordieux, que les mérites de Jésus-Christ sont infinis, que si nous correspondons à la grace, la grace ne nous manqnera jamais. Avant tout, il faut avoir une parfaite confiance en Dieu.

5. Mais s'il faut avoir en Dieu une parfaite confiance, il ne faut pas, comme le dit Jésus-Christ au démon, le tenter par des démarches téméraires, ni vouloir s'élever sur le pinacle d'un seul vol, mais par degrés ; ni y monter par dehors, mais par dedans, et commencer par les pratiques intérieures. Le premier degré qu'il faut établir en nous, c'est *l'humilité* et la parfaite connaissance de notre misère ; le second, c'est la destruction de notre caractère et le renoncement à tous nos sens.

Jusqu'à ce que ces fondemens soient jetés en terre et parfaitement consolidés, c'est en vain qu'on voudrait pratiquer de grandes austérités : une dévotion qui commence par le pinacle, ne peut jamais devenir solide. Le démon ne nous élève si haut du premier vol, que pour pouvoir ensuite nous précipiter ; et ceux qui ont le malheur d'écouter dans les commencemens ces perfides suggestions, se préparent des chutes terribles. L'édifice de la dévotion a ses degrés intérieurs, dont le fondement est la victoire de soi-même et la destruction de ses défauts ; et souvent cette première opération exige plusieurs années d'épreuves, de travaux et de combats, d'efforts et de fréquentation des sacremens avant d'arriver à une solide perfection.

6. Mais aussi, quand ce premier fondement est posé, et que nous sommes parfaitement morts à nous-mêmes, nous pouvons ensuite, en montant par degrés, parvenir aux pratiques extérieures de la piété la plus sublime. Quand nous sommes ainsi parfaitement consolidés, le tentateur a beau faire, toutes ses suggestions ne nous ebranlent plus ; en vain, du haut du pinacle du temple, nous transporteroit-il, comme Jésus-Christ, sur la montagne la plus élevée, pour nous faire voir de là tous les royaumes du monde ; en vain nous proposerait-il, comme à ce divin modèle, de nous donner tout cela si nous consentons à

l'adorer : *Hæc omnia tibi dabo, si cadens adoraveris me.* Si nous sommes parfaitement morts à nous-mêmes, nous répondrons avec la même fermeté et la même indignation que Jésus-Christ : Retire-toi, Satan ; car il est écrit : Vous adorerez le Seigneur votre Dieu, et vous le servirez lui seul. *Recede, Satana : Scriptum est enim, Dominum tuum adorabis, et illi soli servies.*

7. Donnez-moi, Seigneur, cette dévotion solide, fondée sur la victoire de nous-mêmes, la destruction de nos défauts et la parfaite confiance en vous, qui nous rende supérieurs à toutes les tentations et nous attire l'admiration des anges mêmes. Daignez nous apprendre tous les moyens de l'acquérir, pour pouvoir mériter les récompenses sublimes qui doivent couronner nos combats. Ainsi soit-il.

CHAPITRE IX.

Vigilance sur soi-même.

Vigilate ut non intretis in tentationem. Veillez, si vous voulez éviter la tentation. (Luc. 22.)

1. Vigilance, et vigilance continuelle ! voilà la première disposition nécessaire pour réussir dans le combat spirituel, et se mettre en garde contre les tentations. Un général d'armée, qui a affaire à des ennemis rusés, n'engage pas imprudemment le combat ; il établit, avant tout, des avant-postes, se place dans des positions

avantageuses, fait des reconnaissances, étudie tous les mouvemens de son ennemi, veille sur ses piéges, et épie tous les moyens de s'assurer la victoire.

2. Ouvrez les livres sacrés, vous y verrez combien l'ame chargée de veiller sur les sens, est obligée de prendre de précautions. Tantôt c'est un gouverneur chargé de conserver une ville, et qui en répond à son souverain; tantôt un soldat obligé de défendre un poste important, et qui ne doit le quitter qu'à la mort; tantôt ce sont des vierges qui doivent tenir leurs lampes allumées en attendant l'arrivée de l'époux: tantôt c'est un serviteur à qui son maître laisse sa maison à garder, sans l'instruire de l'heure où il doit revenir.

3. L'ennemi de notre salut, qui sait si bien profiter des passions, y est peint comme un lion rugissant qui tourne sans cesse autour de nous, et qui épie les endroits faibles pour nous dévorer.

4. Le maître qui a préposé l'ame à la garde des sens, nous y est dépeint comme un maître inexorable, qui ne pardonnera pas les défauts de vigilance. Le soldat qui sera surpris ne veillant pas à son poste, doit être puni de mort; les vierges folles dont les lampes se trouvent éteintes, à l'arrivée de l'époux, sont exclues de la salle du festin; le serviteur qui ne veille pas au retour de son maître, est chassé sans espérance de retour. La vigilance est requise

comme la plus essentielle de toutes les dispositions, parce que c'est elle qui fait réussir ou manquer toutes les autres.

5. Aussi Jésus-Christ, le chef de ce combat spirituel, recommande-t-il la vigilance à ses disciples, comme le fondement de toutes les vertus. Veillez et priez, dit-il à ses Apôtres, de peur que vous ne tombiez dans la tentation. Veillez, je vous le répète, et veillez sans cesse, car vous ne savez ni le jour ni l'heure à laquelle vous serez attaqués, ni l'instant auquel je viendrai moi-même.

6. Veillons donc, et veillons sans cesse, ô mon ame! songeons que tout dépend de là; soyons perpétuellement sur nos gardes; veillons sur nos paroles, de peur qu'il ne nous en échappe quelqu'une contraire à la loi de Dieu; sur nos oreilles, de peur qu'elles ne s'ouvrent aux discours empoisonnés du monde; sur nos yeux, de peur qu'ils ne s'arrêtent sur des objets dangereux; sur tous nos sens, de peur qu'ils ne nous entraînent au péché. Cette vigilance est la première de toutes les qualités pour nous assurer le succès du combat spirituel, et la victoire qui doit couronner nos vertus dans l'autre monde. Ainsi soit-il.

CHAPITRE X.

De la Prière.

Orate ne intretis in tentationem. Priez si vous voulez vaincre vos tentations. (Luc. 22.)

1. Le second moyen de réussir dans le combat spirituel, c'est de se former à la prière. L'homme, ô mon ame, peut converser avec Dieu de deux manières : par le ministère de la parole, ce qu'on appelle l'*Oraison vocale*, ou par la simple méditation de l'esprit, qui est la meilleure, et c'est ce qu'on appelle l'*Oraison mentale.* De quelque manière que ce soit, la prière est une élévation de notre ame vers Dieu, pour lui rendre nos devoirs et lui demander nos besoins.

2. Que faut-il faire pour élever son ame vers Dieu? Faut-il se transporter en esprit dans le ciel, où il a placé le séjour de sa gloire?..... Non, sans doute, puisque Dieu est perpétuellement avec nous, dans tous les temps et dans tous les lieux. Élever son ame vers Dieu, c'est la dégager de tous les embarras de ce monde; laisser là les choses de la terre, se concentrer et se recueillir en soi-même, penser à son Dieu, à ce qu'on a à lui dire, détester ses péchés, se mettre en état de paraître en sa présence, et de lui parler avec respect, c'est ce qu'on appelle se préparer à la prière. *Ante orationem præpara animam tuam.*

3. Quand une ame, dégagée des soins

terrestres, s'est bien préparée à parler à son Dieu, elle frappe à la porte : on lui ouvre, et c'est alors que commence ce commerce sublime qui s'engage entre Dieu et l'ame fidèle, et qu'on appelle *la Prière.*

4. Quand on est entré chez quelqu'un dont on veut gagner les bonnes graces, la première chose que l'on fait, c'est de s'occuper de lui avant de s'occuper de soi-même. On le complimente sur sa beauté, sa splendeur, sa magnificence, la richesse de ses possessions, le bel ordre de tout ce qui l'environne. C'est aussi ce que fait l'ame quand elle est entrée chez son Dieu; avant de lui parler de ses besoins, elle s'occupe de lui, elle en contemple la beauté, en admire la grandeur, la sagesse, les biens, la munificence; elle se repaît de ses attributs et de ses divines perfections. C'est ce qu'on appelle *la Contemplation* ou *la considération de l'objet :* sujet immense et qui peut fournir mille sujets d'oraisons, puisque tous les attributs de Dieu, tous les mystères de la religion, tout ce que Jésus-Christ a fait pour nous dans l'ordre de la nature ou de la grace, peut y fournir matière.

5. La considération de l'objet qu'on envisage avec attention, fait naître nécessairement *des affections*, et c'est là la seconde partie de l'oraison. De la considération attentive des perfections de Dieu, de son amour et de ses bontés, naissent nécessairement dans le cœur des sentimens d'admiration,

de tendresse, de componction et de douleur, d'adoration et de reconnaissance; et c'est alors que l'ame, s'unissant intimement à son Dieu, lui dit avec *saint Augustin* : Ah! Seigneur, beauté toujours ancienne et toujours nouvelle, que j'ai commencé tard à vous connaître! Bonté suprême, que j'ai été malheureux de vous avoir offensé! C'est alors qu'elle produit, sans efforts, les actes intérieurs des sentimens dont elle se trouve vivement affectée, et qu'elle épanche dans le sein de son Dieu ses délicieux transports. C'est alors que, dans ses communications intimes avec son Dieu, Dieu se communique souvent à elle d'une manière sensible, qu'il l'entretient amoureusement de la brièveté des peines de ce monde, des récompenses sublimes qu'il lui prépare dans l'autre, et du bonheur ineffable dont elle jouira quand elle le possédera éternellement dans son royaume. Quelquefois ses affections sont si fortes, que, passive sous les douces influences de la grace, elle verse délicieusement des torrens de larmes qui coulent sans effort, ou que ravie et extasiée, dans un oubli total de la terre, elle se sent, comme *sainte Thérèse*, inondée d'un excès de consolations, dont elle ne saurait soutenir l'abondance; c'est ce qu'on appelle l'*oraison d'union, de ravissement et d'extase*, qui est le suprême degré des affections; grace spéciale que l'on n'obtient qu'après de longues épreuves, et que Dieu

n'accorde pas toujours, même aux plus grands Saints.

6. Des affections naissent naturellement les résolutions ; c'est ce qu'on appelle *le bouquet spirituel*, la dernière partie de l'oraison, et la plus précieuse de toutes. Résolutions d'amour, de regret, de conversion et de pénitence; résolutions d'aimer Dieu avec plus de ferveur, de le servir avec plus de zèle, de souffrir avec plus de patience, de combattre la tentation avec plus de courage, de remplir ses devoirs avec plus d'exactitude, de veiller plus sévèrement sur ses sens. Résolutions qui changent le cœur, qui passent rigoureusement dans la conduite, qui nous attachent constamment au Seigneur en attendant que nous le possédions comme récompense. Quand une considération est épuisée, on passe à une autre. Voilà en abrégé les parties de la prière.

7. Saintes conversations avec Dieu, que vous avez de douceurs pour ceux qui vous connaissent ! C'était dans ce saint exercice que sainte Thérèse, saint Antoine, saint Augustin passaient des nuits entières; souvent, pour se délasser des travaux du jour, après s'être mis le soir en prières, le matin les retrouvait dans cette douce méditation, sans qu'ils s'en fussent aperçus; et nous, ô mon ame, nous avons bien de la peine à passer une demi-heure dans cette sainte occupation, nous ne saurions que

dire et que penser vis-à-vis de Dieu ; preuve certaine que nous sentons bien peu nos besoins, que nous sommes bien peu exercés dans la contemplation des choses du ciel, peu dégagés de l'affection des choses de la terre, peut-être même de celle du péché. O mon Dieu, brisez les liens qui nous empêchent de nous élever vers vous : donnez-nous cet esprit de prière et d'oraison qui fit les délices des saints dans tous les temps, qui ferait les nôtres si nous y étions exercés comme eux, et qui est un avant-goût du bonheur que vous nous préparez dans le ciel. Ainsi soit-il.

CHAPITRE XI.

Prier avec humilité.

Miserere mei quia homo peccator sum, Domine. Ayez pitié de moi, Seigneur, parce que je suis un pécheur. (Luc. 5.)

1. Après s'être entretenu avec Dieu de sa grandeur et de sa magnificence, l'ame en vient à ses besoins; elle demande, elle prie, elle sollicite pour elle : et comment prie-t-elle?...... Comme ce pauvre qui est dans la plus pressante nécessité, et qui va demander l'aumône. Comment s'y prend-il?...... Va-t-il se présenter au riche sous l'appareil du faste et de l'arrogance? — Ah! couvert des livrées de la plus affreuse misère, il fait adroitement contraster ses vils haillons avec les vêtemens superbes du riche; sa misère avec son opulence; sa

maigreur, sa faiblesse, ses plaies mêmes, avec son embonpoint et sa vigueur. Arrivé là il se jette à ses pieds, il embrasse ses genoux, il le prie de jeter un regard de compassion sur lui. Il supplie, il conjure, il presse, jusqu'à ce qu'il ait obtenu ses besoins. Priez ainsi, et vous serez exaucés.

2. Comment prie-t-elle? Comme Jésus-Christ la veille de sa passion sur le mont des Oliviers. C'est notre chef et notre modèle; comment s'y prend-il?... Après avoir quitté ses disciples, il va jusqu'à trois fois trouver son Père et s'entretenir avec lui à l'écart. Là, seul à seul, il se met à genoux, et se prosterne la face contre terre; il met sa bouche dans la poussière, et se regarde comme le dernier des humains, parce qu'il est chargé de tous les péchés des hommes. Il se réduit à un tel point d'agonie, d'humiliation et d'anéantissement, qu'il fait compassion à son Père, et qu'il le force de lui envoyer ses anges pour le soutenir. Priez ainsi, et vous serez exaucés.

3. Comment prie-t-elle? Comme ceux qui présentaient leurs malades à Jésus-Christ, et qui voulaient en obtenir la guérison : comment s'y prenaient-ils? — Ils montaient sur le toit des maisons, descendaient leurs malades en sa présence, l'attendaient sur son passage, et du plus loin qu'ils pouvaient, ils criaient au-devant de lui : *Jésus, fils de David, ayez pitié de moi.* Quand il approchait, ils redoublaient leurs

clameurs, se jetaient à ses pieds, baisaient la frange de sa robe. Ils étaient pénétrés de leur néant, et lui disaient : Seigneur, je ne suis pas digne que vous entriez chez moi : ils se regardaient comme indignes de pardon. *Domine, non sum dignus.* Priez ainsi, et vous serez exaucés.

4. Comment prie-t-elle? Comme le Publicain qui se tenant à la porte du temple, et se frappant la poitrine avec douleur, s'écrie de loin : Seigneur, ayez pitié de moi, parce que je suis un pécheur. Il se croit indigne de miséricorde, et il descend justifié dans sa maison. Comme la Magdelène qui, en versant des torrens de larmes sur les pieds de Jésus-Christ, mérite solennellement l'absolution de ses péchés. Comme le Paralytique, qui, avant d'obtenir sa guérison, mérite de la part de celui qui lit dans le fond des cœurs, cette sentence consolante : Mon fils, vos péchés vous sont remis. *Remittuntur tibi peccata tua.* Priez ainsi, et vous serez exaucés.

5. O mon ame, avant les malheurs dont Dieu nous a affligés, où en étions-nous? Plus de prières le matin et le soir, plus de *Benedicite,* ni de Graces : les actes les plus naturels de la religion ne se pratiquaient plus. Quand nous allions au temple, comment nous y tenions-nous! Dans l'attitude du Pharisien, debout, avec hauteur et avec arrogance, pleins de confiance en nous-mêmes, sans daigner ni prier, ni nous hu-

milier, ni fléchir le genou devant les autels. Qu'a fait le Tout-Puissant?.... Il nous a dépouillés de nos biens, expulsés de notre patrie, comme il chassa du Paradis terrestre notre père orgueilleux..... Encore, si dans nos afflictions, nous reconnaissions nos torts; qu'à l'exemple des Israélites exilés et captifs, nous allassions nous jeter aux pieds du Seigneur, en lui disant avec eux, dans de véritables sentimens de componction : Seigneur, vous êtes justes; nous avons pleinement mérité ce que nons souffrons. *Justus es, Domine, meritò patimur.* Mais non; au lieu de nous humilier sous la main qui nous frappe, nous murmurons, nous nous plaignons, nous nous révoltons: nous restons dans nos désordres : nous ne sommes nullement changés; et par-là nous nous rendons absolument indignes d'obtenir notre grace.

6. Ouvrons les yeux, ô mon ame. Tant qu'on est mal avec quelqu'un, il est impossible d'en espérer aucune faveur. Si nous voulons prier avec efficacité, commençons par nous convertir, par changer de conduite, par aller nous jeter aux pieds du ministre du Seigneur, en lui criant humblement avec le Publicain : Seigneur, ayez pitié de moi, parce que je suis un pécheur. C'est là la première de toutes les dispositions pour la prière. *Miserere mei, quia homo peccator sum, Domine.* Commencez par-là, et vous mériterez d'être exaucée. Ainsi soit-il.

CHAPITRE XII.

Prier avec confiance.

Confide, fili. Ayez confiance, mon fils. (MATTH. 9.)

IL ne suffit pas de prier avec humilité, il faut le faire avec confiance. L'humilité fait connaître l'abîme de notre misère; la confiance le remplit : elle provoque, attire, arrache la miséricorde.

1. Voyez ce pauvre qui est aux pieds du riche : après lui avoir exposé toute l'étendue de ses besoins, que fait-il? Il lui parle de ses bontés, il compte sur sa générosité, il lui témoigne de la confiance. Voilà pourquoi le riche lui donne. Sans cela il ne l'exaucerait pas. Dieu est plus riche que tous les riches de l'univers, ô mon ame!

2. Voyez ce malade désespéré auquel on présente un médecin habile. Après lui avoir exposé ses plaies, il se livre à lui sans réserve, et promet de faire tout ce qu'il lui dira : il lui témoigne de la confiance : voilà pourquoi le médecin l'entreprend; sans cela, il ne l'entreprendrait pas. Dieu est plus habile que tous les médecins de la terre!.....

3. Voyez ce fils qui demande pardon à un bon père. Après s'être prosterné à ses genoux et avoir reconnu ses torts, il ajoute qu'il compte sur ses bontés et lui témoigne de la confiance : voilà pourquoi il obtient son pardon; sans cela, il ne l'obtiendrait

pas. Dieu est plus riche en miséricordes que tous les pères de la terre!.....

4. Quand nous nous présentons à Dieu, ô mon ame! il faut nous y présenter avec la persuasion intime que, quelque grande que soit notre misère, il peut y subvenir; que, quelque grands que soient nos maux, il peut les guérir; que, quelque nombreux que soient nos ennemis, il peut les terrasser; que, quelque multipliés que soient nos péchés, il peut nous pardonner; qu'il est infiniment au-dessus de tous nos besoins. En douter un instant, c'est douter de sa toute-puissance, et conséquemment de sa divinité; c'est lui faire la plus sanglante de toutes les injures. Dieu a droit d'exiger de nous une confiance sans bornes, aussi l'exige-t-il. *Confide.*

5. Un père, après avoir exposé à Jésus-Christ le sort d'un fils infortuné, que le démon tourmente de toutes les manières, lui dit : Seigneur, si vous y pouvez quelque chose, aidez-nous..... Que lui répond Jésus-Christ? Si vous pouvez croire que je le puis, tout est possible à la foi. Ah! Seigneur, dit le malheureux père, je le crois: aidez-moi si ma foi n'est pas assez grande. *Credo, Domine; adjuva incredulitatem meam.* C'est d'après cette déclaration que Jésus-Christ travaille à guérir son fils. Priez ainsi, et vous obtiendrez.

6. Voyez avec quelle confiance le Centenier se présente à Jésus-Christ pour le

prier. Seigneur, lui dit-il, j'ai un serviteur malade!..... Eh bien, lui dit Jésus-Christ, j'irai et je le guérirai... Ah! Seigneur, reprend le Centenier, ne vous donnez pas cette peine, vous pouvez commander à la maladie avec plus d'empire que je ne le fais à mes soldats; dites seulement une parole, et je suis sûr de la guérison de mon serviteur. La grandeur d'une telle confiance mérita à cet homme l'éloge de Jésus-Christ et l'effet de sa demande. Priez ainsi, et vous obtiendrez.

7. Voyez l'Hémorroïsse, quelle est l'étendue de sa confiance! Intimement persuadée de la divinité de Jésus-Christ, elle dit en y allant: Il n'a pas besoin de me voir; pourvu que je puisse toucher le bord de sa robe, cela me suffit. Elle approche secrètement et en tremblant, elle touche le bord de la robe de Jésus-Christ, elle a confiance et elle est exaucée. Allez, dit Jésus-Christ en se retournant, votre foi vous a sauvée. Priez ainsi, et vous obtiendrez.

8. Voyez Magdelène, ses péchés sont innombrables; elle est connue comme pécheresse publique: mais Magdelène, touchée par la grace, ne craint ni la honte, ni le reproche. Pénétrée de repentir, elle va trouver Jésus-Christ publiquement, et au milieu d'un repas: elle se prosterne à ses pieds, les arrose de ses larmes et les essuie avec ses cheveux; elle témoigne la plus grande confiance. Allez, dit Jésus-Christ

en se retournant vers elle, vos péchés vous sont remis. *Remittuntur tibi peccata.* Priez ainsi, et vous obtiendrez.

9. La confiance est la mesure de la miséricorde : si elle est grande, Dieu accorde beaucoup, si nous n'en avons pas, nous n'obtenons rien : et pour peu que nous doutions, nous en arrêtons le cours. Moïse frappa deux fois le rocher en présence d'Israël ; il est exclu pour jamais de la terre promise. Saint Pierre marche sur les eaux en hésitant, et dans l'instant même il enfonce : Homme de peu de foi, lui dit Jésus-Christ, pourquoi avez-vous douté : *Quare dubitasti?* Un roi d'Israël ayant son fils malade, envoie des députés consulter les dieux d'Accaron. Allez, dit Dieu à son prophète, et dites ceci au roi d'Israël : Vous avez envoyé consulter les dieux d'Accaron, comme s'il n'y avait pas de Dieu qui pût guérir en Israël : votre fils mourra, et n'en reviendra pas.

10. N'est-ce pas là ce que Dieu a le droit de nous dire à nous-mêmes? Dans tous nos besoins nous comptons beaucoup sur les hommes, sur les remèdes, les médecins, sur les chevaux, les chariots et les puissances : nous mettons notre confiance dans les moyens humains, et nous ne recourons point à Dieu : Allez, dit Dieu à ses ministres, dites à ces hommes aveugles, de ma part, que tant qu'ils ne s'adresseront pas à moi, tous les moyens humains ne réussiront pas!.....

11. Prions donc, ô mon ame! convaincus de notre impuissance absolue, demandons avec humilité; mais certains de la toute-puissance de Dieu, prions avec confiance. Infiniment riche et infiniment miséricordieux, il a tout et il peut tout. Commençons par nous mettre bien avec lui, et par obtenir la rémission de nos péchés; exposons-lui ensuite, sans hésiter, nos plus grands besoins. La confiance attirera sur nous ses miséricordes, et donnera à nos prières l'efficacité qu'elles ne sauraient avoir sans ces premières dispositions. *Confide, fili*, etc. Ainsi soit-il.

CHAPITRE XIII.

Prier avec persévérance.

Erant perseverantes in oratione. Ils persévéraient dans la prière. (ACT. 1.)

1. La troisième et dernière qualité de la prière, est la persévérance : avec elle on obtient tout. Sans elle on n'obtient rien, parce que c'est une preuve qu'on n'a pas de confiance. Quand on a demandé une chose pendant quelque temps, et que Dieu ne l'accorde pas, on se lasse, on se rebute, et souvent l'on cesse de frapper à l'instant où l'on allait obtenir..... Il en est de Dieu, dans cette partie, comme de tous les autres maîtres du monde : il ne nous accorde pas toujours sur-le-champ ce que nous lui demandons. Pourquoi? Parce que notre prière n'est pas assez vive, que nous ne sentons

pas assez nos besoins ; parce qu'un bienfait trop facilement accordé perd tout son prix ; parce qu'un refus adroitement ménagé enflamme le désir, porte dans la prière et dans les sollicitations ce dégré d'activité, qui fait sentir tout le prix des faveurs ; parce qu'une grace différée et difficile à obtenir, nous paraît bien plus désirable avant de l'avoir, bien plus précieuse quand nous en jouissons ; et que quand nous l'avons obtenue, elle laisse dans nos cœurs des sentimens bien plus profonds de reconnaissance. Pour que la prière devienne efficace, il faut donc presque toujours, d'un côté, des délais : et s'il faut des délais d'un côté, il faut, de l'autre, de la persévérance.

2. C'est ce que Jésus-Christ nous fait entendre dans l'Evangile, par la parabole de cet homme, qui va, à minuit, demander un pain à son voisin, pour un ami qui vient de lui arriver. La première réponse de cet homme, qui vient de se mettre au lit, est un refus : et s'il s'en tenait là, il n'aurait rien. Mais si, comme le dit Jésus-Christ, il continue de frapper, le voisin se lève, et lui donne ce qu'il demande, ne fût-ce que pour s'en débarrasser et dormir en repos.... Demandez, dit ailleurs Jésus-Christ, et vous recevrez : frappez, et on vous ouvrira : il n'est rien dont on ne vienne à bout par la persévérance... Aussi Jésus-Christ, qui est notre modèle en tout, la veille de la Passion, ne prie pas seule-

ment une fois : il va jusqu'à trois fois trouver son Père, et il ne le quitte pas qu'il n'en ait obtenu réponse par ses anges, et cette persévérance se retrouve partout.

3. Voyez ce pauvre, quand il s'adresse au riche, pour lui demander l'aumône. La première réponse qu'il en reçoit ordinairement, c'est un refus, et souvent des paroles dures. S'il s'en tenait là, il n'obtiendrait rien.... Mais s'il a de véritables besoins, que fait-il? Il presse, il insiste, il se jette à ses pieds.... Ah! dit-il, mes besoins sont extrêmes, ma femme et mes enfans sont dans la dernière misère. S'il n'obtient pas du premier coup, il revient à la charge, six fois s'il le faut, toujours en pressant davantage, et il obtient, par la persévérance, ce qu'on lui refusait du premier abord. Priez ainsi, et vous obtiendrez.

4. Voyez l'aveugle de Jéricho : obtient-il sur-le-champ ce qu'il demande? Il s'en faut beaucoup, quoiqu'il crie du plus loin qu'il entend du monde; Jésus-Christ feignant de n'y pas faire attention, avance et poursuit sa route, au point que ses disciples, quand ils sont vis-à-vis de ce malheureux, lui commandent impérieusement de se taire, en lui disant, que si on voulait l'obliger, on ne le laisserait pas crier si long-temps.... S'il s'en fût tenu à ce refus, il n'eût rien obtenu : mais que fait-il?.... Plus on lui commande de se taire, plus il poursuit avec instance, en répétant

à grands cris : *Jésus, fils de David, ayez pitié de moi...* Jésus-Christ vaincu par une telle persévérance, ordonne qu'on le lui amène, et lui rend la vue. Prions ainsi, et nous obtiendrons.

5. Voyez la Cananéenne qui demande guérison de sa fille : obtient-elle sur-le-champ ce qu'elle demande?.... Il s'en faut beaucoup. D'abord Jésus-Christ ne la regarde seulement pas : quand il voit qu'elle insiste, il lui répond d'une manière dure et défavorable en apparence : Ce n'est pas l'usage, lui dit-il, de prendre le pain des enfans et de le jeter aux chiens ; faisant entendre par-là, que les faveurs qu'il accordait au peuple de Dieu, il ne les devait pas à des païens comme elle. Si cette femme s'en fût tenue là, elle n'eût rien obtenu ; mais que fait-elle ? Plus Jésus-Christ l'humilie, plus elle s'humilie elle-même, et se comparant non-seulement aux chiens, mais aux petits chiens : Ah! Seigneur, dit-elle, les petits chiens ramassent les miettes qui tombent de la table de leurs maîtres.... Femme, lui dit Jésus-Christ, votre confiance est grande. Allez, votre fille est guérie. Prions ainsi, et nous obtiendrons.

6. Nous sommes surpris que Dieu n'exauce pas sur-le-champ nos prières! Mais dans quel état sommes-nous ? Avons-nous les dispositions nécessaires pour être exaucés ? Ne sommes-nous point dans un état

d'impiété, d'incrédulité, de révolte, attachés à d'anciennes habitudes, dans un état de désordre et de péché mortel ? Enfin, sommes-nous bien avec Dieu ? Si nous sommes mal avec lui, est-il étonnant qu'il ne veuille pas même nous entendre ? La confession, la contrition, l'humble aveu de ses fautes, la conversion enfin, n'est-elle pas la première de toutes les dispositions ; et, si nous différons de nous convertir, est-il étonnant qu'il diffère à nous accorder des graces ?

7. Nous sommes surpris que Dieu ne nous exauce pas !.... Mais prions-nous avec foi et avec confiance ? N'avons-nous point compté jusqu'ici sur notre habileté, notre adresse, les ressources de l'art et de notre génie, sur les remèdes, les médecins, les chariots, les chevaux, les puissances, les protecteurs ! N'avons-nous point cru que, sans nous mettre bien avec Dieu, tous ces moyens humains allaient réussir ? Si jusqu'ici nous avons douté, hésité, rougi peut-être de mettre notre confiance en Dieu, est-il étonnant qu'il ait différé d'exaucer nos prières ?

8. Nous sommes surpris que Dieu ne nous exauce pas !.... Mais ne faut-il pas qu'il nous fasse sentir que, sans lui, nous ne pouvons rien, que, sans lui, tous les moyens humains échoueront ? Ne faut-il pas qu'il attende que nous sachions apprécier toute l'étendue de nos besoins, toute

l'importance de sa grace; que notre prière soit une véritable prière, qu'elle acquière ce degré d'humilité, de conversion, de ferveur et d'activité qui manifeste la confiance, et qui nous rende dignes de ses bienfaits?

9. Prions donc, ô mon ame; mais prions avec humilité, avec confiance, avec persévérance, avec les dispositions qui doivent accompagner une bonne prière; et pour peu que nous demandions des choses raisonnables, soyons sûrs que nous serons exaucés. Ainsi soit-il.

CHAPITRE XIV.

Prier avec discernement.

Nescitis quid petatis. Vous ne savez ce que vous demandez. (MATTH. 20.)

1. Nous ne savons ce que nous demandons; car que demandons-nous à Dieu? Comme les enfans de Zébédée, des biens, des honneurs, des dignités dans ce monde. Cela n'est pas défendu, mais quels sont les moyens légitimes d'y parvenir? Ce sont les peines, les travaux, les fatigues et les combats; vouloir, comme les enfans de Zébédée, les obtenir, sans les avoir mérités, par brigues et sollicitations, par l'adulation et la faveur, c'est en frustrer ceux à qui ils sont dus, et demander sa damnation éternelle. Dieu doit-il nous les accorder de cette manière? Nous ne savons

donc ce que nous demandons. *Nescitis quid petatis.*

2. Nous demandons les biens de la terre! Mais quel usage voulons-nous en faire?.... Il en est qui les emploient à faire du bien, à secourir les malheureux, à former de pieux établissemens. Alors ce sont des moyens de salut, mais cet usage est bien rare. Il en est d'autres qui s'en servent pour s'amuser, se divertir, se livrer à leurs passions et à leurs désirs. C'est là la conduite la plus ordinaire; mais c'est le chemin immanquable de la perdition. Si Dieu nous les accordait ainsi, ce serait vouloir notre perte éternelle. Nous ne savons donc ce que nous demandons. *Nescitis quid petatis.*

3. Plus éclairés que les enfans de Zébédée, demandons-nous le Ciel, le royaume de Jésus-Christ dans l'autre monde? Rien de plus louable que cette demande, sans doute; Mais, pour parvenir à mon Royaume, répond Jésus-Christ, comme pour acquérir légitimement les biens de ce monde, il faut travailler, souffrir, combattre et boire avec moi le calice de ma passion: le pouvez-vous? *Potestis bibere calicem?* Nous le pouvons, répondent les enfans de Zébédée: *Possumus.* Quand vous l'aurez fait, reprend Jésus-Christ, mon Père pourra vous donner son Royaume; mais il faut que les conditions soient remplies auparavant. Quand est-ce que nous payons nos ouvriers? Est-ce le matin, avant qu'ils tra-

vaillent? N'est-ce pas le soir, quand ils ont travaillé et que leur journée est finie? Et nous, comme les enfans de Zébédée, nous voudrions obtenir le Ciel par brigues, par sollicitations, sans souffrir, sans travailler; que Dieu nous y conduisît par les biens, les plaisirs et les satisfactions des sens! Cela se peut-il?.... Nous ne savons donc ce que nous demandons. *Nescitis quid petatis.*

4. Nous ne demandons pas seulement à Dieu son Royaume sans l'avoir mérité : comme les enfans de Zébédée, nous voudrions y avoir les places les plus distinguées, et y être assis immédiatement auprès de Jésus-Christ même. Cette noble émulation est très-permise, et Jésus-Christ ne la défend pas. Mais à qui mon Père les donnera-t-il? C'est à ceux qui auront combattu avec plus de valeur et souffert avec plus de courage. Ainsi, ajoute-t-il, cette primauté ne dépend pas de moi; mais de vous et de votre correspondance à la grace. *Non est meum dare vobis.* Et nous, comme les enfans de Zébédée, nous voudrions avoir les premières places, soit dans ce monde, soit dans l'autre, par brigue et par protection, sans égard à l'intensité de nos travaux. Cela est-il juste, cela se peut-il? Nous ne savons donc ce que nous demandons. *Nescitis quid petatis.*

5. Enfin, nous demandons que Dieu nous pardonne, qu'il nous fasse miséricorde! mais, pour qu'il nous pardonne, il

faut se convertir, se confesser, renoncer au péché. Le faisons-nous?.... *Qu'il rétablisse la religion!* mais pour cela, il faut la rétablir nous-mêmes dans nos cœurs ; être plus fervens dans nos prières, plus exacts au sacrifice, plus religieux dans toutes nos actions. *Qu'il convertisse les pécheurs!* mais pour cela, Dieu n'a que deux moyens, l'exhortation et les châtimens; si nous n'avons pas profité des premiers, il faut bien qu'il nous châtie. *Qu'il fasse cesser nos maux!* mais pour cela, il faut que nous mettions fin à nos désordres. *Qu'il nous sauve de l'enfer!...* mais pour cela, il faut vivre d'une manière digne du Ciel. *Qu'il nous préserve du Purgatoire!...* mais pour cela, il faut faire notre pénitence dans ce monde. Toutes ces conditions, dit Jésus-Christ, dépendent, non pas de moi, mais de vous : *Non est meum dare vobis.* Les accomplissons-nous? Nous ne savons donc ce que nous demandons. *Nescitis quid petatis.*

6. Pour aller au Ciel, il faut combattre, souffrir et porter sa croix ! et nous, nous voudrions aller au Ciel sans croix, sans combats, sans tribulations et sans souffrances. Pour que Dieu nous pardonne, il faut se convertir, faire pénitence, aller se jeter à ses pieds!.... Et nous, nous voudrions que Dieu nous pardonnât, sans quitter nos péchés, sans conversion et sans pénitence. Pour éviter le Purgatoire,

il faut se punir, se mortifier, satisfaire à Dieu sur la terre. Et nous, nous voudrions ne pas aller en Purgatoire, et cependant ne pas faire notre pénitence ici-bas. Cela se peut-il ?.... Nous ne savons donc ce que nous demandons. *Nescitis quid petatis.*

7. Mais, direz-vous, il ne faudra donc demander à Dieu, ni le Ciel, ni les biens de la terre, ni la fin de nos maux, ni la conversion des pécheurs ?... Oui, sans doute, on peut demander tout cela; mais puisque ce sont des choses conditionnelles, il ne faut pas les séparer de la condition qui y est attachée. O mon Père, dit *Jésus-Christ* à son Père, dans la belle prière qu'il lui fait la veille de sa passion, si cela est possible, s'il y a dans vos décrets un autre moyen de sauver l'homme et de satisfaire à votre justice : *Si possibile est ;* éloignez de moi ce calice d'iniquité, qui répugne si essentiellement à mon innocence. *Si possibile est, transfer hunc calicem à me.* Mais si cela n'est pas possible, que votre volonté soit faite, et non pas la mienne. *Non mea voluntas, sed tua fiat.*

8. On peut demander tout cela. Mais toujours sous condition, et avec une parfaite soumission à la volonté divine. Vous demandez à Dieu la santé, la prospérité, des biens temporels, tout cela est très-permis. Mais si Dieu prévoit que vous en abuserez, c'est une faveur de sa part s'il ne vous les accorde pas. Vous demandez

à Dieu la fin de vos maux, le soulagement de vos peines. Il n'y a rien d'illicite dans ces prières. Mais si Dieu voit que ces épreuves vous sont utiles pour votre salut, c'est une bonté de sa part s'il ne vous exauce pas. Enfin, si les travaux, les tribulations et les souffrances sont le seul moyen d'aller au Ciel, le seul d'éviter le Purgatoire, le seul même d'acquérir légitimement des places, des honneurs et des dignités dans ce monde, il ne faut pas supprimer ces conditions. On se pousse quelquefois par faveur auprès des Princes de la terre, nous dit Jésus-Christ dans l'Evangile. Mais, auprès de Dieu, on n'aura des places qu'après les avoir rigoureusement méritées par son humilité, sa persévérance et ses vertus. Il faut demander des choses justes, des choses raisonnables, et remplir de notre côté toutes les conditions indispensables pour les obtenir. Sans cela, nous ne savons ce que nous demandons, ou plutôt nous demandons notre perte éternelle. *Nescitis quid petatis.* O mon Dieu! faites-nous la grace de réunir toutes ces conditions dans nos prières. Ainsi soit-il.

CHAPITRE XV.

Prier par Jésus-Christ, et avec Jésus-Christ.

Vos amici mei estis. Vous êtes mes amis. (JOAN. 15.)

1. CE qui devrait nous engager à faire, de notre vie, comme tous les saints, une vie perpétuelle de prières, c'est cette idée

délicieuse que, tant que nous restons unis à l'Eglise, nous avons perpétuellement auprès de Dieu, un médiateur tout puissant qui n'a pas dédaigné de nous appeler ses amis, *vos amici mei estis*, et qui s'est fait vraiment notre frère et notre ami, en se revêtant de notre nature. Notre frère, parce qu'il a participé à notre humanité, qu'il a pris un corps semblable au nôtre; notre frère, parce qu'il nous a appelés à son royaume; qu'il nous a donné, par le baptême, des droits à son héritage; notre frère, parce que c'est par lui que nous pouvons appeler Dieu notre père, et en obtenir tout ce que nous demanderons en son nom. *Ut quodcunque petieritis Patrem, in nomine meo, det vobis.*

2. Que cette idée est belle! qu'elle est délicieuse! Tant que je reste uni à l'Eglise, je suis sûr d'avoir Jésus-Christ pour frère et pour ami, et de l'avoir partout. Quand je prie, il prie avec moi. Quand je suis au confessionnal, et que je demande pardon, il le demande avec moi. Quand je sollicite des graces, Jésus-Christ les sollicite avec moi. Et il est Dieu et homme tout ensemble: comme homme, il compatit à mes infirmités; comme Dieu, il peut tout auprès de son Père. Si je demande en son nom, je suis sûr d'être exaucé. Quelle ferveur, quelle confiance, ô mon Dieu! cette idée doit-elle nous inspirer dans toutes nos prières!

3. J'ai Jésus-Christ pour frère et pour ami ! Et quel ami que Jésus-Christ, ô mon ame ! Nous avons des amis parmi les hommes, et des amis qui, quelquefois, cherchent efficacement à nous obliger. Mais quel est l'ami qui a jamais poussé l'attachement jusqu'à mourir pour nous ? Jésus-Christ l'a fait. Il a versé jusqu'à la dernière goutte de son sang pour les hommes. Il a souffert la mort la plus ignominieuse pour notre amour.

4. Les hommes, dans leurs services, laissent presque toujours échapper quelques vues d'intérêt personnel. Il est bien rare que leur amitié soit parfaitement désintéressée. Jésus-Christ nous a aimés absolument pour nous. Tout ce qu'il a fait est pour notre bonheur, et non pas pour le sien : sans nous il était souverainement heureux. S'il s'est sacrifié, c'est, non pas pour lui, mais pour nous.

5. Les hommes, dans leur amitié, sont souvent dangereux. Entraînés par leur dépravation, il faut souvent de la réserve et de la prudence dans nos communications avec nos amis les plus intimes. Avec Jésus-Christ, l'amitié n'est jamais à craindre. Comme il n'a jamais de vues personnelles, on peut toujours, sans dangers, lui ouvrir son cœur, lui communiquer toutes ses peines, lui dévoiler tous ses secrets. C'est l'unique ami qui puisse, partout et dans tous les temps, nous être fidèle.

6. Quand la jeunesse, la beauté ou la fortune s'évanouissent, les amis du monde disparaissent. Leur amitié cesse ou diminue avec leur intérêt personnel. C'est, au contraire, dans la pauvreté, l'infortune et la dernière adversité, que Jésus-Christ est le plus près de nous. C'est alors surtout, qu'il nous soutient, qu'il nous console, qu'il se montre notre meilleur ami. C'est alors surtout, qu'il compatit à nos malheurs, qu'il se plaît à essuyer nos larmes, qu'il nous aide à porter notre croix, qu'il marche constamment avec nous. Plus nous sommes malheureux, plus Jésus-Christ s'attache à nous ; et à quelque extrémité que nous soyons réduits, jamais il ne nous abandonne.

7. Prenez donc, ô mon ame! prenez Jésus-Christ pour votre ami. Et sans oublier qu'il est votre maître, ne craignez pas, dans la ferveur de vos prières, de lui donner respectueusement le tendre nom d'ami, qu'il n'a pas dédaigné de nous donner à nous-mêmes. *Vos amici mei estis.*

8. Quand vous aurez quelque peine, que vous sentirez votre cœur plongé dans la tristesse, et resserré par les angoisses de l'adversité, allez trouver Jésus-Christ; et en conservant pour lui le respect qui lui est dû, dites-lui amoureusement : O mon Sauveur! ô l'ami de mon ame! je suis dans la peine. Ouvrez-lui votre cœur, et il vous consolera.

9. Quand vous vous sentirez faible et découragée, au milieu des rigueurs inséparables de la vertu, adressez-vous à Jésus-Christ, dites-lui respectueusement : O mon Sauveur! ô le meilleur ami de mon ame, soutenez-moi; et il vous soutiendra.

10. Quand vous aurez fait quelque chute, que vous aurez eu le malheur de consentir au péché, recourez à Jésus-Christ, et adressez-lui douloureusement ces tendres paroles : O mon Sauveur! ô le tendre ami de mon ame, j'ai eu le malheur de vous manquer, pardonnez-moi; et il vous pardonnera.

11. Quand vous éprouverez des sécheresses dans vos prières et dans vos communions, tournez-vous vers Jésus-Christ, qui prie auprès de vous, et dites-lui respectueusement : O mon Sauveur! ô le tendre ami de mon ame, aidez-moi à prier; et il vous aidera.

12. Enfin, dans vos tribulations et vos voyages, quand il faudra quitter parens, amis, et ce que vous aurez de plus cher, priez Jésus-Christ de vous accompagner; et il vous accompagnera.

13. Ah! mon ame, quelque part que vous soyiez, dans quelque situation que vous vous trouviez, en tout et partout, cherchez Jésus-Christ, attachez-vous à Jésus-Christ, regardez-le comme votre Sauveur et votre meilleur ami, comme priant, travaillant, souffrant, voyageant avec vous,

et vous disant réciproquement : Allons, ame fidèle, marchons vers le Ciel, avançons courageusement vers notre céleste patrie. Quand nous serons arrivés, nous nous reposerons de nos travaux, et nous serons heureux ! Que cette idée mettra de douceur dans votre religion, et de ferveur dans vos prières ! Ne perdez jamais de vue que Jésus-Christ est votre ami, qu'il vous a lui-même honorée de ce tendre nom. Si toutefois, vous faites ce qu'il vous commande ; prenez bien garde à cette condition, ô mon ame ! Soyons fidèles à Jésus-Christ, si nous voulons qu'il nous soit fidèle lui-même. Prions, agissons, travaillons avec lui dans ce monde, si nous voulons être du nombre de ses amis. Si nous vivons dans l'attachement au péché, nous ne le serions plus. *Vos amici mei estis, si feceritis quæ ego præcipio vobis.* Ainsi soit-il.

CHAPITRE XVI.

De l'Oraison Dominicale.

Pater noster, qui es in Cœlis. Notre Père, qui êtes aux Cieux.

LORSQUE vous priez, dit Jésus-Christ à ses disciples, ne faites pas comme les païens, qui imaginent que la bonté de la prière consiste dans des formules bien longues. Quand vous voudrez être exaucés, après vous être profondément pénétrés de la réalité de vos besoins et de la grandeur

de l'Etre Suprême, dites-lui tout simplement et du fond du cœur :

1. *Notre Père, qui êtes aux cieux.* Si Jésus-Christ est notre frère, parce qu'il a participé à notre humanité, il est certain que Dieu est doublement notre père. *Notre Père*, parce que c'est lui qui nous a créés; que c'est à lui que nous devons l'existence, la vie et tout ce que nous sommes. *Notre Père*, parce que, par Jésus-Christ, nous ayant adoptés pour ses enfans, il nous a donné des droits à son héritage. Oh! que ce tendre nom de *Père*, ô mon ame, est bien propre à nous inspirer tous les sentimens de confiance, d'amour et de respect qui doivent accompagner nos prières!

Notre Père, qui êtes aux cieux. C'est-à-dire, ô vous, qui êtes au-dessus de tous les rois de la terre, plus grand et plus puissant, le maître suprême, et le distributeur de tous les biens; vous qui gouvernez le monde, et qui le jugerez un jour, c'est à vous que je m'adresse. Voilà d'abord le court préambule de cette superbe prière, et les sublimes idées qu'elle fait naître. *Pater noster, qui es in cœlis.*

2. *Que votre nom soit sanctifié!...* Certes, il est de grands noms sur la terre! des princes, des souverains, de grands hommes, qui se sont illustrés par leurs exploits, par l'antiquité de leur naissance, et par les services soutenus de leurs aïeux. Mais il n'est point de nom qui approche de celui

du Créateur du monde. Sa puissance, sa sainteté sont au-dessus de toutes les expressions. Il est le seul qui mérite d'être connu, célébré, sanctifié et adoré par tout l'univers. Et c'est là ce que nous demandons avant tout, dans ce premier article. *Tu solus sanctus, tu solus altissimus, tu solus adorandus, Domine.* Mais cette première demande suppose une première condition indispensable. C'est que chacun de nous publiera la gloire de son nom par ses paroles et par ses œuvres, qu'il rendra à Dieu, chaque jour, le culte, l'adoration, le sacrifice, et les hommages qui lui sont dus. *Sanctificetur nomen tuum.* Le faisons-nous ?...

3. *Que votre règne arrive !....* Certes, c'est par Dieu seul que les rois règnent; par lui seul qu'ils ont été constitués ; de lui seul que tous ceux qui nous gouvernent, soit dans le spirituel, soit dans le civil, ont reçu leurs pouvoirs. Depuis le souverain sur son trône jusqu'au dernier père dans sa maison, il n'en est pas un seul qui ne vienne de Dieu : *Non est potestas nisì à Deo.* Mais pour que les ministres de Dieu puissent nous gouverner, il est encore une condition indispensable, c'est que nous leur restions soumis. Si, au lieu de les respecter, nous nous révoltons contre eux, comment voulons-nous que Dieu nous gouverne? Comment osons-nous demander que son règne s'établisse au mi-

lieu de nous ? *Adveniat regnum tuum.*

4. *Que votre volonté soit faite, en la terre, comme elle l'est dans le Ciel!* Et comment cette volonté sainte est-elle suivie dans le Ciel, par les anges, par les saints, et par les corps célestes eux-mêmes qui roulent dans les airs, avec une ponctualité qui fait l'admiration des observateurs ? Aucun d'eux ne s'en écarte jamais. Les commandemens de Dieu, ô mon ame! sont aussi invariables que les règles physiques du monde. Jamais ils n'ont changé, et ils ne changeront jamais, puisqu'ils sont fondés sur le droit naturel. Mais les observons-nous!... Voilà cependant la condition indispensable de cette demande. Si nous voulons que la volonté de Dieu soit faite, il faut commencer par la faire nous-mêmes. *Fiat voluntas tua, sicut in cœlo, et in terra.*

5. *Donnez-nous aujourd'hui notre pain quotidien.* La condition de cette demande est assez connue : c'est le travail. Si nous travaillons, Dieu nous donnera du pain ; sans cela, il est incontestable que nous n'en aurons pas. Le faisons-nous ? Si au lieu de travailler, nous passons nos jours dans l'oisiveté et les inutilités, souvent même dans la dissipation et les plaisirs, comment osons-nous nous plaindre, comment osons-nous dire avec les païens : que mangerons-nous, et que boirons-nous ? Ces vaines inquiétudes sur l'avenir, comme le dit Jésus-

Christ dans l'Évangile, peuvent-elles faire pousser un seul grain de blé, ou ajouter à notre taille la hauteur d'une coudée? Cherchons, avant tout, le royaume de Dieu, et sa justice. Si nous voulons avoir du pain, travaillons; et soyons sûrs que le reste nous sera ajouté par surcroît. *Quærite primùm regnum Dei et justitiam ejus, et cætera adjicientur vobis.* A chaque jour suffit sa peine : *Sufficit diei malitia sua.* N'ayons d'autre inquiétude, chacun dans notre état, que de remplir fidèlement nos devoirs journaliers, et soyons certains que Dieu fera le reste. *Panem nostrum quotidianum da nobis hodiè.*

6. *Pardonnez-nous nos offenses, comme nous pardonnons à ceux qui nous ont offensés.* Pardonnons, et Dieu nous pardonnera : sans cela il ne nous pardonnera pas. Toutes ces demandes sont conditionnelles, et la condition est toujours juste. C'est à nous à l'accomplir d'abord. *Et dimitte nobis debita nostra, sicut et nos dimittimus debitoribus nostris.*

7. *Ne nous induisez pas dans la tentation!* La condition naturelle est que nous ne nous y exposerons pas nous-mêmes. Celui qui aime le péril y périra. Si nous courons après la tentation, ce n'est pas Dieu qui nous y induit, c'est nous. *Et ne nos inducas in tentationem.*

8. *Mais délivrez-nous du mal.* La condition naturelle de cette dernière demande,

est que nous fuirons le péché, qui est la source universelle de tous les maux. Car, qui veut la cause, veut les effets. Le faisons-nous? *Sed libera nos à malo.*

Voilà, ô mon ame, cette superbe prière que nous répétons tous les jours. Dans sept courtes demandes, elle renferme tout ce que nous pouvons demander à Dieu, soit pour les besoins de l'ame, soit pour ceux du corps. Mais chaque demande renferme une condition, qui dépend de nous, et qui fait manquer nos prières, si nous ne la remplissons pas. Quoi, ô mon ame! dans l'Oraison Dominicale, ce beau modèle de prière, nous commençons par demander à Dieu que son nom seul soit sanctifié, et nous le déshonorons; que son règne arrive, et nous chassons ceux qu'il a constitués sur nous, nous les rejetons et nous les égorgeons, nous leur préférons des factieux. Nous demandons que sa volonté soit faite, et nous ne la faisons pas; qu'il nous donne du pain, et nous ne travaillons pas; qu'il nous pardonne nos offenses, et nous ne pardonnons pas; qu'il ne nous induise pas dans la tentation, et nous ne la fuyons pas; qu'il nous délivre du mal, et nous aimons le péché, qui est la source de tous les maux. N'est-ce pas insulter Dieu, que de lui adresser de pareilles prières?....

Soyons plus sages, et changeons de conduite, ô mon ame: si nous voulons que Dieu nous exauce, commençons par rem-

plir les conditions qui sont inséparables des demandes que nous lui adressons. Si nous voulons que son nom soit sanctifié, sanctifions-le; honorons ses ministres, observons ses commandemens ; remplissons les devoirs journaliers de notre état; pardonnons à nos frères; fuyons la tentation, ayons en horreur le péché, qui est la cause de tous nos maux.

Mais pour concevoir de l'horreur du péché, il faut en méditer toute l'énormité, en prévoir les effets, connaître parfaitement les maux incalculables qu'il traîne à sa suite. Et c'est ce sujet important dont nous nous occuperons dans les méditations du second livre. Ainsi soit-il.

LIVRE SECOND.

Du Péché. Sa nature, ses effets, ses châtimens et ses peines, inévitables après l'absolution même.

CHAPITRE PREMIER.

Sur le Péché.

Fuge peccatum. Fuyez le péché. (ECCLES. 21.)

1. LE *péché* est une infraction de la loi de Dieu. Il consiste à faire ce que Dieu nous défend, ou à ne pas faire ce qu'il nous commande. Pourquoi, ô mon ame! commettons-nous si facilement le péché? C'est parce que nous sommes si petits, et que l'acte du péché est matériellement si peu de chose en lui-même, que nous le regardons comme rien; et c'est précisément pour ces mêmes raisons, que nous devrions voir, dans le pécheur, une insolence infinie; dans l'acte du péché, une indignité infinie; et dans le choix que fait le pécheur, une extravagance infinie.

2. Je dis d'abord, dans le pécheur, *une insolence infinie;* car celui qui se détermine volontairement à commettre un péché, dit à Dieu, non pas en paroles, mais par le fait, et en réalité : Seigneur, je sais très-bien que vous m'ordonnez de remplir mes

devoirs, mais moi, je ne le veux pas; que vous me défendez cette action, mais moi je veux la faire.... Je méprise souverainement, et vos commandemens, et vos défenses.... Et qui parle ainsi? c'est l'homme; et à qui parle-t-il ainsi? c'est à Dieu, c'est-à-dire au plus grand et au plus terrible de tous les êtres.

3. Si l'homme était plus grand, et Dieu plus petit, l'acte serait moins révoltant. Mais non; c'est le néant vis-à-vis de la Toute-Puissance. Quelle témérité!.... Ah, Seigneur! c'est sur ma petitesse que je me rassure; et c'est elle qui devrait me faire trembler. Si je pouvais me flatter d'échapper à vos poursuites, ou de me dérober à vos regards, mon audace pourrait se concevoir; mais point du tout: fussé-je caché dans le sein de la terre, vous me voyez, et vous y êtes avec moi. Si je veux fuir aux extrémités de la terre, c'est votre bras qui m'y porte et qui me soutient. Tandis que je commets le péché, vous me regardez avec indignation, et dès qu'il est commis, vous pouvez me précipiter dans les brasiers éternels.

4. O mon ame! ne jugeons jamais du péché par notre petitesse, mais par la grandeur de l'Etre-Suprême. Ce n'est pas par la qualité de celui qui offense, mais par la dignité de la personne offensée, que s'estime l'outrage. Si celui que nous outrageons est d'une majesté infinie, notre té-

mérité est infinie. Quand nous sommes prêts à commettre un péché, ne fût-ce qu'un simple péché de pensée, disons-nous à nous-mêmes : Cette pensée est-elle défendue ? et qui me la défend ? c'est un Dieu tout-puissant !... Plus il est grand, et plus je suis petit ; plus il sera indigné, si je ne lui obéis pas !..... Cette pensée nous contiendra.

5. C'est parce que l'acte du péché est si peu de chose en lui-même, que nous le regardons comme rien ; et c'est précisément pour cela que nous devrions y voir une indignité infinie. Pour le Ciel, dit *saint Paul*, Dieu ne saurait nous demander des choses trop pénibles. La faim, la soif, les tourmens, les persécutions, la mort même, tout cela n'est rien en comparaison du poids immense de gloire que Dieu nous promet dans la vie future. Mais si, dans la conduite ordinaire, pour ce poids immense de gloire Dieu ne nous demande qu'une misère, qu'une bagatelle, que le sacrifice d'une pensée, d'une parole, d'un vil plaisir ; si, de notre propre aveu, ce n'est presque rien, et que nous le lui refusions ; cette modicité n'est-elle pas ce qui aggrave le péché, et ce qui nous rend infiniment plus coupables ?

6. Ah, Seigneur ! c'est la modicité de ce que vous exigez qui me rassure, et c'est précisément cette modicité qui doit me faire sécher de frayeur. Quoi, ô mon Dieu !

pour le plus superbe de tous les royaumes, vous ne me demandez que l'offrande d'un peu de pain et d'un peu de vin, que le sacrifice d'une pensée, d'un vil plaisir, d'une bagatelle, d'un rien, d'une pomme, comme à notre premier père ! et c'est pour cela que je vous la refuse ! Mais c'est précisément pour cela que je ne dois pas vous désobéir, que je ne dois pas m'exposer à votre colère, outrager votre majesté, encourir vos châtimens, et rejeter la plus belle de toutes les récompenses.

7. Enfin, c'est parce que l'acte du péché est matériellement si peu de chose en lui-même, que nous le regardons comme rien ; et c'est précisément pour cela que nous devrions voir, dans le choix que nous faisons, une extravagance infinie. Voyez, nous dit Dieu avant le péché : voilà le néant d'un côté, le Ciel de l'autre, l'ignominie d'un côté, un poids immense de gloire de l'autre ; la créature d'un côté, le Créateur de l'autre ; l'enfer d'un côté, un bonheur éternel de l'autre ; choisissez. Le choix n'est pas difficile à faire. Que fait le pécheur ? Il choisit l'enfer, et laisse là le bonheur suprême. Seigneur, dit-il à Dieu, je connais le prix infini des biens que vous me proposez. Je sais qu'ils sont au-dessus de toutes mes conceptions. D'un autre côté, je connais parfaitement le néant de ce que vous me défendez. Je conviens que c'est une misère qui n'en vaut pas la peine.

Je sais même qu'il y a des peines terrible qui y sont attachées. Cependant, tout bien réfléchi, je me décide pour cette misère que je méprise; je la prends avec toutes les peines qui en sont inséparables, et je laisse là le bonheur infini que j'estime, et dont je fais le plus grand cas. Y eut-il jamais pareille extravagance! Et cependant c'est là le choix que nous faisons tous les jours.

8. Quand le pécheur sera jugé, qu'il se plaindra de ne point avoir le Ciel, que lui répondra *Jésus-Christ?* Malheureux, lui dira-t-il, c'est vous qui ne l'avez pas voulu; j'avais tout fait pour vous le procurer, et vous l'avez constamment rejeté, malgré toutes mes instances. Quand il se plaindra que le Démon l'entraîne dans l'enfer: Insensé, lui dira-t-il, c'est vous qui l'avez choisi, malgré toutes mes défenses, mes menaces, et mes oppositions. C'est vous qui avez consommé votre perte.

9. Ah! Seigneur, c'est parce que le péché est si peu de chose en lui-même, que nous le commettons si facilement, et c'est précisement pour cela, que nous sommes les plus inconcevables de tous les êtres. Si la chose en valait la peine, notre choix aurait quelque chose de moins surprenant. Mais point du tout, de notre propre aveu, c'est une misère, une bagatelle, un rien, et cependant nous le prenons. Nous le préférons au plus inestimable de tous les

biens, et nous encourons le plus redoutable de tous les maux. Cela se conçoit-il?

10. O aveuglement déplorable des hommes!.... Soyons plus sages, ô mon ame! et concevons du péché une idée plus juste. C'est parce qu'il est peu de chose en lui-même, que nous le regardons comme rien, et c'est précisément pour cela que nous devons voir, dans le pécheur qui le commet, une témérité infinie, dans l'acte même du péché, une indignité infinie; et dans le choix que nous faisons, une extravagance infinie. Un domestique à qui l'on demande très-peu de chose, et qui ne le fait pas, ajoute l'ingratitude à la désobéissance. Pensons à la grandeur de celui qui nous commande, à la modicité de ce qu'il exige, à la valeur infinie des récompenses qu'il nous promet, à la rigueur infinie des châtimens dont il nous menace. Et nous envisagerons le péché avec horreur, et nous serons pleinement convaincus que le plus petit péché relativement à la grandeur de Dieu, est toujours un grand outrage, et relativement à la modicité de l'action, une grande folie. Faites-nous la grace, ô mon Dieu! de concevoir du péché l'idée que nous en devons avoir, afin de le fuir avec célérité, de le regarder avec horreur, et de le détester, même dans les plus petites choses. *Tanquam à facie colubri fuge peccatum.* Ainsi soit-il.

CHAPITRE II.

Du Péché de rechute.

Fiunt novissima hominis illius pejora prioribus. Le dernier état de cet homme devient pire que le premier. (Matth. 12.)

1. Quel est donc, ô mon ame! le premier état du pécheur? Il est affreux : séparé de son Dieu, privé de sa grace; du moment qu'il s'est déterminé à vivre dans le péché, il a choisi le Démon pour maître; celui-ci est entré dans son cœur, il y a fixé sa demeure, il y règne avec empire, de manière que, si le pécheur avait le malheur de mourir dans cet état, il serait précipité pour jamais dans un feu dévorant. Quel état affreux!....

2. Cependant, au jugement de Jésus-Christ, il en est encore un plus terrible, c'est celui de rechute, et pour peu que nous y réfléchissions, il est aisé de le concevoir. En effet, lorsque nous nous sommes convertis, qu'avons-nous fait?.... Comme l'enfant prodigue, nous avons été nous jeter aux pieds de notre Père céleste, et nous lui avons dit avec lui : Mon Père, j'ai péché contre le Ciel et contre vous, je ne suis plus digne d'être appelé votre fils. Nous avons protesté que nous détestions le péché; que nous en avions horreur; que nous y renoncions pour jamais. Nous avons fait un nouveau pacte, un nouveau contrat avec notre Dieu. C'est d'après ces pro-

testations formelles qu'il nous pardonne, qu'il nous remet notre dette, qu'il fait tuer le veau gras, qu'il nous rend nos droits à son héritage, qu'il nous comble de graces et de faveurs.

3. Mais quand nous retournons à nos anciens péchés, que faisons-nous ? Nous brisons ce nouveau contrat, nous rompons ces nouveaux engagemens, nous rétractons tous nos sermens. Nous avions juré à Dieu de ne le plus quitter, et nous le quittons de nouveau ; de ne plus retomber dans le péché, et nous y retombons ; de ne plus l'irriter, et nous l'irritons ; de ne plus le rejeter, et nous le rejetons. Nous manquons à notre parole, nous nous jouons de tous nos sermens !.... Voilà ce qui aggrave le péché de rechute, et ce qui en constitue l'énormité. Ce n'est pas seulement d'abandonner son Dieu, mais de l'abandonner après qu'il nous a pardonnés, après être rentrés dans sa maison, après qu'il nous a admis à sa table et qu'il nous a comblés de faveurs. C'est de lui avoir manqué de parole, après tant de protestations. S'il est indigne de manquer de parole aux hommes, quelle indignité d'en manquer à son Dieu ! Voilà pourquoi, après le péché de rechute, non-seulement le démon rentre dans son ancienne demeure, mais il y revient avec sept autres esprits encore plus méchans que lui, qui sont : l'orgueil, l'opiniâtreté, l'ingratitude,

le mépris, l'indifférence, la vanité, l'incrédulité, qui nous conduisent à l'impénitence finale et à cette habitude du péché dont on ne revient plus.

4. Voilà pourquoi Jésus-Christ nous assure que l'état de ce pécheur devient pire que le premier; non pas qu'il ait commis plus de péchés, mais parce qu'il a abusé de plus de graces; qu'il a été infiniment plus ingrat; qu'il a profané plus de Sacremens, et qu'il a lassé la patience de son Dieu par ses infidélités. Voilà pourquoi, parmi les saints qui se convertirent autrefois, tels que saint Pierre, saint Paul, saint Augustin, la Magdelène et autres, on n'en voit point qui soient retombés dans leurs anciens péchés, parce qu'ils sentaient toute l'énormité de cette conduite. Voilà pourquoi, dans la primitive Eglise, on avait tant de peine à recevoir les pécheurs de rechute, non-seulement à la participation des saints mystères, mais au Sacrement de réconciliation; pourquoi, avant de les y recevoir, on les laissait des années entières dans un état d'épreuve, pour s'assurer si l'on pouvait compter d'une manière solide sur leurs nouvelles protestations.

5. O mon Dieu! ces réflexions me font trembler. Ce pécheur de rechute, n'est-ce pas moi?.... Depuis que je me présente au tribunal de la pénitence, je me suis accusé mille fois des mêmes péchés, et souvent de péchés graves, de péchés de médisance,

d'impureté, de débauche, de ressentiment, de colère et d'impatience, qui font le fond de mon caractère. Mille fois j'ai promis de m'en corriger; mille fois, d'après mes promesses, vous m'avez pardonné, rendu vos bonnes graces, fait asseoir à votre table sainte; et mille fois je suis retombé, j'ai faussé mes promesses et je me suis moqué de vos bontés... Vous vous lasserez de mes rechutes, Seigneur, et puisque je vous abandonne si souvent, vous finirez par m'abandonner moi-même. Le démon rentrera dans mon cœur pour s'y fixer pour toujours, avec sept autres esprits plus méchans que lui, c'est-à-dire, mes habitudes dominantes dont je ne pourrai plus briser les liens... C'en est fait, Seigneur, si je ne fais un effort généreux sur moi-même, je ne me corrigerai jamais: cette rechute est la dernière, je veillerai davantage sur moi-même, je dompterai mon caractère, je romprai avec mes sociétés, je fuirai les occasions, je vous serai constamment fidèle, et je mériterai par un attachement sincère et irrévocable, que vous me fassiez miséricorde pour le temps et pour l'éternité. Ainsi soit-il.

CHAPITRE III.

Sur le prix du Temps.

Modicùm, et jam non videbitis me. Encore un peu de temps, et vous ne me verrez plus. (JOAN. 16.)

1. *Quid est hoc quod dicit nobis : Modicùm ?* Qu'est-ce qu'il veut dire par ce peu de temps? se demandoient l'un à l'autre les Disciples.... Ce peu de temps, répond saint Augustin, n'est autre chose que la vie humaine, après laquelle nous verrons Dieu, si nous le voulons; qui nous paraît si longue à cause des maux qui l'accompagnent, et qui est cependant si courte relativement à l'éternité. Méditons un instant, ô mon ame, sur le prix du temps, et sur le péché de ceux qui le perdent.

2. Trois choses ont toujours fait trembler les Saints sur la considération du temps. La première, c'est *sa rapidité*. La légèreté de la fumée qui s'élève et s'évanouit dans les airs, la vélocité d'un ruisseau qui précipite son cours à travers de vastes prairies et va se perdre dans le sein des mers, la rapidité d'un fil que le tisserand tient dans ses mains et qu'il coupe quand il le juge à propos, voilà les figures ordinaires dont l'Esprit-Saint se sert pour nous peindre la rapidité du cours de la vie humaine. Le temps fuit comme l'ombre, il passe comme un éclair, dit l'Écriture; nos jours, nos mois, nos années s'écoulent sans qu'on puisse ni les fixer, ni en retarder le cours, et nous pas-

sons avec elles sans nous en apercevoir. Le temps fuit avec rapidité, ô mon ame, la vie s'écoule, et nous n'en profitons pas; et quand on nous en parle, nous disons, avec la surprise étonnante des Disciples de Jésus-Christ : Qu'est-ce qu'il veut dire par ce peu de temps? nous ne le comprenons pas : nous ne savons ce qu'il veut dire. *Nescimus quid loquitur.*

3. La seconde, qui a toujours fait trembler les Saints dans la considération du temps, c'est *sa brièveté.* Car de même que le tisserand ne touche jamais que par un point le fil qu'il tient dans ses mains, de même aussi nous ne touchons jamais que par un point le fil de la vie. L'instant futur n'est point encore à notre disposition, l'instant passé n'y est plus, il n'y a que l'instant présent qui soit en notre pouvoir, et cet instant ne tardera pas à disparaître. C'est de cet instant présent lui seul que je peux faire usage, soit pour le bien, soit pour le mal, soit pour me sauver, soit pour me perdre, soit pour mon bonheur, soit pour mon malheur éternel. Dans tout le cours de la vie la plus longue, je n'ai jamais à moi que l'instant présent; tout le reste ne m'appartient pas. Nous n'avons jamais à nous qu'un seul instant, et nous n'en profitons pas; et quand on nous parle de cette effrayante brièveté, nous demandons avec les Disciples, Qu'est-ce donc qu'il veut dire par ce peu de temps? nous ne le comprenons pas :

Quid est hoc quod dicit nobis : Modicùm?

4. La troisième chose qui a mis le comble à la terreur des Saints dans la considération du temps, c'est, pour m'exprimer ainsi, son *irréparabilité*. Le tisserand avec le point qu'il tient dans les mains, peut faire revenir à lui tout le fil qui est passé. Il n'en est pas de même du temps : le temps qui est passé, est passé sans retour, il ne reviendra jamais. Chaque instant de notre vie qui s'écoule, se précipite dans le gouffre de l'éternité et va s'y perdre pour toujours. Après cette journée il pourra en revenir une autre, mais cette journée une fois passée ne reviendra plus. Après cette année Dieu pourra nous en donner d'autres, mais cette année une fois passée ne reparaîtra plus..... Toutes les années de ma vie passée sont passées sans retour, je ne les reverrai jamais!..... Si j'y ai fait le bien, le bien me restera, dit saint Paul ; si je les ai perdues, elles sont perdues sans ressource ; et si je les ai passées dans le désordre, il sera éternellement vrai que je les aurai passées dans le désordre : voilà ce qui fait trembler.

5. Je sais bien qu'en profitant de l'instant présent pour retourner à Dieu, Jésus-Christ m'a promis de porter la peine infinie de mes péchés, et de ne me laisser que la peine temporelle ; mais dès que le péché est commis, il faut que Jésus-Christ, tout Dieu qu'il est, se charge de la peine infi-

nie, et moi, il faut que je reprenne la peine temporelle, et il faut que je la reprenne dans un autre temps, parce que je ne l'ai pas prise dans le temps où j'ai commis le péché. Quoique j'emploie un autre temps à réparer le péché, le temps que j'ai passé dans le péché n'en a pas moins été passé dans le désordre. Je sais très-bien que, dans les années qui me restent, je peux faire pénitence et pratiquer de bonnes œuvres, mais les années que j'ai passées dans le péché ne reviendront plus, et si j'ai passé trente ou quarante années de ma vie dans le péché, ce sont trente ou quarante années de ma vie à réparer, qui ne me seront jamais comptées pour le ciel. Encore une fois, ces réflexions font trembler.

6. Quand on nous parle du temps, ô mon ame, qu'on nous représente qu'il est rapide, qu'il est court, qu'il est irréparable, nous disons avec les Disciples dans l'Evangile: Qu'est-ce qu'il veut dire par ce peu de temps? nous ne le comprenons pas: *Quid est hoc quod dicit nobis: Modicùm?* Comprenons enfin, et tremblons! Dans toute la vie il n'y a que l'instant présent qui soit à nous, et cet instant nous est donné pour nous sauver ou pour nous perdre, pour notre bonheur ou pour notre malheur éternel. Imaginons-nous que Jésus-Christ, en nous l'offrant, nous dit comme à ses Disciples: Vous voyez cet

instant présent, lui seul dépend de vous; voici le bien et le mal, votre salut ou votre perte, en votre présence ; voyez ce que vous allez faire : encore un instant, et vous me verrez ; encore un instant, et vous ne me verrez plus , vous me perdrez pour l'éternité tout entière....

7. Le temps est court, dit saint Paul ; il passe comme un éclair : *Tempus breve est.* Profitons-en , mettons à contribution tous les instans qui passent. Si nous en avons perdu , faisons comme ces voyageurs qui se sont retardés sur la route , marchons tandis qu'il est jour; la nuit vient, où nous ne pourrons plus rien faire, doublons le pas ; et si nous ne pouvons pas faire revenir le temps passé, multiplions nos bonnes œuvres , afin de nous dédommager du temps perdu par le peu de temps qui nous reste. O mon Dieu, pénétrez-nous bien profondément du prix du temps. Ainsi soit-il.

CHAPITRE IV.

Sur l'emploi du temps.

Fruamur bonis. Profitons du temps. (SAP. 2.)

1. Le monde, ô mon ame, n'ignore pas que le temps est rapide, qu'il est court, qu'il est irréparable ; mais c'est précisément pour toutes ces raisons qu'il se presse, dit-il, d'en jouir. *Fruamur...* S'amuser, se divertir , se livrer aux plaisirs, voilà ce qu'on appelle communément

profiter du temps. Tous les instans qu'il s'agit de passer dans la tristesse, la tribulation et la pénitence, on les regarde comme perdus, on les fuit avec horreur.... Ce n'est pas là la doctrine de Jésus-Christ, puisqu'il défend les plaisirs et ne prêche que les souffrances. Lequel faut-il croire de Jésus-Christ, ou du monde?....

2. *Il faut, dit-on, profiter du temps!* Avez-vous jamais fait, ô mon ame, une réflexion bien simple sur le sujet important que nous méditons? C'est que tous les plaisirs des sens résident dans la destruction. Nous avons du plaisir à boire et à manger, mais en buvant et en mangeant nous consommons et nous détruisons; nous avons du plaisir à nous promener, mais tandis que nous nous promenons le bien se détruit, il ne se fait pas. Quand est-ce donc que le bien se fait, et comment se fait-il? C'est par les travaux, l'application et les souffrances.

3. *Il faut, dit-on, profiter du temps!...* Oui, sans doute. L'Evangile le prescrit, et Jésus-Christ nous l'ordonne. Mais passons en revue tous les états. Que de peines, de soins et de travaux pour en bien remplir les devoirs!.... Dans le sacerdoce, que de peines, de soins et de travaux pour visiter les malades, contenir les passions, catéchiser les enfans, instruire les ignorans, porter les hommes à la vertu et veiller au salut des ames! Dans le mariage, que

de soins et de travaux pour bien élever ses enfans ! dans la magistrature, pour bien administrer la justice! dans l'état religieux, pour bien suivre la règle que l'on a embrassée ! sur le trône même, pour faire le bonheur de tout un peuple, et remplir ses augustes fonctions ! Dans quelque état que nous soyons, il est impossible de *faire le bien sans peine* : et sans *cette peine*, le bien ne se ferait pas !... Sagesse de mon Dieu, que vous êtes peu connue des sages de la terre !.... Si nous eussions eu du plaisir à faire le bien, nous n'eussions pas mérité en le faisant. Dans le bel ordre que vous avez choisi, il fallait placer le plaisir dans la destruction, et la reproduction dans le travail, et vous l'avez fait. Nous méritons en résistant à nos penchans, nous détruisons en nous y livrant. Ordre sublime que l'on voit, et que l'on ne comprend pas !

4. *Il faut, dit-on, profiter du temps !* Prenons garde à ceci, ô mon ame. Parce que tous les plaisirs détruisent, n'en concluons pas qu'ils sont tous criminels ; il en est qui sont indispensables. Pour pouvoir travailler, il faut de toute nécessité manger et se nourrir ; pour pouvoir se soutenir dans ses fonctions, il faut de toute nécessité prendre du repos, et se délasser au besoin par d'honnêtes amusemens : un arc toujours tendu se relâche par sa tension même. Quiconque remplit

les devoirs de son état a bien le droit de jouir des agrémens qui en sont inséparables. Dans l'ordre de la nature, tout plaisir qui tend au devoir, toute destruction qui se trouve réparée par la reproduction, n'ont rien d'illégitime, ni au tribunal de la religion, ni à celui de la raison seule.

5. Quand Jésus-Christ défend les plaisirs, que défend-il donc? Ce sont les plaisirs seuls, des jouissances sans peines, des biens sans travaux, des victoires sans combats. Voilà ce que Dieu défend, ce que la raison seule réprouve; parce que ces jouissances sont incompatibles avec l'état méritoire où nous sommes.

6. *Il faut, dit-on, profiter du temps!* Oui, sans doute : l'Evangile le prescrit, Jésus-Christ nous l'ordonne; mais se divertir et s'amuser, ce n'est pas profiter du temps, c'est le perdre. Quoiqu'il y ait des plaisirs très-permis, et même très-nécessaires, faites bien attention à ceci, ô mon ame! ce n'est point dans l'instant qu'on se livre au plaisir qu'on fait le bien, dans cet instant qu'on met le temps à profit; c'est dans cet instant qu'on le perd, de manière que s'il ne se trouvait pas réparé par le travail subséquent, le plaisir serait un crime. Tous les jours passés dans le plaisir seul, sont des jours perdus. Toute une vie passée dans le plaisir seul est une vie perdue dont il faudra rendre un compte terrible au dernier jour, parce que tant

qu'on ne travaille pas on n'en consomme pas moins, et si l'on ne vit pas de son travail on vit de celui des autres; on leur est comptable de toute sa consommation et de tous ses plaisirs. Cette vérité fait trembler, mais elle n'en est pas moins certaine.

7. *Il faut, dit-on, profiter du temps!* Oui, sans doute, l'Evangile le prescrit et Jésus-Christ nous l'ordonne; mais profiter du temps, ce n'est pas se divertir; mais souffrir, travailler, se gêner, combattre ses passions, et faire pénitence. Jamais Dieu, tout Dieu qu'il est, ne pourra récompenser autre chose que le travail, les tribulations et les souffrances. Tous les jours que nous passons dans les souffrances sont des jours pleins, et toute une vie passée dans les souffrances et les travaux sera la plus précieuse de toutes pour l'éternité. Voilà la doctrine de l'Evangile. Ce n'est pas celle du monde, sans doute, mais c'est très-certainement celle de la raison et de la nature.

8. *Il faut, dit-on, profiter du temps!* Prenez garde, dit Jésus-Christ à ses Disciples, le monde se réjouira, et il croira profiter du temps; mais il le perdra et se perdra lui-même, et sa joie se changera en tristesse: *Mundus gaudebit.* Pour vous, si vous voulez profiter du temps, il faut vous attendre à passer votre vie dans la tristesse, les travaux et les souffrances: *Vos*

autem contristabimini ; mais ce ne sera pas un temps perdu, comme le croit le monde ; cette tristesse passagère se changera en joie : *Tristitia vestra vertetur in gaudium.* Quand une femme enfante, ajoute Jésus-Christ expliquant cette vérité, elle est dans la tristesse, parce qu'elle souffre de cruelles douleurs ; mais quand elle a enfanté, elle oublie ses douleurs et se livre à la joie, parce qu'elle a mis un enfant au monde. Il en est de même de nous, dit saint Paul, développant toujours la même idée. Tant que nous serons dans ce monde, si nous voulons faire le bien, nous serons dans les douleurs de l'enfantement jusqu'à la mort. *Omnis creatura ingemiscit et parturit usque adhuc.* Pour entrer dans le ciel, il faut détruire l'homme sensuel, enfanter cet homme céleste, qui seul peut jouir de Dieu dans l'autre monde, et il est impossible de l'enfanter sans de grandes douleurs. Il faut gémir, travailler, passer tristement sa vie ; mais cette tristesse se changera en joie : *Tristitia vestra vertetur in gaudium ;* et notre joie sera pleine : *Et gaudium vestrum erit plenum ;* et personne ne pourra plus nous ravir notre joie : *Et gaudium vestrum nemo tollet à vobis.*

9. O mon Dieu, faites-nous bien concevoir cette sainte doctrine, la seule qui soit vraie, naturelle, conforme à la raison et à la droiture. Cessons de dire avec le

monde : Profitons du temps, en nous livrant à la joie. Profiter du temps, c'est, non pas s'amuser et se divertir, mais travailler, se contraindre, dompter ses passions, souffrir et porter sa croix. Profitons du temps, en faisant le bien, en travaillant et multipliant nos bonnes œuvres : voilà les seuls instans qui nous seront comptés, et qui nous amasseront des trésors de mérite dans l'éternité. Ainsi soit-il.

CHAPITRE V.

Suites terribles du Péché mortel. On se sépare de Dieu.

Exi à me, quia homo peccator sum, Domine. Sortez de chez moi, Seigneur, parce que je suis un pécheur. (Luc, 5.)

1. Tel est le caractère affreux du péché mortel, et son opposition essentielle avec Dieu, qu'ils ne sauraient demeurer ensemble. Aussitôt que le péché mortel entre dans une ame, il faut de toute nécessité que Dieu en sorte : et celui qui consent au péché mortel dit à Dieu, dans des sentimens bien opposés à ceux de saint Pierre dans l'Evangile : Sortez de chez moi, Seigneur, car je veux me livrer au péché et je ne veux plus de vous : *Exi à me, quia homo peccator sum, Domine.*

2. Quelle affreuse détermination, ô mon ame ! Dans le baptême, l'homme avait fait un contrat avec Dieu... ; du moment qu'il consent au péché le contrat est dissous,

tous ses engagemens sont rétractés, tous ses liens avec Dieu brisés. Il dit à Dieu : Sortez de chez moi, Seigneur, je ne veux plus des engagemens que j'ai pris avec vous : je les révoque et je n'y tiens plus. *Exi à me.*

3. Dans le baptême, l'homme s'était engagé au service de Dieu : il avait juré de lui être fidèle, d'observer ses commandemens. Du moment que l'homme consent au péché, il dit à Dieu : Séparons-nous, vos commandemens me gênent; je ne veux plus servir dans la maison paternelle. *Exi à me.*

4. Dans le baptême, Dieu avait adopté l'homme pour son fils; il l'avait admis dans son église, le faisait manger à sa table, le comblait de faveurs dans les sacremens. Aussitôt que l'homme consent au péché mortel, il dit à Dieu : Je ne veux plus de vos sacremens, je renonce à votre table, à toutes vos bontés et à toutes vos faveurs; séparons-nous. *Exi à me.*

5. Dans le baptême, Dieu avait adopté l'homme pour héritier avec son Fils; il lui avait promis pour héritage son propre bonheur, la plus sublime de toutes les récompenses et le plus beau de tous les royaumes!.... Aussitôt que l'homme consent au péché mortel, comme l'enfant prodigue, il dit à Dieu : Je ne veux plus de votre héritage, je renonce à votre royaume : donnez-moi ma légitime, accordez-moi les

plaisirs passagers de ce monde : à ce prix, je renonce à vous voir éternellement ; et effectivement si je meurs dans cet état, je sais très-bien que je ne vous verrai jamais : *Exi à me, quia homo peccator sum, Domine.*

6. Quel état affreux, ô mon ame !.... Rompre avec Dieu, renoncer à tous les engagemens de son baptême, renoncer à Dieu, à son service, à sa table et à toutes ses faveurs !.... Renoncer à ses promesses, à son héritage, à la possession de son royaume éternel, se séparer de Dieu, le chasser de son ame, ne vouloir plus vivre avec lui.... voilà ce que fait l'homme pécheur, et ce que j'ai fait toutes les fois que j'ai commis un péché mortel ; ce que je fais encore toutes les fois que je consens à un mensonge considérable, à une médisance grave, à une pensée impure, à un simple désir. Aussitôt que j'admets volontairement le péché dans mon ame, j'en chasse mon Dieu ; je l'oblige à en sortir, et la séparation est complète. Dieu n'habite plus où est le péché. Quelle séparation affreuse !....

7. Aussitôt que Dieu m'a quitté, et que j'ai quitté mon Dieu, il ne prend plus soin de moi, il ne me traite plus comme son fils.... Quand j'étais dans sa maison, il me reprenait; et il ne me reprend plus. Quand je manquais, il me châtiait ; et il ne me châtie plus. Il m'abandonne à mes volon-

tés, me livre à mes penchans, me regarde comme un étranger, comme un ennemi mortel, me laisse consommer ma légitime avec de vils libertins; il me méprise, et ne prends plus à moi aucun intérêt.... Quel état affreux!....

8. Nous regardons quelquefois avec envie la paix et la prospérité des méchans!.... Aveugles que nous sommes! cette paix dangereuse est le plus redoutable de tous les états; c'est le présage le plus certain de l'abandon total du Seigneur, puisque ceux qu'il n'a pas totalement abandonnés, il essaie encore de les rappeler par ses châtimens. Tremblons quand il ne nous châtie plus; ce calme terrible annonce la tempête: après ce calme, il faudra de toute nécessité retomber dans ses mains, et ce moment sera terrible.

9. Servons, ô mon ame, servons le Seigneur dans ce monde: soyons fidèles aux engagemens que nous avons contractés dans le baptême. Restons constamment sous la discipline d'un bon père, qui ne nous châtie que pour ne nous pas punir. Ne consentons jamais au péché, puisque c'est renoncer à Dieu dans ce monde, et à son royaume dans l'autre: fuyons le péché comme le plus terrible de tous les maux, puisque c'est la séparation de la plénitude de tous les biens. Premier effet du péché mortel: il nous sépare de Dieu: quelle séparation!.... O mon Dieu! faites-nous la

grace d'éviter à jamais un si grand malheur. Ainsi soit-il.

CHAPITRE VI.

Deuxième effet du Péché mortel. On se livre au démon.

Confestim venit Satanas. Le Démon vient sur-le-champ. (Marc. 4.)

1. Voila le second effet du péché mortel, et l'état affreux de celui qui y consent: aussitôt qu'il quitte son Dieu, il tombe entre les mains du démon, et dès qu'il perd le ciel, l'enfer devient son partage : il n'y a point de milieu entre l'un et l'autre ; ou plutôt l'un est la conséquence nécessaire de l'autre...... Aussitôt que l'homme consent au péché, Dieu sort de son ame, et aussitôt le démon y entre ; il y établit sa demeure, et y règne avec empire : ou plutôt, c'est l'homme lui-même qui se livre au démon, qui le prend volontairement pour maître. Quel choix odieux, et quel maître détestable ! *Confestim venit Satanas.*

2. Il est vrai qu'entre les propositions de Dieu et celles du démon, il y a une grande différence. Dieu, dans ce monde, ne nous propose que des peines et des travaux ; le démon, que des divertissemens et des plaisirs. Dieu nous conduit à travers les ronces et les épines ; le démon, à travers les fleurs. Dieu ne nous parle que de croix, de pénitence et de tribulations ; le démon, que de voluptés et de satisfaction des sens ; et

il nous tient parole.... Aussitôt que l'enfant prodigue est sorti de la maison paternelle, il désire voyager, voir du pays et satisfaire ses yeux : le démon le conduit au loin, dans une terre étrangère : *Peregrè profectus est in regionem longinquam.* Après la contrainte de la maison paternelle, l'enfant prodigue ne respire que libertinage; le démon le conduit au milieu de la débauche : *Cum meretricibus ;* loin de nous retenir la bride, le démon nous la lâche; loin de nous arrêter dans le cours de nos penchans, il nous y pousse et nous y précipite, parce qu'il sait bien que nos penchans conduisent à la dissipation, et de là dans l'abîme. A peine l'enfant prodigue fut-il au milieu des femmes perdues, que sa légitime fut bientôt dissipée : et où le conduisit cette dissipation ? A la misère. Et cette misère conduit à la mort. Et où conduit une pareille mort, quand on ne se convertit pas ? A la mort éternelle. La concupiscence, dit saint Jacques, engendre le péché ; et le péché engendre la mort. Par les travaux, Dieu nous conduit au ciel : par les plaisirs, le démon nous conduit en enfer. Si le chemin est différent, quelle différence dans le terme !... *Confestim venit Satanas.*

3. C'est ainsi que l'homme se perd, c'est ainsi qu'il achève de renverser tous les engagemens de son baptême. Dans le baptême, il avait dit à Dieu : Je renonce au démon ;

dans le péché, il dit au démon : Je renonce à Dieu, et je vous choisis pour maître. Dans le baptême, il avait dit à Dieu : Je renonce à toutes les œuvres du démon; dans le péché, il dit au démon : Je renonce aux œuvres de Dieu ; je ne veux plus que des vôtres. Dans le baptême, il avait acquis des droits au royaume de Dieu ; dans le péché, il consent à brûler à jamais dans des flammes éternelles. *Confestim venit Satanas.*

4. Voilà, ô mon ame, ce que fait le pécheur, et ce que j'ai fait moi-même, ce que je fais toutes les fois que je consens au péché mortel. Prenant le démon pour maître, je consens librement à brûler dans des flammes éternelles : et pourquoi ? pour un vil plaisir, pour un mensonge, pour une médisance, pour une injure, pour une bagatelle enfin ; et pour cela, je perds Dieu, et je me livre au démon. Il est vrai que ce maître perfide me caresse d'abord, qu'il me séduit par l'attrait des plaisirs présens. Mais quelle fin ! quelle issue ! comme le dit saint Paul. C'est pour me perdre dans l'éternité, et pour me perdre même dans le temps. Aussitôt que je suis à lui, mon corps dépérit, et mon ame, qui était un sanctuaire de vertus, devient un repaire hideux de désordres. *Confestim venit Satanas.* Séparé de Dieu, l'esclave du démon, destiné d'avance pour l'enfer, voilà l'état affreux où je suis quand

je suis en péché mortel; et je reste dans cet état! et j'y suis resté des années entières! Quelle extravagance!....

5. Maintenant, ô mon ame, je vous le dirai avec Elie : Voilà Dieu d'un côté, et le démon de l'autre; le ciel d'un côté, et l'enfer de l'autre. Choisissez. Du côté de Dieu, il y a des travaux, des persécutions et des combats, *mais le ciel;* du côté du démon, des délices, des voluptés et des plaisirs, *mais l'enfer.* Choisissez!.... Ah! Seigneur, j'embrasse la croix, et je m'engage irrévocablement avec vous. Je renonce pour jamais au démon, à ses pompes et à ses œuvres; j'abhorre ce maître détestable, qui ne caresse que pour perdre; j'embrasse avec vous les travaux de la pénitence, qui doivent me conduire à la possession de votre royaume. Ainsi soit-il.

CHAPITRE VII.

Troisième effet du Péché mortel. La perte des bonnes œuvres.

Amen dico vobis, receperunt mercedem suam. En vérité je vous le dis, ils ont reçu leur récompense. (MATTH. 6.)

1. Et voilà, ô mon ame! le troisième effet du péché mortel, et l'état terrible de celui qui y consent. C'est que, quand même il aurait le bonheur de se convertir un jour, tant qu'il restera dans cet état affreux, toutes les bonnes œuvres qu'il y fera seront perdues pour le ciel, et elles n'auront

aucun droit aux récompenses de l'autre monde. *Receperunt mercedem suam.*

2. Tant que je suis avec Jésus-Christ, il vit avec moi, il pense, travaille, souffre avec moi, et donne un prix infini à toutes mes souffrances. Quand je ne produirais qu'une bonne pensée, que je ne donnerais qu'un verre d'eau aux pauvres, toutes ces œuvres, quelque petites qu'elles soient, faites avec Jésus-Christ, seront éternellement récompensées dans la vie future.

3. Mais du moment que je suis séparé de Jésus-Christ, je suis, d'après Jésus-Christ lui-même, comme la branche séparée de son tronc, comme le cep séparé de la vigne. Quand je donnerais tous mes biens aux pauvres, selon le langage de saint Paul; que je livrerais mon corps aux flammes; que j'opérerais les plus grands prodiges, séparé de Jésus-Christ, tout cela n'est rien, parce que, fini par nature, je ne saurais communiquer à aucune de mes actions un mérite surnaturel. Cela est impossible.

4. Tant que mon domestique est chez moi, qu'il me sert fidèlement, lui eussé-je promis par testament tous mes biens, je suis tenu d'accomplir ma promesse; mais, du moment qu'il me quitte pour passer au service d'un autre maître, il est clair qu'il renonce de lui-même à mes promesses et à mes faveurs!... Il en est de même de nous: tant que nous restons au service du Seigneur, nous sommes compris dans son

testament, et nous avons droit à son héritage. Mais du moment que nous passons au service du Prince du monde, nous renonçons à l'héritage céleste, et nous n'avons plus droit avec les enfans.

5. Je sais qu'au service d'un autre maître, mon domestique peut faire de très-belles actions. Je sais très-bien que les païens, les infidèles, les hérétiques, que tous ceux qui sont hors de l'Eglise peuvent être doux, honnêtes, charitables, qu'ils peuvent produire beaucoup de vertus. Dire, avec Calvin, que toutes les œuvres des pécheurs sont des péchés, c'est une absurdité révoltante, réprouvée par la raison même; leurs œuvres peuvent être très-bonnes, très-brillantes, très-utiles même dans l'ordre moral; elles peuvent même leur être utiles auprès de Dieu, parce que Dieu touché de leurs efforts, peut leur envoyer un ministre fidèle, leur inspirer le dessein de confesser leurs péchés, et de rentrer en grace; je sais tout cela; mais enfin, jusqu'à ce qu'ils soient rentrés en grace, et qu'ils aient reçu l'absolution de leurs péchés, tout le temps qu'ils ont passé au service du démon ne saurait être compté pour le Ciel.

6. O mon ame! que de gens qui se présenteront au tribunal de Jésus-Christ, pour lui demander ses récompenses célestes, auxquels il répondra comme aux vierges folles: Je ne vous connais pas! *Nescio vos!*

Que de bonnes œuvres nous présenterons nous-mêmes, sur lesquels il répondra : Je ne les connais pas ! *Nescio vos !*...... Lorsque nous lui dirons : Cependant, Seigneur, j'ai fait beaucoup de prières, beaucoup d'aumônes, j'ai souffert la faim et la soif, j'ai fait des prodiges de générosité et de valeur, il nous répondra : Allez au maître que vous avez servi ; il avait à sa disposition les biens, les honneurs, les plaisirs et les voluptés du monde : vous devez en avoir reçu votre récompense!.... Ah ! Seigneur, que ces récompenses sont frivoles, qu'elles sont mêlées d'amertume et de dégoûts !.... Je le sais, si vous fussiez restés avec moi, chacune de vos bonnes œuvres eût été couronnée dans la vie éternelle. Mais enfin, vous avez préféré d'autres maîtres, je ne vous dois point tout le temps que vous n'avez pas été à mon service !.....

7. Ah! Seigneur, tant que vous êtes avec moi et que je suis avec vous, vous me vivifiez, vous vous appropriez tous les sentimens de mon ame et tous les mouvemens de mon cœur, tout se divinise et devient immortel entre vos mains. Mais aussitôt que vous n'êtes plus avec moi, toutes mes œuvres sont frappées de stérilité, elles n'ont plus droit qu'aux récompenses frivoles de ce monde ; le monde passé, elles ne subsisteront plus !... Et l'on entend répéter tous les jours : J'espère bien

me convertir un jour!..... Et quand vous auriez le bonheur de vous convertir un jour, jusqu'à ce que vous le soyez que de temps perdu! Que de bonnes œuvres sans prix, quel vaste désert que le cours de votre vie! tout ce que vous ferez de bien sera nul, il ne vous restera que le mal. et l'on reste dans le péché, et l'on y reste des années entières, et l'on y reste toute la vie, souvent on ne se convertit qu'à la mort!.....

8. Ah! Seigneur, je n'avais point réfléchi sur ces importantes vérités: je n'avais point encore bien compris les terribles effets du péché, combien il m'importe d'être en état de grace, et de m'y conserver tous les jours. Ah! Seigneur! je fuirai le péché comme un serpent, je le regarderai comme un souffle empesté, qui donne la mort, qui fait tomber les plus beaux fruits, et qui fait périr, pour l'éternité, les bonnes œuvres elles-mêmes. Je m'attacherai à vous comme à mon cep, comme à celui qui peut lui seul me faire produire des fruits pour la vie éternelle. Ainsi soit-il.

CHAPITRE VIII.

De la peine du dam. Séparation affreuse.

Discedite, maledicti. Retirez-vous, maudits.
(MATTH. 25.)

1. VOILA la sentence terrible qui sera prononcée contre celui qui mourra en péché mortel... Se séparer de son Dieu, s'en

séparer pour toujours, s'en séparer sans retour; voilà la première partie de cette sentence!... Nous ne concevons pas maintenant tout ce que cette séparation aura de douloureux, parce que nous ne sentons pas tout le prix du bien que nous perdrons; mais nous le sentirons alors.

2. Pour vous en former une légère idée, ô mon ame! imaginez-vous ce que vous avez jamais éprouvé de plus dur dans les séparations du monde: la perte d'un père, d'une mère, d'une épouse, de vos proches, de vos amis, des personnes qui vous sont les plus utiles, ou que vous aimez le mieux! N'est-ce pas là, selon nous-mêmes, une des privations les plus sensibles? Eh bien, après tout cela, vous n'avez pas la plus petite idée de la séparation de Dieu. *Discedite.*

3. Voulez-vous vous en former une idée plus sensible? Imaginez-vous un grand du monde, très-riche, très-puissant, très-aimé de son souverain, considéré à la Cour, nageant dans l'abondance, les délices et les plaisirs, auquel on vient annoncer subitement qu'il est banni pour toujours dans une terre étrangère!... Dans l'instant même il faut qu'il parte, et qu'il se sépare de tout. Aussitôt qu'on apprend cette terrible nouvelle, sa femme, ses enfans, ses amis éplorés se rendent autour de lui. Arrivés au vaisseau qui doit l'emporter, on lui ordonne de dire adieu pour jamais à tout ce qui

l'environne. Ses enfans fondent en larmes, s'attachent à son col; son épouse éplorée le serre dans ses bras. Quel coup cruel, quand on leur dit, avec dureté : *Discedite* : Retirez-vous; voilà le moment du départ!... Tandis que le vaisseau, qui l'emporte au loin, fend les ondes, le malheureux reste les yeux douloureusement fixés vers le port, et bientôt il perd tout de vue.

4. Descendu dans la terre d'exil où il doit vivre, c'est là qu'il sent vivement l'étendue immense de sa perte : son roi, son palais, une cour brillante, son épouse, ses biens, peut-être des objets auxquels il était criminellement attaché; c'en est fait, il ne les reverra jamais! Quelle séparation!... Cependant, qu'est-ce que tout cela auprès de la séparation de Dieu? *Discedite.*

5. Voulez-vous encore vous en former une idée plus forte? imaginez-vous la séparation la plus violente que l'on puisse endurer : celle de l'ame et du corps, qu'on appelle la mort; et figurez-vous la mort la plus cruelle qu'on puisse éprouver dans ce monde : celle d'être écartelé et déchiré en pièces. Le malheureux qui doit la subir, attend dans le cachot l'instant de son exécution sanglante, les verroux s'ouvrent; on lui lit sa sentence. Quel coup affreux pour cet homme! Lié et garotté, on le monte sur un char funèbre; on le conduit au milieu d'une populace nombreuse saisie d'horreur. Arrivé au lieu du supplice, il

voit des bourreaux, des cordages. Déjà attaché par les quatre membres, des chevaux vigoureux emportent les morceaux de son corps palpitant. Voilà, certes, pour l'ame, la plus cruelle de toutes les séparations. Cependant, toute cruelle qu'elle est, quelle analogie y a-t-il entre une ame spirituelle et un corps corruptible, pétris d'infirmités, qui tend à la dissolution par sa nature? L'ame et le corps, tels qu'ils sont dans ce monde, sont faits pour être séparés.

6. Au contraire, entre l'ame et Dieu, quelle analogie et quelle convenance! Spirituelle et immortelle, comme Dieu lui-même, faite à son image et à sa ressemblance, destinée à le posséder dans l'éternité tout entière. Dieu est le centre de l'ame, sa vie et son tout. Aussitôt qu'elle sera sortie de son corps, et que ses liens seront brisés, elle se portera vers son Dieu avec la même rapidité qu'une meule de moulin qui tomberait du ciel en terre, avec autant de vélocité qu'une flèche qui fend les airs, avec autant d'activité qu'on se porte vers l'objet le plus attrayant. Voilà pourquoi on appelle la séparation de l'ame d'avec Dieu, *la mort éternelle*. Or, quelle sera sa douleur, quand cette séparation terrible s'effectuera! quand arrivé au centre de sa tendance, on lui criera : *Discedite;* Retirez-vous. Quand elle voudra s'élancer vers son Dieu, et qu'elle en sera dédaigneusement repoussée; quand elle voudra s'at-

tacher à son Dieu, et qu'elle en sera cruellement retranchée ; quand les anges, tenant en main le glaive, frapperont le coup fatal de cette division, et que les démons l'entraîneront pour jamais dans le fond des abîmes !...., *Discedite.*

7. Grand Dieu, quel coup cruel ! La séparation de l'ame d'avec Dieu ne sera pas comme la separation d'un ami qui s'éloigne de son ami ; d'une épouse chérie qui s'éloigne de son époux ; comme la séparation d'un corps qui se divise, et qui se sépare d'un autre. Ce sera une séparation mille fois plus violente, mille fois plus douloureuse que la séparation d'une partie qui se sépare de son tout, que la séparation d'un membre qu'on arrache violemment de son corps ; ce sera la plus douloureuse de toutes les séparations ; et tant que cette séparation subsistera, ce sera un membre hors de sa place ; la douleur sera à son comble ; et comme la séparation sera éternelle, cette douleur sera éternelle : il est impossible qu'elle soit un instant sans se faire sentir. Premier caractère de la séparation d'avec Dieu : séparation violente et éternellement douloureuse.

8. O mon ame, craignons cette éternelle séparation ; prévoyons-la ; restons fidèlement attachés à Dieu dans le temps, de peur d'entendre un jour cette sentence redoutable, qui nous en séparera à jamais : *Discedite.*

CHAPITRE IX.

De la perte de Dieu. Perte terrible.

Discedite à me. Eloignez-vous de moi. (MATTH. 25.)

La peine du dam ne sera pas seulement la plus douloureuse de toutes les séparations, ce sera la plus terrible de toutes les pertes, ô mon ame !

1. *Perte terrible, parce qu'elle sera universelle....* Il n'est guère de pertes totales dans ce monde. Si l'on perd un ami, on en retrouve un autre ; si l'on perd un père, une mère, ils nous laissent leur héritage. Ce qui nous reste nous dédommage, au moins en partie, de ce que nous perdons ;... mais si nous avons le malheur de perdre Dieu, il n'y aura plus de réserve ; tout sera perdu pour nous. Ce beau royaume pour lequel nous étions destinés, ces parens et ces amis avec lesquels nous eussions été souverainement heureux, il faudra quitter tout cela. En perdant Dieu, nous perdrons généralement tous les biens ; il ne nous restera que des maux. Quelle perte !

2. *Perte terrible, parce qu'elle sera éternelle...* Il n'est point de perte éternelle dans ce monde. Quand un ami part pour un voyage, nous espérons le revoir après quelque temps ; quand la mort nous enlève nos parens et nos amis, nous espérons les revoir, au moins dans l'autre monde ; notre corps lui-même, la mort ne nous en sépare

pas pour toujours ; nous le retrouverons au dernier jour : mais Dieu, si nous avons le malheur de le perdre, il faudra lui dire adieu pour toujours. Beauté toujours ancienne et toujours nouvelle, que les saints ont tant de plaisir à contempler, je ne vous reverrai jamais ! Bonté suprême, assemblage parfait de tous les biens et de tous les plaisirs, que j'eusse été si heureux de posséder, je ne vous posséderai jamais ! Il faut quitter tout, et pour toujours ; toujours ! jamais ! cruelle éternité ! quelle perte terrible !...

3. *Perte terrible, parce qu'elle sera irréparable !...* Dans ce monde, il n'est guère de pertes irréparables.... Quand on aurait perdu tous ses biens, en travaillant on peut au moins en recouvrer une partie... Mais si j'ai le malheur de perdre mon Dieu, non-seulement tout sera perdu pour moi, mais tout le sera sans ressource. Dans ce monde, un retour, un regret, une bonne confession peut effacer mes péchés. Après la mort il n'y aura plus ni retour, ni sacremens, ni pénitence. Dans ce monde, un jour, une année de tribulation peut me procurer un poids immense de gloire ; dans l'enfer toutes mes souffrances seront sans espoir : dans ce monde, quelques années de tribulations me semblent bien longues ; dans l'enfer, je demanderai de revenir souffrir sur la terre, et cette grace ne me sera point accordée. Ma perte sera irréparable ! Quelle perte, ô mon ame !...

4. *Perte terrible, parce qu'elle sera volontaire.* Dans ce monde, il n'est guère de pertes volontaires. Si nous perdons nos moissons, c'est la grêle qui les ravage; nos parens et nos amis, c'est la mort qui nous les enlève. Nous nous consolons au moins, en pensant que ce n'est point notre faute. Mais dans la peine du dam, si j'ai le malheur de perdre mon Dieu, c'est parce que je l'aurai bien voulu; ce sera moi-même qui serai la cause de cette perte terrible. Avant le péché, j'étais libre de ne pas m'y livrer; après le péché, j'étais libre de me convertir, et je ne l'ai pas fait! J'ai donc perdu mon Dieu éternellement, me dirai-je, et je l'ai perdu par ma faute! et je l'ai perdu pour un mensonge, pour une médisance, pour un vil plaisir! et je l'ai perdu pour n'avoir pas voulu revenir à lui par la confession et par la pénitence! je l'ai perdu pour n'avoir pas voulu entendre sa voix! il m'a appelé, invité, attendu avec patience jusqu'à la mort! Si je l'eusse voulu, j'eusse été éternellement heureux, et je ne l'ai pas fait!..... Je suis éternellement malheureux, et c'est moi qui ai voulu l'être : Dieu ne le voulait pas.

5. Cruelle idée! redoutable souvenir! C'est ce souvenir cruel d'avoir été soi-même l'artisan de son malheur qui sera le ver rongeur du damné. S'il est malheureux, il saura éternellement qu'il en aura été la cause; il se le reprochera éternellement; il

il s'en vengera sur lui-même, et tombera perpétuellement dans le plus cruel désespoir.

6. Prévenons, ô mon ame! cette séparation cruelle, en nous séparant volontairement de tous les objets qui pourraient nous y conduire. Evitons cette perte terrible, en perdant volontairement tout ce qu'il ne nous est pas permis de posséder. Cette personne avec laquelle je vis criminellement depuis long-temps, ces livres infames qui m'ont corrompu, ces biens que je possède illégitimement, tout cela me conduit à ma perte éternelle. Séparons-nous courageusement des objets criminels qui flattent les sens; domptons nos passions; faisons d'abondantes aumônes; perdons pour ne pas perdre; quittons tout ce qui déplaît à Dieu, afin de n'être pas obligés de le quitter éternellement au dernier jour. Ainsi soit-il.

CHAPITRE X.

De la peine du sens. Supplices de l'Enfer.

Ite, maledicti, in ignem æternum. Allez, maudits, au feu éternel. (MATTH. 25.)

1. TELLE est la seconde partie de la sentence foudroyante, qui sera prononcée contre moi au dernier jour, si j'ai le malheur de mourir en péché mortel. L'Enfer ne se réduit pas seulement *à la peine terrible du dam*, il renferme *la peine du sens*..... La raison seule me dit, que ce ne sera pas

seulement une privation de récompense, mais une peine réelle et positive..... parce que, quand je pèche, je ne m'abstiens pas seulement de faire le bien, je fais réellement le mal; je ne m'abstiens pas seulement d'obliger le prochain, je lui suis positivement à charge; je ne m'abstiens pas seulement d'honorer Dieu, je le déshonore, je transgresse positivement ses lois, et je me révolte contre lui, j'abuse de sa patience et de sa bonté de la manière la plus indigne et la plus révoltante.

2. La raison seule me dit donc que l'enfer sera un supplice, et Jésus-Christ m'explique que ce supplice sera du feu, c'est-à-dire le plus horrible de tous les supplices. Nous avons beau vouloir nous en imposer, l'Enfer est un feu réel, un abîme, un océan, un gouffre de feu! Et qu'est-ce que le feu de l'Enfer?.... un feu dont tous les feux de ce monde ne sont qu'une ombre légère, un feu allumé par le souffle du Tout-Puissant, un feu que le Tout-Puissant a préparé dans sa fureur pour le Démon et pour ses anges, c'est-à-dire, pour ses plus cruels ennemis; un feu, où l'Eternel a épuisé sa toute-puissance, et où il l'épuisera éternellement à se venger de ceux qui auront méprisé sa Majesté suprême. C'est dans ce feu que sont entassés tous les réprouvés; dans ce feu qu'ils sont ensevelis; et quand ils y sont ils ne respirent plus que du feu, n'exhalent plus que du feu. Ils en sont

pénétrés, embrasés comme un charbon de feu. Ils sont cruellement tourmentés au milieu de ce feu dévorant. *Crucior in hac flamma.*

3. Et qui sera précipité dans ce gouffre de feu? dit saint Paul....... Ce sont les adultères, les impudiques, les avares, les médisans, tous ceux qui auront vécu selon les désirs de la chair, qui n'auront pas eu le courage de dompter leurs penchans et de se séparer des objets criminels. Ce sera moi-même, si j'ai le malheur de mourir en péché mortel.

O sort affreux du réprouvé, que tu es redoutable pour l'homme qui pense!.... Si j'ai le malheur de mourir en état de péché mortel, non-seulement je serai chassé du Ciel, mais je serai précipité dans les Enfers; non-seulement je perdrai le plus beau de tous les royaumes, mais je serai tourmenté dans le plus affreux de tous les supplices. Non-seulement je serai séparé de mon Dieu, mais je serai livré au démon, je ne verrai plus que des démons, je n'aurai plus, dans ce feu, d'autre compagnie que des démons, et d'autre société que des réprouvés.

4. Homme coupable, me dira Dieu, en me jugeant, voilà l'objet infame que vous m'avez préféré. Vous avez voulu vivre avec lui, malgré mes défenses : vous brûlerez avec lui, d'après mes décrets. Vous vous étiez promis de vous rendre mutuellement heureux par vos excès, vous vous déchirerez

mutuellement au fond des abîmes. Homme rebelle, ajoutera Dieu, vous m'avez quitté lâchement pour servir le démon. Allez au fond des Enfers éprouver les traitemens d'un pareil maître : *Ite in ignem*... Aussitôt la sentence prononcée, le démon saisira sa proie à coups de trident, il la précipitera dans l'abîme, et l'abîme se refermera pour jamais.

5. O péché mortel, que tu es affreux, que tes suites sont terribles pour tout homme qui pense!..... Il est donc vrai, ô mon ame! qu'un seul péché mortel mérite l'Enfer : qu'à chaque péché mortel que j'ai commis, Dieu pouvait me précipiter dans l'Enfer; s'il ne l'a pas fait, c'est par pure miséricorde, et cependant j'ai osé me livrer au péché mortel!..... Il est donc vrai qu'à chacune de mes rechutes, Dieu pouvait me précipiter dans l'Enfer : s'il ne l'a point fait, c'est par un excès de miséricorde, et cependant j'ai osé retomber dans le péché mortel. Il est donc certain que si je méprise les richesses immenses de la miséricorde de mon Dieu, si j'abuse jusqu'au bout de sa patience, je serai très-certainement précipité dans le gouffre affreux de l'Enfer; et cependant je retombe tous les jours dans le péché mortel, je ne le fuis pas avec horreur.

6. O mon Dieu! pénétrez ma chair et mes os de la crainte salutaire de vos jugemens, dois-je m'écrier avec le saint Roi-prophète :

Confige timore tuo carnes meas. Si je ne saurais soutenir la légère atteinte d'une étincelle qui me tombe sur la main ; si je ne saurais tenir une minute les pieds sur des charbons ardens ; si celui qui est condamné à périr par feu, frémit et recule d'horreur à la vue du bûcher qu'on lui prépare : que sera-ce, ô mon ame ! quand il faudra habiter, au fond d'un abîme, dans le feu dévorant des Enfers ! *Quis ex vobis poterit habitare in Inferno cum ardoribus sempiternis !* O mon Dieu ! pénétrez-moi profondément de la terreur de ce supplice épouvantable, afin que je ne pèche jamais. Ainsi soit-il.

CHAPITRE XI.

Du feu de l'Enfer et de ses propriétés.

Ite in combustionem. Allez brûler éternellement dans l'Enfer. (HEBR. 6.)

NON-SEULEMENT le feu de l'Enfer sera éternel, mais on y brûlera éternellement ; ce supplice sera terrible, non-seulement par sa nature, mais par ses propriétés.

1. *Terrible par sa durée.* Dans ce monde il n'est point de peines infinies ; les maux les plus violens ne sont pas de longue durée ; ceux qui sont longs sont tolérables, et tous finissent au plus tard à la mort. Dans l'Enfer, au contraire, la raison seule nous dit que les peines seront infinies. *Infinies !* parce que l'injure se mesure sur la dignité de la personne qu'on offense, et

qu'on aura outragé une personne infinie. *Infinies !* parce que les châtimens doivent être proportionnés aux récompenses que l'on méprise, et qu'on aura méprisé des récompenses infinies. *Infinies !* parce que Jésus-Christ a versé son sang pour nous racheter de l'Enfer, et qu'en foulant aux pieds le Sang de Jésus-Christ, on rejette des graces infinies. Enfin, *infinies !* parce que, d'après les paroles de Jésus-Christ, on y doit brûler éternellement, et que l'éternité est infinie. Le feu de l'Enfer aura ceci de particulier, disent tous les saints Pères, qu'il brûlera sans consumer jamais.

2. *Terrible par son inutilité.* Dans ce monde, il n'est point de maux véritables, parce qu'il n'en est point dont on ne puisse tirer les plus grands biens. Exils, persécutions, tourmens, maladies, infirmités, tout peut devenir infiniment précieux. Si l'on souffre avec patience, le plus petit mal peut nous mériter le plus beau de tous les royaumes. Dans l'Enfer, au contraire, où le temps du mérite sera passé, les maux ne produiront que des maux. Ainsi, ce sera essentiellement un mal sans espoir. Quand un damné aura versé assez de larmes pour remplir le vaste bassin des mers, assez pour remplir l'immense étendue des cieux, n'en versât-il qu'une seule tous les mille ans, dit l'auteur des *Pensées chrétiennes*, après cette épouvantable révolution d'années, il ne sera encore qu'au commencement de

son éternité, tout cela lui sera inutile. A cette idée l'esprit se confond, l'imagination se perd. O supplice de l'Enfer, que tu es terrible !

3. *Terrible parce qu'il sera sans remède.* Dans ce monde il n'est guère de maux sans remède, et si on ne peut pas en extirper le principe, on les adoucit, on les calme, on y trouve des palliatifs. Dans l'Enfer il n'y aura ni calmans, ni adoucissans. Une goutte d'eau sur le bout de la langue fut refusée au mauvais riche; les maux seront toujours cruels, toujours rigoureux, et ne se modéreront jamais.

4. *Terrible par son universalité.* Dans ce monde chaque mal a ses effets distinctifs. La douleur de la goutte n'est pas celle de la gravelle, le mal des dents n'est pas celui des yeux ; chaque mal produit une sensation différente. Le feu de l'Enfer aura ceci de particulier, qu'il pourra produire à lui seul toutes les espèces de sensations. Non-seulement tous les damnés y seront cruellement tourmentés, mais chaque damné y sera tourmenté à sa manière, et les tortures y seront proportionnées au nombre, à l'espèce, à l'énormité des divers péchés. Tous les sens par lesquels on aura péché y seront douloureusement affectés : l'ouïe par les sons les plus lugubres, l'odorat par les odeurs les plus affreuses, la vue par les spectres les plus effrayans ; ce sera un gouffre de feu dont les lames sombres et téné-

breuses n'éclaireront que des abîmes et ne produiront que des terreurs.

5. *Enfin ce supplice sera terrible parce qu'il sera volontaire dans son principe.* Dans ce monde les infirmités avec lesquelles nous naissons, les tortures et les supplices que nous essuyons, les maladies que nous éprouvons, sont presque toujours involontaires. Mais si j'ai le malheur d'aller en Enfer, il faudra que je me dise malgré moi: C'est moi qui l'ai voulu. Avertissemens, menaces, exhortations, graces, secours, patience infatigable, tout a été épuisé de la part de Dieu, pour me détourner de ces abîmes affreux ; j'ai tout méprisé, tout rejeté, tout foulé aux pieds. Si je souffre si cruellement, c'est, non pas Dieu, mais moi qui l'ai voulu. Il ne s'agissait que de fuir une occasion, de restituer ces biens, de rompre avec cet objet et de me convertir ; Dieu m'en pressait, m'en sollicitait, il m'en a sollicité jusqu'à la mort, et je n'ai pas voulu. Je brûlerai éternellement dans ces feux dévorans, et ce sera par ma faute !... Voilà le ver rongeur qui tourmentera le pécheur au milieu des flammes ; il se reprochera son malheur, et se le reprochera à tous les instans de l'éternité tout entière. De là ce désespoir, ces grincemens de dents, cette rage éternelle dont il sera animé contre lui-même, et qui mettra le comble à l'activité de ce supplice épouvantable.

6. O mon Dieu! il faut que le péché soit bien affreux puisqu'il a mérité un pareil supplice, et il faut que ce supplice soit bien affreux puisqu'un Dieu a versé jusqu'à la dernière goutte de son sang pour nous en sauver. Fuyons donc le péché, ô mon ame! regardons-le comme le plus grand de tous les maux; faisons-en pénitence dans ce monde, afin de n'en être pas puni dans l'éternité. Pensons souvent à l'Enfer; et puisque Jésus-Christ a tout souffert pour nous en sauver, souffrons tout avec Jésus-Christ, pour nous en sauver nous-mêmes. *Memorare novissima tua, et in æternum non peccabis.*

CHAPITRE XII.

Du Purgatoire.

Nisi pœnitentiam habueritis, non intrabitis in regnum cælorum. Vous n'entrerez point dans le Ciel, que votre pénitence ne soit faite. (Luc. 13.)

QUAND nos péchés ne seraient pas punis éternellement dans l'Enfer, ils le seront inévitablement par le Purgatoire, soit dans ce monde, soit dans l'autre; ainsi les suites en seront toujours terribles pour nous. Pour sentir la nécessité du Purgatoire, et s'en former des idées justes, il suffit de se faire à soi-même quelques questions bien simples.

1. *Est-il bien vrai que nos peines temporelles aient été acquittées sur la Croix?*... Il faut vouloir absolument fermer les yeux

à la lumière pour le croire. Il est de toute évidence que Jésus-Christ, les deux pieds et les deux mains attachés sur la croix, n'a acquitté les fonctions ni des souverains, ni des sujets, ni des militaires, ni des magistrats, ni des pères, ni des enfans, ni des artisans, ni des laboureurs; que nos devoirs temporels, quels qu'ils soient, sont une tâche personnelle que chacun est obligé de remplir par lui-même, qui constituent *la dette, la pénitence, le travail, la peine temporelle*, qui nous est imposée pour mériter le Ciel; et que Jésus-Christ, sur la Croix n'a fait qu'acquitter l'injure infinie que nous faisons à Dieu en ne la prenant pas.

2. *Quelle sera à la mort la masse de nos peines temporelles?*... Elle sera énorme, si nous ne remplissons pas nos devoirs. Pour nous en convaincre, il suffit de penser à cette vérité incontestable, que tous nos instans sont dus à Dieu, puisqu'il nous a mis sur la terre pour le servir; qu'ainsi il n'y aura d'acquitté que ce que nous aurons passé à son service. Calculons, d'après cela, tout le temps que nous avons passé volontairement dans l'inaction et l'oisiveté, au service du monde ou du démon, dans le désordre et les divertissemens défendus.... Pensons ensuite à cette seconde vérité non moins évidente, c'est que chacun de nos péchés entraîne avec lui une peine temporelle plus ou moins longue à raison de son

énormité. Pourquoi se livre-t-on à l'impureté? C'est pour éviter la peine d'élever des enfans, et cette peine est au moins de neuf ou dix ans pour chacun. Tout ce que nous dépensons au jeu, à la table, dans tous nos divertissemens défendus, a coûté aux autres peut-être plus de vingt ans de travaux. Ces peines temporelles Jésus-Christ ne les a certainement point acquittées. Nous ne les avons point acquittées nous-mêmes, puisque le péché consiste à ne les pas prendre. Jugeons d'après cela quelle sera la masse énorme des peines temporelles qui nous restera à la mort pour le Purgatoire, si nous négligeons nos devoirs dans ce monde.

3. Maintenant *quels seront les supplices du Purgatoire?* Ils seront terribles. La tradition, les saints Pères, l'Eglise tout entière, dirigée par l'Esprit-Saint, nous enseignent que ce sera du feu, et un feu aussi redoutable que celui de l'Enfer; qu'il n'en différera que par la durée, parce que nous aurons espoir d'en sortir. Or, que dirait-on d'un homme qui, sachant que son père, sa mère, ses frères, ses sœurs, ses parens, ses amis, ses semblables sont enveloppés dans un incendie terrible, ne ferait pas un pas pour les secourir? Quel cœur cruel et barbare! diriez-vous.... Mais ce cœur cruel et barbare, n'est-ce pas vous? Que faites-vous pour les ames du Purgatoire? Quoi! d'après les lumières de la raison et de la

foi, vous êtes sûr que vous avez toujours des semblables dans les flammes du Purgatoire ; vous savez qu'ils sont dans des brasiers ardens dont il leur est impossible de se tirer eux-mêmes, puisqu'ils ne sont plus dans un état méritoire, mais dont vous pouvez les tirer aisément : et vous ne le faites pas. Vous savez qu'ils y souffrent des tourmens inouïs, qu'ils tendent les bras vers vous, qu'ils vous conjurent de les secourir : et vous ne les secourez pas. Un *pater*, un *ave*, un *de profundis*, une messe, une communion, une bonne œuvre faite en état de grace, peuvent leur rendre le plus signalé de tous les services ; ils vous le demandent avec instance, et vous ne le leur rendez pas. Aussitôt qu'ils sont morts, vous oubliez des amis qui vous ont tant aimé sur la terre.

4. Pensons donc aux ames du Purgatoire ; entrons dans l'esprit de l'Eglise, ne les oublions pas dans leurs peines, faisons pour elles ce que nous serons bien aises que l'on fasse pour nous quand nous y serons à notre tour. Disons tous les jours quelques prières, faisons de temps en temps une communion, une bonne œuvre pour elles ; faisons surtout offrir, pour leur soulagement, le saint sacrifice de la messe, moyen si efficace par lui-même, le seul qui puisse leur être méritoire dans tous les temps, indépendamment de nos dispositions. Pensons quels services nous

rendrons à ces ames, combien elles en seront reconnaissantes dans le Ciel, combien elles peuvent être utiles à leur tour, par leur intercession, aux personnes qui les auront délivrées. Que de motifs puissans pour nous intéresser à leur sort! *Miseremini meî, saltem vos amici mei.*

CHAPITRE XIII.

Nécessité du Purgatoire.

Veni vocare peccatores ad pœnitentiam. Je suis venu appeler les pécheurs à la pénitence. (Luc. 5.)

1. Si Jésus-Christ n'a pas acquitté *nos peines temporelles* sur la croix, il faut de toute nécessité que nous les acquittions nous-mêmes : car ces peines temporelles sont ce qu'on appelle *les devoirs de notre état ;* ce qui les rend essentiellement pénibles et conséquemment méritoires. Or, il est aussi clair que la lumière du jour, que Jésus-Christ, sur la croix, n'a acquitté *les devoirs de notre état* ni envers Dieu, ni envers la patrie, ni envers le prochain, ni envers nous-mêmes. S'il les avait acquittés, ils n'existeraient plus. Personne n'aurait plus ni devoirs à remplir, ni pénitence à faire dans ce monde : ce qui serait infiniment commode, mais ce qui renverserait les sociétés de fond en comble.

2. En omettant *nos devoirs temporels*, nous outrageons Dieu, nous méritons l'enfer, nous encourons *des peines infinies ;* et

voilà les châtimens terribles dont Jésus-Christ nous a sauvés. En mourant pour nous sur la croix, il nous a délivrés *des peines éternelles*, mais non pas des peines temporelles. Sans Jésus-Christ, le péché une fois commis, nous étions perdus ; toutes nos confessions, nos absolutions et nos satisfactions n'eussent jamais pu nous sauver. Par ses satisfactions, il a donné un prix infini *à nos satisfactions*, mais il ne nous a pas dispensé de satisfaire. Par sa pénitence, il a donné un prix infini *à nos pénitences*, mais il ne nous en a pas exemptés : au contraire, il nous certifie lui-même qu'il nous y a appelés : *Veni vocare peccatores ad pœnitentiam.*

3. Après toutes nos confessions et nos absolutions, et malgré toutes les souffrances que Jésus-Christ a endurées pour nous sur la croix, il est donc certain qu'il est *une peine temporelle* qui nous reste, pour chacun de nos péchés : *peine temporelle* que Jésus-Christ n'a très-certainement point acquittée, et qui ne saurait nous être remise en son nom ; *peine temporelle* qu'il faudra de toute nécessité que nous acquittions nous-mêmes. Il est certain, non-seulement qu'il en est une, mais qu'il en faut une : qu'elle est absolument nécessaire et indispensable ; nécessaire, comme le dit saint Paul, pour suppléer à ce qui manque aux satisfactions de Jésus-Christ : *ea quæ desunt passionum Christi ;* nécessaire pour

mettre un frein au vice et nous arrêter dans le cours rapide de nos penchans. Quel est le frein naturel du péché? ce sont *les peines temporelles* que Dieu a attachées naturellement à nos devoirs. Qu'est-ce qui contre-balance en nous le plaisir du vice? c'est la *peine temporelle*. Sans elle, il n'est personne qui ne se livrât au péché, dans chacune de ses actions, puisque le péché consiste à prendre *le plaisir* sans en prendre *la peine*. Si en satisfaisant pour la peine éternelle, Jésus-Christ eût également acquitté *nos peines temporelles*, que resterait-il au pécheur? Rien, absolument rien, que le plaisir de s'être livré au désordre. Si, au contraire, comme cela est très-certain, Jésus-Christ n'a point acquitté *nos peines temporelles* sur la croix, il nous reste, dans chacune de nos actions, *une peine temporelle* qu'il faudra que nous acquittions un jour, si nous ne la prenons pas maintenant. Et c'est cette vérité salutaire qui fait le seul frein du vice.

4. Partons donc, ô mon ame, de cette vérité incontestable, que Jésus-Christ sur la croix n'a point du tout acquitté *les peines temporelles* que nous ne prenons pas dans ce monde. Supposons cette croyance naturelle, inspirée par le simple bon sens à tous les peuples de la terre, et aux païens eux-mêmes, qu'après la mort il est un lieu, que nous appelons *Purgatoire*, où il faudra de toute nécessité expier ses péchés, répa-

rer le temps perdu, reprendre tous les devoirs que nous aurons omis; et voyons quelle impression doit produire naturellement dans les esprits cette persuasion salutaire, dictée par la raison seule.

5. Quelque chose que je fasse et quelque chose que l'on me dise, d'après le simple bon sens, tout le temps que j'aurai perdu, il faudra le réparer. Insensé que je suis ! à quoi m'a-t-il donc servi de perdre mon temps?.... Tous ces instans que j'ai passés dans l'inutilité, tous ces jours que j'ai consacrés à la vanité, au monde et à ses plaisirs, toutes ces années que j'ai passées hors du service du Seigneur : après toutes mes absolutions, tout cela me reste. A quoi donc m'a-t-il servi de perdre mon temps?...

6. Quelque chose que je fasse, et quelque chose que l'on me dise, d'après le simple bon sens, tous les devoirs que j'aurai négligés, il faudra les reprendre ! A quoi m'a-t-il donc servi de négliger mes devoirs?... Tant de prières omises, de jeûnes méprisés, de commandemens transgressés, de bonnes œuvres négligées : après l'absolution, tout cela me reste. A quoi donc m'a-t-il servi de négliger mes devoirs?...

7. Tout le temps que j'aurai perdu, il faudra le réparer!... Vérité infiniment juste, par rapport à vous, Seigneur. C'est pour vous que vous m'avez placé sur la terre. Si j'y suis soixante ans, ce sont soixante années qui vous sont dues. Vérité infini-

ment juste relativement à nous. Si je n'étais pas obligé de reprendre *les devoirs* que j'ai omis, vous traiteriez également le juste et le pécheur, celui qui travaille et celui qui ne travaille pas, celui qui est utile dans son état et celui qui ne l'est pas.

8. Tout le temps que je perdrai, il faudra le réparer: et je perdrais encore mon temps, et je négligerais encore *mes devoirs!..* Jésus-Christ sur la croix n'a très-certainement point acquitté *nos peines temporelles.* Si nous ne les prenons pas dans ce monde, d'après le simple bon sens, il faudra les reprendre dans l'autre!... Oh! que cette vérité bien méditée préviendrait de désordres et ferait faire de bien dans ce monde!... Avec quelle activité chacun remplirait ses devoirs! Pères et mères, maîtres et serviteurs, souverains et sujets, prêtres et magistrats, tous se livreraient avec ponctualité à leurs fonctions. Mais elle n'est plus connue cette vérité; elle n'est plus prêchée. Les fidèles n'en sont plus instruits. De là le relâchement absolu de la morale et le déluge effrayant de désordres qui couvre le monde!...

9. Pour moi, Seigneur, pénétré de cette vérité incontestable, effrayé *des dettes énormes* que j'ai déjà contractées, de ce moment je mettrai la main à l'œuvre pour acquitter celles qui sont faites, et pour n'en pas faire davantage. Plus de temps perdu, plus de devoirs négligés!... Tous mes jours

et mes instans seront consacrés à votre service. Pertes, maladies, privations, humiliations, contradictions, *peines temporelles* de toute espèce, tout me sera précieux. J'accepterai tout avec soumission, je supporterai tout avec courage ; je tâcherai de m'acquitter dans ce monde, afin de pouvoir, après la mort, entrer plus tôt dans la jouissance de cette félicité bienheureuse que vous me préparez. Ainsi soit-il.

CHAPITRE XIV.

Importance du Purgatoire.

Reddet unicuique secundùm opera ejus. Il rendra à chacun selon ses œuvres. (MATTH. 6.)

1. Si la croyance du purgatoire est nécessaire pour prévenir le péché, elle l'est encore bien davantage pour arrêter les ravages affreux qu'il occasione dans les sociétés. S'il ne faut qu'un instant pour commettre le péché, il faut souvent des siècles pour en réparer les désastres. Tout le monde sait qu'il ne faut qu'un instant pour prononcer un jugement faux ; mais cette injustice peut ravir au prochain une fortune qui lui a coûté à lui et à ses ancêtres plus de cent ans de travaux. Quand bien même ce juge se convertirait, voilà cent ans *de peines temporelles* pour un péché d'un instant!... Il ne faut qu'un instant pour proférer une médisance ; mais ce mot une fois échappé ne revient plus. Il vole de bouche en bouche, entraîne, ravage, dé-

truit les réputations, enlève au prochain un état qui lui avait coûté peut-être plusieurs siècles de sollicitudes. Voilà plusieurs siècles *de peines temporelles* pour une simple médisance.... Il ne faut qu'un instant pour commettre un adultère; mais cet adultère une fois commis, introduit dans une famille un étranger qui vivra à sa charge soixante et dix ans, et peut-être bien davantage. Voilà pour le moins soixante et dix ans *de peines temporelles* pour un simple adultère. Il ne faut qu'un instant pour commettre un péché d'impureté! mais ce péché, commis en un instant, entraîne avec lui, pour le moins, neuf ou dix ans de peines temporelles.

2. Je sais que ces neuf ou dix ans de peines peuvent être acquittés par une pénitence plus courte, à raison de sa sévérité : mais cette pénitence, quelque courte qu'elle soit, équivaudra toujours aux neuf ou dix ans *de peines temporelles* que l'éducation de chaque enfant exige. Une peste de trois jours et la révolte passagère d'Absalom ne furent pas de longue durée; mais elles furent cruelles pour David. Voilà pourquoi elles abrégèrent sa pénitence. Et il en est de même de tous les autres péchés en général. Quoique commis en un instant, les suites en sont toujours terribles. Voilà pourquoi, dans les premiers temps, l'Eglise, toujours dirigée par l'Esprit Saint, appliquait à chaque péché une pénitence

rigoureuse, souvent pour plusieurs années. Si la pratique est changée, l'esprit reste le même; et si l'Eglise nous laisse les maîtres de faire pénitence quand nous le voudrons, il faudra toujours que notre dette soit acquittée avant de pouvoir être admis dans le ciel. *Reddet unicuique secundùm opera ejus.*

3. Chacun de mes péchés emportera avec lui *une peine temporelle* proportionnée à ses effets; *peine temporelle* que Jésus-Christ n'a certainement point acquittée sur la croix : vérité certaine fondée sur la raison même, mais vérité terrible et salutaire, tout ensemble : vérité importante pour les états, qui devrait être imprimée dans tous les livres, gravée dans tous les cœurs, publiée dans toutes les chaires, répétée sans relâche dans tous les tribunaux : vérité qui intéresse souverainement le repos du monde; la seule capable d'effrayer le vice, de contenir les passions et d'inspirer une sainte terreur des jugemens de l'Etre suprême; car s'il était vrai, comme le disent les hommes irréfléchis, que Jésus-Christ, en satisfaisant pour l'injure infinie, eût également acquitté *nos peines temporelles*, que resterait-il au pécheur pour les ravages affreux qu'il occasione dans les sociétés?... Rien... Qu'est-ce qui le retiendrait dans la fougue de ses passions et la violence de ses désirs?... Rien. Il serait absolument emporté dans le désordre par la rapidité impétueuse de ses penchans. Le frein du vice serait brisé, la

digue de la morale serait renversée de fond en comble, et la loi du libre arbitre n'existerait plus. Si, au contraire, je suis certain que chacun de mes péchés, quand j'en obtiendrais le pardon, sera suivi d'*une peine temporelle* proportionnée à ses effets, qu'il me faudra subir dans ce monde ou dans l'autre; dès lors, quand le péché se présentera à moi, je le fuirai comme un serpent, je le regarderai comme mon plus cruel ennemi, puisqu'il sera suivi de *peines personnelles* que je n'éviterai jamais.

4. Chacun de mes péchés emportera avec lui *une peine temporelle* proportionnée à ses effets, et ses effets sont toujours terribles. Oh! si cette vérité était fortement représentée aux pécheurs, qu'ils en fussent complétement convaincus!... que de vices réprimés, de désordres contenus, de débordement arrêtés, que de maux de moins dans le monde!... Un seul péché d'impureté emporte avec lui neuf ou dix ans de peines temporelles! Oh! si cette vérité était bien connue, qu'elle fût fortement représentée aux libertins, quel est le cœur dépravé qui ne s'arrêterait pas dans le cours de ses désordres!... Mais on ne la prêche plus, on ne la connaît plus. Depuis que l'Eglise n'impose plus de peines canoniques pour chaque péché, comme elle le faisait dans les premiers temps, on n'en connaît plus l'énormité, on n'en conçoit plus la grandeur.

5. Concevons donc de la religion chrétienne une idée plus juste, ô mon ame! Si Jésus-Christ est mort pour nous sur la croix, soyons bien sûrs que ce n'a pas été pour nous dispenser ni de mourir, ni de souffrir, ni de réparer les suites terribles de nos péchés. Il y est mort pour sauver les pécheurs vraiment pénitens, de l'Enfer, et non pas du Purgatoire; des peines éternelles, et non pas des temporelles; pour donner un prix infini à nos satisfactions, et non pas pour nous dispenser de satisfaire. Tenons-nous a cette vérité incontestable, et nous serons sauvés. Enseignons-la, et nous sauverons les autres.

6. Oh! si l'abîme profond de l'Enfer pouvait s'ouvrir à nos yeux, que dé damnés qui nous crieraient du milieu de leurs tourmens : Quoi, chacun de mes péchés emportoit avec lui *une peine temporelle*, et vous ne me le disiez pas! Si vous m'en eussiez averti, je ne serais pas pour jamais dans ces flammes éternelles. Vos fausses doctrines ont perdu des nations entières.

7. Oh! si la prison redoutable du Purgatoire pouvait s'ouvrir à nos regards, que d'ames souffrantes nous adresseraient ces plaintes douloureuses : Quoi, chacun de mes péchés emportait avec lui *une peine temporelle*, et vous ne m'en avertissiez pas! Si vous m'en eussiez instruit, je n'eusse pas multiplié mes péchés, et je ne serais pas pour si long-temps dans cette prison terrible.

8. *Chacun de mes péchés emportera avec lui une peine temporelle proportionnée à ses effets !*.... Pénétrons-nous, ô mon ame, de cette vérité salutaire, et nous ne pécherons jamais ; et nous veillerons sur nous-mêmes, et nous regarderons le péché comme le plus cruel de nos ennemis. Enseignons cette vérité importante, et nous ferons frémir le vice, et nous ferons trembler les pécheurs, et nous arrêterons ce torrent de débordemens qui s'est répandu dans le monde.

9. Quelque chose que je fasse, et quelque chose que l'on me dise, malgré toutes les satisfactions de Jésus-Christ, malgré toute ma foi, toutes mes confessions et mes absolutions, chacun de mes péchés emportera avec lui *une peine temporelle* proportionnée à ses effets. En établissant l'ordre de la grace Jésus-Christ n'a pas détruit celui de la nature. Si Dieu sait récompenser un verre d'eau, il saura punir une parole oiseuse. Il rendra à chacun selon ses œuvres : *Reddet unicuique secundùm opera ejus.* Plus je multiplierai mes péchés, plus je suis sûr de multiplier *mes peines*... Oh ! que cette vérité bien connue, bien méditée, bien enseignée peut empêcher de désordres ! qu'elle peut convertir de pécheurs ! qu'elle est importante pour les sociétés, et qu'elle peut faire du bien dans les états ! C'est l'erreur qui perd tout. C'est par la vérité elle seule que nous pouvons nous sauver et dans ce monde et dans l'autre. Ainsi soit-il.

CHAPITRE XV.

Sur les Indulgences.

Ignoras quoniam benignitas Dei ad pœnitentiam te adducit. Ignorez-vous que la bonté de Dieu vous appelle à la pénitence. (I. Rom. 2.)

1. Ce qui fait trembler sur le Purgatoire, c'est que, quelque indulgence que l'on suppose, il faudra toujours que la dette soit payée jusqu'à la dernière obole. L'omission *de nos peines temporelles* étant non-seulement une injure envers Dieu, mais un tort réel fait aux sociétés, Dieu, comme dispensateur de toute justice, doit tenir la main à ce qu'elle soit exactement remplie.

2. Je sais que *les peines du Purgatoire* étant infiniment plus actives que celles de ce monde, Dieu peut, en un mois, faire acquitter des peines de plus de cent ans. *Le Purgatoire* peut être plus court dans sa durée : mais il sera toujours le même, quant à l'intensité. Je sais aussi que, dans l'impossibilité absolue de nous acquitter par nous-mêmes, d'autres peuvent très-bien payer pour nous. *Jésus-Christ et la sainte Vierge* n'ayant jamais commis le plus petit péché, et une infinité de saints ayant beaucoup plus souffert qu'ils n'étaient redevables pour leurs fautes, il est certain que *toutes ces peines temporelles* de surcroît forment, dans l'Eglise, un trésor précieux, dont elle peut appliquer une partie à ceux qui l'ont mérité par leur conduite. Lors-

qu'un misérable détenu en prison pour une dette de mille écus, a fait ses efforts pour s'acquitter, et qu'il n'a pas réussi, ses parens et ses amis doivent naturellement se cotiser pour payer pour lui et le tirer d'embarras. Cette commisération est dans la nature, et c'est ce qu'on appelle *indulgence*. C'est par cette application des satisfactions surabondantes *de Jésus-Christ* ou des Saints, que le bon Larron passa immédiatement du supplice de la croix dans le Ciel; que, dans le baptême, *les peines temporelles* sont remises pour cette fois; que, dans la primitive Eglise, *les pénitences* étaient abrégées par la cédule des martyrs; que le Purgatoire peut être abrégé *par les indulgences*, et qu'il pourra l'être, dans tous les temps, jusqu'à la consommation des siècles.

3. Mais, dans cette superbe dispensation, il faut bien faire attention à deux choses: 1° c'est que, soit par nous, soit par les autres, il faut que la dette se trouve complétement acquittée; qu'ainsi le péché se trouve toujours rigoureusement puni; 2° que le souverain juge n'admet le paiement des autres qu'autant que nous avons fait tout ce qui dépend de nous pour nous acquitter par nous-mêmes; qu'ainsi *les indulgences* ne nous dispensent point du tout de notre pénitence personnelle, puisque elles ne nous sont accordées qu'à raison de nos efforts. Ceux qui croient qu'elles

établissent l'impunité, qu'elles favorisent le relâchement, et qu'elles nous exemptent de la pénitence, n'en ont pas la première idée. Après la rémission de ses péchés, *David* fut sévèrement puni dans ce monde; *Magdelène* passa toute sa vie dans la plus sévère austérité; *saint Pierre* pleura sa chute si amèrement, que ses joues étaient creusées du torrent de ses larmes; tous les Saints vécurent dans la plus grande mortification. L'amour parfait sans pénitence est un amour illusoire.

4. Désabusons-nous donc *sur les indulgences*, ô mon ame. Croire qu'elles peuvent favoriser le relâchement, c'est n'avoir pas la première idée de l'esprit de l'Eglise. Les œuvres de la pénitence sont le jeûne, la prière, l'aumône, les austérités; et jamais *les indulgences* n'ont été promises *qu'aux vrais pénitens*, conséquemment qu'à ceux qui, vraiment convertis, se livrent à la pratique soutenue de ces bonnes œuvres, *verè pœnitentibus. Les indulgences* bien entendues sont peut-être dans la Religion l'article le plus avantageux pour les sociétés. Pour sauver les ames du Purgatoire, il faut que je fasse une infinité de bonnes œuvres dans ce monde, autant pour l'éviter moi-même, autant pour mériter *les indulgences*, puisqu'elles ne sont promises qu'à ma conversion et à mes efforts.

5. Si nous voulons gagner *les indulgences*, faisons donc pénitence, quittons le

péché, convertissons-nous, corrigeons nos défauts, exerçons les œuvres de miséricorde. Soyons certains que la bonté de Dieu nous appelle *à la pénitence*, et qu'elle ne nous en dispense pas; que, dans tous les cas, il faut que la dette que nous avons contractée par nos péchés soit payée en entier; que Dieu n'accepte le paiement des autres que comme un supplément à ce que nous ne pouvons pas payer par nous-mêmes, et qu'autant que nous faisons, pour nous acquitter, tout ce que nous pouvons. *Ignoras quoniam benignitas Dei ad pœnitentiam te adducit.* Ainsi soit-il.

CHAPITRE XVI.

Du prix d'une ame.

Quid prodest homini, si mundum universum lucretur, animæ verò suæ detrimentum patiatur? Que sert à l'homme quand il gagnerait tout l'univers, s'il vient à perdre son ame? (MATTH. 16.)

1. LE monde, ô mon ame! voilà notre idole, et l'objet de toute notre sollicitude. Si nous travaillons, que nous écrivions ou que nous voyagions, que nous veillons ou que nous nous reposions, c'est pour les biens de ce monde. Si nous pleurons et que nous nous attristions, c'est pour avoir perdu les biens de ce monde. Si nous sommes dans la joie, c'est pour avoir recouvré les biens de ce monde. Si nous demandons des nouvelles ou que nous lisions les papiers publics, c'est pour savoir où en sont les

choses de ce monde; ce que nous avons à craindre, à attendre ou à espérer pour notre bien-être dans ce monde.

2. Et notre ame, et nos prières, et le sacrifice, et l'office divin, et les sacremens, et nos devoirs journaliers, et nos lectures et nos méditations, et le royaume de Dieu, et notre état dans le péché, et nos jeûnes, et nos abstinences, et nos communions, et tout ce qui peut sauver notre ame, nous en occupons-nous?

3. Rentrons en nous-mêmes, repassons toute notre vie depuis notre plus tendre enfance, nous verrons que toutes nos démarches, nos veilles, nos fatigues, nos occupations, nos sollicitations ont eu pour but notre fortune, nos aisances, nos biens, nos plaisirs, notre avancement dans le monde; que notre ame n'a presque été pour rien dans tout cela. Cependant, si après tant de soins, notre ame se trouve perdue et abîmée pour l'éternité dans des brasiers ardens, à quoi tout cela nous servira-t-il? *Quid prodest?*

4. Ce n'est pas que *notre bien-être*, celui de notre famille et de nos enfans dans ce monde, nous soient défendus; que, dans l'ordre de la Providence, ce soin ne fasse partie des devoirs journaliers de notre état, et ne soit même de devoir rigoureux : tous ces soins sont très-légitimes, quand ils sont subordonnés à celui de l'ame, et qu'ils en font même partie. Mais *le soin de l'ame*

doit être le premier, le but et le centre de tous les autres; celui qui doit marcher avant tout, et s'ils se trouvent en concurrence, celui qui doit l'emporter sur tout. Si l'inquiétude des affaires temporelles domine tellement en nous, que nos prières soient négligées, les dimanches et les fêtes profanés, les jeûnes et les abstinences méprisés, l'éducation morale de nos enfans abandonnée, toute notre maison déréglée, la religion oubliée, tous nos devoirs spirituels sacrifiés; que nous restions des années entières en état de péché, sans nous occuper ni de Dieu, ni de notre ame, ni de notre sort éternel dans la vie future; quand après cela nous serions très-braves, très-savans, très-éclairés, très-estimés dans le monde; que nous aurions fait une fortune brillante, poussé notre famille, bien établi nos enfans; que nous eussions réussi en tout; que nous gagnerions tout l'univers: à quoi tout cela servira-t-il, si notre ame se trouve perdue et plongée dans des brasiers ardens pour l'éternité tout entière? *Quid prodest?*

5. Quand nous paraîtrons au tribunal du souverain Juge, dit l'auteur inimitable de l'*Imitation*, on ne nous demandera pas si nous aurons beaucoup lu, mais si nous aurons fait beaucoup d'aumônes, beaucoup d'austérités, beaucoup de bonnes œuvres; si nous aurons dompté bien des vices, et corrigé bien des défauts, pratiqué bien des

vertus, et remporté bien des victoires sur nous-mêmes : *Non quanta legimus, sed quanta fecimus.* On ne nous demandera pas ce que nous aurons fait pour le monde, mais ce que nous aurons fait pour Dieu. On ne nous demandera pas, si nous aurons été riches, puissans, honorés selon le monde; mais si nous aurons été riches, puissans, honorés aux yeux de Dieu; si nous aurons eu soin de notre ame, et si elle se trouvera ornée de toutes les vertus.

6. *Le salut de notre ame.* Voilà l'affaire des affaires, celle qui doit marcher avant toutes les autres, et être à la tête de tout. *La perte de notre ame.* Voilà la perte des pertes; celle que nous devons redouter plus que toutes les autres : parce qu'en la perdant nous perdons tout. Si nous savons sauver notre ame, fussions-nous les plus ignorans des hommes d'ailleurs, nous sommes sages et prudens, instruits et éclairés, nous savons tout. Si notre ame est sauvée, quand toutes nos autres affaires iraient mal, que nous serions les plus pauvres du monde, notre fortune est faite pour l'éternité, tout est gagné pour nous. Si au contraire notre ame est perdue, quand nous gagnerions tous les royaumes du monde, dès que nous perdons le royaume de Dieu, tout est perdu pour nous, et notre malheur est consommé pour l'éternité tout entière. *Quid prodest?*

7. Ne négligeons point nos affaires temporelles, ni le soin de nos enfans, tant

qu'ils sont dans l'ordre de nos devoirs, et qu'ils font partie de nos affaires spirituelles. Mais à la tête de toutes nos affaires, mettons toujours *le soin de notre ame ;* à la tête de toutes nos études, celle de ce qui plaît à Dieu ; à la tête de toutes nos connaissances, celle de la loi de Dieu ; à la tête de tous nos travaux, celui qui nous conduit à Dieu ; à la tête de toutes nos inquiétudes, celle d'offenser Dieu et *de perdre notre ame.* Que le soin de notre ame marche avant tout, soit au-dessus de tout. Et s'il vient une circonstance, où *l'ame et le corps* soient en concurrence : que le corps soit sacrifié, et que tous les biens du corps soient oubliés, pour ne penser qu'à notre fortune éternelle. Il faut que *notre ame* soit d'un grand prix, puisque Jésus-Christ a tout souffert pour la sauver. Il faut que sa perte soit bien grande, puisque Jésus-Christ a versé jusqu'à la dernière goutte de son sang, pour la racheter de l'Enfer. Apprécions donc toute la valeur *de notre ame,* d'après ce que Jésus-Christ a fait pour elle. Faisons tout avec lui pour la sauver. Sans lui, toutes nos confessions, satisfactions, absolutions, et toutes nos peines temporelles, comme nous l'avons déjà dit, seraient absolument inutiles pour le Ciel ; mais avec lui, tout est méritoire, puisque, par sa mort, il a donné un prix infini à nos souffrances. S'il ne peut nous sauver sans nous, il nous est également impossi-

ble de nous sauver sans lui; mais en travaillant courageusement avec lui, il sanctifiera notre ame et nous conduira à la vie éternelle. Ainsi soit-il.

CHAPITRE XVII.

De l'affaire du salut, et des moyens d'y réussir.

Filii hujus sæculi prudentiores sunt filiis lucis. Les enfans du siècle sont plus prudens que ceux de lumière. (Luc. 16.)

Si l'affaire du salut est la plus importante de toutes les affaires, nous devrions y travailler comme à notre affaire la plus importante. Or, si nous avions dans le monde une affaire d'où dépendît la perte ou le gain d'un royaume ou d'une fortune immense, que ferions-nous?

1. Un avocat instruit et éclairé, parfaitement versé dans la connaissance des lois, pour nous diriger par ses conseils, voilà d'abord la première acquisition que nous croirions devoir nous procurer, parce que, dans une affaire aussi importante, nous ne croirions pas devoir nous en rapporter à nous-mêmes.

Un directeur instruit et éclairé, parfaitement versé dans la connaissance des lois de Dieu et de l'Église, voilà la première mesure indispensable dans l'affaire du salut; sans quoi nous ne réussirons jamais.

2. Dans les affaires du monde, comme la moindre erreur est infiniment dangereuse,

dans les cas embarrassans, nous ne nous en tenons pas à notre avocat, nous en consultons plusieurs : et ce sont ceux qui sont le mieux fondés en raisons que nous suivons. Dans celle du salut, pour peu qu'il y ait du doute, nous devons non-seulement consulter notre directeur, mais interroger les docteurs les plus savans et les plus éclairés dans l'Eglise.

3. Dans les affaires du monde, quand les avis sont partagés, on suit ceux qui citent le plus d'arrêts et d'anciennes décisions pour eux. Dans celle du salut, il est, depuis Jésus-Christ jusqu'à nous, une grande route battue, par laquelle ont toujours marché les Pères et les Docteurs, dont il n'est jamais permis de s'écarter dans aucun cas. Lorsque l'Eglise se divise en plusieurs partis, la pluralité des Pontifes réunis à leur chef, doit faire la règle invariable de tous les directeurs. Tous ceux qui s'en écartent, il n'est jamais permis de les suivre, quelque estimables qu'ils soient d'ailleurs.

4. Et ce que nous disons des affaires du monde, nous le disons des maladies du corps : dans les maladies critiques, ce sont toujours les médecins les plus habiles qui sont consultés. Et voilà ce que nous devrions faire, à plus forte raison, dans l'affaire du salut. Mais est-ce là ce que nous faisons ? Il s'en faut beaucoup. Dans les affaires du monde, ce sont toujours les

décisions de l'autorité qui sont notre règle. Dans celle du salut, la foule, le plus grand nombre, le parti le plus commode, et le plus agréable, celui qui nous expose à moins des dangers, les directeurs les plus faciles, et les plus complaisans : voilà ceux que nous préférons, sans penser à cette sentence redoutable de Jésus-Christ, que, si un aveugle conduit un autre aveugle, ils tombent tous deux dans la fosse. *Cæcus si cæco ducatum præstet, ambo in foveam cadunt.*

5. Enfin dans les affaires du monde, on ne marche jamais que quand on est bien sûr. Dans celle du salut, les décisions de l'Eglise, la pluralité des Pontifes, les anciennes règles ne nous font plus rien. Ce sont ceux qui nous flattent le plus que nous suivons : et nous tombons avec eux dans l'abîme de l'Enfer. Quel aveuglement et quelle imprudence !

6. Dans les affaires du monde, quand nous sommes bien sûrs d'être dans la voie, peines, fatigues, voyages, difficultés, protections, sollicitations, nous n'épargnons rien pour réussir. Dans celle du salut, pour assurer le succès de notre éternité, nous devrions en faire de même. Mais est-ce là ce que nous faisons ?... Il s'en faut beaucoup.

7. S'agit-il des affaires du monde, nous irions aux extrémités de la terre. Pour celle du salut, nous ne ferions pas un pas. Dans les affaires du monde, nous affron-

terions la mort : dans celle du salut, le plus petit danger nous épouvante. Dans les affaires du monde, la plus petite faute nous désole ; dans celle du salut, les fautes les plus énormes ne nous affectent plus.

8. S'agit-il des maîtres du monde, dès que nous les avons offensés, nous allons promptement nous réconcilier avec eux : dans celle du salut, nous restons, sans trembler, des années entières en état de péché mortel. S'agit-il des maîtres du monde, nous sommes doux, humbles, soumis, complaisans, nous serions fâchés de laisser échapper le plus petit défaut : dans l'affaire du salut, nous sommes colères, emportés, vindicatifs ; nous ne savons plus nous faire violence.

9. Dans les affaires du monde, rebuts, mépris, dédains, nous supportons tout : dans celle du salut, la plus petite humiliation nous paraît insupportable. Dans les affaires du monde, nous sommes actifs, vigilans et laborieux : dans celle du salut, nous sommes tièdes, distraits, négligens et relâchés. Dans les affaires du monde, nous sommes prêts à tout entreprendre : dans celle du salut, nous ne sommes plus capables de rien.

10. Dans les affaires du monde, nous endurons la faim, la soif, les intempéries des saisons : dans celle du salut, nous ne saurions soutenir les jeûnes de l'Eglise. Dans les affaires du monde, nous sommes

forts, intrépides, courageux : dans celle du salut, nous sommes infirmes, malades, incommodés, il nous faut des ménagemens. Dans les maladies du corps, les remèdes les plus dégoûtans, les opérations les plus douloureuses, nous nous décidons à tout. Dans celles de l'ame, il ne faut nous parler, ni de sacrifices, ni de séparations des objets les plus dangereux.

11. S'agit-il de suivre les maîtres du monde, rien ne nous paraît impossible. S'agit-il de suivre Jésus-Christ, nous murmurons, nous nous abattons, nous ne pouvons plus porter notre croix. S'agit-il des affaires du monde, nous sommes prudens, vigilans, nous nous en occupons nuit et jour. S'agit-il de celle du salut, nous ne pouvons plus ni penser, ni prier, ni méditer, ni consulter, nous ne pouvons plus rien faire.....

12. Revenons d'un aveuglement aussi déplorable, ô mon ame! Si Dieu est au-dessus de la créature, l'ame au-dessus du corps, le royaume de Dieu au-dessus de tous les royaumes de ce monde, l'Enfer le plus redoutable de tous les maux, le Ciel le plus précieux de tous les biens, *l'affaire du salut*, la plus importante de toutes les affaires, c'est aussi celle qui exige le plus de précautions pour y réussir. Un directeur éclairé, qui connaisse parfaitement la loi de Dieu, voilà la première de toutes, sans doute. Et quand nous en avons choisi un de cette espèce, nous lui devons toute notre

confiance, tant qu'il suit les autorités. Mais quand les autorités se divisent, et qu'il se forme dans l'Eglise plusieurs partis, c'est alors qu'il faut interroger sans relâche, jusqu'à ce que nous sachions clairement de quel côté est la pluralité des juges.

13. Depuis Jésus-Christ jusqu'à nous, comme nous l'avons déjà observé, il est dans l'Eglise, une grande route bien marquée, et très-facile à connaître, quand on veut bien s'en informer : c'est, non pas celle où marche la foule du monde, et le grand nombre de ses partisans, mais celle par où ont constamment marché les Pères, les Conciles, les juges et les autorités. Si notre directeur la suit, fallût-il subir la mort avec lui, rien ne doit nous en séparer. Mais tous ceux qui ne la suivent plus, quittons-les promptement, si nous ne voulons pas nous perdre avec eux. Il n'est qu'un chemin qui conduit au Ciel, c'est celui que nous ont tracé Jésus-Christ et les Apôtres, et après eux les décisions suivies de leurs Successeurs. C'est en le suivant constamment que se sauveront nos directeurs, et que nous nous sauverons nous-mêmes. Ainsi soit-il.

CHAPITRE XVIII.

Sur le sacrement de Pénitence. Premier moyen de sortir du péché.

Vade, ostende te sacerdoti. Allez, présentez-vous au prêtre. (Luc. 5.)

1. *Pourquoi confesser ses péchés?* Quelle simplicité! comme si Dieu ne connaissait pas nos fautes. — *Pourquoi confesser ses péchés?* Parce que la confession est de l'essence même de la réconciliation; que, sans elle, il est impossible d'obtenir le pardon d'un seul péché, même de la part des hommes. Quand un de vos serviteurs vous a manqué, et qu'il veut rentrer en grace avec vous, comment s'y prend-il? Il va se jeter à vos pieds, convient qu'il a eu tort: *voilà la confession.* Il vous en témoigne de la douleur: *voilà la contrition.* Il promet de réparer sa faute, et de vous satisfaire: *voilà la satisfaction.* Ignoriez-vous que ce serviteur vous eût manqué? non, sans doute. Cependant vous exigez qu'il en fasse l'aveu, sans quoi vous ne lui pardonneriez pas.

2. Quand un père protestant a été grièvement outragé par son fils, et que celui-ci sollicite sa grace; qu'exige le père? Que son fils commence par convenir qu'il a eu tort: *voilà la confession;* qu'il lui en témoigne de la douleur: *voilà la contrition;* qu'il promette de réparer sa faute, et de le satisfaire: *voilà la satisfaction.* Ce père

ignorait-il que son fils l'eût outragé? non, sans doute. Ce n'est donc pas pour connaître sa faute qu'il en exige l'aveu, mais parce que cet aveu, qu'on appelle la *confession*, et qui suppose la contrition et la satisfaction, est un acte prescrit par la nature, sans lequel il est impossible d'obtenir sa grace.

3. Quand on a manqué aux hommes, direz-vous, il paraît naturel de s'adresser à eux. Mais quand il s'agit de Dieu, pourquoi se confesser à des prêtres?

Pourquoi s'adresser à des prêtres? D'abord, c'est parce que, dès l'origine du monde, les prêtres furent constitués les médiateurs des hommes auprès de Dieu, chargés de lui offrir leurs prières et leurs sacrifices, et de demander grace pour eux. Or, quand nous voulons employer un médiateur auprès de quelqu'un, que nous avons offensé, que faisons-nous? Nous commençons par lui confier que nous avons manqué à cette personne : *voilà la confession;* que nous en avons de la douleur : *voilà la contrition;* que nous promettons de réparer notre faute : *voila la satisfaction.* Sans cela il ne voudrait pas s'intéresser pour nous. Quand les prêtres ne seraient que *simples médiateurs*, il serait naturel de s'adresser à eux, et il est évident qu'on le fit dans tous les temps. Certes, les prêtres de la synagogue n'avaient pas le pouvoir de remettre les péchés; ils n'étaient dans

cette fonction que *simples médiateurs*. Cependant, quand on voulait obtenir son pardon, on était tenu par la loi de présenter *au prêtre* une offrande particulière pour chaque péché, conséquemment de lui déclarer sa faute. Chez les Païens, les prêtres n'avaient pas le pouvoir de remettre les péchés. Cependant, quand on avait offensé *Neptune* ou *Jupiter*, on allait trouver le prêtre de ce dieu, pour lui demander son intercession; ce qui supposait la confession, *la contrition*, et tous les actes naturels d'une sincère pénitence. Que cette déclaration fût publique ou secrète, orale ou auriculaire, le mode n'y fait rien; les trois actes de la pénitence s'y trouvaient toujours.

4. Mais s'il était naturel de s'adresser aux prêtres, comme *médiateurs*, comment s'en dispenser depuis qu'ils sont *juges?*.... Quand vous avez constitué un précepteur sur vos enfans, et que ceux-ci font des fautes, à qui les renvoyez-vous? C'est à *votre précepteur*, parce que c'est à lui que vous avez remis vos pouvoirs Quand un prince protestant publie une amnistie pour les déserteurs qui rejoindront sous six mois, à qui renvoie-t-il les coupables? C'est à ses officiers. Si *Jésus-Christ* a remis à ses ministres le pouvoir de remettre les péchés, s'il leur a dit que les péchés qu'ils ne remettraient pas dans ce monde ne seraient pas remis dans l'autre, c'est donc à eux qu'il faut faire *sa confession*, ou publique-

ment, ou secrètement; mais il faut la faire, sans quoi ils ne les connaîtraient pas, et ne pourraient pas les retenir, ou les remettre.

5. Il est donc faux que *la confession* soit une invention nouvelle. C'est une pratique aussi ancienne que le monde, et puisée dans la nature; une pratique qui eut lieu dans tous les temps, chez les Juifs comme chez les Païens, chez les incrédules comme chez les protestans, une pratique que nous exigeons de tous ceux qui nous ont offensés, et sans laquelle il ne fut jamais remis une seule faute, ni de la part de Dieu, ni de la part des hommes; une pratique qui eut lieu pour les péchés, dans le temps même que les prêtres n'étaient que *simples médiateurs;* qui est encore bien plus indispensable depuis qu'ils sont *juges.* Dans la primitive Eglise, il en était beaucoup qui se confessaient publiquement. Aujourd'hui la confession auriculaire est beaucoup plus en usage: mais publiquement, ou secrètement, c'est toujours *aux prêtres* qu'il faut s'adresser; et depuis Jésus-Christ, il n'y a pas eu un seul péché remis sans le ministère *des prêtres.*

6. Quand le protestant paraîtra au tribunal du souverain Juge, qu'aura-t-il à répondre, quand Jésus-Christ lui dira: Vous me demandez le Ciel; mais *vos péchés sont-ils remis?* vous êtes-vous présenté à mes ministres sur la terre?... Non, Seigneur,

parce que c'étaient des hommes comme moi. Mais *vos officiers* n'étaient-ils pas des hommes comme vous?..... Cependant vous exigiez que les déserteurs se présentassent à eux dans le temps prescrit par vos lois, sans quoi ils n'avaient point de grace à attendre. Allez, maudits, au feu éternel. Insensés, vous ne parliez que de nature, et vous n'en connaissiez pas les premiers élémens. Vous ne faisiez pas envers moi ce que vous exigiez tous les jours de vos enfans et de vos serviteurs. Jamais il n'y a eu un seul péché remis *sans confession, sans contrition*, et sans tous les actes naturels de la pénitence.

7. Prévenons, ô mon ame! ce jugement terrible; allons nous présenter *aux prêtres*. Si nous n'en obtenons pas l'absolution dans ce monde, notre sentence est déjà portée, puisque Jésus-Christ a prononcé que les péchés qui ne seront point remis dans ce monde ne le seront jamais dans l'autre. *Quorum remiseritis peccata, remittuntur eis; et quorum retinueritis, retenta sunt.* Mais pensons qu'en nous renvoyant *à ses prêtres*, Dieu ne nous a pas dispensés des trois actes naturels de la pénitence, *la confession, la contrition, et la satisfaction*; qu'ils ne sauraient remettre nos péchés, si nous ne les accomplissons pas. *Vade, ostende te sacerdoti.* Ainsi soit-il.

CHAPITRE XIX.

Fréquente confession. Ses avantages infinis.

Interroga sacerdotes legem. Consultez les prêtres sur la loi. (AGGÆI. 2.)

On entend sans cesse répéter dans le monde, que l'on ne conçoit pas *ce que l'on va faire si souvent en confesse?* Réfléchissons sur ce qui se passe dans le confessionnal, et nous trouverons aisément la réponse.

1. *Ce que l'on va faire si souvent en confesse?* Si nous avons des péchés mortels, nous allons nous en purifier dans le Sang du Sauveur, et nous y sommes infiniment intéressés. Car un seul péché mortel nous jette dans la disgrace du Seigneur, de manière que, si la mort nous surprenait dans cet état, nous descendrions directement en Enfer. Or, quel est l'enfant bien né qui, sachant qu'il est tombé dans la disgrace de son père, peut rester long-temps dans cet état?

2. *Ce que l'on va faire si souvent en confesse?* Si nous n'avons pas de péchés mortels, nous allons nous y purifier *de nos péchés véniels*... L'homme le plus juste tombe sept fois par jour, dit l'Écriture, et ces fautes vénielles, quoiqu'elles ne nous précipitent pas totalement dans la disgrace du Seigneur, ralentissent prodigieusement le cours de ses bienfaits..... Or, quel est l'enfant bien né qui, s'apercevant que son

père est indisposé contre lui, ne se hâte pas d'aller se jeter à ses pieds, pour lui demander pardon, et le prier de lui rendre ses bonnes graces?

3. *Ce que l'on va faire si souvent en confesse?*... Mais pour peu que nous soyons mal avec quelqu'un dont nous dépendons, que faisons-nous? Nous allons promptement nous réconcilier avec lui. C'est un homme de qui dépend notre sort, qui peut nous faire beaucoup de bien ou beaucoup de mal; il est dangereux de rester dans sa disgrace; il n'y a point de temps à perdre: c'est ainsi qu'on en agit envers le monde. Et Dieu qui porte dans ses mains le ciel et la terre, qui dispose à son gré de la vie et de la mort, qui nous tient suspendus par un fil sur l'abîme des Enfers, et qui peut nous y précipiter à chaque instant; quand nous l'avons offensé, nous différons notre confession, des semaines, des mois, et des années entières!

4. *Ce que l'on va faire si souvent en confesse?*... Mais n'eussions-nous ni péchés mortels, ni péchés véniels, nous y allons pour nous instruire et nous éclairer sur nos devoirs. L'homme est constitué de manière qu'un autre voit ses défauts beaucoup mieux qu'il ne les voit lui-même..... Notre cœur est pour nous un abîme impénétrable, dit l'Ecriture..... Pour peu que nous soyons seulement huit jours sans reprendre et sans surveiller nos enfans, ils tombent

naturellement dans le relâchement de leurs devoirs, et nous sommes de même. Pour nous maintenir contre le mal, et nous faire avancer dans le bien, il faut que nous soyons sans cesse repris, surveillés, et corrigés.

5. *L'on ne conçoit pas ce que l'on va faire si souvent en confesse?*.....Mais le vrai chrétien ne conçoit pas comment on peut s'en passer si long-temps.,... Pécheurs par nature, comment se flatter que l'on sera des années entières sans pécher? et si l'on est en état de péché, comment oser y passer un seul jour?... Fragiles par nature, aveuglés par nos passions et nos intérêts personnels, obligés de marcher vers le Ciel par des routes ténébreuses bordées d'écueils et de précipices, comment se flatter de pouvoir y marcher sans guide?.....

Le ministre que Jésus-Christ a placé dans le tribunal, n'est pas seulement un juge, mais un guide, et un directeur toujours prêt à nous montrer le chemin. Toutes les fois que je me présente à lui, pour lui découvrir l'état de mon ame, il y descend la lampe à la main; il m'en découvre les abîmes et les profondeurs; il m'y montre cette foule de vices et d'imperfections, qui deviendraient des monstres s'il ne les étouffait pas dès leur naissance... Si je suis égaré, il me redresse; si je suis tombé, il me relève; si je vacille, il me soutient; si je suis triste, il me console; si je pleure, il

verse dans mon sein des larmes de tendresse. Tenant la place de *Jésus-Christ*, c'est un père qui me regarde comme son enfant; un ami qui partage toutes mes peines, dans le sein duquel je peux avec confiance déposer tous mes secrets.

6. *Ah! que celui qui demande ce que l'on va faire si souvent en confesse* est aveugle sur ses propres intérêts!... On peut avoir quelquefois des raisons de s'éloigner de l'Eucharistie; mais de la confession, il est impossible qu'on en ait aucune. Si nous sommes chargés de pèchés, c'est une raison de plus pour en approcher; si nous n'avons pas de dispositions, c'est le ministre qui nous en suggère; si nous n'avons pas de contrition, c'est lui qui nous en inspire; si nous nous décourageons, c'est lui qui nous ranime, en nous montrant de loin notre céleste patrie.

7. *L'établissement du tribunal de la pénitence* est le plus avantageux de tous les établissemens. Si, dans le civil, nous avions un homme instruit, toujours prêt à nous entendre et à nous diriger dans nos embarras, nous serions pénétrés de reconnaissance pour le souverain qui aurait érigé un pareil tribunal. Et dans le spirituel, dans la partie la plus intéressante pour nous, puisqu'il s'agit du salut éternel, nous en avons un, et nous n'en profitons pas! et nous n'en sommes nullement reconnaissans; et nous demandons *ce que l'on y va faire!*

8. O mon ame ! que le monde est aveugle ! et que nous le sommes nous-mêmes ! Profitons mieux des bienfaits du Seigneur, réglons nos confessions, et répétons-les fréquemment. Si nous sommes en état de péché, allons nous laver dans le sang du Sauveur ; si nous sommes purs, allons nous éclairer et nous instruire sur nos défauts et nos devoirs. C'est le seul moyen d'éviter le mal, d'avancer dans le bien, et de nous connaître parfaitement nous-mêmes. Ainsi soit-il.

CHAPITRE XX.

Sur le bon Pasteur et la brebis égarée.

Ego sum Pastor bonus. Je suis le bon Pasteur.
(JOAN. II.)

1. QUE toutes les paraboles de l'évangile sont simples, touchantes et naturelles ! Quel est l'homme, nous dit Jésus-Christ dans l'évangile, qui, ayant cent brebis, et s'apercevant qu'il en a perdu une, ne laisse là les quatre-vingt-dix-neuf pour courir après la brebis égarée.

Méditons cette belle comparaison, ô mon ame ! et admirons-en d'abord la justesse. Quoi de plus fait pour être conduit que des brebis ?.... Sans pasteur, elles se dispersent ; si elles en ont deux, elles se divisent !... Quoi de plus fait pour être conduit et gouverné que les hommes ? il leur faut un pasteur, et il ne leur en faut qu'un, sans quoi la division se met parmi eux.

2. *Quel est l'homme qui ayant cent brebis, et s'apercevant qu'il en a perdu une...* Que ce mot *s'apercevant* peint bien les devoirs d'un pasteur! Quelle vigilance n'exige pas un troupeau de brebis! Le pasteur ne peut pas les quitter un instant. Le jour il est avec elles, le soir il en fait le compte, la nuit il couche près du bercail ; s'il entend du bruit, il se lève, il combat les bêtes féroces au péril de ses jours... Quels soins n'exige pas la garde des ames! à combien de dangers ne se trouvent-elles point exposées! La chair, le monde, les passions sont autant de bêtes féroces qui les assiégent de toutes parts. Le Démon, comme un lion rugissant, tourne sans cesse autour d'elles, cherchant à les dévorer : *circuit quærens quem devoret.* Si le pasteur s'endort, quel ravage ! Quelle assiduité pour reprendre, instruire, corriger, visiter les malades, combattre et terrasser les passions! Si la persécution s'allume, quel courage pour exposer sa vie, la donner même si le salut du troupeau l'exige!

3. *S'apercevant qu'il en a perdu une, il laisse là les quatre-vingt-dix-neuf...* Pourquoi donc cette cruelle inquiétude?... Ah! les quatre-vingt-dix-neuf sont en sûreté dans le bercail, et l'autre est peut-être déjà la proie des loups!... En conséquence, fût-il déjà nuit, le bon pasteur allume son fanal et il part ; il traverse les campagnes, il crie, il appelle sa brebis, il la cherche dans

les vallons et dans les bois, et ne la trouve pas! N'avons-nous pas été long-temps cette brebis errante et fugitive que Jésus-Christ poursuivait avec zèle?.... Quand on est égaré, on attend, dit-on, que la grace nous rappelle. Combien de fois Jésus-Christ n'a-t-il pas couru après nous? combien de fois ne nous a-t-il pas rappelés au bercail par la voix de ses pasteurs? combien de fois n'a-t-il pas fait briller à nos yeux le fanal de la foi, et nous ne revenions pas!....

4. Enfin, après de grandes fatigues, et après l'avoir cherchée long-temps, il la trouve sous des broussailles, déjà à demi déchirée par les loups. A son approche les bêtes féroces ont pris la fuite, et elle a répondu à sa voix!.... Quel malheur pour nous de quitter les guides que Jésus-Christ nous a donnés! Qu'il faut peu de temps pour se perdre, pour tomber au pouvoir des loups, et se trouver dans l'état le plus pitoyable!

5. Le pasteur ayant entendu sa brebis, court à elle, la tire des broussailles. Transporté de joie, *il la charge sur ses épaules*, pour lui épargner les fatigues du retour... Belle image de ce que Jésus-Christ a fait pour nous.... Qu'est-il venu faire sur la terre? Chercher les pécheurs et se charger du fardeau de leurs iniquités. Que fait-il encore toutes les fois que nous revenons à lui dans le tribunal de la pénitence? Il nous charge sur ses épaules et porte la peine infinie due à nos péchés. Belle image surtout

de la tendresse de Jésus-Christ, dans la conduite des pécheurs, et de la sollicitude de tout pasteur pour le salut des ames.

6. Méditez profondément cette comparaison attendrissante : imaginez-vous qu'étant sur les épaules de Jésus-Christ votre divin maître, vous lui dites amoureusement : O mon bon pasteur ! que je vous ai donné de mal pendant ma vie, par mon obstination et mes égaremens ; ah ! Seigneur, sans cette maladie, cette révolution, cette adversité, sans ces loups cruels qui m'ont déchirée, et fait sentir la perfidie du monde, peut-être ne serais-je jamais revenue dans vos bras. Que votre constance à me poursuivre, que vos tendres ménagemens dans mon retour, me pénètrent de reconnaissance ! Je vous le promets, Seigneur, je vous aimerai toute ma vie, je répondrai à votre tendresse et je ne vous quitterai plus : je vous resterai éternellement fidèle. Ainsi soit-il.

CHAPITRE XXI.

Sur l'Enfant prodigue et son retour.

Surgam, et ibo ad patrem. Je me lèverai, et j'irai trouver mon père. (Luc. 15.)

1. *Que faut-il faire, quand on a eu le malheur d'offenser son Dieu?* ce que fait un fils touché de ses égaremens, quand il a eu le malheur d'offenser son père. Quand il y pense véritablement, que fait-il ? Perd-il son temps à calculer les difficultés du vo-

yage, les reproches qu'il a mérités, l'énormité de sa conduite, la manière dont il sera reçu, quels sont les degrés actuels de sa douleur? Non : les motifs puissans de sa contrition et de son retour, voilà tout ce qui l'occupe. Frappé de l'état misérable où il est, des anciennes bontés de son père, du bonheur que goûtent, dans sa maison, jusqu'aux derniers serviteurs, comme l'enfant prodigue, levant les yeux et les mains vers le ciel, il se dit à lui-même : Pourquoi rester plus long-temps dans l'état où je suis? Je me lèverai et j'irai vers mon père. Et aussitôt il part. Voilà la première démarche d'un fils vraiment pénitent. Il part à l'instant même. *Surgam, et ibo ad patrem.*

2. Que fait de son côté ce bon père, qui avait vu partir son fils avec douleur, et qui le voit revenir de loin, couvert de haillons? Touché de compassion, et les entrailles émues, il se lève à son tour, court au devant de son fils, se jette à son cou et l'embrasse, et c'est là que naissent naturellement tous les actes de la pénitence d'un côté, et de la miséricorde de l'autre. O mon père! lui dit ce fils prosterné à ses pieds, versant des torrens de larmes : ô mon père! j'ai péché contre le ciel et contre vous. Dès que j'ai mangé ma légitime, je ne suis plus digne d'être appelé votre fils, admettez-moi seulement au nombre de vos serviteurs. *Jam non sum dignus vocari filius tuus.*

3. Que répond ce bon père à ces expressions qui lui assurent le retour de son fils? Allez, dit-il à ses serviteurs : apportez-moi une écharpe et des habits neufs ; tuez le veau gras, et rassemblez tous mes amis ; car mon fils était perdu, et il est retrouvé ; il était mort, et il est ressuscité : et effectivement il fait un festin splendide à son fils. *Filius meus mortuus erat, et revixit ; perierat, et inventus est.* Belle image de tout ce qui se passe dans une conversion véritable !

4. Ah ! pécheurs, quand la grace vous parle ne différez pas, ne perdez pas des momens aussi précieux à examiner jusqu'à quel point vous avez été coupables, combien votre conversion sera difficile, à quel degré sont actuellement vos dispositions. Frappés de l'état où vous êtes et des bontés de votre père céleste, allez sur-le-champ trouver *le ministre du Seigneur*, et après avoir concerté avec lui le moment de votre confession générale, et vous être jeté à ses pieds, dites-lui avec l'Enfant prodigue : Mon Père, j'ai péché contre le ciel : *Pater, peccavi in cœlum.* Quand votre confession sera faite, que vous serez déchargé du poids énorme de vos iniquités, que vous entendrez de tendres exhortations, et que vous vous sentirez rentré en grace, c'est alors que, touché et attendri, vous éprouverez en vous-même cette foi, cette douleur, ces heureuses dispositions que vous croyez actuellement ne point avoir.

5. Pensez seulement à votre état actuel et à tout ce que vous avez perdu. Vous étiez si bien autrefois! Avant de quitter la maison paternelle, vous portiez une écharpe superbe et d'excellens vêtemens, vous mangiez à la table de votre père, vous aviez droit à son héritage, et il vous comblait de bontés. Depuis que vous avez dissipé votre légitime avec des femmes perdues, vous n'avez plus rien : couvert de haillons, dans le besoin et la misère, l'avilissement et le mépris, tout vous manque. Esclave du Démon, vous n'avez plus droit au royaume céleste ; mais levez-vous, partez sur-le-champ, allez vous jeter aux pieds du *ministre du Seigneur*, et faites-y l'aveu de vos fautes. Si votre conversion est sincère, l'ordre en est déjà donné, on vous rendra l'écharpe des enfans de famille, on vous admettra à la table céleste. Quelque indigne que vous soyez, vous rentrerez en grace, et Dieu vous rendra tous vos premiers droits. *Proferte stolam primam.... Filius meus mortuus erat, et revixit; perierat, et inventus est.*

6. O mon ame! méditons profondément ces exemples touchans, et nous sortirons sur-le-champ de l'état affreux du péché, pour aller nous jeter dans les bras d'un bon père, qui ne soupire qu'après notre retour. Ainsi soit-il.

CHAPITRE XXII.

Sur la conversion du pécheur et la confession générale.

Gaudium erit in cœlo super uno peccatore pœnitentiam agente. Il y aura de la joie dans le Ciel, sur la conversion d'un seul pécheur. (Luc. 15.)

1. Je ne vois rien dans l'Evangile de plus attendrissant que la bonté de Jésus-Christ envers les pécheurs, la joie qu'il manifeste sur leur conversion, et les figures dont il se sert pour les peindre. Ce bon Samaritain qui, apercevant un misérable blessé par les voleurs, descend de cheval, verse de l'huile et du vin dans ses plaies, et le porte à son hôtellerie : ce bon pasteur qui, laissant là quatre-vingt-dix-neuf brebis, court après celle qui est égarée, et, quand il l'a retrouvée, la charge sur ses épaules pour la reporter au bercail : ce bon père qui, du plus loin qu'il aperçoit l'enfant prodigue revenir, court au-devant de lui, se jette à son cou, et le reconduit avec joie dans la maison paternelle : cette femme qui, après avoir retrouvé la drachme qu'elle avait perdue, rassemble ses voisines pour s'en réjouir, sont autant de comparaisons sur lesquelles il est impossible de méditer sans en être attendri jusqu'aux larmes.... Quelle bonté de la part de Jésus-Christ !

2. *Bonté infatigable !* Tant que nous sommes dans l'état du péché, nous sommes ce misérable tombé entre les mains des vo-

leurs, que les démons ont couvert de blessures; cet enfant prodigue couvert de haillons; cette drachme perdue dans les balayures, et cette brebis égarée sur les montagnes. Que de peines, que de fatigues Jésus-Christ ne se donne-t-il pas pour nous ramener!... Education, instructions, réprimandes paternelles, conseils, lumières, sollicitations, remords, corrections, afflictions, rien n'est épargné. Comme l'enfant prodigue, tant que nous avons des biens à dissiper, nous nous livrons au monde et à ses plaisirs, nous résistons constamment *à la grace*, et nous n'avons pas la force de rentrer dans la route de nos devoirs. Comme l'enfant prodigue, ce n'est que lorsque nous avons tout dissipé, et que nous nous voyons dans la détresse et le dénuement, que nous prenons enfin le parti de lever les yeux vers le ciel et de nous écrier avec lui: Mon Père, j'ai péché contre le ciel et contre vous.

Après tant de refus et de délais, Jésus-Christ nous rejette-t-il à son tour?... Non: à quelque moment de la vie que nous revenions, pourvu que notre retour soit sincère, il oublie tout, il nous reçoit et nous tend les bras; il fait plus: comme le Samaritain, il nous met sur son cheval; comme le bon pasteur, il nous charge sur ses épaules, pour nous épargner les fatigues du retour..

3. *Bonté de Jésus-Christ, bonté généreuse*, que l'énormité de nos péchés ne

rebute pas!... On lui présente une femme adultère, et ce crime renferme une foule d'excès les plus révoltans : l'injustice criante d'introduire des héritiers dans une famille étrangère ; la trahison la plus insigne, en livrant à un autre un corps qu'on avait donné à son époux ; le parjure le plus atroce, en brisant les sermens les plus sacrés ; l'infidélité la plus énorme, en manquant au plus auguste de tous les contrats ; tout s'y trouve. La loi de Moïse portait peine de mort contre cette femme, et l'on presse Jésus-Christ de prononcer. Mais ce juge pénétrant démêle en elle des signes de confusion et de douleur. A cette vue, l'énormité de son crime disparaît. Au lieu d'écouter ses accusateurs, il écrit son absolution contre terre. Il fait plus, il prend hautement sa défense contre ses ennemis. Que celui d'entre vous qui est sans péché, lui jette la première pierre, leur dit-il. Aussitôt qu'ils furent dissipés, avec quelle bonté parle-t-il à la coupable ! Femme, lui dit-il, où sont vos accusateurs ? Personne ne vous a condamnée ? Non, Seigneur, répliqua-t-elle. Et moi je ne vous condamnerai pas davantage : allez, et ne péchez plus : *Vade, et jam ampliùs noli peccare.*

4. *Bonté de Jésus-Christ, bonté infinie*, que la multitude de nos péchés n'épuise pas. Quand ils surpasseraient le nombre des cheveux de notre tête, pourvu que nous revenions, cela suffit. Qui avait com-

mis plus de péchés que *Magdelène ?* Elle avait rempli Jérusalem du bruit de ses fornications, au point que, quand on la vit aux pieds de Jésus-Christ, tout le monde en fut indigné. On croyait qu'un homme aussi saint ne devait pas se laisser approcher d'une femme aussi diffamée. Mais *Magdelène* verse des torrens de larmes. A cette vue, la multitude de ses péchés disparaît : le bon pasteur ne se souvient plus que de ses miséricordes ; loin de la condamner, il prend hautement son parti contre ses ennemis. Femme, lui dit-il, en se retournant vers elle, je connais vos dispositions : allez, vos péchés vous sont remis. Et c'est aussi après l'accusation générale de nos péchés, la sentence d'absolution que le ministre prononce sur nous : *Remittuntur tibi peccata.*

5. Après tant de bontés pour les pécheurs, quelle ingratitude d'offenser de nouveau un si bon père ! Si, après une réception aussi généreuse, nous avions le malheur de retourner à nos anciens désordres, *le prêtre*, qui a été le dispensateur de tant de graces, ne serait-il pas forcé de s'élever contre nous, et de nous condamner au dernier jour?... Mais, non, pécheur, le ministre des miséricordes du Seigneur ne deviendra pas celui de ses vengeances : *l'accusation générale de vos fautes*, la douleur que vous en témoignez, les moyens que vous prenez pour n'y plus retomber,

annoncent assez que c'est un parti pris. L'enfant prodigue une fois rentré dans la maison paternelle n'en sortit plus ; la *Magdelène* une fois convertie, ne retourna plus à ses désordres : vous en ferez de même. Comme ces grands modèles de pénitence, vous ne penserez plus à vos péchés, que pour les pleurer ; à votre vie passée, que pour la détester. Fermement attaché à Jésus-Christ, s'il vous arrive quelques faiblesses, vous reviendrez promptement à lui par le sacrement de pénitence ; mais une fois admis à sa table, et rentré dans ses faveurs, vous ne troublerez plus par des rechutes coupables la joie que votre conversion a occasionée dans le ciel, et qu'elle doit vous causer à vous-même. *Gaudium erit in cœlo super uno peccatore pœnitentiam agente.* Ainsi soit-il.

CHAPITRE XXIII.

Du sacrifice, et du culte extérieur.

Ite, sacrificate Deo. Allez, offrez le sacrifice au Seigneur. (Exod. 8.)

1. Quand on est bien avec son Dieu, et réconcilié avec ses frères, on peut, comme le dit Jésus-Christ lui-même, se présenter aux pieds des autels, offrir à Dieu le sacrifice, et participer à la table sainte si on y est admis *par les prêtres*, qui furent, chez tous les peuples, les distributeurs des viandes sacrées, et les médiateurs entre Dieu et les hommes. *Le sacrifice*, avec toutes

les dispositions intérieures et extérieures qui doivent naturellement l'accompagner, fut, dès l'origine du monde, le premier devoir de l'homme, et la raison elle seule nous crie hautement, non-seulement qu'il dut l'être, mais qu'il le sera toujours.

2. Quand nous vivons des bienfaits d'un grand prince, et que nous dépendons absolument de lui, comment nous comportons-nous à son égard, ô mon ame ? Le matin, nous lui présentons nos hommages; le soir, nous lui rendons nos devoirs. Quand nous avons des besoins, nous lui adressons les suppliques les plus respectueuses, et nous employons, auprès de lui, s'il le faut, des amis et des intercesseurs. Les jours de fêtes, les vers, la poésie, les strophes en son honneur, les chants, la musique, la symphonie, il n'est point de moyens extérieurs que nous n'employions pour lui témoigner notre amour, notre respect, notre soumission et notre reconnaissance.

Et celui à qui nous devons tout, de qui nous tenons la vie et l'existence, celui sans lequel nous n'aurions pas un morceau de pain pour vivre, nous ne lui devrions plus ni offrandes, ni sacrifices, ni hommages, ni prières, ni oblations, ni aucuns actes extérieurs!

3. *Dieu*, dit-on, *connaît parfaitement ce qui nous est nécessaire!...* Impies que nous sommes!.... Dieu connaît parfaitement ce qui nous est nécessaire!.... Mais

nous, ne connaissons-nous pas parfaitement ce qu'il faut à nos enfans?... Cependant quand ils ont besoin d'un morceau de pain, nous voulons qu'ils nous le demandent; quand ils l'ont obtenu, qu'ils nous remercient; le matin, qu'ils nous rendent des devoirs; le soir qu'ils nous fassent leurs adieux; il n'est point de témoignages extérieurs d'amour, de sensibilité, de respect et de reconnaissance que nous n'exigions d'eux.

4. *Dieu est un pur esprit*, ajoute l'impie, *je me contente de l'adorer d'esprit et de cœur!*... Insensés que nous sommes! *Dieu est un pur esprit!* Oui, sans doute; mais nous, nous ne le sommes pas. Et puisqu'il nous a donné *un corps*, il faut que nous l'adorions d'esprit et de cœur, avec *le corps* qu'il nous a donné, conséquemment par des actes corporels. Ainsi, l'esprit et le cœur ne suffisent pas. *Dieu est un pur esprit!* oui, sans doute; mais ces bœufs, ces bestiaux, tous les biens que nous mangeons, ne sont pas *de purs esprits*, ce sont bien des corps. Il faut donc que nous reconnaissions d'esprit et de cœur que nous tenons de Dieu *tous ces corps*. et c'est ce qu'on appelle le *sacrifice*, le premier acte extérieur de religion que la nature nous prescrit. Voilà pourquoi, dès l'origine du monde, les Patriarches, qui suivaient la religion naturelle. offraient à Dieu *des victimes et des sacrifices*; voilà pourquoi

les Juifs, qui n'avaient encore que des victimes naturelles, offraient à Dieu, tous les jours, *des victimes et des sacrifices;* voilà pourquoi les Païens, guidés par la simple raison, en offraient également à leurs dieux; et voilà pourquoi les Chrétiens, depuis Jésus-Christ; outre l'oblation du pain et du vin offrent tous les jours à Dieu *une victime surnaturelle.* Et si nous ne croyions pas à la réalité d'une victime surnaturelle, il est incontestable que nous serions obligés de reprendre, dès aujourd'hui, les sacrifices des bestiaux, puisque nous en mangeons tous les jours, sans quoi nous serions pires que les Patriarches, les Juifs et les Païens; nous ne suivrions plus la nature, et nous serions condamnés par la raison seule et par le témoignage unanime de tous les peuples.

5. C'est ainsi, ô mon ame! qu'il est impossible d'anéantir un seul point de notre religion sainte, sans renverser la nature, et tomber en contradiction avec soi-même. Il est certain que le premier de tous les besoins de l'homme est d'avoir de quoi vivre; que le premier acte de la religion est de reconnaître qu'il tient de Dieu tous ses biens, et c'est ce qu'on appelle *le sacrifice.* Une religion sans sacrifice, dit *saint Augustin,* n'est plus une religion, parce qu'un homme qui ne fait point à Dieu l'hommage de ses biens, est un impie.

6. Voilà ce qu'il faut savoir, ce qu'il faut

prêcher sur les toits, ce qu'il faut faire entendre sans cesse à nos enfans, à nos domestiques, à nos proches et à nos amis; c'est que *le sacrifice* est la base de la religion et le premier de tous les devoirs. Ceux qui travaillent sont au moins obligés d'y assister le dimanche; ceux qui ne travaillent pas font très-bien d'y assister tous les jours, puisqu'ils ont tous les jours besoin de nourriture.

7. C'est là, c'est *au sacrifice*, qu'il faut s'humilier devant le Seigneur, reconnaître que nous tenons tout de lui; chanter ses louanges, nous prosterner à ses pieds, le remercier de ses bienfaits, lui demander de nouvelles faveurs; là que nous devons adorer son souverain domaine, reconnaître notre néant, lui donner toutes les marques de soumission et de respect, d'amour et de reconnaissance; sans cela, nous nous vantons en vain de suivre la nature et d'avoir de la religion; nous n'en avons certainement pas!.....

8. Regardons, ô mon ame! *l'assistance au sacrifice* comme le premier de tous nos devoirs, et l'omission du sacrifice comme le plus révoltant de tous les crimes. Ce fut en le refusant, que le premier homme se perdit, lui et sa postérité tout entière. Ce n'est qu'en remplissant fidèlement ce premier devoir, que nous pouvons prétendre à la possession du royaume éternel.

Ainsi soit-il.

CHAPITRE XXIV.

Invitation à la Communion.

Homo quidam fecit cœnam magnam, etc. Un certain homme fit un grand repas. (Luc. 14.)

Je ne vois point de parabole plus propre à nous faire sentir les avantages inestimables de notre sainte Religion, que celle de cet Evangile.

1. *Un certain homme fit un grand repas.* Pour bien saisir le sens de ce repas, il ne faut pas perdre de vue ce fait consigné dans les histoires : que le sacrifice est un tribut et une dette indispensable pour l'homme, puisque c'est l'hommage de sa table, de ses biens, et conséquemment de sa vie ; que l'homme est obligé de l'offrir à ses dépens, et qu'effectivement jusqu'à Jésus-Christ, il se fit aux frais de l'homme. Chez les Juifs et chez les Païens, les victimes et les sacrifices faisaient une dépense énorme, et cette dépense dura plus de 4,000 ans. Voilà un fait dont on ne se souvient presque plus.

2. Mais ici, dans notre Religion sainte, ce n'est plus la même chose : ce n'est plus l'homme qui fait les frais du sacrifice, c'est Jésus-Christ. *Fecit cœnam.* Le peu de pain et de vin que nous offrons, il le change, il le transforme, il l'arrange, il en fait un repas délicieux. *Fecit cœnam.* C'est lui-même qui en est le prêtre et le sacrificateur, lui-même qui l'offre à son Père, lui-même

qui fournit la victime, et quelle victime, grand Dieu! son propre corps. Et combien de victimes offre-t-il dans tout l'univers? des victimes innombrables. Il y en a quelquefois plus de deux cents à la fois, sur un seul de nos autels : ce sont partout des tables splendides et magnifiquement servies. *Fecit cœnam magnam.* Premier avantage de notre Religion sainte : pendant plus de quatre mille ans, ce fut l'homme qui fit les frais du sacrifice, et maintenant c'est Jésus-Christ.

3. *Quand tout fut prêt, il envoya son serviteur dire aux conviés de venir.* Deuxième avantage.

Quand nous ferions les frais du sacrifice, nous n'aurions aucun droit d'y toucher; c'est un tribut et une dette; ainsi ce n'est point à nous. C'est la table du Seigneur; ainsi ce n'est point la nôtre. Je sais bien que pour l'intégrité du sacrifice, il faut qu'il soit consommé; qu'il est essentiellement fait pour cela, puisque c'est l'hommage de notre consommation journalière; mais Dieu peut le faire consommer par ses prêtres ou par le feu, il en est le maître. Pour nous, il peut nous inviter, ou ne pas nous inviter; il peut même nous défendre d'y toucher. Si nous sommes indignes de paraître à la table d'un grand Prince, à plus forte raison à la table d'un Dieu. Dans l'état d'innocence, Dieu défendit à l'homme de toucher à l'arbre qu'il s'était réservé. Chez

les Juifs et chez les Païens, les prêtres invitaient très-peu de monde aux tables sacrées; il n'y admettaient que quelques personnes privilégiées.

4. Ici, dans notre religion sainte, ce n'est plus la même chose : non-seulement Jésus-Christ fait un grand repas à ses frais, mais il le fait pour nous. Après l'avoir offert à son Père, il nous l'offre à nous-mêmes. Non-seulement il ne nous défend pas d'y toucher, mais il nous y invite : non-seulement il en invite quelques-uns, comme chez les Juifs et les Païens, mais il nous y invite tous; non-seulement il nous invite, mais il nous presse de venir, et nous n'y allons pas!... *Misit servum suum horâ cœnæ dicere invitatis ut venirent.* Deuxième avantage de notre religion sainte : nous n'avons pas droit à la table de Jésus-Christ, et il nous y invite tous.

5. Je vous jure que ceux qui se sont refusés à mon invitation ne mangeront jamais à ma table : *Amen dico vobis quia qui invitati fuerant, non gustabunt cœnam meam.*

Quand nous avons préparé un grand repas pour quelqu'un, et qu'il n'y vient pas, c'est l'outrage le plus sensible qu'il puisse nous faire. Plus il est notre ami, plus nous en sommes piqués; plus il est au-dessous de nous, plus nous lui faisons d'honneur, et plus nous en sommes indignés. Il n'y a point de raison qui l'excuse..... *Une maison de campagne, des bœufs, un mariage*, sont

assurément de puissantes raisons ; cependant, dans l'Evangile, le Père de famille ne les écoute seulement pas !..... Allez leur dire que j'ai fait des frais immenses pour eux, que mes bœufs et mes volailles sont tués, que tout est prêt. Voilà toute la réponse !.....

6. Quand les ministres de Jésus-Christ nous invitent à sa table, quelles raisons alléguons-nous, *nos affaires ;* mais si un Prince préparait un grand repas et qu'il nous fît l'honneur de nous y inviter, nos affaires nous retiendraient-elles ?..... *Notre indignité !.....* Mais plus nous en sommes indignes, plus celui qui nous invite nous fait honneur. *Nos péchés !* Mais les Juifs et les Païens, avant de paraître aux tables sacrées, avaient des piscines où ils se purifiaient, et nous, nous avons une piscine bien plus efficace ; dans le sacrement de pénitence. Il n'y a donc pas de raison qui nous excuse : et quand nous vivrions le plus régulièrement du monde ; quand nous n'eussions pas, d'ailleurs, d'autre faute à nous reprocher, l'outrage que nous faisons à Jésus-Christ, en nous refusant à ses invitations, suffit pour nous exclure à jamais de son royaume et de ses faveurs. Je vous dis en vérité qu'aucun de ceux que j'avais invités ne goûtera de mon festin. *Amen dico vobis*, etc.

7. O mon Dieu ! quand il fut défendu à l'homme de toucher à l'arbre que vous vous

étiez réservé, l'homme voulut y toucher!... Chez les Juifs et chez les Païens où l'on invitait très-peu de monde aux tables sacrées, tout le monde voulait y venir, cependant ce n'étaient que des viandes ordinaires. Aujourd'hui que *c'est votre corps*, et que vous invitez tout le monde, personne ne veut y paraître.

Ah! Seigneur, *retirez-vous de nous, parce que nous sommes des pécheurs.* Emportez chez les idolâtres et les nations infidèles, qui font de si grands frais pour leurs sacrifices, le présent inappréciable *de votre corps*, ils en sentiront tout le prix; ils vous en témoigneront toute leur reconnaissance, et, comme les premiers fidèles nouvellement déchargés des sacrifices de la nature, ils viendront en foule s'asseoir aux tables sacrées, et se trouveront trop heureux!.....

8. Ou plutôt, Seigneur, pardonnez-nous nos outrages. Relevez vos autels, rétablissez votre culte parmi votre peuple. Mieux instruits par l'expérience, nous profiterons mieux que par le passé, de vos graces et de vos faveurs. Quoi! Seigneur, c'est nous qui devons à Dieu *le sacrifice*, nous qui sommes obligés d'en faire tous les frais: et c'est vous qui vous en chargez! Infiniment au-dessous de vous par notre nature, nous n'avons aucun droit *à votre table sainte*, nous en sommes absolument indignes: et vous nous y invitez, et vous nous en pres-

sez, et jusqu'ici nous avons cherché des excuses dans notre indignité même pour nous refuser à vos tendres invitations !..... Les tables sacrées, chez les Juifs et les Païens, qui n'étaient chargées que de viandes communes et ordinaires, étaient toujours abondamment remplies : et votre table sainte, où vous êtes vous-même le convive et la victime, où vous nous offrez votre propre corps, où vous nous nourrissez du pain des anges, *cette table* vraiment divine à tous égards reste déserte, nous n'y paraissons pas !.....

9. Ah ! Seigneur, je me confonds de la négligence de mon peuple et de ma propre négligence. J'irai, Seigneur, oui, j'irai réparer de mon mieux un pareil outrage, et tous ceux que vous recevez sur nos autels. C'est parce que j'en suis indigne, et que vous m'en invitez, que j'irai souvent manger avec vous, m'unir et me transformer en vous, confondre mon cœur avec le vôtre. Je jure, ô mon Dieu ! oui je jure de mieux profiter d'une pareille faveur, qui fait ma félicité dans ce monde, et qui est un avant-goût de la félicité éternelle. Ainsi soit-il.

CHAPITRE XXV.

Avantages de la Communion.

> *Qui manducat meam carnem, et bibit meum sanguinem, in me manet, et ego in eo.* Celui qui mange ma chair, et qui boit mon sang, demeure en moi, et je demeure en lui. (JOAN. 6.)

Y avons-nous bien pensé à cet acte sublime, ô mon ame? Observons que Jésus-Christ ne dit pas : Il demeure chez moi, et je demeure chez lui ; mais, *il demeure en moi, et je demeure en lui ;* pour nous marquer ce que la communion a de particulier dans ses avantages.

1. Je sais qu'en tout, notre religion est sublime ; que tous les actes en sont divins, puisqu'ils nous associent à un Dieu qui se met en communication intime de mérites avec nous. Dans le baptême, je m'engage à vivre avec Jésus-Christ, et Jésus-Christ s'engage à vivre avec moi : je deviens son frère. Dans la confirmation, je m'engage á combattre avec Jésus-Christ, et Jésus-Christ s'engage à combattre avec moi : il me soutient dans mes combats. Dans la pénitence, je reviens à lui, et il revient à moi ; je me réconcilie avec lui, et il se réconcilie avec moi : il me pardonne. Dans le saint sacrifice de la messe, je m'offre avec Jésus-Christ, et Jésus-Christ s'offre avec moi, je prie avec lui, et il prie avec moi : il m'obtient des graces. Nous pouvons le dire avec plus de fondement que les Hébreux : Non, il n'est

point de nation aussi grande que la nôtre, qui ait un Dieu qui se communique aussi spécialement à sa créature. *Non est alia natio tam grandis, quæ habeat deos appropinquantes sibi, sicut Deus noster adest nobis.* Tous les actes de notre religion nous sont infiniment avantageux, puisqu'ils nous associent à la Divinité même.

2. Mais la communion, ô mon ame, nous est infiniment plus avantageuse que tout cela; car, dans la communion, non-seulement je m'associe avec Jésus-Christ, non-seulement je m'engage à vivre avec lui, et il s'engage à vivre avec moi, mais je viens à lui, et il vient à moi; je m'unis à lui, et il s'unit à moi : je suis à lui, et il est à moi: je le possède, et il me possède.

3. Et comment, Seigneur, avez-vous trouvé le moyen d'effectuer cette union admirable? Par l'invention la plus ingénieuse de vos miséricordes. Par un effet de sa toute-puissance, Jésus-Christ *change le pain en son corps :* et c'est sous les espèces du pain qu'il devient notre vie spirituelle, qu'il s'incorpore avec notre substance; que son sang circule dans nos veines, de manière que, comme le dit saint Paul : Après la communion, ce n'est plus moi qui vis, c'est Jésus-Christ qui vit en moi. *Vivo autem, jam non ego, vivit verò in me Christus.*

4. Union ineffable, qui ne se borne pas à une communion, mais que je peux recommencer tous les jours, tant que je ne

suis pas en péché mortel ; et toutes les fois que je reçois mon Dieu, les Anges qui sont autour de l'autel me regardent avec envie : ils sont jaloux de mon bonheur, ils voudraient avoir un corps comme moi, pour participer à une action aussi grande.

Union ineffable, qui n'est pas frivole et passagère comme les autres unions : elle est permanente. Par la communion, Jésus-Christ demeure en moi, et je demeure en lui. Après la communion, je possède Jésus-Christ : je lui parle, et il m'entend : je lui demande des graces, et il m'écoute. Quand je quitte l'église, je l'emporte avec moi ; il vient dans ma maison ; il pense, il travaille, il marche avec moi ; il donne un prix infini à toutes mes actions, ou plutôt, toutes mes pensées, toutes mes actions, toutes mes démarches deviennent les siennes.

5. Je sais très-bien que Jésus-Christ, en s'unissant à nous dans la communion, ne nous empêche pas d'être au milieu des peines, des misères et des calamités de ce monde : il faut bien que nous y soyions, puisqu'elles sont absolument nécessaires pour aller au Ciel. Jésus-Christ, dans la communion, ne nous dispense pas des peines de ce monde, mais il nous aide à les soutenir ; des tentations, mais il nous aide à les dompter ; de nos penchans, mais il nous aide à les surmonter ; des attaques de nos ennemis, mais il nous aide à les com-

battre : avec lui nous devenons terribles pour eux. Il ne nous donne pas encore notre patrie : mais il nous y conduit ; la vie éternelle, mais il en est le gage. Si j'ai le bonheur de vivre et de mourir dans l'union avec Jésus-Christ, je suis sûr de lui rester uni dans la vie éternelle. O communion du corps et du sang de Jésus-Christ, que vous êtes précieuse !.....

6. Ah ! Seigneur, si, comme le dit l'auteur inimitable de l'Imitation, il n'y avait sur la terre qu'un seul temple où l'on pût recevoir votre corps, quelle foule immense n'y verrait-on pas venir de toutes les parties de l'univers, pour se procurer ce bonheur ?

Si les Juifs et les Païens, au lieu de leurs bœufs et de leurs bestiaux, eussent eu pour victime *le corps de Jésus-Christ,* avec quelle ardeur et quel saint empressement eussent-ils profité d'un pareil avantage ?..... Nous avons ce précieux trésor, et nous n'en profitons pas !...O ingratitude, ô inconséquence de l'homme !...

7. *O communion du corps et du sang de Jésus-Christ*, que vous êtes au-dessus de tous les autres actes de la religion, quelque sublimes qu'ils soient d'ailleurs. Dans les autres actes de ma religion, je m'associe avec Jésus-Christ ; dans la communion, je m'unis à lui et je ne fais plus qu'un avec lui. Dans les autres actes de ma religion, je reçois la grace : dans la communion, je

reçois l'auteur même de la grace. C'est l'acte le plus sublime de la religion, celui qui me rapproche le plus de la grandeur et de la Divinité sur la terre!.....

Communions donc, ô mon ame, et communions souvent. Vivons habituellement avec Jésus-Christ sur la terre, si nous voulons vivre éternellement avec lui dans le Ciel. Ainsi soit-il.

CHAPITRE XXVI.

Règle pour la fréquentation des Sacremens.

> *Misereor super turbam; quia jam triduo sustinent me.* J'ai pitié de cette multitude; parce qu'ils me suivent depuis trois jours sans manger. (MARC. 8.)

1. A qui, ô mon ame, Jésus-Christ distribue-t-il le pain qu'il multiplie? C'est, non pas à des faibles et à des lâches, mais à des hommes qui le suivent sans manger depuis trois jours. Et quand le leur distribue-t-il? C'est quand il s'est assuré de leur constance et de leur fermeté par une marche pénible et soutenue. Et c'est précisément ce qu'il exige de nous par rapport à l'Eucharistie, dont cette multiplication est la figure. A qui Jésus-Christ veut-il qu'on donne le pain eucharistique? C'est, non pas à des lâches et à des faibles, mais à des hommes forts et vigoureux qui le suivent depuis long-temps. Et quand veut-il qu'on le leur donne? C'est quand ils ont donné des preuves de courage, et qu'ils sont déjà exercés dans les vertus chrétiennes.

2. Parce que, dans l'Ecriture, l'Eucharistie est appelée le pain des forts, il en est qui s'imaginent que, plus on est faible, plus on doit s'en approcher, pour y puiser des forces contre sa faiblesse. Pour sentir combien ce principe est illusoire, il suffit d'en déduire les conséquences. Plus on pèche, plus on est faible : ainsi, d'après ce principe, plus on pèche, plus on devrait s'approcher des sacremens. Et c'est précisément ce qui nous est défendu de la manière la plus expresse. Celui qui est attaché au péché, soit mortel, soit véniel, doit être exclu de la communion, parce que l'Eucharistie est le pain de ceux qui sont déjà forts, et qui ont donné des preuves de courage et de fermeté dans les tentations et dans les combats.

3. Par rapport à la fréquentation des sacremens, les Pères de la vie spirituelle distinguent quatre états qui jettent beaucoup de lumière sur le point important dont nous nous occupons : 1° *l'état de mort*; 2° *celui de maladie*; 3° *celui d'imperfection*; 4° *enfin celui de perfection*. L'état de mort est celui du péché mortel; l'état de maladie, l'attachement au péché véniel ; l'état d'imperfection, celui de convalescence, dans lequel nous retombons encore quelquefois par faiblesse et par surprise; l'état de perfection, celui de pleine santé, dans lequel nous n'éprouvons plus que de petites faiblesses où les plus grands saints tombent sept fois par jour.

4. Tant que nous sommes dans *un état de mort, ou de maladie*, la communion ne peut produire en nous que de funestes effets. Mettez du pain dans la bouche d'un mort, disent les saints Pères, il ne tardera pas à s'y corrompre, et répandra l'infection dans les environs. Donnez-en à un malade; loin de lui donner des forces, vous lui occasionez les accidens les plus fâcheux. Quand nous sommes en état de péché mortel, ou que nous retombons souvent dans le péché véniel, il faut donc nous hâter de sortir de cet état par la confession, travailler à nous guérir par les exercices soutenus de la mortification et de la pénitence, mais nous garder de communier dans ces deux états.

5. Si au contraire nous sommes *en convalescence;* qu'après avoir souvent dompté notre caractère, nous ne retombions que rarement, par inattention et par surprise, dès lors nous devons reprendre *le pain eucharistique*, et communier de temps en temps. Et lorsque nous sommes devenus maîtres de nous-mêmes, que nous n'avons plus que ces faiblesses inséparables de la nature humaine, telles que des distractions involontaires et autres que ne sauraient totalement éviter les plus grands saints, alors nous ne saurions communier trop souvent, parce que nous sommes *dans cet état de perfection* où nous pouvons nous nourrir *du pain des forts*.

6. D'après cela, on voit qu'il est deux

états où l'on peut communier avec fruit ; et deux où on ne le peut pas. Ceux où on le peut, sont *l'état de santé* et *de convalescence*, c'est-à-dire, ceux de perfection et d'imperfection. Dans le premier, on ne saurait communier trop souvent, parce qu'on est au nombre des forts. Dans le second, il faut reprendre la nourriture avec discrétion, et multiplier ses communions à mesure que l'on se fortifie. Ceux où on ne le peut pas, sont *l'état de mort* et *de maladie*, c'est-à-dire, celui *de péché mortel* et d'attachement *au péché véniel*. Dans ces deux cas, il faut sortir de l'état du péché, couper, trancher, prendre des remèdes, et guérir.

7. Voulons-nous donc savoir, ô mon ame, quand nous devons approcher des sacremens, et avoir sur ce point *une règle sûre*, examinons l'état où nous sommes. Si toutes les fois qu'on nous provoque au péché nous succombons, nous sommes encore *malades* : dans cet état, *le pain des forts* nous serait funeste ; il faut nous hâter d'en sortir par de fréquentes confessions, et les remèdes amers de la pénitence. Attendons que nous soyons *en convalescence*. Mais pour peu que la maladie soit passée, que nos liaisons soient rompues, que nos mauvaises habitudes soient domptées, que nous détestions non-seulement *le péché mortel*, mais *le véniel;* quand bien même après avoir long-temps combattu nous re-

tomberions quelquefois dans nos défauts, reprenons *la communion*, et, d'après l'avis de notre confesseur, réglons nos communions *sur nos victoires*. D'abord tous les mois, puis tous les quinze jours, puis tous les dimanches, puis deux fois, trois fois la semaine, à mesure que nous avançons. Si vous retombez souvent dans vos défauts de caractère, *communiez peu* et travaillez à vous dompter. Lorsque vous tombez moins souvent, augmentez *vos communions*. Quand vous n'avez plus que des distractions involontaires, et ces fautes légères que ne sauraient entièrement éviter les plus grands saints, vous ne sauriez *communier trop souvent*. Plus vous le ferez, plus vous deviendrez forts, et plus *la communion* vous sera profitable. Mais la règle la plus sûre pour la fréquentation des sacremens, est de voir si l'on avance en perfection, si l'on pratique la morale évangélique, et toutes les vertus chrétiennes dont nous nous occuperons dans le IIIe Livre.

CHAPITRE XXVII.

Sur le découragement.

Confortare in gratia, quæ est in Christo Jesu. Tenez ferme, et ayez confiance dans la grace de Jésus-Christ. (2. TIMOTH. 2.)

Vous avez donc, ô mon ame, des momens de découragement. Depuis que vous vous êtes déterminée à vivre plus saintement, vous avez craint d'avoir pris des engage-

mens qu'il vous serait difficile de remplir.

1. Et quels sont-ils donc ces engagemens? Vous seriez-vous engagée à coucher sur la dure, à porter le cilice, à quitter le monde, à fuir dans les déserts, à vous livrer à des pratiques austères que votre état et votre tempérament ne comportent pas?... A quoi donc? Serait-ce à abandonner vos devoirs, à vous séparer de vos amis, à passer tout votre temps à l'église? Quels sont-ils donc ces nouveaux engagemens que vous craignez de ne pouvoir pas remplir?..... Si vous ne vous êtes engagée qu'à vivre plus régulièrement, qu'à fréquenter les sacremens plus souvent que vous ne faisiez autrefois; je n'aperçois dans cette sainte pratique, rien d'incompatible avec votre tempérament, rien qui vous arrache à votre état et à vos fonctions : je n'y vois que des graces, des moyens et des motifs qui vous engagent à vous abstenir du péché, à veiller plus exactement sur vous-même, à remplir avec plus de perfection vos obligations et vos devoirs. Ainsi votre découragement ne saurait venir de la part de vos engagemens en eux-mêmes.

2. D'où viendrait-il donc? serait-ce de la part de Jésus-Christ? Depuis que vous vous êtes engagée à communier plus souvent, Jésus-Christ aurait-il ralenti à votre égard ses graces et ses faveurs? Aurait-il cessé de vous nourrir de sa chair, de vous abreuver de son sang, de se communiquer à vous

de la manière la plus intime et la plus ineffable dans la sainte Eucharistie ?... Nos sacrifices auraient-ils cessé de contenir cette Victime ineffable, qui seule nous met au-dessus de toutes les nations, et qui fait la jalousie des Anges, qui nous regardent avec envie toutes les fois que nous communions ?

3. D'où viendrait-il donc ce découragement ? serait-ce de la part de Dieu ?...... Depuis que vous vous êtes engagée à vivre plus saintement, Dieu aurait-il cessé de vous proposer les mêmes récompenses, de vous offrir ce beau royaume qui vous dédommagera si amplement des combats de notre court exil ? Auriez-vous craint que Dieu ne vous manque de parole, qu'il ne soit infidèle à ses promesses ?

4. O mon ame ! confondez-vous de votre découragement. Il ne vient pas de la part de Dieu : ses promesses sont les mêmes ; ni de la part de Jésus-Christ : il se trouve toujours dans vos communions ; il brûle toujours du désir ardent de vous inonder de ses graces..... De la part de vos engagemens ? vous n'avez rien entrepris d'incompatible avec votre état, votre tempérament et vos devoirs.

5. D'où vient-il donc ? Ah ! mon ame, il vient de votre lâcheté, et de votre faiblesse : il vient de vous-même, de ce que vous n'avez pas de foi, de ce que vous n'êtes pas profondément pénétrée des vérités de notre

religion sainte..... Vous voudriez aller au Ciel, mais par un chemin de délices, de consolations et de douceurs, sans sécheresses, sans épreuves et sans dégoûts. Vous voudriez être pleine de graces, sans aller puiser à la source des graces ; vous soutenir, sans aller chercher de la force dans les sacremens ; vous ranimer, sans recourir souvent à un guide éclairé, qui rallume le feu de l'amour divin dans notre cœur..... Vous vous trompez : l'effet ne saurait aller sans la cause, et nous ne saurions arriver au but sans moyens. Mais Dieu les a mis auprès de nous ces moyens, puisqu'il les a placés dans les sacremens.

6. Pourquoi donc vous décourager ? ô mon ame ! puisque, comme nous l'avons vu jusqu'ici, toute l'économie du salut se réduit à la pénitence, et à la pénitence elle seule. Le Ciel, le Royaume de Dieu, l'Enfer, le Purgatoire, les Indulgences, le pardon de nos péchés, la fréquentation des sacremens, promesses, menaces, poursuites de Dieu, paraboles, invitations, prédications, tout nous appelle à la pénitence. Jésus-Christ n'est venu sur la terre que pour donner un prix infini à nos souffrances, et non pour nous en dispenser : et toute religion qui dispense des œuvres satisfactoires, est essentiellement une religion fausse. Pour se sauver, il faut de toute nécessité combattre, et faire pénitence avec Jésus-Christ ; sans cela nous péririons

tous. *Nisì pœnitentiam egeritis, omnes similiter peribitis.* Et cette pénitence exige du courage. Mais si Jésus-Christ combat avec vous, qu'avez-vous à crandre? *Quare tristis es, anima mea, et quare conturbas me?*

7. Si nous sommes faibles, fréquentons les sacremens, et nous y trouverons de la force. Si nous sommes tombés, sortons promptement de l'état du péché, et reprenons la fréquentation des sacremens. Nous ne pouvons rien sans Jésus-Christ. Mais avec Jésus-Christ nous pouvons tout. Combattons avec lui. Recourons sans cesse à lui dans les sacremens. C'est le moyen le plus efficace de vivre saintement, de ranimer notre courage, de dissiper nos vaines frayeurs, de surmonter toutes les difficultés, et de mériter cette couronne immortelle promise à ceux qui ne se décourageront pas. *Confortare in gratia, quæ est in Christo Jesu Domino nostro.* Ainsi soit-il.

LIVRE TROISIÈME.

De la loi de Dieu. Ses règles et sa morale ; des doctrines et des vertus fausses, et du véritable esprit qui doit nous conduire à la perfection.

CHAPITRE PREMIER.

Sur la loi de Dieu.

Beati qui ambulant in lege Domini. Heureux ceux qui marchent dans la loi du Seigneur. (Psal. 118.)

1. La *loi de Dieu*, ô mon ame ! voilà la règle de tous les êtres, le chemin qui conduit au bonheur, le principe de la sagesse, le fondement de nos espérances, la lumière qui éclaire nos esprits, le flambeau lumineux que Dieu a placé au-dessus de nos têtes pour nous diriger dans toutes nos voies et toutes nos opérations. C'est elle seule qui, dans toutes nos actions, lie ensemble le ciel et la terre, la vie présente et la vie future, le bien et le mal physique dont la séparation criminelle produit le péché et le mal moral avec tous les terribles effets qui s'ensuivent.

Sans elle, le monde physique retombe dans le chaos, le monde spirituel dans la confusion, le monde politique dans les révolutions ; on ne sait plus ce que c'est que *l'autorité* et la dépendance ; toute la science

du monde n'est que ténèbres; toute la sagesse humaine, que folie; la raison la plus lumineuse ne fait plus que rouler d'abîmes en abîmes.

2. Avec elle, les enfans initiés dans leur catéchisme en savent plus que les plus grands philosophes; l'homme sans lettres est plus savant que tous les docteurs. C'est parce qu'il en a découvert *la beauté*, que le naturaliste s'extasie sur l'aile d'un insecte, que l'astronome suit avec admiration le cours des astres, que le philosophe passe toute sa vie dans la contemplation des merveilles de la nature. C'est parce qu'il en a senti la *solidité*, que le véritable législateur fonde sur elle toutes ses lois et ses constitutions; parce qu'il en connaît *toute la sainteté*, que le théologien pâlit sur les livres sacrés, que le saint roi-prophète passait à la méditer les jours et les nuits, que les apôtres et les missionnaires brûlent de la faire connaître par tout l'univers.

3. C'est pour l'accomplir *dans toute son intégrité*, que Jésus-Christ est venu sur la terre; pour que nous l'apprenions avec *plus de facilité*, qu'il l'a écrite sous nos yeux par les exemples les plus frappans; pour nous enseigner à la suivre *avec ponctualité*, qu'il s'est soumis à la loi de la rédemption, quoiqu'il fût le Rédempteur du monde; la sainte Vierge à la loi de la purification, quoiqu'elle fût pure; que tous

les saints qui ont suivi Jésus-Christ sont comme un livre vivant, où nous pouvons lire aisément *la loi du Seigneur*.

4. *La loi de Dieu* n'éclaire pas seulement les esprits, elle embrase les cœurs du beau feu de la vertu et d'une sainte indignation contre le vice... Si le vice traîne un nombre si prodigieux d'esclaves enchaînés à son char, c'est parce que la passion nous aveugle, et qu'elle ne nous en laisse voir que les appas. Si on nous faisait voir d'avance l'abîme profond de malheurs où il va nous précipiter, nous le fuirions avec horreur, et nous briserions aisément nos chaînes....

5. Et voilà l'avantage *de la loi du Seigneur*. Toujours vraie, toujours juste, toujours lumineuse, elle éclaire l'homme dans toutes ses voies. Avant même qu'il se livre au péché, elle lui montre les maux incalculables qu'il va occasioner dans ce monde, les brasiers éternels où il sera précipité dans l'autre s'il ne se convertit pas, les châtimens inévitables qu'il lui faudra subir quand il reviendrait à Dieu par la pénitence. A cette vue le pécheur s'arrête, il frémit, il frissonne, il brise ses liens, et se convertit au Seigneur.... Combien de pécheurs que l'on croyait pour toujours enfoncés dans l'abîme du désordre, en sont sortis au moment qu'on y pensait le moins! Combien de jeunes gens emportés par la fougue de l'âge, couraient à grands pas

dans la voie de la perdition, qui se sont arrêtés tout-à-coup, et sont revenus sur leurs pas! Qui a opéré ces prodiges étonnans? C'est *la loi du Seigneur.* Quand est-ce qu'on voit paraître dans les empires ce débordement affreux de vices, cette dépravation effroyable de mœurs qui entraîne infailliblement la ruine des gouvernemens et la perte des peuples? C'est quand *la loi du Seigneur* n'y est plus suivie. Pourquoi le saint roi-prophète était-il saisi d'indignation à la vue des prévaricateurs: *Vidi prævaricantes, et tabescebam?* C'est parce qu'ils n'observaient plus *la loi du Seigneur,* et qu'il savait que, sans elle, il est impossible de résister à ses passions. Pourquoi Jésus-Christ, avant de commencer sa mission, passa-t-il quarante jours dans le désert à méditer *la loi du Seigneur?* Pour nous apprendre que sans elle il est impossible de triompher des tentations du monde.

6. *La loi de Dieu* est le seul frein du vice, la seule barrière qu'on puisse opposer efficacement aux déréglemens, la seule armure qui puisse nous rendre invulnérable dans les combats : c'est elle seule qui brise les cèdres, qui convertit les plus grands pécheurs, qui donne par anticipation aux enfans la sagesse des vieillards; parce qu'elle seule est pure et sans tache, qu'elle punit tous les désordres, et rend à chacun selon ses œuvres. *Lex Domini immaculata convertens animas; testimonium*

Domini fidele, sapientiam præstans parvulis.

7. Si le vice traîne après lui des maux affreux, *la loi de Dieu* produit des biens immenses; et c'est là le mobile des vertus... Si le monde physique persévère dans le bel ordre que nous admirons; si le soleil revient chaque jour sur nos têtes verser des torrens de lumière, c'est qu'il suit ponctuellement *la loi du Seigneur*... Si les bestiaux se multiplient, que la terre se couvre chaque année d'abondantes moissons, c'est parce qu'il en est qui suivent *la loi du Seigneur*... S'il existe un seul homme sur la terre, et que la population soit abondante dans certains pays, c'est parce qu'il est des hommes vertueux qui se conforment à *la loi du Seigneur*... S'il est des armées triomphantes qui se couvrent de gloire et qui se distinguent dans les combats, c'est parce qu'elles contiennent des militaires courageux qui remplissent leurs devoirs, et qui suivent *la loi du Seigneur*... Si Dieu nous promet des récompenses sublimes dans l'autre monde, c'est, comme il nous le dit lui-même, non pour les prévaricateurs, mais pour ceux qui observeront ses commandemens et qui suivront *la loi du Seigneur.*

8. *La loi de Dieu* punit tous les vices et récompense toutes les vertus. Si elle était suivie, tous les peuples seraient heureux; la paix, l'abondance, la sécurité régne-

raient dans tous les empires. Voilà pourquoi tous ceux qui l'ont connue l'ont trouvée si belle ; pourquoi le Peuple de Dieu, qui avait l'avantage d'en être le dépositaire, déplorait profondément le malheur des nations qui ne la connaissaient pas ; pourquoi les Juifs charnels la portaient écrite sur des bandelettes de parchemin qui voltigeaient sans cesse devant leurs yeux, pour ne la pas perdre de vue ; pourquoi les Juifs spirituels la portaient gravée dans le fond de leur cœur, pour ne pas s'en écarter dans leur conduite... Voilà pourquoi le saint roi-prophète en faisait l'objet perpétuel de ses méditations ; pourquoi il la mettait au-dessus de l'or, des pierres précieuses, de toutes les dépouilles et de toutes les richesses du monde ; pourquoi les solitaires se dépouillaient de tous leurs biens et de toutes leurs possessions pour aller chercher ce trésor dans le fond des déserts ; pourquoi ni la faim, ni la soif, ni la nudité, ni les tribulations n'ont jamais pu en séparer saint Paul, ni les autres apôtres ; pourquoi les martyrs se laissaient déchirer les côtés avec des peignes de fer, enduraient les tourmens les plus cruels et la mort même plutôt que d'abandonner *la loi du Seigneur* : parce qu'ils voyaient les biens immenses que *cette loi* assurait à leur courage et à leurs vertus.

9. Ah ! Seigneur, les impies nous ont débité des fables, mais ce n'est pas comme

votre loi sainte : *Narraverunt mihi iniqui fabulationes ; sed non ut lex tua.* Toutes ces doctrines humaines sont fausses ; et la vôtre est la vérité même : *Lex tua veritas.* Elles sont corrompues, puisqu'elles établissent l'impunité du désordre, et la vôtre est fondée sur la sainteté et la justice : *Omnia mandata tua æquitas.* Elles sont dénuées de preuves, et la vôtre est appuyée sur les témoignages les plus éclatans : *Testimonia tua credibilia facta sunt nimis.* Toutes ces doctrines humaines nous laissent dans les ténèbres, et la vôtre répand à nos yeux toute la clarté du jour : *Præceptum Domini lucidum, illuminans oculos.* Elles sont désolantes , et la vôtre répand la joie dans les cœurs : *Justitiæ Domini rectæ lætificantes corda.* Elles sont changeantes, et la vôtre passe sans s'altérer de générations en générations : *In generationem et generationem permanet verbum tuum.* Elles conduisent à la mort, et vos paroles sont esprit et vie : *Spiritus et vita sunt.*

10. Ah ! Seigneur, que vos témoignages sont admirables ! qu'il est doux pour moi de les chanter et de m'en entretenir ! *Quàm dulcia faucibus meis eloquia tua, super mel ori meo !* Que peut-on trouver de comparable *à votre loi sainte :* elle est pure, sans tache , juste, équitable, consolante et lumineuse ; elle proscrit toutes les erreurs , punit tous les vices, récompense toutes les vertus ; elle nous montre le pécheur con-

fondu ; le juste triomphant dans la vie future : j'y vois la consommation et la fin de tout ce qui manque dans le monde : *Omnis consummationis vidi finem* : elle lève devant nos yeux le rideau de l'éternité, et nous en découvre l'immense étendue : *Latum mandatum tuum nimis.*

11. Ah ! Seigneur, ouvrez-moi l'intelligence, et je concevrai *toute la beauté de votre loi sainte : Da mihi intellectum, et scrutabor mandata tua.* Je l'étudierai nuit et jour, la graverai dans ma mémoire, la conserverai dans le fond de mon cœur : *In corde meo abscondi eloquia tua.* Comme le saint roi-prophète, je la chanterai dans le lieu de mon exil : *Cantabiles mihi erant justificationes tuæ, in loco peregrinationis meæ.* Elle sera ma joie dans mes afflictions, mon trésor dans ma pauvreté, ma force dans ma faiblesse, mon triomphe dans mes humiliations, ma consolation dans mes peines ; et, après avoir fait ma félicité dans ce monde, elle consommera mon bonheur dans l'autre, par l'accomplissement admirable de tout ce qu'elle nous a promis ; car *votre loi sainte*, ô mon Dieu, n'aura d'autres bornes que l'éternité même : *In æternum, Domine, verbum tuum permanet in cœlo.* Ainsi soit-il.

CHAPITRE II.

De la présence de Dieu.

Ambula coram me, et esto perfectus. Marchez en ma présence, et soyez parfait. (GENES. 17.)

La présence de Dieu : voilà le grand moyen d'être fidèle *à la loi de Dieu*, et de se bien conduire. Pénétrons-nous du sentiment de la *présence de Dieu* ; cette idée salutaire nous préservera du péché, nous portera à la vertu, et nous fera marcher à grands pas dans les voies de la perfection chrétienne.

1. Elle nous préservera du péché, car qui empêche le désordre et le déréglement dans une maison ? C'est l'œil du maître. Tant qu'un maître est présent, tout se maintient ; aussitôt qu'il est absent, tout tombe dans le déréglement et le désordre... Ah ! Seigneur, je vous suis infiniment plus présent que des serviteurs et des ouvriers qui sont sous un maître de la terre, et votre œil est infiniment plus perçant puisque tout est à découvert en votre présence. Si vous cessiez d'être avec moi je ne subsisterais plus ; tous mes mouvemens sont votre ouvrage : *In ipso vivimus, et movemur, et sumus.* Si je marche, c'est vous qui formez mes pas ; si j'étends la main, c'est vous qui la déployez ; vous feuilletez les replis de mon ame, vous lisez dans le fond de mon cœur, vous y voyez les moindres pensées, vous en suivez tous les mouvemens. Quand

je dors, votre œil me voit; quand je soupire, votre oreille m'entend; quand je conçois l'idée du péché, vous me regardez avec indignation, vous levez sur moi le glaive de votre justice, et vous pouvez me frapper à l'instant même.... *L'idée de la présence de Dieu* nous empêchera de pécher. *Ambula coram me.*

2. *L'idée de la présence de Dieu* nous portera à la vertu; car qui anime les travaux dans une maison? c'est l'œil du maître. Aussitôt qu'il paraît, les travaux marchent; aussitôt qu'il disparaît, tout se relâche. — Ah! Seigneur, je vous suis bien plus présent que des serviteurs ne le sont à leur maître. Fussé-je dans la solitude la plus retirée, dans la grotte la plus profonde, caché dans le sein de la terre, abandonné de tous les mortels, vous êtes avec moi, vous assistez à mes combats, vous voyez mes ennemis, vous examinez mon courage, vous tenez la couronne que je dois porter dans vos mains, vous me la montrez sans cesse, vous la faites briller à mes regards. *L'idée de la présence de Dieu* nous portera à toutes les vertus. *Ambula coram me.*

3. *L'idée de la présence de Dieu* nous fera marcher à grands pas dans les voies de la perfection. Qu'est-ce qui maintient le bon ordre dans une maison? C'est la présence du maître. Tant qu'un maître veille sur ses ouvrages, tout se fait bien, et l'on évite jusqu'aux plus petits défauts; aussitôt

qu'il disparaît, tout se fait sans attention et avec négligence. — Dieu n'examine pas seulement nos actions, il en voit la manière. Si nous prions attentivement ou sans attention, si nous repoussons la tentation négligemment ou avec force, si nous travaillons lâchement ou avec ardeur, si nous souffrons impatiemment ou avec courage, si nous remplissons parfaitement ou imparfaitement nos devoirs ; il voit tout, il rendra à chacun selon ses œuvres. *Ambula coram me, et esto perfectus.*

4. O mon Dieu ! *votre sainte présence*, voilà le grand secret qui a fait éclater des modèles de perfection, qui a peuplé de saints le ciel et la terre... Pénétrons-nous, ô mon ame ! de l'*idée de cette sainte présence*, ne la perdons de vue, ni la nuit, ni le jour; portons-la partout avec nous. Cette impression salutaire nous préservera du péché, nous animera dans la vertu, soutiendra notre courage, nous fera marcher à grands pas dans les voies de la perfection. C'était cette idée salutaire qui soutenait les solitaires dans les déserts, qui fortifiait les martyrs au milieu des tourmens; ils voyaient dans les mains de Dieu la couronne de gloire qui leur était préparée, et cette vue ranimait leurs efforts.

5. Supposons, ô mon ame ! que Dieu, nous parlant personnellement comme à *Abraham*, nous criât sans cesse, comme à lui : Veillez sur tous vos pas, ame fidèle,

vous ne sauriez en faire un seul sans moi; marchez en ma présence, et soyez parfaite. Quelle attention, quelle vigilance cette idée salutaire ne nous inspirerait-elle pas? Pénétrez-nous, ô mon Dieu! du souvenir *de votre sainte présence*, afin que nous marchions parfaitement sous vos yeux, et que toutes nos actions soient dignes de la couronne immortelle que vous avez promise aux serviteurs parfaits et attentifs, qui marcheront fidèlement dans *votre loi sainte*. Ainsi soit-il.

CHAPITRE III.

Sur l'étude de la Religion.

> *Beati sumus, quia quæ Deo placent manifesta sunt nobis.* Que nous sommes heureux de connaître les volontés de Dieu sur nous! (BARUCH. 4.)

1. *La connaissance de la religion est la plus curieuse de toutes les connaissances.*

Comment le monde a-t-il commencé? comment finira-t-il? L'origine de l'homme et de la femme, de tous les animaux, et de tous les êtres en général; le sort de nos corps, la destinée de nos ames, les récompenses de la vertu, les châtimens du vice? Enfin, que deviendrai-je après la mort? Voilà les questions auxquelles la raison alarmée revient sans cesse, et malgré elle.

J'en demande la solution aux philosophes anciens et modernes; ils n'y répondent pas: je parcours leurs productions; elles me laissent dans les ténèbres les plus

profondes et les plus effrayantes sur tous ces articles.

2. J'ouvre un *simple catéchisme*, j'y trouve toutes les questions résolues de la manière la plus claire. L'origine et la fin du monde, la résurrection des corps, la destinée de nos ames, tout ce qui se passe dans la vie future, dans le ciel, dans le purgatoire et dans les enfers; tout ce qui m'intéresse sur le présent, le passé et le futur; ce que je dois à Dieu comme homme, ce que je dois faire comme pécheur pour obtenir miséricorde; tout ce que Dieu exige de nous dans l'ordre, dans le mariage, dans la maladie même, dans toutes les circonstances et dans tous les états; enfin toutes nos obligations et nos devoirs, nos craintes et nos espérances, tout y est développé de la manière la plus lumineuse. Si l'on eût présenté un catéchisme à un philosophe païen, il l'eût reçu avec les plus grands transports de joie : il l'eût lu avec avidité, il y eût vu toutes les questions qu'il cherchait depuis quatre mille ans, clairement résolues; il l'eût regardé comme le plus précieux de tous les trésors!.... Et nous, qu'en faisons-nous? Nous le renvoyons aux enfans. Après l'enfance, nous n'y pensons plus.

3. *La connaissance de la religion est la plus belle de toutes les connaissances.*

J'examine l'homme au flambeau de la philosophie: j'y vois, ici, un être dégradé,

avili, prenant son origine dans la fange, ou dans l'écume des mers, sous la main d'un aveugle hasard, n'ayant d'autre destinée que l'anéantissement total de son être; là, un être malheureux, plongé sur la terre dans un gouffre de maux, de tribulations et de douleurs, n'ayant d'autre espoir, dans la vie future, quelques vertus qu'il ait pratiquées, que des récompenses purement temporelles comme les Champs-Elysées; et c'est ce que la raison me dit de plus satisfaisant sur l'homme.

4. J'examine l'homme *au flambeau de la religion*, tout s'ennoblit devant mes regards: je le vois sortir, dès l'origine, des mains du Tout-puissant; je vois un être infiniment intelligent qui le pétrit, qui le façonne, qui l'anime de son souffle, qui le forme à son image. Aussitôt qu'il est né, Dieu ne l'abandonne point dans la servitude: il l'élève au-dessus de sa nature, il l'adopte pour son enfant dans le baptême; il le met effectivement à la compagnie de son Fils pour porter sa croix dans ce monde, mais il le destine avec lui à son héritage, il lui promet le plus beau de tous les royaumes. *Au flambeau de la religion* nos maux, nos misères, nos tribulations mêmes deviennent des trésors, puisqu'ils contribuent à augmenter notre couronne.

5. *La connaissance de la religion est la plus importante de toutes les connaissances.*

Car si nous connaissons ce que Dieu de-

mande de nous, et que nous le pratiquions, nous serons éternellement heureux; si, au contraire, nous ne le pratiquons pas, que nous croyions ou non, nous serons précipités dans l'enfer. Notre bonheur ou notre malheur éternel dépendent de cette connaissance.

6. *La connaissance de la religion est la plus curieuse de toutes les connaissances;* elle nous apprend tout ce qui nous intéresse. L'étudions-nous? Nous nous occupons de nouvelles, de frivolités, de sciences humaines, de l'art d'assiéger des villes. Et l'art de prendre le ciel, d'assurer notre bonheur éternel, nous n'en avons pas la plus petite connaissance.

7. *C'est la plus belle de toutes les connaissances.* Elle nous apprend les récompenses sublimes que Dieu nous promet, la grandeur de notre destinée. Méditons-nous ces graces et ces faveurs, si propres à nourrir notre reconnaissance?... Nous nous occupons des moyens d'agrandir notre fortune et de nous enrichir dans ce monde. Le ciel, le plus beau de tous les biens, nous le négligeons.

8. *C'est la plus importante de toutes les connaissances.* Notre bonheur ou notre malheur éternel en dépend. Cherchons-nous à connaître les volontés de Dieu sur nous? Pour obtenir quelques récompenses périssables, nous étudions scrupuleusement les volontés de nos maîtres, nous

cherchons à prévenir jusqu'à leurs désirs; les volontés d'un Dieu, d'où dépend notre sort éternel, nous ne nous en occupons pas!....

9. Revenons de notre aveuglement, ô mon ame! appliquons-nous, non-seulement à connaître *notre religion sainte*, mais à la bien connaître; étudions-en les preuves dans les ouvrages solides et approuvés, aimons à en parler et à nous en entretenir, consultons les hommes éclairés, assistons aux catéchismes et aux instructions, écoutons l'Eglise et ne nous écartons jamais des règles de l'autorité, sans quoi nous nous laisserons emporter par tout vent de doctrine, et nous serons le jouet des flots. Appliquons-nous, non-seulement à bien connaître les preuves de notre religion sainte, mais à en bien saisir l'esprit, sans quoi nous serons perpétuellement exposés à être trompés sur la foi, l'espérance, la charité, la dévotion, l'amour de Dieu et la pratique de tous nos devoirs. Au lieu de véritables vertus nous n'en aurons que de fausses; nous marcherons par des voies trompeuses qui, au lieu de nous conduire à la perfection, aboutiront à notre perte éternelle. O mon Dieu! *la connaissance de votre sainte religion* est la plus curieuse, la plus belle, la plus importante de toutes les connaissances. Si je la possède, je sais tout, puisque je sais me sauver; si je l'ignore, je suis perdu. Ainsi je suis le plus ignorant

de tous les hommes, quelque savant que je sois d'ailleurs sur d'autres objets. Je la mettrai donc à la tête de toutes mes études, puisque c'est d'elle que dépend la connaissance des voies droites ou fausses, des vraies ou des fausses religions, des vrais ou des faux prophètes, des vraies ou des fausses vertus, conséquemment l'unique moyen de parvenir sûrement à l'éternité bienheureuse. Ainsi soit-il.

CHAPITRE IV.

Caractère distinctif de la loi de Jésus-Christ.

Ipsum audite. Écoutez-le. (MATTH. 17.)

1. ET que nous dira-t-il ce divin Maître de la vie spirituelle ? Il nous dira que la porte du Ciel est étroite, qu'il en est très-peu qui la trouvent ; qu'il y a beaucoup d'appelés et peu d'élus ; que le royaume du Ciel souffre violence ; qu'il faut beaucoup de peines, de fatigues et de combats pour y arriver. J'ouvre l'Evangile, partout j'y vois Jésus-Christ charger de malédictions les heureux du siècle. Malheur à vous, riches qui nagez dans l'abondance, parce que vous serez un jour dans la détresse ! Malheur à vous, qui êtes maintenant dans la joie, parce que vous serez un jour dans la douleur ! Partout, au contraire, je le vois combler de bénédictions ceux qui sont dans la tribulation et dans les souffrances. Heureux ceux qui sont maintenant dans

les larmes, parce qu'ils seront un jour dans la consolation! Heureux ceux qui sont actuellement dans la pauvreté, parce qu'ils seront un jour dans l'abondance! Heureux ceux qui souffrent persécution pour la justice, parce que le royaume du Ciel est à eux! Partout il déclare que la voie large, où marche la multitude, est celle de la perdition et de la mort; que le chemin du Ciel est escarpé et hérissé de ronces et d'épines; que ceux qui veulent y marcher à sa suite, sont obligés d'y porter leur croix, et que celui qui ne veut pas s'en charger, renonce, par cela même, à être son disciple; enfin, qu'il ne nous a point placés dans ce monde pour y être heureux, mais pour y acquérir le bonheur.

2. Voilà pourquoi, aussitôt que saint Pierre manifeste le désir de fixer ici-bas sa demeure sur le Thabor, il vient une voix du ciel qui le rappelle aux sublimes leçons de son divin maître. Voilà pourquoi, dans sa transfiguration même, *Moïse et Elie* ne s'entretiennent avec Jésus-Christ que des souffrances qu'il devait endurer dans Jérusalem, avant de parvenir à sa gloire: *Dicebant excessum ejus, quem completurus erat in Jerusalem*; pour nous apprendre que, si Dieu nous accorde quelquefois des momens passagers de consolation et de douceur, dans nos oraisons, ce n'est que comme un motif fait pour nous encourager aux travaux; afin qu'en descendant du Thabor,

pénétrés de la gloire future qui nous attend, nous soyons, selon la belle expression de saint Jean Chrysostôme, comme des lions ardens, embrasés du beau feu de la charité, prêts à tout faire, à tout souffrir, à tout entreprendre et à tout sacrifier, biens, plaisirs, honneurs, et la vie même, si le devoir l'exige, pour acquérir un bonheur, où les félicités de ce monde ne nous conduiront pas.

3. Aussi Jésus-Christ, quand il est venu sur la terre pour nous montrer le chemin du Ciel, quoiqu'il fût le maître de tous les biens et de tous les plaisirs, n'a-t-il voulu marcher devant nous que par la voie des tribulations et des souffrances. Depuis la crèche jusqu'à la croix, c'est vraiment l'homme de douleurs. Aussi, tous les saints, qui ont voulu suivre Jésus-Christ, n'ont pas pris le chemin des plaisirs, mais celui des tribulations et des souffrances. Le jeûne, l'abstinence, la haire, le cilice, la mortification des sens, voilà les grands exemples qu'ils nous ont laissés. On les a chassés, exilés, persécutés, jetés dans les prisons, tourmentés, crucifiés, déchirés avec des peignes de fer. Ils ont tout souffert, non-seulement avec courage, mais avec joie, parce qu'ils savaient que c'est là l'unique moyen d'arriver au Ciel.

4. Il est donc certain que lorsque Dieu nous envoie des tribulations, il nous place dans le chemin du Ciel. Mais s'il nous place

dans le chemin du Ciel, et que nous n'y marchions pas ; si, au lieu d'avancer à la suite de son Fils, nous nous abattons, nous nous abandonnons ; que nous rejetions la croix qu'il nous offre ; que nous la trouvions trop pesante, et que nous nous en déchargions sans cesse ; si nous ne cherchons que les plaisirs et les voluptés de ce monde ; que nous ne prenions que les agrémens de notre état, et que nous en rejetions les charges ; que nous absorbions nos revenus dans la sensualité, et que nous négligions les pauvres : lâches chrétiens, nous ne voulons donc plus suivre notre chef, et dès lors nous renonçons à la gloire du Ciel.

5. Ouvrons donc les yeux, ô mon ame ! et formons-nous de la morale de Jésus-Christ des idées plus justes. Jusqu'ici nous avons marché avec le monde dans la voie large des plaisirs. Je conçois maintenant que, pour me sauver, il faut marcher avec le petit nombre des élus par la voie étroite de la mortification et de la pénitence. Puisque le Ciel est une récompense, il est impossible de l'obtenir sans travaux ; puisque c'est une couronne, impossible de l'acquérir sans combats. Les souffrances sont nécessairement ici-bas le caractère distinctif de la Religion véritable. Fussé-je seul, je la prendrai donc, Seigneur, cette voie que vous nous avez montrée. Je marcherai avec vous sur les ronces et les épines. Tout ce

que j'aurai à souffrir dans mon état, peines, traverses, contradictions, humiliations, je le souffrirai avec vous, dans ce monde, afin de régner éternellement avec vous dans l'autre. *Si sustinebimus, et conregnabimus.* Ainsi soit-il.

CHAPITRE V.

Sur les fausses Religions.

Attendite à falsis prophetis. Prenez garde aux faux prophètes. (MATTH. 7.)

1. POURQUOI cela? parce qu'ils viennent à vous couverts de peaux de brebis. Tout ce qui vous plaît, ils vous le donnent; tout ce qui vous déplaît, ils vous l'ôtent. Il n'y a rien de plus séduisant, ni de plus flatteur. Voulez-vous aller contre la défense du Tout-puissant? ils vous assurent, comme à notre premier père, non-seulement qu'il ne nous en arrivera rien de mal, mais que vous allez être parfaitement heureux. Voulez-vous vous livrer à vos passions? ils en feront autant de divinités: et c'est ainsi que le paganisme se répandit dans tout l'univers. Vous aimez les plaisirs des sens? *Mahomet* vous en accordera tant que vous pourrez vous en procurer dans ce monde et en désirer dans l'autre. Votre épouse vous déplaît? on vous accordera celle que vous préférez. Vous craignez *les austérités?* on les réforme: *la confession?* on la détruit: *la satisfaction?* on vous en dispense: *le Purgatoire?* on l'abolit: *l'Enfer?....*

pourvu que vous croyiez que Jésus-Christ a satisfait pour vous, vous n'y irez pas : liberté entière ! Des biens, des plaisirs, des honneurs, des succès ! sans obstacles et sans difficultés : voilà la doctrine des imposteurs ! tout le monde y court : tout le monde se jette dans leurs bras. Tiennent-ils parole ? il s'en faut beaucoup. Un abîme de maux dans ce monde, un gouffre de feu dans l'autre, en voilà la fin. Prenez-y garde. *Attendite.* Des brigands qui, dans leur caverne, réforment les juges, les supplices et les échafauds, n'en sont pas moins exécutés, quand ils sont pris. Ces imposteurs qui se couvrent ainsi de peaux de brebis, sont intérieurement des loups ravissans, qui finissent par dévorer leurs victimes. *Intrinsecus autem sunt lupi rapaces.*

2. Mais, Seigneur, ils s'annonçent de votre part ! Je le sais ; mais il leur est impossible de montrer *aucune mission.* Mais ils citent des prodiges !... Les magiciens de Pharaon en faisaient aussi. L'antéchrist, à la fin du monde, en fera de si séduisans, que les élus, s'il était possible, y seraient trompés. Mais ce seront de *faux miracles*, qui seront éprouvés *par l'autorité.* Prenez-y garde, ce n'en seront pas moins des imposteurs. *Attendite.*

3. A quelle marque donc les reconnaître? à cela seul qu'ils se couvrent de peaux de brebis, et qu'ils n'annoncent que des choses flatteuses pour les sens. Croire,

d'après l'autorité que j'ai établie, que je pardonnerai aux pécheurs pénitens, voilà ce qu'on appelle : *avoir de la foi.* Mais croire à la rémission des péchés *sans confession;* au Ciel *sans pénitence;* au pardon *sans satisfactions;* au salaire *sans travaux;* à la victoire *sans combats :* ce sont autant d'extravagances réprouvées par le simple bon sens. Partout où cette doctrine sera prêchée, vous y verrez bientôt paraître des troubles, des séditions, des désordres et des agitations, qui feront le malheur du monde; et vous reconnaîtrez aisément à leurs fruits, de quel côté sont les imposteurs. *Ex fructibus eorum cognoscetis eos.*

4. Malheur à ceux qui se livrent légèrement à des doctrines fausses ! Il n'est point de vice contre lequel Jésus-Christ s'élève avec plus de force que contre la crédulité. Qu'on vienne nous dire qu'il n'y a ni Dieu, ni récompenses, ni châtimens dans l'autre monde : ce sont des assertions difficiles à adopter, qui n'ont jamais produit un véritable athée. Mais qu'on nous dise, qu'il existe un Dieu *infiniment bon*, qui nous dispensera de toutes satisfactions, qui veut que nous soyons heureux dans ce monde et dans l'autre; et qu'on masque cette doctrine du nom *de religion*, les esprits crédules et superficiels l'adopteront sans peine.

5. C'est cette perfide crédulité qui perdit notre premier père, qui égara tous les païens, qui perd encore tous les idolâtres,

tous les hérétiques et les Musulmans, qui précipite les hommes dans les enfers, en aussi grande quantité que les feuilles qui tombent des arbres, aux approches des hivers. *Cette fausse foi* est le fléau de la foi, et le renversement absolu de la Religion véritable.

6. Prenons donc garde, ô mon ame ! aux imposteurs, et aux doctrines fausses qui ne sont pas appuyées sur des preuves constatées par le tribunal de Dieu même. On ne saurait faire un outrage plus sanglant à l'Auteur de toute vérité, que de confondre son esprit avec celui du mensonge, son Fils avec les imposteurs, les faux miracles avec les vrais, les faux prophètes avec ses envoyés. Ceux qui nous parlent de sa part ont des caractères si frappans, qu'il est impossible de s'y méprendre. Outre que *leur mission* est toujours accompagnée de miracles certains, publics et légalement constatés, leur langage est absolument différent de celui des faux prophètes. Quand *Jonas* se présente aux Ninivites, il leur annonce que leur ville sera détruite sous quarante jours. Voilà pourquoi ils se hâtent de faire pénitence. Quand les prophètes véritables parlent aux Hébreux, ils leur annoncent de faire pénitence, dans les jeûnes, les austérités et les œuvres satisfactoires : sans quoi ils n'obtiendront pas miséricorde. *Convertimini in jejuniis, planctu, et cinere.* Quand Jésus-Christ en-

voie ses apôtres par tout l'univers, il leur ordonne de prêcher la pénitence, la confession, et les œuvres satisfactoires, sans quoi les péchés ne seront pas remis. Tous ceux qui nous annoncent le Ciel *sans pénitence* et *sans satisfaction*, sont, par cela même, des imposteurs condamnés par l'Eglise et par les lumières de la raison seule.

7. O mon Dieu ! *votre doctrine* est la seule vraie, la seule salutaire, la seule qui produise des fruits de paix, de concorde et de félicité, même dans ce monde. Celle des imposteurs est une source de troubles, de séditions et de calamités. Ce sont des loups ravissans, qui se couvrent de peaux de brebis, pour nous perdre dans ce monde et dans l'autre. Faites-nous la grace de ne jamais prêter l'oreille à leurs discours séducteurs. *Attendite à falsis prophetis, qui veniunt ad vos in vestimentis ovium, intrinsecus autem sunt lupi rapaces.* Ainsi soit-il.

CHAPITRE VI.

Sur la foi douteuse et la véritable.

Nisi signa videritis, non creditis. Si vous ne voyez des prodiges, vous ne croyez pas. (Joann. 4.)

1. Jésus-Christ ne reproche point à ce prince de la synagogue d'exiger des miracles avant que de croire; mais d'avoir encore *une foi douteuse et chancelante*, après tous les miracles qu'il a déjà faits. Il ne trouve pas mauvais qu'on demande des prodiges, mais qu'on en demande perpé-

tuellement de nouveaux, malgré tous ceux qu'il a déjà opérés. *Magister, volumus à te signum videre.*

2. Tout chrétiens que nous sommes, Jésus-Christ ne pourrait-il pas nous faire le même reproche?.... D'après la parole de Jésus-Christ, nous croyons que *le Ciel est la plus sublime de toutes les récompenses*, un bien qui surpasse toutes nos idées et toutes nos conceptions. Mais comment le croyons-nous? est-ce d'une foi aussi ferme et aussi solide que si nous l'eussions vu?... Hélas! si nous avions cette foi, serions-nous aussi tièdes dans nos prières, aussi lâches dans nos résolutions, aussi timides quand il se présente des tribulations, des persécutions et des souffrances?

3. D'après la parole de Jésus-Christ, nous croyons *que l'enfer est un gouffre de feu*, où l'on sera éternellement tourmenté avec les démons....

Mais comment le croyons-nous? est-ce d'une foi aussi ferme et aussi solide que si nous l'eussions vu? Si nous avions cette foi pénétrante, serions-nous tombés aussi souvent dans le péché mortel? le commettrions-nous encore si facilement maintenant?

4. D'après la parole de Jésus-Christ, nous croyons *que le purgatoire est un lieu de supplices*, où il faudra reprendre toutes les peines temporelles que nous aurons omises, et tout le temps que nous aurons

perdu. Mais le croyons-nous aussi fermement que si nous en eussions été témoins? Si nous avions *cette foi*, aurions-nous perdu tant de temps, négligé tant de devoirs? Serions-nous aussi fâchés d'avoir occasion d'acquitter nos peines temporelles dans ce monde?....

5. Nous avons donc la foi; mais c'est *une foi morte*, imparfaite, douteuse et chancelante, comme celle de ce père de l'Evangile. Nous ne croirons parfaitement que lorsque nous verrons. Quand nous verrons le Ciel avec toutes ses beautés, nous regretterons d'avoir fait si peu d'efforts pour l'acquérir; mais il ne sera plus temps. Si nous avons le malheur d'être précipités dans l'enfer, nous croirons fermement à toutes ses horreurs, nous regretterons de n'avoir pas fait plus d'efforts pour l'éviter; et il en sera de même *du purgatoire*.

6. Quand quelqu'un a fait un testament en notre faveur, et que nous en entendons parler, que faisons-nous? Nous commençons par le faire vérifier en justice, sans doute; mais quand il est bien constaté, nous l'emportons chez nous avec joie, nous en étudions tous les termes; nous en annonçons avec transport à notre famille les heureuses dispositions, et nous versons tous ensemble des larmes de tendresse à la vue de la générosité de notre bienfaiteur.

7. Dieu a fait, en notre faveur, le plus

beau de tous les testamens, puisqu'il nous a promis *son royaume*, si nous le servons, et qu'il nous a donné son Fils unique pour victime. Ce testament a été lu, publié, imprimé par tout l'univers, et l'est encore. Se peut-il concevoir qu'il y ait encore des peuples entiers qui ne le connaissent pas; qui ne veulent pas même en entendre parler, et le connaître? que nous-mêmes, qui avons *ce testament* dans les mains, nous n'en connaissions ni les preuves, ni les dispositions? Quand on nous en parle, nous rougissons; quand on l'attaque, nous ne nous mettons pas en peine de le défendre.

8. Notre Religion est tellement prouvée, dit saint Jean, que celui qui n'y croit pas est déjà jugé: *Qui non credit, jam judicatus est.* Tous les miracles véritables qui ont été faits avant Jésus-Christ, annonçaient *le Messie* comme futur; tous ceux qui ont été faits du temps de Jésus-Christ, annonçaient *le Messie* comme présent; tous ceux qui ont été faits depuis Jésus-Christ, annoncent *le Messie* comme venu. Depuis que le monde existe, il n'est pas un seul prodige, une seule prophétie, une seule preuve, qui ne se réunisse sur la tête de Jésus-Christ seul. Jamais on ne trouvera de preuve plus complète. Comment donc se fait-il qu'il y ait encore des religions fausses, que nous-mêmes nous ayons encore des doutes sur notre religion? sinon parce qu'elle gêne nos penchans; et que nous balançons de la suivre.

9. Détruisons en nous *cette foi douteuse et chancelante.* Il y a cette différence entre notre religion et les autres, que plus on approfondit les autres, plus on en découvre *la fausseté ;* plus on étudie la notre, plus on s'assure qu'elle est vraie, et plus l'ame est satisfaite. Etudions-en les preuves, pour nous mettre en état de la défendre et de la bien faire concevoir. Méditons-en l'esprit, afin de nous mettre en état de la réduire en pratique. Pénétrons-nous, tandis qu'il en est temps, de nos fins dernières et des grandes vérités qu'elle renferme, des beautés du Ciel, des horreurs de l'enfer, des peines du purgatoire. Cette foi vive et pénétrante nous animera dans nos combats, nous soutiendra dans nos difficultés, et nous fera marcher avec courage à travers les ronces et les épines de ce monde, vers le bonheur ineffable qui nous attend dans l'éternité. Ainsi soit-il.

CHAPITRE VII.

Du véritable et du faux amour de Dieu.

Si diligitis me, mandata mea servate. Si vous m'aimez, observez mes commandemens.
(JOAN. 14.)

POURQUOI, ô mon ame! à la tête de ses commandemens, Dieu nous fait-il un précepte d'aimer le plus aimable de tous les êtres?.... C'est parce que, tant que nous serons sur la terre, le véritable amour de Dieu sera bien plus difficile à pratiquer qu'on ne le pense.

1. *Aimer Dieu dans ce monde*, ce n'est pas seulement contempler les bienfaits innombrables dont il nous a comblés. *Dans l'ordre de la nature*, le soleil, les astres, toutes les beautés de ce vaste univers, tous les biens dont il est rempli, tout ce que Dieu a fait pour nous-mêmes ; l'excellence de notre nature, notre corps, notre ame, toutes les facultés spirituelles et corporelles dont il nous a doués ; tout cela est admirable, et bien propre à faire naître *l'amour* sensible dans nos cœurs. Rien de plus facile à acquérir que *cette espèce d'amour*.

2. Mais quand il est question de renoncer à ce monde, à ses pompes et à ses œuvres, à ses attraits et à ses plaisirs ; quand il est question de renoncer perpétuellement à son esprit, à ses opinions, à ses volontés et à ses désirs, à son orgueil et à son amour propre, à ses inclinations et à ses penchans; quand il est question de mourir perpétuellement à soi-même : voilà ce qui nous paraît dur, et ce que nous n'aimons pas. Voilà cependant ce qui constitue le véritable amour, et conséquemment ce que Dieu nous ordonne.

3. *Dans l'ordre de la rédemption.* Un Dieu qui quitte le Ciel, qui descend sur la terre, qui y prend un corps, qui souffre la pauvreté, la misère, les opprobres, les humiliations, les soufflets, les mépris et les tourmens, qui marche au Calvaire, chargé de sa croix, et qui y verse jusqu'à

la dernière goutte de son sang pour nous : quoi de plus touchant!... Tout cela est admirable, étonnant, inconcevable, bien propre à exciter en nous l'*amour sensible;* et ce sentiment n'a rien de pénible pour les cœurs.

4. Mais quand il est question de suivre ce Dieu fait homme, de marcher avec lui sur les ronces et les épines, de porter après lui sa croix, de souffrir avec lui les opprobres, les humiliations, les mépris, les outrages et les affronts, de donner sa vie, et de verser avec lui jusqu'à la dernière goutte de notre sang, si le devoir l'exige : voilà ce qui nous paraît dur, ce qui nous rebute, et ce que nous n'aimons pas.... Voilà cependant ce qui constitue *le véritable amour,* et ce qu'il faut faire, sans quoi c'est un amour illusoire. *Si vis diligere, serva mandata.*

5. *Aimer Dieu*, ce n'est pas seulement avoir des ravissemens et des extases, éprouver des consolations et des douceurs dans ses prières, dans ses oraisons et ses communions. Tout cela est doux, agréable et délicieux, très-propre à faire naître *l'amour sensible* dans nos cœurs!.... Mais quand il est question de soutenir les sécheresses, les aridités, les peines, les chagrins, les privations et les afflictions de ce monde, voilà ce qui nous dégoûte, ce qui nous paraît dur, ce que nous n'aimons pas. C'est là cependant ce qui constitue *le vé-*

ritable amour, sans quoi nous n'aimerons jamais. *Si vis diligere, serva mandata.*

6. Il faut donc, dans l'amour de Dieu, distinguer deux choses parfaitement distinctes : *l'amour de Dieu, et ses motifs ; l'amour actif, et l'amour sensible.* Tout ce que Dieu a fait pour nous, soit dans l'ordre de la nature, soit dans l'ordre de la grace, est grand, admirable, touchant, et on ne peut pas plus aisé pour nous, puisque c'est Dieu qui l'a fait, et que ce n'est pas à nous à le faire. Tout ce que nous devons faire pour l'amour de Dieu, au contraire, est dur, pénible, rebutant, exige beaucoup de courage, beaucoup de combats et de travaux.

7. Dans quelque circonstance que nous nous trouvions, *l'amour actif* dépend toujours de nous. Nous sommes toujours les maîtres d'agir, de souffrir, de réprimer notre caractère et de triompher de nos passions, parce que le Ciel nous est toujours offert, et que la grace ne nous manque jamais. *L'amour sensible*, au contraire, l'amour de consolations et de douceurs, n'est point en notre pouvoir ; c'est à Dieu à nous en favoriser, et il ne nous l'accorde ordinairement que lorsque nous sommes convertis, que nous sommes déterminés à souffrir, à travailler, et à faire de grandes choses pour lui.

8. *L'amour actif*, comme le disent les théologiens, nous oblige toujours, et pour

toujours. Il n'est pas un seul instant de la vie où nous ne soyons obligés d'agir, de souffrir, de supporter avec soumission toutes les peines, les traverses, et les difficultés de notre état, toutes les persécutions, et la mort même pour Dieu, si le devoir l'exige. *L'amour sensible*, au contraire, ne nous oblige jamais, puisque c'est une faveur qui ne dépend pas de nous; que Dieu peut nous accorder, ou nous refuser, quand il le juge à propos.

9. Si nous souffrons avec soumission pour l'amour de Dieu, quand nous n'éprouverions ni douceurs, ni consolations intérieures, soyons bien sûrs *que nous aimons*. Si nous ne souffrons pas pour Dieu, tout ce que nous avons à soutenir dans notre état, quand nous aurions des extases, des ravissemens, et de grandes consolations intérieures, *c'est un amour faux et trompeur*, une illusion du démon, qui nous égare, et nous pouvons être bien sûrs que *nous n'aimons pas !...*

10. O mon Dieu, que de monde qui croit *vous aimer*, et qui ne vous aime pas ! Quand nous sommes tranquilles dans nos temples ou dans nos retraites, que nous méditons profondément sur vos sublimes perfections et sur vos bontés infinies, sur tout ce que vous avez fait pour nous dans l'ordre de la nature et de la grace; nous sommes souvent touchés, attendris et pénétrés jusqu'à verser des torrens de larmes. Nous

croyons être au plus haut degré de *l'amour*. Mais lorsque l'occasion se présente d'agir, de vaincre une vivacité, de souffrir une humiliation pour vous, *cet amour sensible* se dément, s'évanouit, et ne se soutient pas. Vous nous aimez, mais nous ne vous aimons pas. Nous avons les plus grands motifs d'agir, et nous n'agissons pas : et nous n'en sommes que plus coupables.

11. Méditons donc, ô mon ame, sur les grandeurs de Dieu, sur ses bontés, et sur ses diverses perfections, sur *son amour ineffable* pour nous. Ces motifs sont très-utiles, et très-propres à exciter *l'amour de Dieu* dans nos cœurs. Mais ne nous en tenons pas là : agissons, souffrons, combattons, pratiquons toutes les vertus chrétiennes. Rendons à Dieu *amour pour amour*. Faisons des choses difficiles pour lui. Observons ses commandemens, si nous voulons *aimer* véritablement dans ce monde, et être aimés éternellement dans l'autre. *Si vis diligere, serva mandata*. Ainsi soit-il.

CHAPITRE VIII.

Sur la vraie et la fausse dévotion.

Hujus vana est religio. La religion de cet homme est fausse. (JACOB. 1.)

1. LE premier symbole de la dévotion véritable est la destruction de notre caractère. Prières, méditations, confessions, et communions, tout doit aboutir à nous rendre conformes avec Jésus-Christ. Et il

est impossible de tendre à cette heureuse conformité, sans nous renoncer nous-mêmes.

2. Voulez-vous savoir, ô mon ame, si vous avez *une vraie dévotion?* Examinez attentivement, si vous êtes morte à votre caractère; morte à votre orgueil, à votre amour propre, à vos impatiences, à vos vivacités, à vos opinions, à vos volontés, et à vos désirs; si vous êtes douce, humble, patiente et charitable comme Jésus-Christ et tous les Saints. Si cela est, dès lors, *votre dévotion est bonne,* et toutes vos pratiques extérieures produiront immanquablement des fruits. Si, au contraire, vous ne mourez pas à votre caractère; que vous soyez toujours vive, colère, impatiente : quand vous porteriez la haire et le cilice, que vous communieriez tous les jours, et que vous feriez les œuvres de piété les plus éclatantes, soyez sûre que *votre piété est fausse*, et que toutes vos pratiques extérieures perdront leur mérite aux yeux du souverain juge.

3. Je sais que notre caractère personnel n'étant, par lui-même, que le résultat inévitable de l'organisation physique de notre corps, cet ennemi personnel subsistera en nous, toute la vie, malgré tous nos combats et tous nos efforts. Mais si, toutes les fois qu'il veut reparaître, nous avons soin de le réprimer, et de le tenir *dans un état de mort*, ces révoltes perpétuelles, qui

seraient des occasions perpétuelles de rechutes, si nous n'y résistions pas, deviendront autant d'occasions de triomphes, par ce renoncement perpétuel de nous-mêmes, et donneront à notre dévotion cette première qualité qu'elle doit avoir, la mortification perpétuelle de notre caractère.

4. Si la destruction de notre caractère doit être la première qualité *d'une bonne dévotion,* l'accomplissement des devoirs de notre état doit être la seconde, et le but ultérieur de tout. Prières, communions, méditations, tout doit aboutir à nous rendre, chacun dans notre état, ce que nous devons être, c'est-à-dire, *bon prêtre, bon magistrat, bon père, bonne mère, bon époux, bon soldat, bon artisan.* Sommes-nous, chacun dans notre état, ce que nous devons être, soyons sûrs que *notre dévotion est bonne.* Sans cela, fissions-nous des prodiges de piété, soyons bien certains *qu'elle est fausse.*

5. Je sais très-bien que, dans quelque état que nous soyons, aussitôt que nous sommes éveillés le matin, le premier mouvement de notre cœur doit être pour Dieu : qu'aussitôt que nous sommes levés, quelque multipliés que soient nos travaux, nous devons les sanctifier par une bonne prière le matin, une bonne prière le soir, et par un retour fréquent vers Dieu dans le cours de la journée : que, si notre

état nous laisse des momens libres, nous ne saurions mieux les employer, qu'en allant tous les jours à l'église, soit pour y faire nos prières, soit pour assister au saint Sacrifice, soit pour nos autres exercices de piété. Quels que soient nos embarras, *nos devoirs envers Dieu* doivent toujours être les premiers de tous nos devoirs. Il faut avoir *de la dévotion*, sans doute; mais ce doit être *la dévotion de notre état*, et cette dévotion doit toujours être réglée *sur notre état*. Jamais elle ne doit nous détourner des devoirs essentiels que *notre état* exige.

6. Parce qu'on est parfaitement tranquille à l'église; qu'on n'y rencontre ni soins, ni travaux, ni embarras, ni aucun désagrément à essuyer, soit de la part d'un époux fâcheux, soit de la part de ses domestiques, ou de ses enfans, il en est, qui comme saint Pierre sur le Thabor, se disent intérieurement à eux-mêmes : Seigneur, nous sommes bien ici : *Domine, bonum est nos hìc esse;* qui, en conséquence y établissent leur demeure, y passent des journées entières, ou du moins des temps considérables; de longues prières, des confessions interminables, quelques austérités de leur choix, beaucoup de pratiques extérieures de religion. Mais aussi, quand ils sont chez eux, beaucoup d'impatiences et de vivacités, beaucoup de négligences dans les devoirs de leur état, parce qu'ils sont

essentiellemment pénibles !...... *Dévotion fausse*, et réprouvée par le souverain Juge; *dévotion* qui ne servira qu'à nous condamner un jour, si nous ne la réformons pas. *Vana est religio.*

7. Voulez-vous savoir finalement si *votre dévotion est bonne?*..... jetez les yeux *sur votre état*, et sur l'intérieur de votre maison : qu'y voyez-vous?... Y a-t-il de l'ordre, de l'arrangement, de la religion, et des mœurs?... Vos dettes sont-elles payées, vos enfans dociles, vos domestiques laborieux? Votre maison est-elle bien tenue? Tout est-il chez vous en bon état? Si cela est, *votre dévotion est bonne.* Si, au contraire, vous apercevez, chez vous, du désordre, du déréglement, des dettes, du libertinage, de l'immoralité dans vos sujets, de l'inconduite dans vos domestiques et vos enfans, quels que soient vos actes de religion, soyez sûr que votre piété est déréglée, et que *votre dévotion est fausse. Vana est religio.*

8. *La piété véritable* est utile à tout, dit saint Paul : *Pietas ad omnia utilis est.* Elle nous rend plus attentifs dans nos prières, plus charitables dans nos discours, plus exacts dans tous nos devoirs. Elle souffre tout, ne se plaint pas, et ne murmure jamais; dit du bien de tout le monde, et ne rend point le mal pour le mal. Elle est douce, patiente, généreuse, modeste dans la prospérité, courageuse dans l'adversité,

toujours affable, toujours égale, toujours gaie, au milieu même de ses peines et de ses travaux.

9. Voilà les caractères de *la vraie piété.* Elle porte à la pratique de toutes les vertus. Si votre piété vous rend triste, chagrin, plaintif, murmurateur, critique, médisant, emporté, vindicatif, insupportable à ceux avec qui vous vivez; si, sous prétexte de fuite du monde, vous fuyez vos occupations, vos enfans, et les embarras de votre état : soyez sûr que c'est *une piété fausse.*

10. Pour que votre dévotion soit solide, il faut qu'ellé aboutisse toujours *à votre état* et à vos devoirs. Si vous faites une bonne prière le matin, ce doit être pour demander à Dieu qu'il daigne bénir les travaux de *votre état.* Si vous avez le temps d'aller à la messe le matin, et d'y faire une bonne communion, ce doit être dans le dessein d'attirer les bénédictions du Seigneur sur les devoirs *de votre état.* Si vous travaillez sur votre caractère, ce doit être dans le dessein de mieux remplir les devoirs *de votre état.* Soit que vous mangiez, que vous buviez, ou que vous vous reposiez, ce doit être dans la vue de vous soutenir dans les travaux *de votre état. Votre état* doit être le but où doit aboutir toute votre dévotion, sans quoi elle est *fausse.*

11. O mon Dieu! je mesurais ma piété sur une foule de pratiques extérieures qui me détournaient des devoirs *de mon état*:

je vois clairement que je me trompais ; je croyais avoir *de la dévotion.* Mais suis-je mort à mon caractère, à mon orgueil, à mes vivacités, à mes autres défauts?..... Je croyais avoir *de la dévotion*, mais mes paroissiens, mes sujets, mes enfans, mes inférieurs, dans quel état sont-ils? Si tout cela est négligé, *ma religion est vaine : Vana est religio.* O mon Dieu! donnez-nous *cette piété* sainte et bien réglée, qui nous rend utiles, et qui nous porte à remplir courageusement tous nos devoirs, soit envers nous, soit envers le prochain, soit envers nous-mêmes, afin que nous puissions mériter et vos bénédictions dans ce monde, et vos récompenses éternelles dans l'autre. Ainsi soit-il.

CHAPITRE IX.

Sur la vraie et la fausse paix.

Pax vobis. Que la paix soit avec vous.
(Luc. 24.)

1. Et quel est le moyen d'avoir cette paix? Jésus-Christ nous l'enseigne immédiatement. Ne souffrez jamais que le trouble s'empare de votre cœur. *Non turbetur cor vestrum.* Ce n'est pas ainsi que le monde donne la paix, dit Jésus-Christ dans l'Evangile; ce n'est pas ainsi que nous cherchons à nous la procurer nous-mêmes. Que faisons-nous ordinairement pour avoir la paix? Nous voulons vaincre les autres, les dompter, les corriger, les obliger de se sou-

mettre à nos opinions, à nos volontés, et à nos désirs; nous soutenons même qu'ils y sont tenus par religion, sans penser que la religion nous oblige avant tout à nous réprimer nous-mêmes.

2. S'ils ne se soumettent pas, nous murmurons, nous nous impatientons, nous nous irritons, nous leur disons des choses dures qui les provoquent à nous en répondre. De là les querelles, les disputes, les divisions, les injures, les haines, les animosités, les troubles, les dissentions. Nous cherchions la paix, et nous ne trouvons *que la guerre;* pourquoi cela?... Parce que nous suivons le procédé du monde, et que Jésus-Christ ne donne pas la paix comme le monde. *Non quomodò mundus dat, ego do vobis.*

3. Voulez-vous avoir *cette paix intérieure,* cette paix solide, cette paix que le monde ne donne pas? écoutez Jésus-Christ; prenez une marche toute contraire. Quelque chose que fassent les autres, si vous n'êtes pas chargé de leur conduite, laissez-les faire, dire et penser comme ils le voudront. Dans les choses permises, cédez-leur en tout, ne les contrariez en rien, et vous aurez *la paix.* Si vous êtes chargé de leur conduite, écoutez-les avec bonté, reprenez-les avec douceur, corrigez-les avec patience : ne souffrez jamais que l'humeur, l'impatience, la vivacité s'emparent de votre cœur : *Non turbetur cor vestrum.* Si l'on vous méprise,

contenez-vous, réjouissez-vous; souffrez tout de la part des autres; tâchez qu'on ne souffre jamais de vous. Ne vous fâchez, ne vous plaignez, ne vous irritez jamais: *Non turbetur cor vestrum.*

4. C'est là le moyen que Jésus-Christ nous indique pour avoir *la paix.* Est-ce celui que nous prenons? Ne sommes-nous pas perpétuellement occupés de critiquer, de reprendre, de blâmer, de censurer la conduite des autres, de vouloir corriger, même ceux dont nous ne sommes pas chargés? Ceux dont nous sommes chargés, les reprenons-nous avec bonté, les attendons-nous avec patience, ne leur parlons-nous pas avec dureté, avec vivacité, et avec humeur? Si cela est, ne soyons pas surpris si nous ne sommes *en paix* ni avec Dieu, ni avec le prochain, ni avec nous-mêmes.

5. O mon Dieu, le moyen que vous nous enseignez est dur pour la nature, mais il est bien doux dans ses effets; et c'est d'ailleurs le moyen unique qui puisse réussir. Je ne suis le maître ni du cœur, ni de l'esprit, ni des opinions, ni des volontés des autres; mais je suis le maître de moi-même. Il ne dépend pas de moi de corriger à mon gré les défauts des autres; mais je peux toujours corriger les miens. Ce n'est pas des autres, mais de moi dont je répondrai au tribunal de l'Etre suprême. Sagesse éternelle, je le prendrai ce moyen que le

monde ne connaît pas, et que je ne connaissais pas assez jusqu'ici, puisque je ne le pratiquais pas. Je me vaincrai moi-même, je renoncerai perpétuellement à mes volontés et à mes désirs. Je ne souffrirai jamais que l'humeur et l'impatience troublent mon cœur. Je conserverai *la paix* dans mon ame en ce monde, afin de jouir avec vous de *cette paix éternelle* que vous nons avez acquise par vos combats. *Non turbetur cor vestrum.* Ainsi soit-il.

CHAPITRE X.

Sur le vrai et le faux pardon des injures.

Serve nequam, omne debitum dimisi tibi. Méchant serviteur, je vous ai remis toute votre dette.
(MATTH. 18.)

Quand quelqu'un nous a manqué, et qu'on nous engage à lui pardonner, que disons-nous ?

1. *Sa faute est trop grande*, dit-on : il m'a manqué trop essentiellement!..... *Sa faute est trop grande ?*... Mais quand vous avez offensé Dieu mortellement, l'injure n'est-elle pas mille fois plus grande ? Cependant Dieu nous pardonne.

2. *Il faut*, ajoute-t-on, *tenir son rang*, et savoir se faire respecter. — *Il faut savoir tenir son rang ?*..... Mais Dieu n'est-il pas infiniment plus grand que vous ?..... En quoi fait-il consister sa grandeur ?..... A pardonner et à faire grâce.

3. *Si c'était la première fois, à la bonne*

heure; mais il m'a tant manqué, que je ne puis le revoir. Hélas! ô mon ame, combien de fois Dieu vous a-t-il déjà pardonné? des milliers de fois; cependant, toutes les fois que vous venez vous jeter à ses pieds, il est toujours prêt à le faire.

4. *Toute autre chose, volontiers;* mais cet outrage m'a été si sensible; cela est plus fort que moi! — Hélas! ô mon ame, si Dieu nous en disait autant!.... Tous vos autres péchés, je vous les pardonne; mais pour celui-ci, vous irez en enfer: où en serions-nous?..... Est-ce ainsi qu'il en agit à notre égard?...Il nous pardonne tout noblement, généralement, et sans réserve. *Omne debitum.*

5. *Toute autre personne*, je lui pardonnerais; mais c'est un homme qui me doit tout, que j'avais comblé de bienfaits! — Hélas! ô mon ame, que ne devons-nous pas à Dieu? la vie, l'existence, tout ce que nous avons et tout ce que nous sommes.

6. *C'est lui qui m'a manqué*, ainsi c'est à lui à faire les premières démarches. — Hélas! ô mon ame, qui a manqué à Dieu? n'est-ce pas nous?... cependant quand nous ne revenons pas, c'est Dieu, tout Dieu qu'il est, qui fait les premières démarches, et qui nous fait inviter à revenir à lui par ses ministres.

7. *Eh bien! soit*, dit-on, *je lui pardonne*, mais je ne le reverrai de la vie! — Hélas! ô mon ame, si Dieu en faisait autant! s'il

nous disait : Je vous pardonne, mais vous n'entrerez jamais dans mon royaume !...

8. *Qu'il reste en paix*, ajoute-t-on, je ne lui veux point du mal ! — Hélas, ô mon ame, quand Dieu vous a pardonné, se contente-t-il de ne pas nous faire de mal ? Il nous invite, nous reçoit, et nous fait asseoir à sa table ; il nous y sert les mets les plus splendides et les plus délicieux ; il veut que tous ses amis, tous ses voisins, que les Anges et les hommes, que le ciel et la terre se réjouissent avec lui de notre retour.

9. Imitez donc votre Père céleste, nous dit aujourd'hui Jésus-Christ dans l'Evangile. Quand quelqu'un vous a manqué, à moins qu'il ne vous soit ordonné de le fuir, allez promptement le trouver. Pardonnez promptement, généreusement, totalement, et sans réserve ; si vous ne le faites pas, prenez garde au reproche sanglant du Père de famille : Méchant serviteur, je vous ai remis toute votre dette : *Omne debitum dimisi tibi.* Ne fallait-il pas aussi avoir pitié de votre frère, comme j'avais eu pitié de vous ? Allez, maudits, au feu éternel. Toutes les fois que vous avez récité le *Pater*, vous avez prononcé votre sentence, puisque vous m'avez prié de vous pardonner comme vous pardonniez aux autres. C'est ainsi, ajoute Jésus-Christ, dans cet évangile, que mon Père vous traitera, si vous ne pardonnez pas de tout votre cœur à ceux qui vous ont offensés. *Sic faciet Pater meus cœlestis*,

si non remiseritis fratri vestro de cordibus vestris. O mon Dieu, faites-nous la grace d'éviter cette terrible sentence. Ainsi soit-il.

CHAPITRE XI.

Sur les vraies et les fausses inquiétudes.

Nolite solliciti esse in crastinum. N'ayez pas de vaines inquiétudes sur le lendemain.
(MATTH. 6.)

1. IL est clair, ô mon ame, que Jésus-Christ, dans cet évangile, ne nous défend pas cette inquiétude journalière par laquelle nous nous appliquons à travailler, remplir nos devoirs, éviter le péché, régler nos dépenses, mettre de l'ordre dans nos affaires, afin d'avoir, au besoin, de quoi prévenir la misère, établir nos enfans, secourir les pauvres, nous sustenter dans la vieillesse, dans la maladie, et fournir aux besoins ordinaires qu'il est de la prudence de prévoir. Celui qui dissiperait dans l'oiveté et la dépense ce que ses pères lui ont amassé, sous le prétexte qu'il ne s'embarrasse pas du lendemain, renverserait absolument l'esprit de l'évangile, et se rendrait digne de tous les châtimens dont Dieu menace les hommes oisifs. Lorsque Jésus-Christ nous ordonne, dans cette divine instruction, de chercher, avant tout, le *royaume de Dieu* et sa justice, il nous défend, par cela même, de compter, ni sur sa providence, ni sur le secours des autres, si nous ne commençons pas par faire, cha-

que jour, tout ce qui dépend de nous pour subvenir à nos propres besoins.

2. C'est cette sollicitude journalière, et d'obligation rigoureuse pour chacun de nous, qu'il appelle *la peine*, le travail, la malice de chaque jour, le seul moyen légitime qu'il nous a donné d'acquérir des biens, de prévenir la misère, et de pourvoir à nos besoins futurs. Mais quand nous avons fait tout ce qui est en nous pour remplir nos devoirs journaliers, il nous dit que ce soin nous suffit, que *toutes nos vaines inquiétudes* sur l'avenir, loin de nous avancer à rien, ne font qu'outrager la Providence qui peut, elle seule, suppléer à ce que nous ne pouvons pas. *Sufficit diei malitia sua.*

3. Il est donc, d'après Jésus-Christ luimême, *une inquiétude de l'avenir* très-légitime, et une autre qui ne l'est pas. *La crainte légitime de l'avenir* est celle qui nous porte à remplir nos devoirs actuels, et *la crainte illégitime* est celle qui nous en détourne. Si nous ne remplissons pas nos devoirs journaliers, outre les châtimens de la vie future, il doit en résulter, dès ce monde, des dettes, des injustices, des poursuites, des disettes, le dérangement dans nos affaires, la ruine de nos enfans, et une foule d'autres calamités qu'il nous est ordonné de prévenir par une conduite plus réglée. Si au contraire nous remplissons fidèlement nos devoirs journaliers, la mi-

sère, les calamités, la mort même, et tous les maux temporels de ce monde en général ne doivent jamais nous intimider, parce que *le royaume de Dieu* vaut mieux que toutes les promesses de ce monde.

4. Si nous ne remplissons pas nos devoirs journaliers, nous méritons tous les maux qui doivent s'ensuivre ; si nous les remplissons, c'est à Dieu à faire le reste, nous n'y pouvons rien. *Toutes nos vaines inquiétudes* sur le lendemain : *Que mangerons-nous? que boirons-nous?* ne conviennent qu'à des païens, qui n'adorent que des dieux impuissans. En faisant chaque jour ce qui dépend de nous, qu'avons-nous à craindre? Que notre Père céleste ne voie pas nos besoins? c'est attaquer ses connaissances. *Pater vester cœlestis scit, quia his omnibus indigetis.* Qu'il ne puisse pas venir à notre secours? c'est attaquer sa toute-puissance. Celui qui nourrit les oiseaux du ciel qui ne travaillent pas, ne laissera pas manquer ceux qui travaillent. *Quantò magìs vos pluris estis illis?*

5. Mais enfin si l'on enlève tous nos biens, toutes nos ressources, qu'on ne nous laisse pas même les moyens de travailler, que deviendrons-nous, où ironsnous?... Sous le soleil, et c'est Dieu qui le tient dans ses mains. S'il le fait lever sur ceux même qui l'outragent, comment abandonnera-t-il ceux qui sacrifient tout pour lui rester fidèles? Craignons le péché,

cherchons avant tout *le royaume de Dieu et sa justice*, et soyons sûrs que le reste nous sera ajouté par surcroît. *Quærite primùm regnum Dei, et justitiam ejus : et cætera adjicientur vobis.*

6. Ah! Seigneur, puisqu'avec toutes mes inquiétudes sur le lendemain, je ne saurais ni faire croître un grain de blé, ni ajouter à ma taille la hauteur d'une coudée, que je n'ai que l'instant présent qui soit à moi, je me bornerai *à la sollicitude indispensable de chaque jour*, et je déposerai toutes les autres. Je n'aurai plus d'autre crainte que celle de vous offenser, d'autre inquiétude que celle de ne pas remplir mes devoirs journaliers : *Sufficit diei malitia sua.* Quand j'aurai rempli fidèlement ma tâche journalière, la crainte des besoins, des tourmens, et de la mort même, ne m'ébranleront plus; une *sainte confiance* en vous, voilà le seul moyen de conserver *la paix* de la conscience dans ce monde, et d'assurer son repos éternel dans l'autre. Ainsi soit-il.

CHAPITRE XII.

Comment le riche peut se sauver, et quand il lui est impossible de le faire.

Apud homines impossibile est, sed non apud Deum. En se conduisant selon le monde, il est impossible au riche de se sauver ; mais il ne l'est pas, en se conduisant selon son Dieu. (MARC. 10.)

1. TOUTES les fois que nous entendons Jésus-Christ prononcer dans l'évangile :

qu'il est aussi difficile à un riche d'entrer dans le ciel qu'à un gros càble de passer par le trou d'une aiguille, nous sommes tentés de nous écrier avec la frayeur des Apôtres : Qui donc pourra être sauvé ? Jésus-Christ ne se contente pas de répondre qu'il y a une manière de rendre la chose possible, il nous en donne le moyen par ses exemples. C'est de dégrossir le câble.

2. Quand on lui présente cinq pains et deux poissons, dans le désert, que fait-il ? 1° Il les bénit, et en rend graces à son père ; 2° Il en fait distribuer aux assistans jusqu'à ce qu'ils soient rassasiés ; 3° Ce n'est que lorsqu'ils sont pleinement rassasiés, qu'il fait recueillir le reste pour lui et ses Apôtres, et l'on en ramasse douze corbeilles. Suivons, ô mon ame! ces trois opérations ; nous y trouverons la règle de tous les devoirs du riche, et la condamnation de toutes ses erreurs.

3. La principale erreur du riche est de croire qu'il est le maître exclusif de ses revenus, et c'est une fausseté palpable. 1° Ce n'est point lui qui fait tourner le soleil et mûrir les moissons. Du côté de la production, il est visible qu'il tient tous ses biens de l'Etre suprême, qu'ainsi il en doit la première partie à son culte. 2° Du côté du travail, il est évident qu'il tient la plus grande partie de ses revenus des pauvres ; que ce sont eux qui cultivent ses terres, et lui fabriquent des vêtemens :

qu'ainsi, à l'exemple de Jésus-Christ, il ne saurait y toucher avant d'avoir pourvu à leurs nécessités. 3° Quand le riche a rempli ces deux charges, il peut faire recueillir le reste pour lui et le faire servir sur sa table. Mais, à l'exemple de Jésus-Christ, il ne saurait encore y toucher sans bénir l'Etre suprême et lui en rendre graces.

4. Or, est-ce là l'ordre que nous suivons dans l'emploi de nos revenus? 1° *Pour la charge du culte*, où en sommes-nous?... Plus de colléges, ni de séminaires, ni de fonds pour les églises : conséquemment plus de prêtres, plus de pasteurs, plus d'instruction, plus de religion, plus de mœurs; les peuples dans un déréglement affreux! 2° *Pour la charge de l'aumône*, y pensons-nous? les pauvres sans pain, sans ressource, sans vêtemens, sans secours dans leurs maladies et leurs infirmités, dans un état déplorable de mendicité et de misère. 3° *Pour ce qui nous reste sur nos tables*, plus de *benedicite* ni de graces, un oubli absolu de tous nos devoirs. Passons aux distributions.

5. Avant la distribution des cinq pains, que fait Jésus-Christ? 1° Arrivé sur une montagne, c'est de là qu'il porte ses regards sur la multitude, là qu'il demande à ses Apôtres ce qu'ils ont à donner, qu'il s'assure du nombre et des besoins de ceux qui le suivent dans le désert. Bel exemple *de la vigilance d'un riche!* Placé par la pro-

vidence à la tête de l'administration de ses biens, c'est à lui à veiller perpétuellement sur les nécessités des peuples, à s'informer scrupuleusement de leur état et de leurs besoins, pour ne les pas laisser manquer du nécessaire. 2° A qui Jésus-Christ fait-il ses informations?..... *C'est à ses Apôtres*, et c'est aussi à eux qu'il confie ses distributions ; autre règle de conduite *pour le riche*. Etablis à la tête des paroisses pour veiller sur tous les détails, ce fut *aux ministres* et aux pasteurs de l'Eglise, que les Fidèles remirent, dans tous les temps, le soin de distribuer leurs libéralités. 3° A mesure que les Apôtres distribuaient, les pains se multipliaient dans leurs mains ; et c'est aussi ce qui résulte ordinairement des bonnes distributions. Partout où il y a *des pasteurs vigilans*, chargés de subvenir à tout, les peuples sont instruits, dociles, respectueux ; les pauvres sont forts, robustes, laborieux, les manufactures florissantes, la population nombreuse ; les terres, parfaitement cultivées, produisent au centuple, et *les riches* sont plus opulens après les distributions qu'ils ne l'étaient auparavant. Mais pour cela il faut, d'après les leçons de Jésus-Christ, que nous ne récoltions qu'après avoir semé, que nous ne gardions pour nous que ce qui reste après avoir acquitté les charges ; au lieu que nous, nous prenons tout pour nous-mêmes, nous absorbons tout en luxe

et en prodigalités avant de penser à remplir nos devoirs; et par-là, *comme le gros câble* de l'évangile, nous nous mettons dans l'impossibilité absolue de passer par la porte du ciel.

6. Instruits par de si grands exemples, ouvrons enfin les yeux sur nos véritables intérêts, ô mon ame! Observons qu'avant tout, Jésus-Christ commence par fonder l'église et se donner des Apôtres. A l'exemple de Jésus-Christ, si nous voulons réussir, commençons par fonder des églises et rétablir partout *des prêtres et des pasteurs;* que Dieu et son culte soient avant tout, parce que c'est là la charge indispensable qui doit précéder toutes les autres charges. 2° Quand il y aura *des prêtres et des pasteurs* partout, chargeons-les du soin de pourvoir à tous les besoins spirituels et corporels des peuples: comme Jésus-Christ et les premiers fidèles, fournissons, par leurs mains, à toutes les nécessités. 3° Ne nous mettons à table que lorsque nous sommes bien sûrs que ces deux charges sont fidèlement acquittées. Alors, quelque considérables que soient nos revenus, soyons certains que nous serons toujours en état d'*entrer dans le ciel*, que tout ce qui nous restera sera légitimement à nous, et que ce qui nous paraît *impossible* selon le monde, devient *très-possible* quand on se conduit selon Dieu : *Quod impossibile est apud homines, possibile est apud Deum.* Ainsi soit-il.

CHAPITRE XIII.

Sur l'humilité véritable.

Qui se humiliat exaltabitur. Celui qui s'humilie sera élevé. (Luc. 14.)

1. Voulez-vous faire des progrès dans la perfection? Travaillez à former en vous *l'humilité*. C'est la base et le fondement de toutes les vertus, ou plutôt, il n'y a point de vertu sans elle.

2. *Regardez-vous comme incapable de tout bien, et vous ne vous enogueillirez jamais.* Car quel serait le sujet de votre orgueil? Votre esprit, vos talens, vos forces, votre santé, vos biens, vos succès, etc...? Mais qui vous a donné tout cela? Est-ce vous?.... Si vous n'avez rien que vous ne l'ayez reçu, pourquoi donc vous enorgueillissez-vous?... Ah! Seigneur, si ma main se porte à l'ouvrage, que mes pieds me servent à marcher, c'est vous qui les soutenez; si je mange un morceau de pain, que je respire une bulle d'air, c'est vous qui me les fournissez. Où trouverais-je de quoi fonder *ma vanité*, si mon incapacité m'était bien connue?...

3. *Regardez-vous comme coupable de tout mal, et vous ne vous estimerez jamais.* Considérez l'abîme immense de désordres où vous vous êtes plongé dans votre vie passée : ces débauches, ces excès, ces mensonges, ces médisances, ces horreurs, qui vous ont attiré tant de pénitences à faire.

Regardez encore votre état actuel : ces légèretés, ces distractions, cette froideur, cette facilité à vous impatienter et à vous mettre en colère, ce penchant violent pour l'entêtement et les emportemens. Considérez ensute ce que vous blâmez chez les autres : des vices involontaires, des défauts purement corporels, tandis que vous en avez tant de spirituels... Ah ! Seigneur, je vois *une paille* dans l'œil de mon prochain, et je n'aperçois pas *une poutre* qui est dans le mien. Je ne trouve dans mon fond que le péché, la misère, et la mort : et je m'estime !

4. *Regardez-vous comme indigne de tout bien, et vous ne vous plaindrez jamais.* Car de quoi vous plaindriez-vous ? d'avoir perdu vos biens, la santé, les honneurs, l'estime du monde, vos forces, vos dignités ?... Qui vous avait donné tout cela ? Est-ce vous ?... Dieu me l'avait donné, dit Job, il me l'a ôté : qu'ai-je à dire ? D'ailleurs quel usage faisais-je de tous ces dons ?... Je voudrais les recouvrer ; mais en suis-je digne ? Ah ! Seigneur, j'abusais de vos bienfaits : je n'ai que trop mérité de les perdre !

5. *Regardez-vous comme digne de tout mal, et vous ne vous abattrez jamais.* Car qui vous attriste et vous abat ? les maladies, les revers, les persécutions, les adversités, les souffrances : mais ne les méritez-vous pas ? Considérez la masse énorme de péchés dont vous vous êtes rendu cou-

pable. Vous avez cent fois mérité l'enfer!... Dieu a changé la peine infinie en *une peine temporelle* inévitable. Remerciez-le de vous avoir épargné, par sa mort, des châtimens aussi terribles.

6. *Une personne vraiment humble* est toujours modeste dans la prospérité. Quelque bien qui lui arrive, elle sait qu'il lui vient de Dieu ; qu'ainsi, il est toujours maître de le reprendre.

Une personne vraiment humble est toujours forte dans l'adversité. Quand tous les flots de la tribulation passeraient sur sa tête, elle sait qu'ils lui sont utiles pour l'éternité, elle les supporte avec patience.

Une personne vraiment humble ne méprise jamais les autres, et regarde leurs défauts comme infiniment moindres que les siens : elle est douce, honnête, charitable, prévenante dans les sociétés.

Une personne vraiment humble ne croit jamais remplir assez bien ses devoirs. Si elle est dans le sacerdoce, elle travaille avec zèle ; dans la magistrature, elle juge avec équité ; dans le militaire, elle se bat avec courage. *L'humilité* est la mère de toutes les vertus.

7. *Une personne vraiment humble* prie avec ferveur, parce qu'elle connaît tout le fond de sa misère, se confesse avec douleur, parce qu'elle sent l'énormité de ses fautes. Comme le Publicain, prosternée à la porte du Temple, elle crie : Seigneur,

pardonnez-moi, parce que je suis un pécheur. Comme les Israélites captifs à Babylone, elle répète sans cesse, en se frappant la poitrine : Seigneur, nous avons bien mérité tous les maux que nous souffrons. Comme Jésus-Christ sur le mont des Oliviers, elle s'anéantit devant son père, et se regarde comme un ver de terre, que tout le monde devrait fouler aux pieds. Connaissant sa faiblesse et son impuissance, elle appelle le Ciel à son secours ; et Dieu, qu'elle croit bien loin, tourne autour d'elle, et la couvre de ses ailes avec une sainte inquiétude.

8. Donnez-nous, Seigneur, cette vertu qui a fait tant de Saints. Donnez-nous *l'humilité*, cette base nécessaire de la perfection qui a fait la vertu favorite de votre Fils, qui peut seule donner du prix à toutes nos vertus et nous mériter la vie éternelle. Ainsi soit-il.

CHAPITRE XIV.

Sur l'Orgueil.

Qui se exaltat humiliabitur. Celui qui s'élève sera abaissé. (Luc. 14.)

L'Orgueil est le vice opposé *à l'humilité*, vice qui a perdu le premier homme, et infecté sa postérité tout entière. De même que *l'humilité* vient de la connaissance de notre misère, *l'orgueil* vient de ce que nous ne la connaissons pas. C'est un aveuglement de l'esprit, d'où résulte l'enflure

du cœur, qui grossit à nos yeux les défauts d'autrui, et qui fait que nous ne voyons pas les nôtres.

1. *L'homme orgueilleux*, loin de voir ses défauts, ne voit en lui que des vertus. Comme le Pharisien orgueilleux, il porte *sa vanité* partout, même dans ses prières, et jusqu'au pied des autels. Seigneur, dit-il à Dieu, je vous rends grace de ce que je ne suis pas comme le reste des hommes, injuste, avare, ravisseur. Observez *cette vanité :* Je ne suis pas comme le reste des hommes. Les autres sont injustes, avares, ravisseurs, et moi je ne le suis pas, ou plutôt il n'y a que moi seul qui ne le suis pas. Tous, sans excepter même ce Publicain, sont injustes. Il n'y a d'excepté que moi seul. Quelles ténèbres !

2. Parlez-lui *de ses péchés*, il ne les aperçoit pas ; *de ses défauts*, ce sont presque des vertus. Il est vif, mais il est bon, un instant après, il n'y paraît plus. *De ses violences et de ses emportemens ?...* ce sont les autres qui en sont la cause, parce qu'ils sont insupportables. Attaquez-le de toutes les manières, jamais vous ne le ferez convenir de ses torts, parce qu'effectivement il ne les voit pas, et qu'il ne croit pas en avoir.

3. Malheureux que vous êtes ! le plus juste tombe sept fois par jour, et vous, vous ne tombez jamais !... Il n'y a point *de petits péchés*, puisqu'ils outragent tous

une majesté suprême : et les vôtres ne sont rien !... Point *de petits défauts*, si nous ne les réprimons pas, puisqu'ils nous conduisent à l'abîme : et vous, vous ne craignez rien !

4. Que dites-vous donc de vous même, et quelle idée en avez-vous?... *Quid dicis de te ipso?....* Ah ! je jeûne deux fois la semaine, je donne la dîme de ce que je possède... Tandis qu'il ne voit que *du mal* chez les autres, l'orgueilleux n'aperçoit que *du bien* chez lui. Ecoutez-le parler de lui-même : il a plus d'esprit, de talens, de bravoure, de générosité et de dextérité que les autres ; un meilleur cœur, des sentimens plus nobles et plus élevés. Dans tout, il parle, travaille, et s'y prend beaucoup mieux. Auprès de lui, les autres ne sont rien. *Non sum sicut cœteri hominum.* Tenace dans ses volontés, entêté dans ses opinions, impérieux dans ses prétentions, plein de confiance en lui-même, dites-lui, comme le serpent au premier homme, qu'il sera bientôt aussi grand et aussi savant que Dieu même, il le croira.

5. Dieu déteste *l'homme orgueilleux*, dit l'Écriture, parce que *l'orgueil* est la source de tous les vices, et le *fléau* de toutes les vertus. L'homme orgueilleux, qui ne voit que des défauts chez les autres, en est perpétuellement occupé. Il est critique, médisant, colère, impatient, dur, fougueux, fier, insupportable.

Ne voyant aucun défaut chez lui, il ne saurait s'en corriger : aussi ne s'en corrige-t-il pas. Ne connaissant aucun de ses péchés, il ne saurait ni s'en repentir, ni s'en confesser : aussi ne s'en confesse-t-il pas. S'attribuant à lui-même *tout le bien* qu'il fait, il ne peut ni prier, ni demander, ni rendre graces : aussi ne prie-t-il pas. Il ravit à Dieu toute la gloire qui lui est due. *L'orgueil* enfante l'impiété, l'erreur, l'hérésie, le mensonge, l'impatience, l'endurcissement, la hauteur, la cruauté, le désordre, et tous les monstres de l'univers. C'est un vent brûlant qui dessèche les plus beaux fruits, et frappe de stérilité les arbres eux-mêmes.

6. Fuyons *l'orgueil*, ô mon ame, arrachons de notre cœur jusqu'aux plus petites racines de ce vice odieux qui a infecté toute la masse du genre humain. Corrigeons nos propres défauts, et supportons ceux des autres avec une extrême patience. Quand nous sommes obligés de les reprendre, employons en même temps et la fermeté et la douceur. Si nous voulons tendre à la perfection, connaissons le *fond de notre misère*, notre penchant pour le mal, notre incapacité absolue pour le bien. Alors, loin de concevoir *de l'orgueil* de nous-mêmes, nous en aurons le plus souverain mépris. Nous formerons dans nos cœurs *l'humilité*, cette vertu sans laquelle il ne peut y avoir que *de fausses vertus*. Ainsi soit-il.

CHAPITRE XV.

Sur la volonté personnelle, et son opposition avec celle de Dieu.

Non mea voluntas, sed tua fiat. Que votre volonté soit faite, et non pas la mienne. (Luc. 22.)

Voulez-vous être heureuse et vivre en paix, ô mon ame ! travaillez perpétuellement et sans relâche à sacrifier vos opinions et à mourir *à vos volontés.*

1. *La volonté propre* est le plus redoutable de nos ennemis, parce qu'elle est diamétralement opposée à la volonté de Dieu. *Si vous suivez vos volontés personnelles*, que voudrez-vous?... Des biens, des honneurs, des éloges, des plaisirs, des voluptés : et c'est précisément ce que Dieu ne veut pas... *Si vous suivez vos volontés personnelles*, qu'est-ce que vous ne voudrez pas?... Des mépris, des humiliations, des croix et des souffrances : et c'est précisément ce que Dieu veut, ce qui nous est absolument nécessaire pour aller au Ciel... *La volonté propre* est essentiellement mauvaise, essentiellement déréglée, essentiellement portée au péché : voilà pourquoi Dieu a exigé que nous y renoncions ; et nous y avons effectivement renoncé dès l'instant de notre baptême, puisqu'en renonçant à Satan, à ses pompes et à ses œuvres, nous renonçons précisément à tout ce qui flatte nos sens, conséquemment *à la volonté propre.*

2. *La volonté propre* est le plus redoutable de tous nos ennemis, parce que c'est le plus acharné, le plus opiniâtre et le plus difficile à détruire. Vous voyez des personnes qui se piquent *de piété* et de religion, qui passent des temps considérables dans nos temples, qui fréquentent souvent les sacremens, qui font des neuvaines, qui pratiquent même des jeûnes et des austérités, qui, de retour à la maison, sont entêtées, volontaires, attachées à leur sens, qui ne sauraient sacrifier *leurs volontés* et leurs opinions, et qui, par-là, perdent tout le fruit de leurs bonnes œuvres. Vous faites beaucoup de prières, de grandes aumônes, de grandes austérités, disait Dieu à son peuple par son prophète, mais *votre volonté* se retrouve toujours au milieu de vos jeûnes: *In jejuniis vestris invenitur voluntas vestra.* Voilà pourquoi vos jeûnes me sont odieux, vos sacrifices me sont abominables..... *La volonté propre* naquit avec nous ; elle se manifesta dès notre plus tendre enfance; elle se trouve dans toutes nos œuvres, il faudra la combattre jusqu'au dernier soupir.

3. *La volonté propre* est le plus redoutable de tous nos ennemis, parce qu'elle est terrible dans les effets. Qu'est-ce qui nous jette tous les jours dans l'abîme du péché? C'est *la volonté propre.* Qu'est-ce qui nous y retient? C'est *la volonté propre.* Qu'est-ce qui nous entretient dans nos mauvaises habitudes? *La volonté propre.* Si

nous faisions *la volonté de Dieu*, nous n'y resterions pas. Qu'est-ce qui détourne tous les hommes du Ciel, qui les précipite par millions dans le fond des enfers, qui jette le trouble et les dissentions dans les ménages ? *La volonté propre.* Si nous savions la sacrifier, tout cela n'arriverait pas. Les haines, les inimitiés, les querelles, les disputes, les divisions, les guerres, les procès, les révolutions mêmes, avec tous leurs crimes et toutes leurs horreurs, tous les maux qui existent dans ce monde et dans l'autre, tout cela est l'effet *de la volonté propre.* Si vous voulez suivre *vos volontés personnelles*, vous serez perpétuellement en guerre, non-seulement avec Dieu, mais avec tous vos semblables. Renoncez *à vos volontés*, vous vivrez en paix.

4. Mais, dit-on, ne suis-je pas maintenant d'un âge où il m'est permis de faire *mes volontés !*..... Hélas ! ô mon ame ! si nous avions de la raison, nous dirions, au contraire : Est-il permis qu'à mon âge j'aie encore *des volontés ?* qu'à mon âge, je sois encore entêtée, volontaire et attachée à mon sens ? qu'à mon âge, je ne sois pas encore morte à *ma volonté propre ?... Notre volonté* n'est légitime qu'autânt qu'elle devient conforme *à la volonté de Dieu ;* conséquemment, qu'autant qu'elle est détruite, anéantie, et qu'elle n'existe plus ; qu'autant que nous aimons ce qui nous déplaît ; qu'autant que nous haïssons ce

qui nous flatte ; qu'elle est devenue *la volonté* des autres et *la volonté de Dieu même.* Ainsi il n'est point d'âge où il nous soit permis de suivre *notre volonté personnelle.*

5. Travaillons donc à vaincre, à détruire, à anéantir cet ennemi rebelle, qui nous met perpétuellement en guerre avec Dieu, en guerre avec nos frères ; cet ennemi qui détruit la piété, corrompt nos bonnes œuvres, nous empêche d'avancer en perfection, et devient la source de tous nos péchés : l'attachement *à nos opinions et à nos volontés.* Mourons *à la volonté propre*, si nous ne voulons pas que *la volonté propre* nous donne la mort pour l'éternité tout entière, et finissons toujours par dire en tout avec Jésus-Christ : *Verumtamen non mea voluntas, sed tua fiat.* Ainsi soit-il.

CHAPITRE XVI.

Des croix personnelles, et de celle de Jésus-Christ.

> *Qui non bajulat crucem suam, et venit post me, non potest meus esse discipulus.* Celui qui ne porte pas sa croix à ma suite, ne peut pas être mon disciple. (Luc. 14.)

Si Jésus-Christ a porté *sa croix* devant nous, il faut aussi porter la nôtre ; car chacun de nous a la sienne à porter. Quelle est *votre croix personnelle*, ô mon ame ?

1. *Votre croix personnelle*, ce sont les devoirs de votre état. Car, dans quelque

état que vous soyez, vous avez des devoirs à remplir, un ménage à régler, des enfans à conduire, des dangers à affronter, des travaux à soutenir, des familles à instruire, des pauvres à visiter, des maîtres à servir, des domestiques à surveiller, des passions à combattre, une tâche quelconque à acquitter. Voilà des obligations que Jésus-Christ n'a pas acquittées, et qu'il faut accomplir par vous-même; obligations qui reviennent tous les jours, et qui pèsent sur vous à chaque instant. Pour bien remplir ces devoirs, il faut beaucoup de courage, d'assiduité et de vigilance; et cette assiduité est pénible. Ce n'est là ni la croix de Jésus-Christ, ni celle des autres, mais *la vôtre;* c'est *votre croix personnelle*, celle qui est inséparable de votre état, celle qu'il faut de toute nécessité que vous portiez vous-même. Et malheur à vous, si vous ne la portez pas!

2. *Votre croix personnelle*, ce sont vos pertes et vos privations. Vous aviez une fortune honnête, et vous l'avez perdue; des parens et des amis, qui vous étaient chers, et la mort vous les a enlevés. Cette perte vous est infiniment sensible, et vous affecte douloureusement; le sacrifice vous paraît bien dur... C'est là, non pas la croix de Jésus-Christ, ni celle des autres, mais *la vôtre;* c'est *votre croix personnelle*, celle que Dieu vous présente dans votre état. Malheur à vous, si vous ne l'acceptez pas!

3. *Votre croix personnelle*, ce sont vos maladies et vos infirmités ; car, quelque robustes que nous soyons, nous sommes assujétis aux maladies par nature. Vous avez des incommodités habituelles qui vous gênent beaucoup ; des infirmités d'autant plus sensibles, qu'elles circulent dans votre sang, qu'elles sont inhérentes à votre corps, de manière qu'il vous sera difficile d'en guérir : ces infirmités vous affligent et vous humilient ; elles vous rendent à charge à vous-même, et peut-être aux autres ; peut-être vous font-elles souffrir de cruelles douleurs.... C'est là, non pas la croix de Jésus-Christ, mais *la vôtre*, *votre croix personnelle*, la croix que Dieu a attachée à votre état. Malheur à vous, si vous ne vous y soumettez pas !

4. *Votre croix personnelle*, ce sont aussi les personnes avec lesquelles vous vous trouvez habituellement, soit par nécessité, soit par bienséance ; car, pour nous fournir sans cesse occasion de gagner le Ciel, Dieu a si bien arrangé les choses, que tous les caractères se contrarient. Parmi les personnes avec lesquelles vous vivez habituellement, il en est dont les vues et les opinions sont dans une perpétuelle opposition avec les vôtres. Cette perpétuelle contrariété vous fatigue et vous désespère ; vous désireriez être débarrassé de ces sociétés... C'est là *votre croix* ; non pas celle de Jésus-Christ, mais *la vôtre*, *votre croix perpé-*

tuelle, la croix que Dieu a attachée à votre état. Malheur à vous, si vous ne la supportez pas !

5. Si vous portez *votre croix personnelle*, vous êtes à la suite de Jésus-Christ, et vous entrerez dans son royaume ; si vous ne savez pas la porter, Jésus-Christ vous renonce pour son disciple, et vous ne lui appartenez plus.

Si vous savez porter *votre croix* avec Jésus-Christ, prières, communions, méditations, tout sera agréable à Dieu. Si vous ne savez pas porter *votre croix* avec Jésus-Christ, le reste vous sera inutile.

Toute dévotion qui ne commence pas *par la croix*, quelque fervente qu'elle paraisse d'abord, finira bientôt.

Toute dévotion qui ne porte pas *sur la croix*, quelque solide qu'elle paraisse d'abord, ne saurait s'élever bien haut; faute de fondement, il faut de toute nécessité qu'elle s'écroule.

6. C'est *par la croix* qu'il faut commencer, *sur la croix* qu'il faut bâtir, *sur la croix* qu'il faut attacher toutes nos convoitises, *nos volontés* et nos passions, jusqu'à ce qu'elles y expirent.

7. Quand on nous dit que Jésus-Christ a acquitté nos *peines temporelles*, c'est donc encore une fois une erreur grossière, destructive de la morale, désastreuse pour les sociétés, ruineuse pour la foi et réprouvée par le simple bon sens. Il est *une*

croix qu'il n'a pas portée, des peines qui sont inséparables de nos devoirs, puisqu'elles les constituent : ce sont *les peines temporelles de notre état.* Si nous ne les prenons pas, nous péchons : si nous nous convertissons, il faut les reprendre ; et nous n'entrerons dans le ciel que lorsqu'elles seront complétement acquittées. Voilà ce que nous crient en même temps Jésus-Christ, l'Eglise et tous les saints, la raison, la morale et la religion tout ensemble. Jésus-Christ a porté *sa croix*, mais non pas la nôtre ; et si nous ne savons pas la porter après lui, nous ne sommes plus ses disciples. *Qui non bajulat crucem suam et sequitur me, non est me dignus.*

8. Laissons donc là, ô mon ame, les doctrines trompeuses qui nous égarent. Prenons les *peines temporelles* de notre état, et si nous les avons omises, reprenons-les jusqu'à ce qu'elles soient complétement acquittées. Puisque Jésus-Christ a rempli ses pénibles fonctions, remplissons *les nôtres.* Puisqu'il a porté *sa croix* devant nous, prenons *la nôtre*, chargeons-la sur nos épaules, et marchons courageusement à sa suite. Soyons certains que ce ne sera qu'après que la mesure de nos obligations sera parfaitement remplie, que nous pourrons régner avec lui dans sa gloire. *Si sustinebimus, et conregnabimus.* Ainsi soit-il.

CHAPITRE XVII.

Souffrances du juste.

Si extra disciplinam estis, non filii estis. Si Dieu ne vous éprouve pas, vous n'êtes pas au nombre de ses enfans. (Hebr. 12.)

Quand on voit quelqu'un dans les afflictions et les souffrances, la première idée qui vient au monde, c'est que c'est *un pécheur* qui a mérité le courroux du ciel. La première vérité que nous enseigne la religion, c'est que c'est *un ami de Dieu*, et que les afflictions sont la marque la plus certaine de l'amour de Dieu pour les hommes les plus justes.

1. Considérons *Jésus-Christ* dans le fort de sa passion : fut-il jamais douleur pareille à la sienne? Depuis la plante des pieds jusqu'à la tête, tout son corps n'est qu'une plaie, dit le Prophète. Couronné d'épines, déchiré de coups de fouet, les pieds et les mains percés de clous, les lambeaux de sa chair traînant de toutes parts, couvert de sang, de poussière et de crachats, il ne lui reste pas figure d'homme. En le voyant dans cet état pitoyable, qui n'eût cru que c'était un séducteur et un faux prophète, un homme frappé du courroux du ciel, dont Dieu tirait une vengeance publique et éclatante? Les Juifs le croyaient, et le monde actuel en eût jugé de même.... Ecoutez la voix du Très-Haut. Il déclare hautement que

c'est là *son Fils bien-aimé*, le tendre objet de ses attentions et de ses complaisances, *in quo mihi bene complacui.* O mon Dieu, si c'est là *votre Fils*, pourquoi donc le livrez-vous à des tourmens aussi cruels?... C'est précisément parce qu'il l'aime; parce qu'il était le seul qui pût montrer, au milieu des souffrances, des exemples aussi frappans. C'est précisément parce que Jésus-Christ sur la terre a surpassé tous les hommes par ses vertus, qu'il est élevé dans le ciel, même comme homme, au plus haut degré de gloire; et qu'au seul nom de *Jésus*, tout genou fléchit au ciel, sur la terre et dans les enfers.

2. Considérons *la sainte Vierge*, dans quel état affreux elle a été réduite sur la terre!.... Après avoir partagé les misères, les exils, les voyages et les persécutions de son Fils, quelle fut sa douleur quand elle apprit que ce Fils chéri était livré entre les mains de ses ennemis; quand, en la compagnie des saintes femmes, elle le rencontra sur le chemin du Calvaire, qu'on le renversa sur la croix, qu'on l'éleva ensuite publiquement aux yeux des spectateurs, qu'on lui perça le cœur d'une lance après la mort, et qu'elle le reçut dans ses bras avant de le porter au sépulcre! N'était-ce pas là vraiment *la mère de douleur?...* En la voyant dans un état aussi pitoyable, qui n'eût cru que c'était *la mère d'un séducteur*, sur laquelle Dieu déchargeait tout le

poids de sa justice? Les Juifs le croyaient, et le monde actuel en eût jugé de même: mais écoutez Dieu lui-même s'expliquer *sur Marie*. Il déclare hautement, par la bouche de son Ange, que c'est la plus pure, la plus sainte et la plus privilégiée de toutes les femmes; celle qu'il choisit pour son épouse et pour la mère de son Fils!... O mon Dieu, si c'est là votre épouse et *la mère de votre Fils*, pourquoi donc l'affligez-vous? pourquoi la livrez-vous à de si cruelles douleurs?... C'est précisément parce que Dieu l'aime, parce qu'il veut l'élever à un plus haut degré de gloire. C'est précisément parce qu'elle a été en même temps et la plus affligée et la plus sainte de toutes les femmes, qu'elle est maintenant *la Reine de tout l'univers*, et que tout genou fléchit devant elle.

3. Considérons *le saint homme Job* dans le fort de sa misère. Ayant perdu dans un seul jour ses biens, ses bestiaux, toutes ses richesses et tous ses enfans, réduit sur un misérable fumier, sans maison, sans ressource, *Satan*, dit l'Ecriture, l'avait frappé d'une plaie si terrible, qu'il se voyait obligé de faire tomber de son corps, avec un têt de pot, la pourriture et les vers. En le voyant dans cet état déplorable, qui ne l'eût regardé comme un faux dévot, dont toutes les bonnes œuvres avaient été réprouvées par le ciel?..... Sa femme le croyait, et le monde actuel en eût jugé de même. Mais

écoutons Dieu lui-même prononcer *sur le saint homme Job*. Il défie Satan, après avoir parcouru toute la terre, de lui citer un serviteur aussi fidèle. Il lui déclare hautement que c'est le plus juste et le plus vertueux de tous les humains! O mon Dieu, si c'est un homme juste, pourquoi donc le laissez-vous réduire par votre ennemi à un état aussi affreux ?..... C'est précisément parce que Dieu l'aime, et qu'il veut l'élever à un plus haut degré de gloire. C'est précisément afin que la patience *de Job* serve de modèle à tous les justes de l'univers.

4. Enfin, considérons *les apôtres*, *les martyrs* et tous les saints en général. Chassés, exilés, dépouillés de leurs biens, fugitifs de ville en ville, jetés dans les prisons et dans des cachots; tourmentés, persécutés, déchirés avec des peignes et des ongles de fer, jusqu'à ce que leur corps fût à jour de tous les côtés, il ne leur restait pas figure d'homme. Dans un état aussi pitoyable, qui n'eût cru que tous ceux qui se déclaraient pour Jésus-Christ étaient une *secte maudite* et réprouvée, frappée du courroux du ciel? Les païens le croyaient; ils les regardaient comme des insensés; et le monde actuel en eût jugé de même. Mais écoutez *Jésus-Christ* prononcer sur ces hommes humiliés que le monde méprise. Il déclare que ceux qui souffrent ainsi en son nom, sont *ses véritables amis*. O mon Dieu, si ce sont là *vos amis*, pourquoi

donc les abandonnez-vous à des tourmens aussi cruels ?..... C'est précisément parce qu'il sait que leur couronne immortelle sera proportionnée à leurs souffrances.

5. Et cette conduite qui nous étonne au premier coup-d'œil, de la part de Dieu, est cependant celle que tient le monde lui-même, à l'égard de ses partisans. Quand un général d'armée a quelque expédition périlleuse à faire, à qui la confie-t-il? est-ce à ses ennemis ?... *C'est au plus brave et au plus fidèle de ses officiers ;* parce qu'il sait qu'en l'envoyant aux combats, c'est l'envoyer à la gloire.

6. Il est donc certain que *les afflictions et les souffrances* sont pour les hommes les plus justes la marque la plus certaine de l'amour du Seigneur. C'est d'après cette idée, que *sainte Catherine de Sienne* disait que les prospérités de la terre étaient pour les justes les miettes qui tombaient de la table du Sauveur, mais que *les souffrances* en étaient les mets délicats ; d'après cette idée, que lorsque *saint André* aperçut la croix sur laquelle il devait expirer, il ne put s'empêcher de faire éclater ouvertement sa joie par les plus ardens transports ; d'après cette idée, que *saint Ignace*, au milieu de l'amphithéâtre, prêt à être dévoré par les bêtes féroces, soupirait après l'instant où il allait être moulu sous la dent de ces animaux ; d'après cette idée, qu'un grand nombre de chrétiens, qui

étaient tranquilles chez eux, se transportaient dans les pays où la persécution était la plus déclarée, afin d'avoir l'avantage de souffrir *pour Jésus-Christ*, et de remporter la palme du martyre.

7. Gardons-nous donc de regarder ceux qui sont affligés sur la terre, comme *les ennemis de Dieu*, tandis que Dieu lui-même déclare que ce sont *ses amis. Ego quos amo redarguo et castigo.* Si Dieu nous afflige, et que nous soyons *pécheurs*, c'est une marque certaine qu'il n'abandonne pas encore le soin de notre salut éternel. Si nous sommes *justes* et que nous vivions régulièrement, c'est qu'il veut nous fournir l'occasion d'accroître nos mérites, et de parvenir à un plus haut degré de gloire. Dans tous les cas, *les afflictions* sont toujours, dans les vues de Dieu, une preuve manifeste de l'intérêt qu'il prend à notre bonheur futur. Si nous sommes *pécheurs*, et qu'il nous laisse dans la prospérité, songeons à cette sentence redoutable de saint Paul, que nous ne sommes plus du nombre des enfans, et hâtons-nous d'y rentrer, en nous livrant nous-mêmes aux pratiques laborieuses d'une sévère pénitence. *Si extra disciplinam estis, filii non estis.* Si nous sommes affligés, et que nous vivions régulièrement, que cette idée consolante: *que nous sommes* avec Jésus-Christ, au nombre des vrais enfans, nous engage comme eux à souffrir courageusement avec

lui dans ce monde, afin de régner éternellement avec lui, dans l'autre. Ainsi soit-il.

CHAPITRE XVIII.

Sur la science des sciences, celle de la croix.

> *Mihi absit gloriari, nisì in cruce Domini nostri Jesu Christi.* A Dieu ne plaise que je me glorifie jamais d'autre chose que de savoir Jésus, et Jésus crucifié. (GALAT. 6.)

1. *Souffrir.* Voilà donc ce qu'il faut apprendre, ce qu'il faut pratiquer sans cesse, et conséquemment ce qu'il faut parfaitement savoir, si l'on veut arriver au sommet de la perfection chrétienne. *Jésus souffrant et Jésus crucifié :* voilà, selon tous les maîtres de la vie spirituelle, le livre des livres, l'abrégé de la morale et de la Religion tout entière. Si nous savons *souffrir avec Jésus-Christ,* fussions-nous les plus ignorans de tous les hommes, nous savons tout. Si nous ne savons pas *souffrir avec Jésus-Christ,* fussions-nous, d'ailleurs, les plus savans de tous les hommes, nous ne savons rien, puisque nous ne possédons pas le premier de tous les arts, celui de se vaincre soi-même.

2. Si nous savons *souffrir avec Jésus-Christ,* nous avons déjà, avec lui, dans le cœur, la foi, l'espérance, la charité, l'humilité, la patience, la douceur, la confiance, le pardon des injures, l'amour des ennemis, le germe de toutes les vertus chrétiennes, qui peuvent contribuer à

nous sauver. Si au contraire, nous ne savons pas encore *souffrir avec Jésus-Christ*, nous avons encore, dans le cœur, le germe de tous les vices, l'incrédulité, l'orgueil, l'aveuglement, l'amour de nous-mêmes, la vanité, l'impatience, le dérèglement, la hauteur, la présomption, l'attachement à nos volontés et à nos désirs, conséquemment tout ce qui est fait pour nous perdre.

3. *La science de souffrir* est la règle de notre foi. Si nous croyons qu'il faut souffrir avec Jésus-Christ, *notre foi est vraie.* Si nous croyons qu'il faut le laisser *souffrir* lui seul, *notre foi est fausse.* C'est la mesure de notre amour pour Dieu. Si nous savons *souffrir pour lui*, fussions-nous dans les sécheresses, les aridités et les plus grands dégoûts, nous pouvons être certains que nous l'aimons. Si nous ne pouvons rien *souffrir pour lui*, quand nous sentirions intérieurement toute la chaleur de la dévotion et de l'amour, c'est une illusion du démon : soyons certains que nous n'aimons pas.

4. C'est la mesure *de l'amour du prochain.* Si nous savons faire de grandes choses pour lui, nous l'aimons. Si nous ne faisons rien pour lui, nous ne l'aimons pas. Si nous savons *souffrir*, nous serons doux, patiens, charitables, ardens à obliger. Si nous ne savons pas *souffrir*, nous serons colères, emportés, vindicatifs.

5. C'est la mesure *de notre avancement dans la perfection.* Si nous sommes parfaitement formés *à souffrir*, nous en sommes au plus haut degré. Si nous tombons dans des impatiences perpétuelles, nous sommes encore bien peu avancés.

6. C'est la règle la plus sûre *pour la fréquentation des sacremens.* Si nous savons *souffrir*, nous pouvons, en toute confiance, recevoir un Dieu crucifié, dans la sainte Eucharistie. Si nous ne savons pas *souffrir*, nous devons nous juger nous-mêmes indignes de le recevoir. Plus nous avançons *dans la science de souffrir*, et plus nous devons multiplier nos communions. Moins nous sommes versés *dans la science de souffrir*, moins nos communions doivent être fréquentes.

7. *La science de souffrir* est l'abrégé de tout. C'est pour nous l'apprendre, que Jésus-Christ est venu sur la terre. C'est là que tendent toutes ses paroles, tous ses exemples, tous ses préceptes et ses conseils: Faites pénitence, mortifiez-vous, portez votre croix à ma suite; sans quoi vous n'entrerez point dans mon royaume. C'est pour cela que toute sa vie a été *une vie de souffrances.*

8. C'est dans cette science que saint Paul mettait toute sa gloire. *Mihi absit gloriari, nisì in cruce Domini nostri Jesu-Christi*; dans cette science qu'ont excellé tous les saints, ou plutôt, c'est par-là qu'ils sont devenus

saints. S'ils n'eussent pas su *souffrir*, ils ne seraient pas maintenant dans le Ciel ; et si je n'apprends pas *à souffrir*, je n'irai jamais avec eux.

9. *La science de souffrir* est la plus nécessaire de toutes les sciences, puisque nous ne sommes que pour cela sur la terre, et qu'il n'est point d'état où l'on n'ait pas à chaque instant quelque chose *à souffrir.* C'est là *la science* qui devrait marcher avant tout ; et c'est celle qu'on possède le moins. On sait lire, écrire, porter les armes, prier, méditer et même communier ; mais s'agit-il *de souffrir...* à la plus petite contrariété, on perd patience et l'on ne se possède plus. Marque certaine que ce qui doit nous occuper le plus, est précisément ce qui nous occupe le moins, et que nous savons tout, excepté ce que nous devons savoir.

10. *La science de souffrir* est la plus étendue de toutes les sciences. Parce que nous détestons naturellement *les souffrances*, il en est qui imaginent que le précepte *de souffrir* n'oblige que dans les grandes occasions, et c'est une illusion. Ce précepte s'étend généralement à tout ce qui nous contrarie : le froid, le chaud, la rigueur des saisons, les infirmités, les maladies, les peines, les chagrins, les injustices, les calomnies, les humiliations, les exils, les persécutions, les outrages, les soufflets, les crachats, les supplices, les tourmens et

la mort même. Nous sommes obligés de souffrir tout *avec Jésus-Christ*, si le devoir l'exige. *Patientes estote in omnibus.*

11. Et comment *souffrir* tout cela? Comme *Jésus-Christ*, avec patience, avec soumission et avec douceur, et même avec joie, comme les seuls moyens d'acquérir le Ciel: *In omni patientia et longanimitate.*

12. Et dans quel état est-on obligé *de souffrir?* Dans toutes les conditions et tous les états. Riches et pauvres, grands et petits, souverains et sujets, excepté cependant quand on est obligé par état de punir. Personne n'en est dispensé. *In omnibus.*

13. Et de la part de qui faut-il *souffrir?* De la part de tous. Inférieurs, égaux, supérieurs, amis et ennemis: excepté quand on est obligé par état de punir, il faut tout souffrir, tout pardonner, tout supporter de la part de tous. *Patientes estote ad omnes.*

14. Et quand est-on obligé de *souffrir?...* Toutes les fois que le devoir l'exige. Il s'agit *ou de souffrir*, ou de s'impatienter, ou de manquer à Dieu, ou de transgresser ses commandemens, ou de commettre un péché quelconque; il n'y a point à balancer. Et que faut-il *souffrir* alors?.... Tout ce qu'il y a de plus injuste, de plus cruel et de plus révoltant. Tout ce que *Jésus-Christ* souffrit dans sa passion, était l'iniquité même, et les Juifs à qui il n'avait

fait que du bien, étaient l'ingratitude même. Il souffrit tout de leur part. *Patientes estote ad omnes.*

15. *La croix* est le caractère distinctif de toutes les vertus, et se retrouve dans chacune d'elles. Passez en revue toutes les Religions et toutes les vertus dont elles se composent, la foi, l'espérance, la charité, la piété, l'amour de Dieu, celui du prochain, le zèle et la ferveur. Ouvrez-les et regardez dans l'intérieur. Si vous y trouvez *de la vraie croix*, c'est-à-dire *la pénitence, les travaux et les œuvres satisfactoires*, vous pouvez être sûre qu'elles sont *vraies*. Sans cela, elles sont *fausses* et ne produiront que des fruits de mort. *Les souffrances* sont cette couronne d'épines, que chaque disciple de Jésus-Christ doit porter sur sa tête, et qui se changera en couronne de gloire dans le Ciel; mais qu'on ne porte plus dans les religions fausses.

16. O mon Dieu! *l'obligation de souffrir* exista dans tous les temps, puisque tout homme qui vient au monde y naît pour les souffrances, afin d'y mériter la couronne immortelle. Mais *la science de souffrir* ne fut jamais connue que *dans la religion véritable*, qui en propose les sublimes motifs; et c'est surtout depuis *Jésus-Christ*, qu'on a vu paraître des peuples de héros, qui ont excellé dans ce grand art. De l'aveu général des hommes les plus impies, c'est depuis le règne *d'un Dieu cru-*

cifié, que les tyrans se sont adoucis, que les nations se sont humanisées, que les passions se sont réglées, que *la loi de Dieu* a été vraiment connue, *la religion* solidement méditée ; que la foi, l'espérance, la charité, l'amour de Dieu et du prochain, la douceur, la bienfaisance, le pardon des injures, toutes les vertus morales, ont été parfaitement pratiquées ; que *le règne* de cette paix céleste, que le monde ne donne pas, s'est établi dans les cœurs.

17. Donnez-la-nous, Seigneur, *cette science importante*, sans laquelle il n'existera jamais que de fausses vertus : *celle de souffrir.* Il faut qu'elle soit bien difficile *cette science,* puisque vous avez daigné envoyer *votre Fils unique* parmi nous, pour nous l'apprendre ; puisque l'Église est perpétuellement occupée à nous en donner des leçons. Si elle nous a mis l'Évangile dans les mains ; si elle élève des crucifix sous nos yeux ; si elle donne à chacun de nous, des pasteurs zélés, des livres de piété, de grands maîtres exercés dans la vie spirituelle ; si elle offre *le saint sacrifice* tous les jours ; si elle nous rassemble, les dimanches et les fêtes, dans nos temples, c'est pour nous former *au grand art de souffrir,* et nous en développer les avantages. Catéchismes, sermons, instructions, fréquentation des sacremens, tout aboutit là. Et malheur à nous si ces grands moyens n'existaient plus !

18. Mais c'est surtout dans les principales fêtes de l'année, que cette Mère attentive redouble ses soins. C'est là surtout qu'elle nous excite plus fortement que jamais à marcher à la suite d'un Dieu crucifié, par la considération des grands mystères qu'elle nous rappelle tous les ans, et dont nous ferons le sujet de nos méditations dans le quatrième livre. Ainsi soit-il.

LIVRE QUATRIÈME.

Des Mystères, et des principales Fêtes de l'année.

CHAPITRE PREMIER.

Sur les Mystères.

Rationabile obsequium vestrum. Que votre soumission soit raisonnable. (Rom. 12.)

1. Il en est qui s'imaginent qu'il est impossible de constater la vérité des mystères, et qui, en conséquence, rejettent tout sans examen. Tels sont les incrédules et les esprits prévenus... Il en est d'autres qui s'imaginent que c'est une témérité d'examiner la vérité des mystères, et qui croient tout sans preuve. Tels sont les sectaires et même beaucoup de catholiques peu instruits.

2. Ces deux écueils sont également dangereux, puisque, faute d'examen, on s'expose ou à rejeter ce qu'il faudrait croire, ou à croire légèrement ce qu'il faudrait rejeter, ou enfin à ne pas croire fermement ce qu'il faut croire.

3. Quelque chose qu'on nous propose, la raison et la religion nous crient : Qu'il est de la plus grande importance de commencer par s'assurer parfaitement si le fait est vrai, ou s'il ne l'est pas : quand on nous parle de la part de Dieu, d'examiner si les

esprits sont de Dieu, ou s'ils n'en sont pas: *Probate spiritus si ex Deo sint;* sans quoi on tomberait tous les jours dans les erreurs les plus terribles.

4. Si, d'après un mûr examen, le fait des mystères ne se trouvait pas clairement constaté, ce serait une folie de les croire; mais aussi, d'après un mûr examen, si le fait des mystères se trouve constaté, c'est une folie de ne le pas croire, sous prétexte qu'il y a du mystère.

5. En effet, que penseriez-vous d'un homme qui viendrait vous dire: Je ne veux pas croire que les flots montent, parce que je ne conçois pas *comment* ils montent; ni que le soleil tourne, parce que je ne conçois pas *comment* il tourne; ni que mon corps et mon ame ne fassent qu'une seule personne, ni que je marche, ni que je digère, ni que le monde ait été créé, parce que je ne conçois pas *comment* se font toutes ces œuvres... Vous le regarderiez comme un insensé; parce que, quoique nous ne comprenions pas comment se font toutes ces œuvres, cela n'empêche pas qu'elles ne se fassent, et qu'elles sont fondées sur des faits qui ne demandent que des yeux.

6. Dans toutes les œuvres de Dieu, soit naturelles, soit surnaturelles, le *comment* est toujours un mystère, et le mystère réside toujours dans le *comment*. *Comment* Dieu a-t-il créé l'univers de rien? *comment* fait-il monter les flots? *comment* fait-il tourner

le soleil?.... *comment* le Père engendre-t-il de toute éternité un Fils qui lui est égal en toute chose? *comment* le Saint-Esprit procède-t-il du Père et du Fils? Ce *comment* est insensé : *Insulsum est istud quomodo*, dit saint Augustin, parce qu'il ne vous regarde pas... *Et pourquoi ne vous regarde-t-il pas?...* Parce que ce n'est pas à vous à le faire, et que quand vous sauriez *comment,* vous ne le pourriez pas..... Quand vous sauriez *comment* il faut faire monter les flots, pourriez-vous les faire monter? *comment* faire tourner le soleil, pourriez-vous le faire tourner?..... *comment* Dieu engendre de toute éternité un Fils qui lui est égal en toutes choses, pourriez-vous l'engendrer? Cherchez donc ce qui vous regarde, et laissez là ce qu'il vous est inutile de savoir. Ces *comment*, dans ce que Dieu fait, ne sont pas une curiosité, mais une folie.

7. Dans tout ce qui vous intéresse, ô mon ame! il est très-certain qu'il ne faut rien croire sans être bien sûre. Mais ce qui nous intéresse dans les œuvres de Dieu, c'est, non pas *le comment,* mais *le fait.* De quelque manière que Dieu s'y prenne pour faire monter les flots, s'il le fait, je fais voguer mes vaisseaux d'un hémisphère à l'autre. S'il fait tourner le soleil, je cultive mon champ, et je récolte d'abondantes moissons. Si Jésus-Christ s'est incarné, je me fais baptiser pour avoir son royaume.

Tous ces faits m'intéressant infiniment, dès qu'ils sont bien constatés, j'en profite pour mon utilité ; et je serais un insensé si je ne le faisais pas.

3. Or, dans toutes les œuvres de Dieu, soit naturelles, soit surnaturelles, *le fait* est toujours aussi clair que la lumière du jour. Dans l'ordre de la nature, il est aussi clair que le jour que les flots montent, que le soleil tourne, que notre estomac digère, etc. Dans l'ordre surnaturel, aussi clair que le jour qu'il y a en Dieu trois personnes parfaitement distinctes, de l'existence desquelles il est impossible de douter ; car de laquelle douterions-nous ?.... Est-ce *de la personne du Père ?*..... Il est aussi clair que le jour qu'il y a un Dieu qui a créé l'univers, sans quoi le monde n'existerait pas.—*De la personne du Fils ?*... Il est aussi clair que le jour que Jésus-Christ a paru sur la terre, qu'il a invoqué Dieu pour son Père, que Dieu l'a reconnu solennellement pour son Fils par les miracles les plus éclatans. C'est sur sa tête, comme nous l'avons déjà dit, que se réunissent tous les miracles qui ont été faits depuis le commencement du monde. — *De la personne du Saint-Esprit ?*... Il est aussi clair que le jour que le Saint-Esprit a établi l'Église le jour de la Pentecôte, et qu'il a confirmé ce grand ouvrage par les prodiges les plus soutenus depuis plusieurs siècles. L'établissement de l'Église est un fait qui existe

encore, et qui existera jusqu'à la fin du monde... De quoi donc douterions-nous?... Serait-ce des miracles qui ont constaté l'existence des trois personnes divines? Les vrais miracles furent toujours des faits si publics, si solennels, si palpables, si attestés, si constatés, qu'il est impossible, sans renoncer à la raison, d'en nier l'évidence. Dans l'ordre surnaturel, comme dans celui de la nature, tous les faits sont de la même espèce, et se constatent de la même manière. Ils ont été vus, sentis, écrits et avérés par des milliers de témoins.

9. Mais je ne conçois pas, dit-on, comment Jésus-Christ a fait ses miracles, comment il s'est incarné, comment il a redressé les jambes des boiteux, etc... Et parce que vous ne concevez pas *le comment*, il ne l'a point fait!.... Parce que vous ne concevez pas *comment* les flots montent, comment vous digérez, comment vous marchez, tous ces faits n'existent pas!...

10. Prétendre que Dieu exige de nous l'anéantissement de notre raison pour croire les mystères, c'est donc un véritable blasphème, puisque au contraire Dieu nous défend de la manière la plus expresse de rien croire, sans nous être bien assurés auparavant de la vérité des faits. *Probate spiritus si ex Deo sint*; et que ce n'est point du tout anéantir sa raison que de croire des faits bien constatés, quoique nous ne concevions pas *le comment*.

11. Bénissons Dieu de ce qu'il nous a caché *comment* il a fait toutes ses œuvres ; car si dans le peu de choses qu'il a laissées à notre disposition, nous brisons et nous bouleversons tout, que serait-ce s'il nous eût révélé *le comment* de tout ce qu'il s'est réservé à lui-même ? S'il nous eût manifesté comment il gouverne l'univers, chacun voudrait le gouverner à sa manière. Dans toutes les œuvres de Dieu, soit naturelles, soit surnaturelles, *le comment* est donc toujours un mystère, et il doit l'être, et malgré tous nos efforts il le sera toujours. Mais *le comment* n'empêche pas la raison de s'assurer de la vérité du fait, et le testament de Dieu est un fait plus évident, que l'existence même de ce monde qui nous frappe les yeux.

12. O mon Dieu ! les imposteurs, dans leurs religions fausses, nous débitent des fables mille fois plus incompréhensibles que vos divins mystères, et nous les croyons sans examen, parce que leur doctrine flatte les passions. Les écrits des hommes, pour peu qu'ils soient signés par deux ou trois témoins, les lois humaines nous obligent à les recevoir, et nous punissent si nous ne le faisons pas ; et votre testament ineffable, ce testament où vous nous promettez le plus beau de tous les royaumes, ce testament qui a été signé par des milliers de témoins, confirmé par une chaîne de faits miraculeux qui se sont soutenus de-

puis le commencement du monde ; la parole d'un Dieu qui est la vérité même, nous pourrions impunément n'y pas croire, sous le prétexte absurde que nous ne concevons pas *comment* vous vous y prenez pour opérer de si grands miracles!

13. Ah ! Seigneur, c'est précisément la grandeur de ces faits miraculeux qui démontre qu'ils viennent de vous. Partout où ils n'existent pas, vous nous défendez vous-même de croire : mais partout où ils existent, *le comment* n'empêche pas la foi des faits d'être claire, solide, lumineuse, avouée par la saine raison, indispensable pour parvenir à ce séjour délicieux où nous contemplerons éternellement et sans nuages l'accomplissement de ces divins mystères, dont l'existence nous est si manifestement prouvée ici-bas par la certitude des faits. Ainsi soit-il.

CHAPITRE II.

Avant Noël.

Dominus propè est. Le Seigneur est proche.
(Philipp. 4.)

1. Supposons, ô mon ame, qu'un grand Prince, après avoir fait annoncer longtemps qu'il viendrait dans une province éloignée, et qu'il viendrait chez vous, se mît enfin en marche, et qu'étant près d'arriver, un courrier vînt vous dire : Voilà le Seigneur qui arrive : *Dominus propè est.* Quels mouvemens ne vous donneriez-vous

pas pour préparer votre maison, disposer vos gens, et mettre tout en état de le bien recevoir !

2. Je suis, ô mon ame, ce courrier, ou plutôt ce ministre, chargé de vous en faire l'annonce : Serviteur, voilà votre Maître ; épouse, voilà votre Epoux ; créature, voilà votre Dieu qui part du Ciel pour venir sur la terre. Et pourquoi vient-il ? Il y vient pour vous. Et chez qui vient-il ?... Il vient chez vous. Ainsi, préparez votre maison, et disposez votre cœur ; dépouillez-le de tous les vices, et ornez-le de toutes les vertus.

3. *En quelle qualité vient-il ?* Comme frère, et comme ami, sous la forme touchante d'un enfant, qui se soumet à toutes vos infirmités, qui conversera avec vous, et vous converserez avec lui ; qui habitera chez vous, et vous habiterez avec lui ; qui mangera avec vous, et vous mangerez avec lui. *Et Verbum caro factum est, et habitavit in vobis.*

4. *Et pourquoi vient-il ?* Pour nous servir de guide, et nous conduire au royaume de son père : pour marcher à notre tête, et nous aider à combattre nos ennemis. Et dans quelles dispositions faut-il le recevoir ? Dans celles de le suivre, de marcher fidèlement sur ses traces, et de combattre courageusement sous ses étendards.

5. Ah ! Seigneur, *comment* le mystère ineffable de l'incarnation s'accomplira-t-il ? et *comment* vous y prendrez-vous, pour

vous revêtir d'un corps semblable au nôtre?... Ce *comment* ne m'embarrasse pas, puisque c'est à vous à le faire. Ce qui me confond dans cet anéantissement étonnant, c'est le fait, et que vous vous soyez engagé à le faire. Quoi, Seigneur, c'est pour moi, misérable créature, que vous daignez quitter le séjour du bonheur, vous exiler du Ciel, et descendre sur la terre!... C'est pour marcher devant moi, me servir de guide, et m'aider à combattre mes ennemis! Et je ne vous suivrais pas?

6. Venez, divin Enfant, mon Sauveur, et mon Dieu, l'objet éternel de mon adoration, de mon amour, et de ma reconnaissance: Puisque vous ne dédaignez pas de partager mon sort, je serais un ingrat, si je dédaignais de partager le vôtre, et puisque vous quittez tout pour vivre avec moi, je suis prêt à tout sacrifier pour vivre avec vous; et sur le Calvaire, comme sur le Thabor, je vous resterai constamment fidèle. Etant avec vous, qu'ai-je à craindre, Seigneur, quelles que soient les vicissitudes de la vie? S'il m'arrive des tribulations, vous me soutiendrez dans mes malheurs, vous me consolerez dans mes peines. Je m'attacherai fermement sur vos pas, et je m'avancerai, sous votre conduite, vers ce beau royaume où vous m'appelez par votre divine incarnation, et que vous avez conçu le dessein généreux de me procurer par vos soins et par vos travaux. Ainsi soit-il.

CHAPITRE III.

Pour Noël.

Invenerunt infantem positum in præsepio. Ils trouvèrent l'enfant couché dans une crèche. (Luc. 2.)

1. Un Dieu dans une crèche et dans une étable, dans la pauvreté et la misère! Cela se conçoit-il, ô mon ame?... S'il était Dieu, que ne venait-il sur le trône, dans la gloire et dans les honneurs? que ne descendait-il de la croix, comme le lui demandaient les Juifs? et l'on aurait cru en lui... Mais point du tout. Il s'annonce comme Dieu, et il se laisse cracher au visage, bafouer, mépriser, attacher à une croix, sans rien dire. Un Dieu aurait-il souffert tout cela? Un homme même le souffrirait-il?

2. Ainsi raisonnait le Juif charnel. Ainsi raisonne le faux sage. Ainsi raisonnons-nous nous-mêmes, au premier abord: preuve certaine que nous ne sommes pas encore parfaitement éclairés dans les voies du Seigneur.

3. Car pourquoi Jésus-Christ venait-il sur la terre?... Il y venait pour montrer à cet homme pauvre, comment il faut souffrir la pauvreté: il ne fallait donc pas qu'il vînt dans les richesses... A cet homme nu, comment il faut souffrir le froid, et la rigueur des saisons: il ne fallait donc pas qu'il vînt dans l'aisance... A cet homme que l'on méprise, comment il faut soutenir les outrages et les mépris: il ne fallait donc

pas qu'il vînt dans la gloire... Il y venait pour montrer à cet homme qui meurt, comment il faut mourir : il fallait donc qu'il mourût.... A cet homme même qui meurt dans les tourmens, comment il faut soutenir les supplices les plus cruels : il fallait donc qu'il mourût au milieu des tourmens... Il fallait donc, pour accomplir sa généreuse entreprise à notre égard, que Jésus-Christ passât par la pauvreté, la misère, les opprobres, les humiliations, les soufflets, les souffrances, et les tourmens les plus cruels, afin de nous enseigner comment il faut soutenir tout cela, et nous montrer l'exemple, dans toutes les situations et les états où nous nous trouverions. Et voilà ce qu'il y a d'admirable dans Jésus-Christ : c'est que, depuis le plus puissant monarque, assis sur son trône, jusqu'au dernier criminel, qui expire sur l'échafaud, on peut le montrer pour modèle à tous. Et il donne à tous des exemples de patience, de fermeté et de douceur que l'on pourra toujours imiter, mais qu'on ne surpassera jamais.

4. Voilà une vérité frappante, et dont nous ne nous occupons pas assez, ô mon ame, c'est que, dans toutes les circonstances et tous les états, Jésus-Christ est venu pour nous montrer l'exemple de la patience, de la fermeté, de la constance et de la douceur!....

5. Mais si Jésus-Christ est venu pour nous

montrer l'exemple, et que nous ne le suivions pas : à quoi nous sert ce divin modèle? Si, tandis que Jésus-Christ est doux et patient, nous sommes colères, emportés, vindicatifs; si nous ne saurions soutenir ni les importunités d'un enfant, ni les défauts d'un domestique; si, pour la plus petite difficulté, nous murmurons, nous nous soulevons, nous nous impatientons; si nous ne voulons nous contraindre en rien, ni pour la religion, ni pour les sacremens, ni pour nos devoirs; si nous ne cherchons en tout que nos aises, que nous rejetions en tout la croix, et ce qui nous contrarie... Jésus-Christ a donc perdu son temps : nous ne sommes donc plus ses disciples, et dès lors nous voilà condamnés: car qu'est-ce qu'un disciple qui ne suit pas son maître? qu'est-ce qu'un maître qui n'est pas suivi par ses disciples?...

6. Il faudrait donc aller aujourd'hui trouver Jésus-Christ à la crèche, et lui dire : Seigneur, je sais à merveille que vous avez quitté pour moi votre royaume, que vous avez fait pour moi les sacrifices les plus généreux, que vous avez beaucoup souffert, et que vous vous êtes condamné à la vie la plus pénible, pour me donner de grands exemples; mais vous avez perdu votre temps, car je ne vous suivrai pas, et je ne me contraindrai pas pour vous suivre. Alors Jésus-Christ nous répondrait : Vous êtes libre; mais si vous ne voulez pas porter

avec moi votre croix, il faut renoncer à mon Royaume, et de ce moment je vous fais mes adieux.... Adieu terrible, ô mon ame ! j'espère que ce n'est pas pour cela que vous irez à la crèche, et que vous ne communierez pas dans ces dispositions.

7. O Jésus ! votre démarche et votre incarnation pour moi me pénètrent de la plus vive reconnaissance. Je suis prêt à vous suivre et à copier de mon mieux vos sublimes vertus. Embrasez-moi du beau feu de cet amour divin, qui me donne le courage de marcher sur vos traces afin de parvenir avec vous au plus beau de tous les Royaumes. Ainsi soit-il.

CHAPITRE IV.

Pour le premier jour de l'an.

Jesus proficiebat sapientiâ et ætate, apud Deum et hominibus. Jésus croissait en âge et en sagesse, devant Dieu et devant les hommes. (Luc. 1.)

1. Voila ce que faisait notre modèle et notre maître : il croissait en sagesse à mesure qu'il avançait en âge : et c'est aussi ce que nous devrions faire..... Chaque année est pour nous un grand pas vers le tombeau. Puisque nous n'en avons qu'une soixantaine à faire de cette espèce..... si nous étions sages, ce serait pour nous un grand pas vers le Ciel. Chaque année nous trouverait fort avancés en sagesse devant Dieu et devant les hommes. Est-ce là ce que nous faisons ?

2. Etre sage devant Dieu, c'est pratiquer sa religion, fréquenter ses sacremens, lui rendre nos devoirs. Ne pas faire ce que Dieu nous dit, c'est perdre son Royaume, et nous exposer à sa colère. Quelle folie pour nous d'avoir passé nos plus belles années, sans servir le Seigneur! Ces années précieuses, ô mon ame, sont passées sans ressource, et ne reviendront plus.

3. Etre sage devant les hommes, c'est les animer à la vertu, et les édifier par ses exemples. Passer sa vie à perdre les autres en se perdant soi-même, c'est la plus insigne de toutes les extravagances.... Quelle folie pour nous d'avoir employé la plus belle portion de notre vie à perdre les autres par nos scandales, et nous perdre nous-mêmes par nos désordres! Voilà cependant ce qui nous est arrivé, ô mon ame.

4. Si nous avons eu le malheur de perdre nos plus belles années, profitons du moins du peu qui nous reste, pour servir le Seigneur... Faisons comme ces voyageurs qui, s'étant arrêtés sur la route, doublent le pas, quand ils voient que la nuit approche..... Profitons de nos persécutions et de nos malheurs. Doublons le pas dans les voies de la mortification et de la pénitence. Marchons tandis qu'il est jour, dit saint Paul, de peur d'être surpris par la nuit où l'on ne marche plus, et l'on n'opère plus. Avançons à grands pas vers notre céleste patrie.

Devenons plus sages devant Dieu : pratiquons sa religion et rendons-lui nos devoirs. Devenons plus sages devant les hommes, animons-les à la vertu, et édifions-les par nos exemples. Assistons à l'Eglise, pratiquons la religion, fréquentons les Sacremens, et soyons à tous un sujet d'édification.

5. Puisse le Seigneur affermir dans vous le grand ouvrage qu'il y a opéré, en vous rappelant à la pratique de sa religion sainte : ce sont les vœux que l'auteur de cet ouvrage forme pour vous à la nouvelle année. Puisse-t-il être assez heureux pour vous inspirer le goût de la religion et l'amour de vos devoirs! S'il peut contribuer en quelque chose à votre bonheur éternel, mes vœux seront accomplis.

CHAPITRE V.

Autre instruction pour le premier jour de l'an.

Ego sum via, et veritas, et vita. Je suis la voie, la verité et la vie. (JOAN. 14.)

1. LE monde souhaite que nous soyons heureux. Jésus-Christ nous apprend à l'être, et quels sont les moyens qu'il nous indique pour le devenir? Sont-ce les biens et les plaisirs de ce monde?... Tout le monde ne peut pas les avoir, et Jésus-Christ veut que nous soyons tous heureux.

2. Que me souhaitez-vous donc à la nouvelle année? me direz-vous. Je souhaite que

vous vous conformiez ponctuellement à la loi du Seigneur. Si Dieu vous place dans la prospérité et l'abondance, que vous fassiez d'abondantes aumônes, et un bon emploi de vos revenus. Si Dieu vous envoie des maladies et des afflictions, que vous vous y soumettiez avec résignation, que vous les supportiez avec courage. Si Dieu vous expose à la tentation, que vous y résistiez avec fermeté, que vous fuyiez les occasions, et que vous en surmontiez toutes les atteintes. Je souhaite que les pères et mères élèvent bien leurs enfans, que les *enfans respectent* leurs pères et mères, que tout le monde remplisse fidèlement ses devoirs.

3. Enfin je souhaite, ô mon ame, que vous domptiez le corps; que vous réprimiez ses penchans; que vous corrigiez vos défauts; que vous modériez vos vivacités; que vous soyez humble, douce, charitable; que vous ne disiez jamais que du bien de votre prochain, et surtout de vos ennemis. Je souhaite que vous fréquentiez souvent les sacremens; que vous communiiez avec plus de dévotion; que vous priiez avec plus de ferveur; que vous imitiez les grands exemples de Jésus-Christ; que vous appreniez à porter votre croix avec lui dans ce monde, afin de pouvoir régner éternellement avec lui dans l'autre.

4. Voilà les vœux que nous devons former, ô mon ame! Si nous en faisions d'au-

tres, nous nous égarerions et nous nous tromperions nous-mêmes. Et ceux qui nous souhaiteraient autre chose, ne nous conduiraient pas au bonheur même sur la terre. Jésus-Christ seul est la voie, la vérité et la vie. *Ego sum via, veritas et vita.*

CHAPITRE VI.

Pour le jour de l'Épiphanie.

Vidimus stellam ejus in Oriente. Nous avons vu son étoile dans l'Orient. (MATTH. 2.)

1. QUELLE est donc cette étoile brillante qui apparaît aux Mages dans l'Orient, et qui les conduit à la crèche? Ce n'est point autre chose que la figure de Jésus-Christ, cette lumière véritable qui éclaire tout homme qui vient au monde, ce guide fidèle qu'il faut suivre, cet exemple sublime qu'il faut imiter, ce modèle parfait auquel il faut se conformer dans tous les points, si l'on veut aller au Ciel.

2. Mais, direz-vous, s'il faut se conformer à Jésus-Christ dans tous les points, il faudra donc, pour aller au Ciel, se réduire comme lui dans une crèche, et mourir comme lui sur une croix!... Point du tout, cela n'est point nécessaire, parce que Jésus-Christ, qui, dans sa généreuse entreprise, s'était proposé de servir de modèle au premier comme au dernier des hommes, a été obligé de se réduire à la dernière de toutes les conditions. En le faisant, il remplissait ses augustes fonctions : en le faisant, nous

quitterions les nôtres. Ce n'est pas dans un autre état, mais dans celui où nous sommes, qu'il faut imiter notre divin modèle.

3. Fussiez-vous dans l'abondance, à la tête de grandes possessions; quelque grandes qu'elles soient, consacrez-en la première partie à Dieu, relevez les Églises, érigez des autels, faites refleurir la religion. Donnez-en la deuxième partie aux pauvres, faites-en d'abondantes aumônes. Réduisez-vous au simple nécessaire... Sans sortir de votre état, vous imiterez la pauvreté volontaire de Jésus-Christ.

4. Tant que vous en serez en état, quelque temps qu'il fasse, allez à l'Église, assistez aux offices, fréquentez publiquement les sacremens, donnez au peuple de grands exemples de religion. Sans sortir de votre état, vous imiterez l'édification publique de Jésus-Christ.

5. Etes-vous infirme et malade, dans l'exil et les persécutions, sur un lit de douleur, sans pouvoir reposer? offrez à Dieu l'état où vous êtes. Acceptez-le sans murmurer et sans vous plaindre. Unissez-vous à Jésus-Christ, qui veille sur la croix. Sans sortir de votre état, vous imiterez la résignation sublime de Jésus-Christ.

6. Enfin dans quelque état que vous vous trouviez, que tous ceux qui vous voient et qui vous approchent, admirent en vous la douceur, la patience, le courage, la grandeur d'ame de Jésus-Christ.

Sans sortir de votre état, vous imiterez Jésus-Christ, et vous marcherez à sa lumière.

7. O Jésus, véritable lumière qui éclaire tout homme qui vient au monde, marchez devant moi, éclairez mes pas, faites-moi connaître le prix de la pauvreté, des tribulations et des souffrances, afin qu'après avoir traversé les régions ténébreuses de ce monde, à la clarté de votre lumière, j'arrive avec dans ce beau royaume où vous avez dessein de me conduire. Ainsi soit-il.

CHAPITRE VII.

Autre pour l'Épiphanie.

Venimus cum muneribus adorare Dominum. Nous sommes venus avec des présens adorer le Seigneur. (MATTH. 2.)

1. L'ÉPIPHANIE est notre fête sous bien des rapports... Notre fête, parce que c'est la vocation de nos pères à la foi.... Notre fête, parce que c'est la vocation des riches et des rois... Notre fête surtout, parce que c'est l'image de la vocation des gentils et des païens.

Riches et pauvres, rois et bergers, grands et petits, tout est appelé à la crèche; mais j'observe avec l'Évangile, que les bergers en étaient très-près, et les Mages très-loin, qu'ils y vinrent de régions très-éloignées. Pour arriver au dépouillement de Jésus-Christ, les pauvres n'ont qu'un pas à faire, les riches en sont à une distance immense. De grandes restitutions, de grands sacrifi-

ces ; voilà ce qu'ils ont à faire pour se convertir ; voilà pourquoi il est si difficile aux riches de se sauver ; mais voyons comment s'y prirent les Mages.

2. Tandis qu'ils considéraient le cours des astres, une étoile extraordinaire parut à leurs yeux, et une inspiration secrète leur annonça que c'était l'étoile du roi des Juifs... Heureux ceux que Jésus-Christ éclaire extérieurement de sa lumière, et qu'il touche intérieurement de l'onction de sa grace... Mais j'observe qu'il n'accorde cette faveur, parmi les pauvres, qu'à quelques bergers qui veillaient la nuit sur leur troupeau, et parmi les riches, qu'à trois sages qui étudiaient le cours des astres, ce qui suppose une grande vigilance et un grand désir de connaître les choses du Ciel.

3. Aussitôt que l'étoile parut à leurs yeux, ils partirent sans délai... C'est aussi ce que doit faire celui que la grace appelle. Les difficultés, les sacrifices, la longueur du chemin, rien ne doit le retenir en fait de salut, tous délais sont infiniment dangereux.

4. Tant qu'ils suivirent le chemin de la crèche, l'étoile marcha devant eux, et les conduisit jusqu'à Jérusalem. Mais aussitôt qu'ils prirent la résolution d'aller faire des informations chez Hérode et chez les grands, l'étoile disparut... C'est un grand malheur de quitter la lumière de Jésus-Christ pour aller chercher des lumières dans le monde : aussitôt la grace disparaît, et les fausses lu-

mières du monde ne nous en dédommagent pas.

5. Aussitôt qu'ils furent sortis de Jérusalem, et qu'ils reprirent le chemin de la crèche, l'étoile reparut à leurs yeux, et ils furent transportés de joie..... Quelle joie pour un pécheur qui a eu le malheur de quitter Jésus-Christ, de le retrouver et de marcher à sa lumière! Quelle différence entre ses divines leçons, et les connaissances trompeuses d'une fausse philosophie!

6. Aussitôt qu'ils furent arrivés à la crèche, ils se prosternèrent devant l'Enfant Jésus, l'adorèrent, lui offrirent de l'or, de la myrrhe et de l'encens, comme à l'Auteur de tous leurs biens... Que faisaient autrefois nos ancêtres? quel usage faisaient-ils de leurs biens? Ils bâtissaient des Églises, élevaient des autels, faisaient de grandes aumônes. Comme les Mages, ils offraient à Jésus-Christ l'or, la myrrhe et l'encens. fréquentaient les sacremens, donnaient de grands exemples de religion... Quel usage faisions-nous de nos biens dans les derniers temps?.... Le luxe, la prodigalité, le libertinage.... Nous laissions tomber les Églises, dépérir les autels, manquer les sacrifices; nous n'y assistions même pas : nous étions le scandale des peuples, nous faisions l'abus le plus insigne de nos biens.

7. Quand l'adoration des Mages fut finie, Jésus-Christ ne leur défendit pas de retourner dans leur royaume, mais il leur pres-

crivit de changer de route. Si nous voulons que Dieu nous pardonne et qu'il nous rende ses faveurs, il faudra changer de route, et tenir une tout autre conduite. Des Eglises à rebâtir, des autels à relever, des pauvres à secourir, des sacremens à fréquenter, de grands exemples de religion à donner : voilà ce que nous aurons à faire.

8. Ce fut à la crèche que les Mages prirent la résolution de changer de chemin : c'est dans le malheur qu'il faut changer de sentimens, quitter nos désordres, retourner à Dieu, fréquenter les sacremens, nous former à une vie plus régulière. Si nous ne nous convertissons pas maintenant, nous ne nous convertirons jamais.

9. C'est ainsi que les Mages répondirent à la vocation de Dieu, et qu'ils se sanctifièrent. Puissions-nous, ô mon ame ! y correspondre aussi fidèlement qu'eux ; et nous nous sanctifierons nous-mêmes. Ainsi soit-il.

CHAPITRE VIII.

Présentation de Jésus-Christ au Temple.

Ecce venio, ut faciam voluntatem tuam. Voilà que je viens pour faire votre volonté sainte. (Hebr. 10.)

1. C'est aujourd'hui, ô mon ame, la présentation de Jésus-Christ au Temple. Qu'elle est bien propre à nous instruire et à nous confondre !

2. A quel âge Jésus-Christ se présente-

t-il à son Père? dès la plus tendre enfance. Et nous nous sommes donnés si tard au Seigneur !

3. Comment s'y présente-t-il ?..... tout entier... Les sacrifices d'animaux ne vous plaisent plus, dit-il à son Père : *Holocautomata non tibi placuerunt.* C'est pour cela que vous m'avez formé un corps, afin que je vous offre une victime plus digne de vous : *Propterea corpus aptasti mihi.* Et c'est pour cela aussi que je viens me présenter à vous, pour accomplir votre volonté sainte : *Tunc dixi : Ecce venio, ut faciam voluntatem tuam.*

4. Jésus-Christ, ô mon ame, se présente à son Père pour faire sa volonté ; et nous, nous aimons tant à faire la nôtre ! pour souffrir ; et nous, nous aimons si peu les souffrances ! pour lui sacrifier son corps ; et nous, nous sommes si attachés à nos passions, nous avons tant de peine à supporter tout ce qui nous contrarie !...

5. Présentons-nous donc aujourd'hui au Temple, avec Jésus-Christ, et comme Jésus-Christ. Présentons-nous à Dieu tout entier, notre corps, notre ame, nos affections, nos volontés, nos passions, notre orgueil, notre amour-propre : que tout lui soit sacrifié. Présentons-nous à Dieu pour souffrir, et pour souffrir tout ce qui se présentera à souffrir dans notre état, le froid, le chaud, la misère, la pauvreté, les peines, les afflictions, les contradictions, les dé-

fauts des autres, les humiliations, les maladies, les exils, les persécutions, tout ce qui se rencontrera sur le chemin de notre devoir, et cela, courageusement, sans murmure, sans impatience, sans exception et sans réserve.

6. Jusqu'ici nous avons cru aimer Jésus-Christ : mais qu'avons-nous fait pour son amour? Nous allons au temple, nous nous présentons à la communion, nous prions et nous méditons!... Les saints le faisaient aussi; mais en outre, ils souffraient et ils agissaient. Je sais que tout le monde n'est pas obligé de souffrir ce que les grands saints ont souffert; mais au moins, chacun dans notre état, sommes-nous tenus de supporter avec la même résignation les petites peines que Dieu nous envoie..... Quand nous paraîtrons, au dernier jour, au tribunal du souverain Juge, avec beaucoup de prières, de communions et de pratiques extérieures d'un côté, mais avec beaucoup d'impatiences, de murmures et de vivacités de l'autre, sans avoir jamais pu nous accoutumer à soutenir ni les contrariétés d'un époux, ni les défauts d'un domestique, ni les petites peines de notre état, ni les importunités de nos enfans, que nous dira Jésus-Christ?.... Vous vous êtes beaucoup plu dans ma maison, peu dans la vôtre; beaucoup dans la tranquillité, peu dans vos travaux; beaucoup à ma table, peu dans mes privations;

beaucoup dans mes consolations, peu dans mes sécheresses ; beaucoup dans l'estime du monde, peu dans les humiliations et les mépris.

7. Tant que nos affaires vont au gré de nos désirs, nous nous croyons au comble de la dévotion et de l'amour de Dieu. Dès que nous éprouvons un revers, nous tombons dans le dégoût, et notre piété ne se soutient plus. Nous voudrions aller au Ciel avec Jésus-Christ, mais par la prospérité et l'abondance ; par l'estime et les louanges, les consolations et les douceurs. Cela se peut-il?

8. Rougissons de notre dévotion mal entendue, et de notre peu de courage dans les voies du Seigneur. Si Jésus-Christ ne nous eût pas mieux aimés, il ne nous eût pas rachetés sur la croix. Si les saints n'eussent pas mieux aimé Jésus-Christ, ils n'eussent pas obtenu la couronne. Dans quelque état que nous soyons, formons-nous à la patience. Jésus-Christ est venu sur la terre pour faire la volonté de son Père : *Ut faciam voluntatem tuam.* Présentons-nous avec lui, pour faire sa volonté et non pas la nôtre. Voilà la pierre de touche de la dévotion véritable. Aimons à souffrir avec Jésus-Christ, à porter notre croix avec lui dans ce monde, si nous voulons régner avec lui dans sa gloire. Ainsi soit-il.

CHAPITRE IX.

Le jour du Baptême de Notre-Seigneur.

Hic est Filius meus dilectus. Celui-ci est mon Fils bien-aimé. (Luc. 9.)

C'est aujourd'hui, ô mon ame ! le baptême de Notre-Seigneur, jour infiniment précieux pour nous, puisque c'est celui où Jésus-Christ a consacré, par son attouchement, les eaux du baptême.

Que se passa-t-il au baptême de Jésus-Christ?..... trois prodiges infiniment instructifs.

1. Aussitôt que Jésus-Christ fut baptisé, et qu'il fut sorti des eaux du Jourdain, dit l'Évangile, le Ciel s'ouvrit, le Saint-Esprit descendit sur lui en forme de colombe, et l'on entendit une voix du Ciel qui dit aux assistans : Celui-ci est mon Fils bien-aimé, en qui j'ai mis toutes mes complaisances.

Y avons-nous jamais réfléchi, que ces trois prodiges, que nous admirons au baptême de Jésus-Christ, se sont également opérés au nôtre?

2. Aussitôt que Jésus fut baptisé, dit l'Évangile, le Ciel s'ouvrit... Aussitôt que les eaux salutaires du baptême eurent coulé sur notre tête, le Ciel s'ouvrit pour nous. Auparavant il était fermé, de ce moment il nous fut ouvert : auparavant nous en étions exclus, de ce moment nous commençâmes à y avoir des droits. Entés sur Jésus-Christ, comme le dit saint

Paul, du moment de notre baptême, nous nous trouvâmes transplantés dans un ordre surnaturel. Puisant dans Jésus-Christ une source de vie, nous pûmes communiquer à toutes nos actions un mérite surnaturel qu'elles ne pouvaient avoir auparavant : premier prodige qui s'opéra visiblement au baptême de Jésus-Christ, figure de celui qui devait s'opérer invisiblement au nôtre.

3. Aussitôt que Jésus-Christ fut baptisé, le Saint-Esprit descendit sur lui en forme de colombe.... Aussitôt que les eaux salutaires du baptême eurent coulé sur notre tête, le Saint-Esprit descendit également sur nous; c'est-à-dire, qu'étant admis dans l'Église, toujours dirigée par le Saint-Esprit, le Saint-Esprit devint effectivement notre docteur et notre maître. Éclairés par ses lumières, échauffés par sa grace, formés à son école, dirigés par ses divines leçons, participant à ses mystères, à ses instructions, à ses sacremens et à ses faveurs dans l'Église, nous devînmes effectivement, au moment de notre baptême, les élèves et les disciples de l'esprit de Dieu même, qui ne cessa jamais de nous parler, tant que nous voulûmes l'entendre. Deuxième prodige qui s'opéra visiblement au baptême de Jésus-Christ, et qui s'est opéré invisiblement au nôtre.

4. Aussitôt que Jésus-Christ fut baptisé, on entendit une voix du Ciel qui dit aux

assistans : Celui-ci est mon Fils bien-aimé, en qui j'ai mis toutes mes complaisances... Aussitôt que les eaux salutaires du baptême eurent coulé sur notre tête, Dieu, du haut du Ciel, dit exactement à tous ceux qui y étaient présens : Celui-ci est actuellement mon fils bien-aimé ; auparavant c'était ma créature, maintenant c'est mon Fils ; auparavant c'était l'esclave du Démon, maintenant il est entré dans la liberté des enfans, et il peut m'appeler son Père ; auparavant c'était mon ennemi par le péché, maintenant c'est le tendre objet de mes complaisances, le frère et le cohéritier de mon Fils, l'héritier de mon royaume et de mes plus sublimes promesses. Troisième prodige qui s'opéra sensiblement au baptême de Jésus-Christ, et qui s'est opéré invisiblement au nôtre.

5. O prérogatives du baptême, que vous êtes sublimes !..... Citoyens et héritiers du Ciel, élèves et disciples du Saint-Esprit, frères de Jésus-Christ, enfans et héritiers de Dieu même !... O que c'était avec bien de la raison, que les plus grands rois, frappés de ces idées, mettaient autrefois leur titre de chrétien au-dessus de tous leurs titres, leur nom de baptême au-dessus de tous leurs noms, puisque c'est par le baptême que nous avons droit à un royaume qui est infiniment au-dessus de tous les royaumes de ce monde..... Et nous profanons ce titre de chrétiens !

et nous méprisons les sublimes leçons du Saint-Esprit! et nous ne faisons rien pour ce royaume! et nous ne méditons pas les superbes prérogatives de notre baptême! O mon ame! confondons-nous de notre ingratitude et de notre indifférence; remplissons nos engagemens, si nous voulons avoir part à son héritage. Ainsi soit-il.

CHAPITRE X.

Pour la Septuagésime.

Quid hìc statis totâ die otiosi? Pourquoi restez-vous là tout le jour sans rien faire? (MATTH. 20.)

1. N'EST-CE pas là, ô mon ame, le reproche sanglant que le Père de famille fait à une infinité de personnes qui passent leur vie dans l'oisiveté, les jeux, les plaisirs, les promenades, et sur la place publique, à gouverner les royaumes, diriger les armées, demander des nouvelles, et qui négligent l'affaire de leur salut? *Quid hìc statis?* Que faites-vous là? Pourquoi rester ainsi tout le jour sans rien faire? *Quid hìc statis totâ die otiosi?*

2. Ah! Seigneur, dit-on avec les ouvriers de l'Evangile, nous n'avons pas d'ouvrage. *Nemo nos conduxit*...... Vous n'avez pas d'ouvrage!..... Mais n'eussiez-vous que vos devoirs par rapport à Dieu, n'est-ce donc rien que ces devoirs?... Un maître à servir, le Ciel à gagner, des prières à faire, la messe à entendre, des églises à visiter, des sacremens à fréquenter, des péchés à pleu-

rer, toute une vie de désordres peut-être à confesser et à repasser dans l'amertume de votre ame, des besoins infinis à demander, la colère divine à apaiser, de perpétuelles actions de graces à rendre à Dieu pour tous ses bienfaits! Que d'ouvrage! N'y eût-il que cela, la vie tout entière y pourrait-elle suffire?.....

3. *Nemo nos conduxit:* Personne ne nous a engagés!..... Mais, dira Dieu, est-ce que vous ne vous êtes pas engagés avec moi dès l'instant de votre baptême?..... Est-ce que vous n'avez pas promis de me servir? que tous les instans de votre vie ne me sont pas dus? Pourquoi donc restez-vous là? *Quid statis?*

4. *Nous n'avons pas d'ouvrage!....* Mais c'est précisément ce qui vous condamne: moins vous avez d'affaires d'ailleurs, plus vous êtes coupables de ne pas vous occuper de ce qui regarde le service de votre Père céleste. Les personnes qui sont engagées par état au milieu des embarras du monde, seraient inexcusables, si elles ne quittaient tout pour vaquer d'abord à ce qu'exige d'eux le service du Tout-Puissant. Mais vous, si vous n'êtes plus dans le commerce, que vous soyez libre, que Dieu vous ait dégagé de toutes les affaires temporelles qui vous occupaient autrefois; si vous avez tout le temps de penser à votre conscience, de vous livrer au service du Seigneur, pourquoi donc restez-vous là?

Quid hìc statis? Pourquoi n'allez-vous pas dans les églises ou dans votre oratoire, aux pieds de votre crucifix, traiter la plus importante de toutes vos affaires, celle pour laquelle toute la vie suffit à peine?... Quand vous étiez au milieu des affaires du monde, vous prétendiez que vous n'en aviez pas le temps : actuellement que vous en avez le temps, vous prétendez que vous n'avez pas d'ouvrage!...

5. Personne ne nous a loués : *Nemo nos conduxit!* Mais Dieu ne vous a-t-il pas envoyés à sa vigne? ou plutôt, n'êtes-vous pas vous-même la vigne du Seigneur? et une vigne précieuse qu'il a plantée sur la terre, et qu'il a entée sur Jésus-Christ pour produire des fruits célestes? *Ego plantavi te vineam meam pretiosissimam.* Or, je vous le demande : y a-t-il rien au monde qui exige plus de travail que la vigne? Que de soins, que de travaux interminables, pour la planter, la fouir, la cultiver, la tailler, la défendre des mauvais vents, pour la garder quand elle a produit des fruits! Un bon vigneron peut-il trouver un instant où il n'ait rien à faire?

6. *Vous n'avez pas d'ouvrage!*..... Mais Dieu ne vous a-t-il pas donné un corps à dompter, des passions à vaincre, des tentations à éviter, des défauts à extirper, des vertus à acquérir? N'est-ce pas là une vigne qui exige un travail continuel?..... Quoi de plus faible que la vigne! Il lui est

impossible de se soutenir, si elle n'est liée et attachée à un corps plus solide qu'elle.... Quoi de plus faible que l'homme! S'il cesse un seul instant d'être uni à Jésus-Christ, comme la vigne il retombe par terre, il lui est impossible de s'élever ni de se soutenir un seul instant dans le chemin du Ciel par lui-même... Quoi de plus tendre et de plus délicat que la vigne! un seul souffle peut la faire périr ou en faire couler les fruits... Quoi de plus fragile que l'homme! un seul souffle de la tentation peut le perdre, et le dépouiller de toutes les vertus dont il était orné auparavant. Quel travail immense pour nous perfectionner nous-mêmes!

7. *Nous n'avons point d'ouvrage!*... Mais si vos devoirs envers Dieu et envers vous-même ne suffisent pas, n'avez-vous pas des devoirs envers le prochain?..... Dans quelque état que vous soyez, n'avez-vous pas des fonctions à remplir, des affaires à régler, des comptes à mettre en ordre? Si vous êtes domestique, des maîtres à servir, votre tâche à acquitter, vos obligations journalières à remplir? Si vous êtes père de famille, votre maison à conduire, vos domestiques à surveiller, vos enfans à former, à corriger et à instruire? Ne sont-ce pas là autant de vignes que Dieu vous a données à cultiver, et dont il vous demandera compte? N'avez-vous pas, si vous êtes pauvre, votre vie à gagner? si vous êtes riche, des pauvres à soulager, des prisons

à visiter, des hôpitaux à secourir? Si vous êtes prêtre, des enfans à catéchiser, des peuples à instruire, des malades à voir, des instructions à préparer? Pourquoi donc restez-vous là? *Quid hìc statis?*

8. Fussiez-vous en exil ou dans la solitude, dans les prisons et dans les cachots, qui que vous soyez, n'avez-vous pas Jésus-Christ avec vous? Ne fût-ce qu'en esprit, parçourez ce livre divin d'un bout à l'autre, c'est-à-dire depuis sa naissance jusqu'au moment où il retourne au ciel. Quelle foule d'instructions et de consolations! Méditez, priez : si vous le pouvez, écrivez vos méditations; mettez-les en ordre, passez votre temps à en tirer de saintes pratiques, ou pour vous, ou pour les autres.

9. Qu'ils sont donc coupables, ô mon Dieu, ceux qui diffèrent leur conversion, qui passent leur vie dans l'inutilité, tandis qn'ils ont tant de devoirs à remplir, tant de péchés à pleurer, tant de torts à réparer, tant de mal à éviter, tant de bien à faire; qui emploient tout leur temps à se pousser dans le monde, et qui négligent la plus importante de toutes leurs affaires; celle qui doit être le but de toutes les autres, et qui doit les occuper tout entiers, l'affaire du salut! Dans quelque temps, dans quelque pays que Dieu nous ai fait naître, pensons qu'il nous a envoyés à sa vigne, que tous nos instans lui sont dus, qu'à chaque heure du jour, depuis le matin

jusqu'au soir, depuis la naissance jusqu'à la mort, nous avons de l'ouvrage. Travaillons sans relâche, avançons, occupons-nous de la grande affaire. Pour peu que nous nous arrêtions, écoutons le reproche sanglant du Père de famille, qui nous crie du haut du Ciel : Que faites-vous là? *Quid hìc statis totâ die otiosi?*..... Rentrez dans votre état, convertissez-vous; allez à ma vigne; occupez-vous sérieusement de l'affaire de votre salut, et vous ne manquerez jamais d'ouvrage. *Ite et vos in vineam meam.* Ainsi soit-il.

CHAPITRE XI.

Pour la Sexagésime.

Mundus gaudebit, vos autem contristabimini.
Le monde sera dans la joie, et vous dans la tristesse. (JOANN. 16.)

1. Il faut convenir que l'Évangile est bien étonnant au premier coup-d'œil, ô mon ame : car qu'est-ce que Jésus-Christ y annonce à ses Disciples? Il leur annonce que le monde sera dans la joie, dans la prospérité et dans l'abondance. *Mundus gaudebit.* Quoi, Seigneur, ce monde que vous haïssez et qui est votre ennemi perpétuel! Quoi, Seigneur, les impies, les pécheurs, les libertins, les profanateurs, ils seront dans la joie, la prospérité et l'abondance!... *Mundus gaudebit.....*

2. Mais, ô mon Dieu, si c'est là le partage de ceux qui vous haïssent, quel sera donc le sort de ceux qui vous aiment et qui

s'appliquent à vous servir?..... Pour vous, dit Jésus-Christ à ses Disciples, vous qui m'aimez et qui me servez, vous serez dans la tristesse, dans la tribulation et les souffrances : *Vos autem contristabimini.* Méprisés, bafoués, humiliés, exilés, persécutés, vous serez le rebut et le jouet du monde. On vous dépouillera, on vous emprisonnera, on vous tourmentera, on vous mettra à mort, et vous serez sous les pieds des méchans!..... Quoi, Seigneur, et vous qui êtes tout-puissant, vous le souffrez! Oui, sans doute, parce que ces épreuves vous sont nécessaires pour vous former à la vertu. Je le souffrirai pendant la vie.

3. Mais prenez bien garde au retour. La joie du monde se changera en tristesse, et en une tristesse éternelle. Les pécheurs qui vous auront persécutés seront précipités dans un étang de feu, d'où ils ne sortiront jamais; et c'est là qu'il y aura des pleurs et des grincemens de dents pendant l'éternité tout entière. Au lieu que vous, qui aurez souffert, vous qui me servez, et qui êtes mes amis, votre tristesse se changera en joie, et en une joie qui ne sera point interrompue, une joie que personne ne pourra vous ravir : *Et gaudium vestrum nemo tollet à vobis.*

4. Quand nous voyons les impies qui profanent les temples, brisent les crucifix, insultent publiquement au Tout-Puissant, vivre dans les plaisirs et dans l'abondance,

cette impunité nous étonne, nous sommes tentés de demander s'il y a un Dieu... Mais Dieu nous l'a annoncé dans l'Ecriture : Le monde ici-bas triomphera et sera dans la joie : *Mundus gaudebit.*

5. Quand nous voyons au contraire ceux qui mènent une vie pure, qui fréquentent les sacremens et servent Dieu avec ferveur, affligés, humiliés, dépouillés de leurs biens, souffrans, exilés, opprimés, écrasés sous les pieds des méchans, versant inutilement des larmes, et Dieu paraissant les abandonner, notre foi s'ébranle, nous ne concevons pas cette conduite !... Mais Dieu nous l'a prédit : Pour vous qui êtes mes amis, vous serez dans la tristesse : *Vos autem contristabimini.* Mais quand vous serez dans cet état, réjouissez-vous : *Gaudete ;* soyez au comble de la joie et de l'allégresse : *Exultate ;* non pas parce que vous souffrirez, mais parce que votre tristesse se changera en joie, et votre oppression en triomphe ; que vos humiliations se changeront en gloire, et en une gloire éternelle, que personne ne vous ravira plus : *Tristitia vestra vertetur in gaudium.*

6. Les bals, les danses, les repas, les plaisirs et les divertissemens de toute espèce, voilà ce dont le monde va s'occuper dans ces derniers jours. Si nous sommes les vrais amis de Dieu, tandis que le monde se divertira, nous nous livrerons à une sainte tristesse ; nous gémirons sur les dérègle-

mens du monde, qui attirent des fléaux si terribles sur la terre, et si la bienséance nous oblige de participer aux divertissemens ordinaires, que la réunion des familles autorise en pareil temps, ce sera toujours comme aux noces de Tobie, dans la crainte du Seigneur, que nous y assisterons, en nous abstenant soigneusement de tous les excès qui pourraient nous rendre coupables. *In timore Domini convivium nuptiarum exercebant.* Ainsi soit-il.

CHAPITRE XII.

Pour la Quinquagésime.

Ecce nunc tempus acceptabile, ecce nunc dies salutis.
Voici un temps favorable, voici des jours de salut.
(II. Cor. 6.)

1. Et quel est-il, ô mon ame, ce temps favorable? c'est le Carême. Pourquoi cela?... Parce que c'est un temps de jeûnes et d'abstinences, de prières et de recueillement, de mortification et de pénitence; un temps où l'on peut expier ses péchés, prévenir le purgatoire, satisfaire à la justice de Dieu, fléchir sa colère, attirer sa miséricorde; un temps où l'on peut avancer en perfection, dompter son corps, mortifier ses passions, remporter des victoires sur soi-même, et faire une ample provision de bonnes œuvres; un temps où l'on peut souffrir avec Jésus-Christ, marcher sur ses pas, apprendre à porter sa croix avec lui, et mériter son Royaume. Fut-il jamais un

temps plus favorable et plus avantageux, pour quiconque veut se sauver? *Ecce nunc tempus acceptabile.*

2. C'est d'après cette idée que les Saints regardèrent toujours le Carême, et tous les temps de pénitence en général, comme les temps les plus heureux; qu'ils les voyaient toujours revenir avec plaisir, qu'ils les aimaient, qu'ils les désiraient, et qu'ils les préféraient infiniment aux temps de divertissemens et de réjouissances.

3. Nous avons, ô mon ame, comme les Saints, l'avantage d'avoir des temps de mortification et de pénitence. Mais avons-nous les mêmes sentimens? Les Saints aimaient les temps de pénitence, et nous, nous les haïssons. Ils soupiraient après, et nous, nous les détestons. Ils les recherchaient, et nous, nous les fuyons. Ils les voyaient revenir avec joie, et nous, nous nous en attristons. Dès qu'on nous parle de jeûnes et d'austérités, nous ne sommes plus capables de les soutenir. Pour le monde et ses vains plaisirs, nous sommes toujours robustes, toujours en état de nous y livrer: les voyages, les mauvais temps, la perspective de passer des nuits entières, rien ne peut nous en détourner. Est-il question de jeûnes et d'abstinences, nous sommes infirmes, malades, incommodés; le maigre nous est absolument contraire; nous trouvons toujours mille prétextes des plus spécieux, pour nous en faire dispenser par

nos médecins, ou nous en dispenser nous-mêmes. Et c'est ainsi que nous laissons les Saints marcher dans le chemin du salut, et que nous n'y marchons pas; emporter le Ciel par la pénitence, et que nous ne l'emportons pas.

4. A la vue du Carême qui se présente, ô mon ame, prenons donc enfin l'esprit et les sentimens des Saints, et disposons-nous à profiter des moyens nombreux de salut qu'il nous offre. Tant que nos travaux et de fortes raisons de santé ne nous en dispenseront pas, au jugement de nos supérieurs, observons fidèlement les jeûnes et les abstinences prescrits par l'Eglise. Si nous en sommes légitimement dispensés, remplaçons-les par d'autres privations analogues à nos forces. Redoublons nos prières, multiplions nos aumônes et nos bonnes œuvres. Souffrons avec plus de patience; communions avec plus de ferveur; gémissons entre le vestibule et l'autel. Prions pour le Chef de l'Eglise, pour le maintien de la foi, pour le rétablissement des mœurs, pour notre malheureuse patrie. Attachons-nous fermement à la doctrine des Apôtres et de leurs Successeurs. Demandons instamment le retour des esprits, et la conversion des cœurs.

5. Prions pour nous-mêmes, ô mon ame; versons des larmes abondantes sur les temps que nous avons passés dans la dissipation, réparons-les par une sincère pénitence;

veillons sur nous-même avec plus d'exactitude; combattons nos défauts avec plus de courage. Prenons la ferme résolution de fuir toutes les occasions du péché et de rester fermement attachés au Seigneur, toute la vie. Par ce moyen, le Carême sera pour nous, comme pour les Saints, un temps favorable qui nous sanctifiera dans ce monde, et nous préparera à la couronne immortelle dans l'éternité. *Ecce nunc tempus acceptabile, ecce nunc dies salutis.* Ainsi soit-il.

CHAPITRE XIII.

Pour le premier Dimanche de Carême.

Scriptum est. Il est écrit. (Matth. 4.)

Ceci est écrit, cela ne l'est pas!.... Voilà les seules réponses que Jésus-Christ fit au Tentateur, et les grandes leçons qu'il nous a données dans cet évangile: *La loi de Dieu, la règle de l'autorité*, pas autre chose. Oh! que nous serions forts, si nous nous en tenions à un moyen aussi simple!...

1. Après avoir jeûné quarante jours, dit l'Evangile, Jésus-Christ eut faim; alors le Tentateur s'approchant de lui, lui dit: Si vous êtes le fils de Dieu, n'êtes-vous pas le maître du monde? Dites que ces pierres se changent en pains, et rassasiez-vous. Dieu ne vous a-t-il pas fait pour vivre? Est-il permis d'être ainsi homicide de soi-même?

2. Il est écrit, répond Jésus-Christ, que

l'homme a deux vies : la vie de l'ame, et celle du corps. La vie du corps se sustente effectivement avec du pain ; mais celle de l'ame dépend de l'obéissance à la loi de Dieu. Il vaudrait mieux perdre cent fois la vie du corps, que de transgresser la loi, puisque c'est perdre la vie éternelle.

3. N'est-ce pas ainsi que nous nous trouvons tentés tous les jours, par les besoins, et l'illusion des sens?..... Pourquoi, disait le serpent à nos premiers parens, ne mangez-vous pas des fruits de cet arbre? ne sont-ils pas faits pour être mangés?... Pourquoi, dit-on, vous exténuer ainsi de jeûnes et d'abstinences? Dieu ne vous a-t-il pas faits pour vivre?... Pourquoi ne pas manger de la viande tous les jours? Dieu ne l'a-t-il pas créée pour cela?... Pourquoi?... *Parce que Dieu le défend :* point d'autres raisons. Il est permis de manger hors le temps du jeûne, défendu de le faire dans le temps du jeûne. Il est permis de manger de la viande certains jours, défendu de le faire dans d'autres : permis de se conserver la vie par des voies légitimes, défendu de le faire par des voies illégitimes, parce que la vie de l'ame est préférable à celle du corps. *Scriptum est.* Le péché ne consiste ni dans le pain, ni dans la viande, mais dans la désobéissance à la loi de Dieu.

4. Que de monde, ô mon ame, qui se laisse prendre à cette tentation!..... S'agit-il des biens temporels? Intrigues, sermens,

parjures, perfidies, tout devient permis. La vie de l'ame est sacrifiée, et la loi de Dieu n'est plus rien! Du pain, des biens, la vie du corps, voilà tout ce qu'on examine; tout le but de nos vœux et de nos désirs!.....

5. Le Tentateur voyant Jésus-Christ déterminé à suivre la parole de Dieu, ne s'y oppose plus : au contraire, le transportant d'un seul vol sur le haut du pinacle du Temple, il lui dit : Si vous êtes le fils de Dieu, jetez-vous en bas, car il est écrit que Dieu enverra ses Anges pour vous soutenir en chemin, de peur que vous ne heurtiez le pied contre quelques pierres.

6. Il est aussi écrit, répond Jésus-Christ, que Dieu me soutiendra dans tout ce qu'il m'ordonne, qu'il m'abandonnera dans tout ce qu'il ne m'ordonne pas. Or, il ne m'a point du tout ordonné de monter sur le pinacle du Temple, ni de me jeter du haut en bas; ce serait le tenter que de le faire. *Rursùm scriptum est : Non tentabis Dominum Deum tuum.*

7. N'est-ce pas ainsi que nous nous trouvons encore tentés tous les jours? Quand on nous voit déterminés pour le service de Dieu, on cesse de s'y opposer, mais que fait-on ? on nous pousse dans les excès. Comme Jésus-Christ, on nous transporte d'un seul vol sur le haut du pinacle du Temple, pour nous effrayer par la profondeur des précipices qui nous environnent

de tous côtés. Ou vous voulez, dit-on, donner dans la dévotion, ou vous ne le voulez pas. Si vous le voulez, il faut donc vous faire anachorète, vous enfermer dans un monastère, vous livrer à de grandes austérités. Le pourrez-vous?... Si vous ne le pouvez pas, laissez donc là ce vain étalage de dévotion, jetez-vous du haut en bas, et faites comme les autres!...

8. Mais point du tout. Si je veux servir Dieu, il n'est point dit qu'il faut sur-le-champ que je sois sans vices et sans imperfections. Il faut que je monte au pinacle par degrés; il n'est point dit qu'il faut s'y transporter d'un seul vol, subitement, et par-dehors.... Il faut que je remplisse mes devoirs dans ma maison; il n'est point dit qu'il faut que je m'enferme dans des monastères. Il faut que j'observe la loi de Dieu sur le jeûne; il n'est point dit qu'il faut que je donne dans des austérités impraticables : il est écrit, au contraire, comme le dit Jésus-Christ au Tentateur : Vous ne tenterez point le Seigneur votre Dieu, par des pratiques outrées et exagérées : *Rursùm scriptum est : Non tentabis*, etc.

9. Prenons bien garde à cette deuxième tentation, ô mon ame : quand on veut se livrer au service du Seigneur, on ne manque pas de nous exagérer les difficultés. Des haires, des cilices, de grands jeûnes, de grandes macérations, la vie la plus pénible et la plus austère, voilà ce qu'on

nous met d'abord sous les yeux. Comme le Tentateur, on nous transporte du premier vol sur le pinacle du Temple. On nous pousse à la vie la plus austère, parce qu'on sait, ou que nous en serons effrayés, ou que nous n'y tiendrons pas long-temps..... Quand on nous voit découragés, que fait-on? On nous propose de tout abandonner, de nous précipiter du haut de cette grande dévotion où l'on nous avait portés, et nous retombons souvent plus bas que nous n'étions d'abord..... Ne donnons pas dans le piége, ô mon ame; si nous voulons avoir une dévotion solide, gardons-nous de prendre notre vol si haut. Il faut monter au pinacle, sans doute, mais il faut y monter par degrés; il faut tendre au sommet de la perfection, mais il ne faut pas s'y transporter d'un seul vol. Domptons-nous nous-mêmes, corrigeons nos défauts, exerçons-nous long-temps d'abord à ne point médire, à réprimer nos vivacités, à supporter ceux avec qui nous vivons, à pratiquer les commandemens, à bien remplir nos devoirs. Quand une fois nous serons bien sûrs de nous-mêmes dans les préceptes, nous passerons aux conseils, nous monterons un peu plus haut. Jetons d'abord les fondemens, insensiblement nous parviendrons au faîte; mais commencer par le faîte, se placer d'abord au plus haut dégré de la dévotion, c'est vouloir se précipiter, c'est tenter Dieu, et aller contre nature.

10. Le démon voyant qu'il ne pouvait ébranler Jésus-Christ, ni par les difficultés, ni par les besoins, le transporta sur le sommet d'une montagne fort haute, et là, rassemblant devant ses yeux, par un prestige, tout l'éclat des royaumes du monde, il lui dit ouvertement : Vous voyez tous ces royaumes ; je vous donnerai tout cela, si, vous prosternant devant moi, vous m'adorez. Jésus-Christ, indigné de cette impudence, lui répondit toujours par l'Ecriture : Retire-toi, Satan, car il est écrit : Vous adorerez le Seigneur votre Dieu, et vous le servirez lui seul. *Scriptum est, Dominum*, etc.

11. Voilà le dernier degré de la tentation, et le plus difficile à soutenir : celui des plaisirs et des honneurs. Si vous mangez des fruits de cet arbre, disait le serpent à nos premiers parens, vous en saurez autant que Dieu même. Si vous consentiez à telle tentation, vous seriez heureux comme des dieux! Si vous acquiesciez à mes propositions, je vous comblerais de biens et d'honneurs, dit tous les jours un tentateur. Et c'est là ce que la tentation a de plus dangereux! Combien, qui se sont soutenus dans les peines, les misères, les persécutions, et les tourmens eux-mêmes, qui se sont laissés vaincre par l'appât des plaisirs. C'est alors surtout, qu'il faut tenir ferme, et ne pas perdre de vue la loi du Seigneur. Ce plaisir est-il permis? est-il défendu?

voilà ma règle. S'il est défendu, fût-il mille fois plus séduisant, l'enfer en est la suite. Retire-toi, *Satan*, doit-on s'écrier avec Jésus-Christ, quand tu m'offrirais mille mondes, je ne succomberais jamais, parce qu'il est écrit : Vous adorerez le Seigneur votre Dieu, et vous le servirez lui seul : *Scriptum est : Dominum Deum tuum adorabis, et illi soli servies.*

12. La tentation finie, le Démon se retira, dit l'Évangile, et les Anges descendirent pour servir Jésus-Christ. Quand nous sommes dans la tentation, nous sommes en spectacle à Dieu, aux Anges et aux hommes. Si nous succombons, nous devenons le jouet du Démon, et l'opprobre du monde : si nous triomphons, les Anges descendent autour de nous, et nous nous couvrons de gloire ; mais pour cela il faut s'attacher inviolablement à la loi du Seigneur. *Scriptum est.*

13. *La loi de Dieu*, ô mon ame! l'*autorité*. Tenons-nous-en là, et, à l'exemple de Jésus-Christ, ne raisonnons jamais sur la loi avec le tentateur. Pourquoi ne pas manger de la viande les jours d'abstinence?... parce que cela est défendu. *Scriptum est.* Mais dans ce cas, il faut donc monter sur le pinacle, aller dans un couvent, vous livrer à de grandes austérités !.... Point du tout, il faut pratiquer la loi de Dieu dans mon état.... Mais si vous donniez dans les plaisirs du monde, vous seriez si riche,

si heureux!... Retire-toi, Satan; à quoi me servira le monde entier, si je viens à perdre mon ame ! Ceci m'est ordonné, ceci m'est défendu. *Scriptum est.* L'*autorité*, pas autre chose, voilà la règle unique d'un bon serviteur.

O mon Dieu ! faites fructifier dans nos ames vos divines instructions, ces instructions simples et sublimes que vous nous donnez dans votre Évangile. Ainsi soit-il.

CHAPITRE XIV.

Pour le temps de la Passion.

Vulneratus est propter iniquitates nostras. Il a été frappé à cause de nos iniquités. (Isaï. 53.)

1. Un criminel, dit *Bourdaloue*, était condamné à mort. Il demandait sa grace, et son juge qui l'aimait, eût bien voulu la lui accorder, mais son crime était trop grave; il fallait que la justice fût remplie, et il allait être exécuté. Que fait le fils du juge ? Touché de compassion, il fend la foule et se rend au lieu du supplice, délie le coupable et se met en sa place. Son père accepte l'échange, et tout le monde fond en larmes.

2. Belle figure de ce que *Jésus-Christ* fait pour nous dans ce saint temps! Vous êtes, ô mon ame! ce criminel condamné à mort. Il vous était impossible d'y échapper, puisqu'il vous était impossible de réparer une injure infinie. Et Dieu lui-même ne pouvait vous en sauver, puisqu'il fallait que

sa gloire fût réparée. Après un seul péché mortel, l'enfer serait notre sort inévitable. Que fait *Jésus-Christ* touché de compassion?... Il fend la foule, nous délie, se met à notre place. Et le Père céleste accepte l'échange. Quel amour, et de la part du Père, et de la part du Fils!...

3. Méditez, ô mon ame, dans cette sainte Quinzaine, *Jésus-Christ* souffrant et mourant pour vous; vous y trouverez tous les motifs qui peuvent réveiller en vous les sentimens de religion dont vous devez être pénétrée à son égard. *Motifs d'amour* : Comment n'aimerai-je pas un Dieu qui a daigné se livrer à la mort la plus ignominieuse, pour me sauver des brasiers de l'Enfer?... *Motifs de reconnaissance*: Comment ne donnerais-je pas ma vie pour un Dieu qui a sacrifié la sienne pour moi, sur la croix, au milieu des tourmens les plus cruels? *Motifs de douleur* : Comment ai-je pu jusqu'ici offenser un Dieu si bon? Et comment oserais-je l'offenser encore dans la suite?

4. Suivez, ô mon ame, *Jésus-Christ* dans toutes les circonstances de sa passion. Vous y verrez jusqu'à quel point Dieu a aimé le monde, puisqu'il lui a donné son Fils unique pour rédempteur!.... Combien le Fils de Dieu nous a aimés, puisqu'il n'a pas balancé de se livrer à la mort la plus cruelle pour nous!.... Combien Dieu est grand, puisqu'il lui a fallu une pareille

victime pour réparer sa gloire !... Combien le péché est énorme, puisqu'il ne peut être effacé que par le sang d'un Dieu !..... De quel prix est une ame, puisqu'un Dieu l'a rachetée au prix de son sang !.... Combien nous sommes ingrats, puisque nous crucifions tous les jours un Dieu qui a daigné s'immoler pour nous !.... Etudiez un Dieu souffrant et mourant pour nous, vous y trouverez un fonds inépuisable de méditations et d'instructions, aussi utiles qu'intéressantes et pour l'esprit et pour le cœur.

5. Contemplez Jésus-Christ mourant sur la croix, ces yeux éteints, ces lèvres livides, ce côté ouvert, ces pieds et ces mains percés de clous, cet auguste front couronné d'épines, ce corps sacré couvert de plaies. Comparez tout cela avec ce que vous avez à souffrir dans le monde. Et voyez si vos douleurs ont été jamais pareilles à la sienne. *Videte si est dolor sicut dolor meus.* O mon ame, quel livre que celui de la croix ! Quel fonds inépuisable d'instructions pour les esprits méditatifs !

6. Etudions Jésus-Christ, dans toutes les circonstances de sa passion. Méditons son silence, sa douceur, sa soumission, sa noble résignation au milieu de tant d'opprobres. Examinons si nous souffrons les petites peines de notre état, avec autant de patience. Réfléchissons sur la distance

immense qui existe entre nous et ce divin modèle; sur tout ce qui nous reste à faire, pour imiter son courage, sa générosité, son pardon des injures, son amour pour ses ennemis. Mettons enfin la main à l'œuvre. Travaillons efficacement dès ce moment même, à mourir avec lui, à nous-mêmes, à nos sens et à nos passions, et à nous former à la pratique de toutes les vertus, dont il nous donne de si grands exemples. Le meilleur moyen de nous bien préparer à la Pâque, c'est de mourir avec lui au péché, pour pouvoir ressusciter avec lui à une vie nouvelle. *Eamus et nos, et moriamur cum eo.* Ainsi soit-il.

CHAPITRE XV.

Précepte de la Pâque.

Necesse erat occidi Pascha. Il était ordonné de faire la Pâque. (Luc. 22.)

1. Quelle différence y a-t-il, ô mon ame! entre la communion pascale et les autres communions?... Il y a cette différence, que, dans les autres temps, c'est une simple invitation, et qu'à la Pâque, c'est un ordre. *Necesse.* Dans les autres temps, ce sont des repas particuliers, tandis qu'à la Pâque, c'est un festin solennel, où le Père de famille veut que tout le monde comparaisse, sous peine d'être rayé du catalogue de ses enfans, et exclu de son héritage. *Necesse.* Dans les autres temps, c'est pour ainsi dire un tête-à-tête où l'on se trouve

quelquefois seul avec Jésus-Christ, au lieu que dans la quinzaine de Pâque Jésus-Christ tient table ouverte, et fait, comme il le dit lui-même, la Pâque avec tous ses disciples: *Facio pascha cum discipulis meis.*

La solennité de la Pâque n'est pas seulement de précepte chez les Chrétiens, elle l'était également chez les Juifs. Dieu l'avait instituée en mémoire de leur délivrance de la servitude d'Égypte. A la Pâque, un concours innombrable de peuple se rendait à Jérusalem, de toutes les parties du monde. Tous ceux qui ne pouvaient pas y aller, mangeaient l'agneau pascal dans leurs maisons. Ils y étaient obligés sous peine de mort. *Necesse erat occidi pascha.* Cependant la délivrance de leur servitude n'était que la figure de la nôtre; l'Agneau pascal qu'ils mangeaient dans leurs maisons, n'était qu'une ombre imparfaite du véritable Agneau pascal qui s'est immolé pour nous.

3. Aussi l'Église notre mère, toujours dirigée par l'esprit de son divin époux, a-t-elle fait à tous les Chrétiens un précepte rigoureux de recevoir leur Créateur, au moins à la Pâque. *Ton Créateur tu recevras, au moins à Pâque humblement.*

4. *Au moins à Pâque.* C'est-à-dire que, parmi les Chrétiens qui sont admis aux saints Mystères, personne au monde n'en est excepté. Pour donner à tous la facilité de se présenter, l'Église a voulu que cette

grande solennité durât quinze jours. Mais durant ces quinze jours, elle veut que tout le monde obéisse, sans aucune exception quelconque, et elle le veut sous les peines les plus terribles : hommes et femmes, riches et pauvres, grands et petits, sujets et souverains, les infirmes et les malades eux-mêmes. Tous ceux qui ne sauraient venir à l'Église, il faut qu'ils mangent l'Agneau pascal dans leurs maisons, et les ministres ont ordre de le leur porter. Personne au monde n'est dispensé de ce devoir. *Necesse.*

5. *Au moins à Pâque.* C'est-à-dire qu'il n'est point de raisons, quelque puissantes qu'elles soient, qui puissent en empêcher. Le désordre, le libertinage, le péché mortel, sont des obstacles inconciliables sans doute, et, tant qu'ils subsisteront, il sera impossible de faire ses Pâques. Mais, pour les faire, il faut de toute nécessité les lever. Le même précepte qui nous oblige à faire nos Pâques, nous oblige par cela même à nous y disposer; et cela sous les peines les plus terribles. *Necesse.*

6. *Au moins à Pâque.* C'est-à-dire qu'il faut faire tout ce qui est nécessaire pour surmonter les difficultés qui pourraient nous empêcher de l'accomplir. Si nous sommes en péché mortel, nous confesser; si nous sommes dans l'habitude du péché, nous corriger; si nous avons des liaisons dangereuses, les briser; si nous sommes

mal avec le prochain, nous réconcilier; si nous avons le bien d'autrui dans les mains, le restituer; si nous avons donné du scandale, le réparer. Tout cela est difficile sans doute. Mais pour la Pâque il n'y a point de difficultés à objecter. Pour nous donner le temps de le faire, le ministre peut retarder nos Pâques; mais il n'a pas le pouvoir de nous en dispenser. Il faut efficacement mettre la main à l'œuvre. Si nous ne le faisons pas, c'est que nous ne voulons pas le faire. Dès lors l'Église veut qu'après la mort, notre corps soit privé de la sépulture chrétienne, et notre ame soumise à l'anathème: c'est-à-dire, que tant que nous resterons dans cet état, nous serons regardés comme rebelles, et séparés du corps des Chrétiens. *Necesse.*

7. Voilà ce qu'il faut savoir, ce qu'il faut entendre, ce qu'il faut expliquer à vos enfans, à vos domestiques, et à tous ceux qui ont besoin d'instruction. *Au moins à Pâque*, ne veut pas dire qu'il suffit de communier alors, mais qu'à la Pâque c'est un précepte rigoureux et indispensable; que, quand on aurait dans le reste de l'année les plus fortes raisons, à la Pâque il n'est point de difficultés qui puissent dispenser de recevoir son Créateur. *Necesse.*

8. *Au moins à Pâque.* Cela veut dire qu'il est très-mal d'attendre à la Pâque; que si l'on est assez ingrat pour ne pas répondre aux invitations pressantes que le

Père de famille fait dans le reste de l'année, alors l'Église se fâche. Elle n'invite plus, elle ordonne, elle tonne, elle menace, et parle en mère irritée. Elle prend en main ses foudres et ses tonnerres, pour écraser celui qui n'obéirait pas. *Necesse.*

9. *Au moins à Pâque*, ne veut pas dire qu'il suffit de communier à Pâque; mais au contraire, que pour être bon Chrétien, cela ne suffit pas. Dans la primitive Église, les fidèles n'avaient pas besoin de précepte pour communier, puisqu'ils le faisaient volontairement presque toutes les fois qu'ils assistaient à la messe, et que c'était pour eux la plus grande de toutes les faveurs. C'est un précepte rigoureux, que l'Église n'a fait que très-tard, après le relâchement de ses enfans, et que pour les Chrétiens endurcis, qu'il faut traîner malgré eux au festin de leur Père céleste. *Necesse.*

10. Voilà ce que signifie le précepte, *Au moins à Pâque* : c'est-à-dire que celui qui ne comparaît qu'à la Pâque, se met au rang des Chrétiens ingrats, qui ne remplissent pas leurs devoirs par amour; que celui qui n'obéit pas même au précepte, renonce à la société des Chrétiens, et se met à la compagnie des païens et des publicains, qui n'appartiennent plus à l'Église. *Necesse.*

11. Ah! Seigneur, je ne veux être, à votre égard, au nombre ni des ingrats,

ni des rebelles. Et pour n'être ni l'un ni l'autre, j'irai souvent à votre table sainte, me nourrir de votre chair sacrée : étant bien sûr que la meilleure de toutes les dispositions pour ne pas manquer à vos ordres, est de répondre à vos divines invitations ; et que le meilleur moyen de faire bien ses Pâques, est de fréquenter souvent les sacremens, par inclination et par amour. Ainsi soit-il.

CHAPITRE XVI.

Préparation à la Pâque.

Euntes parate nobis Pascha. Allez, préparez-nous la Pâque. (Luc. 22.)

1. Quelle est, ô mon ame, la plus grande de toutes les solennités pour les chrétiens? C'est sans contredit celle de la Pâque. C'est le temps où Jésus-Christ a consommé le grand ouvrage de la rédemption des hommes ; celui où il nous a enfantés sur le Calvaire, au milieu des tourmens et de la douleur ; celui où il a brisé nos chaînes, où il nous a arrachés à l'esclavage du péché, pour nous appeler à la liberté des enfans ; celui où il est sorti triomphant des bras de la mort, et ressuscité glorieux ; celui où il a institué le sacrifice de la loi nouvelle, où il nous a donné cette victime auguste, qui nous dispense de tous les sacrifices de la religion naturelle ; celui où il a établi le christianisme, où nous avons été appelés à la loi de grace. Tout chrétien

qui ne veut pas prendre part à cette solennité, est indigne de porter ce nom, et mérite d'être exterminé du milieu de son peuple, selon le langage de l'Écriture.

2. Que faut-il faire pour se bien préparer à la Pâque? D'abord, se mettre bien avec son Dieu; car quel est celui qui, sachant que son prince donne un grand repas, aurait l'audace, s'il était mal avec lui, d'aller s'asseoir à sa table, au risque d'en être chassé avec indignation et avec colère! Pour se préparer à faire ses Pâques, il faut donc, avant tout, se mettre bien avec son Dieu, aller se jeter aux pieds de son confesseur, y faire humblement l'aveu de ses fautes, ensuite y jurer qu'on a de la douleur. Et c'est aussi le serment que vous allez faire, prenez-y bien garde. Après avoir confessé vos péchés, avant de sortir du confessionnal, vous allez dire à Dieu, en prononçant votre acte de contrition: Mon Dieu, j'ai un grand regret de vous avoir offensé. Ces mensonges, ces médisances, ces vivacités, ces sensualités que je viens d'accuser, je les déteste, je les ai en horreur. Je vous jure et je vous promets de les quitter et de ne les plus commettre. Voilà d'abord ce que vous allez faire, ce que le confesseur va exiger de vous, ce qu'il faut de toute nécessité que vous fassiez, sans quoi l'absolution serait illusoire, et vous feriez un sacrilége.

3. Ce n'est pas tout. Avant de paraître

en présence du Père de famille, il faut se mettre bien avec ses frères, car ce bon Père ne veut point qu'il y ait d'animosité entre ses enfans; et c'est la seconde demande que le confesseur est chargé de vous faire après l'accusation de vos péchés. Ne vous rappelez-vous point que quelqu'un de vos frères soit indisposé contre vous?... Si vous vous en souvenez, allez le trouver; voyez avec lui quels peuvent être vos torts. S'il vous en indique, réparez-les, et demandez-lui pardon. Si c'est lui qui vous a offensé, pardonnez-lui de tout votre cœur. Enfin, faites de votre côté tout ce qui est en votre pouvoir pour rétablir la concorde entre lui et vous; sans cela je ne saurais vous absoudre, et mon absolution serait nulle. Voilà la seconde démarche que Dieu exige de vous, ce qu'il faut que vous promettiez avant de sortir du confessionnal, et ce qu'il faut que vous fassiez avant de vous présenter pour faire vos Pâques; sans quoi Dieu ne vous pardonnerait pas. Faites tout ce qui dépend de vous pour vous réconcilier avec votre frère.

4. Ce n'est pas assez. Puisque c'est un repas extraordinaire, des dispositions ordinaires ne suffisent pas. Du côté du corps, il faut avoir la robe nuptiale; c'est-à-dire qu'il faut se présenter avec ses meilleurs vêtemens; un extérieur négligé serait une injure pour toute la famille. Du côté de

l'ame, une confession annuelle et légère ne suffit pas davantage. Il faut être vraiment changé, corrigé, et déjà affermi dans la pratique des bonnes œuvres. C'est pour cela que l'Église fait précéder la Pâque par le saint temps de carême, et qu'elle termine ce saint temps par la mort et la passion de Jésus-Christ, afin que nous ayons le temps de mourir au péché, et de nous former aux exercices laborieux de la pénitence; et voilà en dernier lieu ce que le confesseur est chargé de vous demander et d'examiner rigoureusement avant de vous absoudre. Le vieil homme est-il vraiment détruit en vous? Etes-vous vraiment changé, vraiment mort à vos mauvaises habitudes, à vos impatiences, à votre caractère et à vos défauts, vraiment éprouvé dans les vertus contraires? Si cela n'est pas, c'est en vain que je vous absoudrais, mon absolution serait nulle.

5. Pour faire de bonnes Pâques, on ne doit donc pas attendre à l'instant même; il faut des préparatifs. Il faut, comme le dit Jésus-Christ à ses disciples, que la victime soit immolée, la table dressée, la salle du festin arrangée, éclairée, ornée et parée, que tout soit prêt. *Cœnaculum grande stratum.* Se mettre bien avec son Dieu, bien avec ses frères, être vraiment corrigé de ses habitudes, et exercé dans les vertus; vraiment mort au péché, sans quoi la résurrection ne serait qu'illusoire. *Euntes parate nobis Pascha.* Ainsi soit-il.

CHAPITRE XVII.

Pour la Pâque.

Apud te facio Pascha. Je fais aujourd'hui la Pâque chez vous. (Luc. 22.)

1. Quelle annonce, ô mon ame, et quel honneur!.... Vous êtes-vous bien pénétrée d'une action aussi grande? Vous allez faire la Pâque avec votre Dieu!... Qu'est-ce donc que faire ses Pâques?.... Faire ses Pâques, chez les chrétiens, c'est d'abord, lorsqu'on est bien préparé, aller s'asseoir solennellement avec les autres, à la table de son Dieu... Misérable créature, aujourd'hui vous comptez donc avoir l'honneur de comparaître devant votre Dieu, de vous asseoir solennellement à sa table! Y avez-vous bien pensé? A la table de votre Dieu, auprès de lui, en sa divine présence! en présence d'un Dieu que vous avez tant offensé, tant outragé!..... Et il vous recevra avec bonté; il vous comblera de caresses, il vous traitera de la manière la plus splendide, et vous servira le pain des Anges. Il vous nourrira des mets les plus délicieux, puisqu'il vous donnera son propre corps.... Il vous fera de tendres reproches; vous engagera à venir plus souvent le voir; vous exhortera à bien vivre tous ensemble. Mes enfans, vous dira ce bon Père, aimez-vous les uns les autres, et vivez en paix. Voilà d'abord ce que c'est que faire ses Pâques: c'est aller s'asseoir solennellement à la table de son Dieu.

2. Cela ne suffit pas : faire ses Pâques, ce n'est pas seulement aller à la table de son Dieu, c'est s'unir à lui, et voilà ce que vous allez faire, ô mon ame. En faisant vos Pâques, vous allez vous unir avec votre Dieu; car la communion nous unit intimement à Jésus-Christ, qui devient réellement notre nourriture : de sorte qu'après la communion, si nous sommes bien préparés, nous ne faisons plus avec lui qu'un seul corps. Nous sommes à lui, et il est à nous.

3. Mais en nous unissant au corps de Jésus-Christ, quel malheur pour nous, si nous n'en prenions pas l'esprit et les sentimens! Esprit de Jésus-Christ, esprit de chasteté : tout ce qui pourrait conduire à l'impureté lui ferait horreur. Esprit de Jésus-Christ, esprit de pénitence : tout ce qui pourrait conduire à la sensualité l'éloignerait de nous. Esprit de Jésus-Christ, esprit de courage : si nous ne voulons pas porter notre croix avec lui, nous cessons d'être ses disciples. Esprit de Jésus-Christ, esprit de douceur, et c'est pour ainsi dire celui qui renferme tous les autres : si vous voulez que l'union que vous allez contracter avec Jésus-Christ soit durable, supportez tout avec patience; pardonnez à vos ennemis; faites-leur du bien; vivez en paix avec vos proches; acquérez l'esprit de Jésus-Christ, et il demeurera constamment avec vous.

4. Pensons-y donc sérieusement, ô mon ame! et puisque nous aurons aujourd'hui

le bonheur de faire nos Pâques, faisons enfin de bonnes Pâques, des Pâques qui nous convertissent, des Pâques qui nous changent, des Pâques qui nous rendent meilleurs, des Pâques qui nous mettent bien avec notre Dieu, bien avec nos frères, bien avec nous-mêmes ; des Pâques qui nous unissent à Jésus-Christ, qui nous nourrissent de Jésus-Christ, qui nous incorporent entièrement avec Jésus-Christ ; de manière que nous ne vivions plus que de Jésus-Christ, que nous ne respirions plus que Jésus-Christ, que dorénavant ce soit Jésus-Christ qui parle par notre bouche, qui voie par nos yeux, qui marche par nos pieds, qui agisse par nos mains ; des Pâques qui nous unissent si intimement à Jésus-Christ, que partout où nous paraîtrons on croie voir en nous d'autres Jésus-Christ ; qu'on remarque en nous sa douceur, sa patience, sa chasteté, son courage, sa soumission, sa noble résignation aux volontés de son Père ; des Pâques qui nous fassent mourir au péché pour ressusciter à la grace ; où le vieil homme soit tellement détruit, que notre caractère de péché ne reparaisse plus ; où l'homme nouveau soit tellement consolidé, que nous vivions perpétuellement avec Jésus-Christ dans ce monde pour le posséder dans l'éternité tout entière. Voilà ce qu'il faut pour faire enfin de bonnes Pâques. Dieu nous en fasse la grace ! Ainsi soit-il.

CHAPITRE XVIII.

Après la Pâque.

Pascha nostrum immolatus est Christus. Nous avons fait nos Pâques. (I. Cor. 5.)

Voila bientôt la Pâque passée, que faudra-t-il faire après la Pâque?

1. *Que faudra-t-il faire après la Pâque?* Grand Dieu! serions-nous donc mécontens de notre Dieu, de la manière dont il nous a reçus, de la générosité avec laquelle il nous a traités?... Mais un fils, qui est content de la réception de son père, ne tarde pas à le revenir voir. Plus on jouit de son bien-aimé, plus on veut en jouir. Et quand une fois on a goûté, dans la sainte communion, combien le Seigneur est doux, on ne soupire plus qu'après le moment heureux où l'on pourra goûter de nouveau ses célestes douceurs.

2. *Que faudra-t-il faire après la Pâque?* Mais, après la Pâque, nos sacrifices seront-ils abolis, nos autels renversés? Jésus-Christ ne sera-t-il plus dans nos temples? Ne paraîtra-t-il plus à la table sainte? Et si Jésus-Christ descend tous les jours sur nos autels, pour qui y descend-il, sinon pour nous? Jésus-Christ n'est pas seulement l'agneau pascal qu'on est obligé de manger à la Pâque, c'est la victime journalière dont on est invité à se nourrir tous les jours. Ce n'est pas seulement le pain sans levain de la sortie d'Egypte, c'est

la manne céleste, qui tombe tous les matins dans le désert, et qu'il faut s'empresser de recueillir. Jésus-Christ est le pain vivant de la loi nouvelle, et il y avait perpétuellement des pains de proposition sur les tables de l'Arche. Enfin, après la Pâque, si nous cessions de manger, notre corps ne pourrait plus se soutenir ; si nous cessions de participer aux saints Mystères, notre ame tomberait en défaillance. Jésus-Christ est, dans tous les temps, la nourriture spirituelle de nos ames.

3. *Que faudra-t-il faire après la Pâque?* Mais, dans la solennité pascale, que nous a dit Jésus-Christ? La Pâque passée, nous a-t-il dit de ne plus revenir?... Au contraire. Ceux qui ne venaient pas le voir, il les y a obligés à la Paque, sous les peines de l'excommunication la plus terrible. Ceux qui venaient rarement, il leur a fait de tendres reproches. C'est un bon Père, qui après avoir réuni tous ses enfans, à titre de devoir, dans un grand jour de fète, leur dit à tous à la fin du repas : Mes enfans, je sais très-bien que vous ne pouvez pas ainsi vous réunir perpétuellement : il en est qui en seraient empêchés par leurs affaires. Mais vous savez que je suis ici tous les jours, et que je n'ai pas de plus grand plaisir que de vous recevoir. Venez le plus souvent qu'il vous sera possible. Après des invitations si pressantes, supposons qu'il y ait un de ces enfans qui ne revienne qu'à

la Pâque; qu'à la Pâque suivante, son père et sa mère le pressent encore de venir plus souvent, et qu'il ne revienne encore qu'à la Pâque, et toujours de même : croit-on que cet enfant sera vu de bon œil ?

4. *Que faudra-t-il faire après la Pâque ?* Ame fidèle, il faudra revenir voir Jésus-Christ, lui demander de nouvelles faveurs. Ce n'est pas toujours dans les grands repas qu'on est plus sûr d'obtenir des graces. Mon enfant, dit ce bon père à chacun de nous dans la solennité pascale, je me devais à tous. Mais maintenant que nous sommes tête à tête, exposez-moi vos besoins personnels, vous me trouverez toujours prêt à y subvenir. Ah ! ce n'était pas toujours dans les grandes cérémonies, mais dans les communions particulières, que les martyrs puisaient ce courage et ces graces spéciales qui les mettaient au-dessus des tourmens. On sait bien que pour communier avec fruit, il faut communier avec amour, mais c'est dans la fréquentation des sacremens, que l'amour s'enflamme : c'est souvent dans le silence des communions particulières, que Jésus-Christ se communique plus intimement à l'ame fidèle ; qu'il lui parle et qu'il l'écoute ; qu'elle est à lui, et qu'il est à elle ; qu'il la soutient, qu'il l'encourage, qu'il la comble de consolations et de douceurs.

5. Après avoir satisfait au devoir pascal, venons donc, ô mon ame ! voir souvent

Jésus-Christ en particulier, nous nourrir de sa chair précieuse, lui exposer nos besoins, lui témoigner notre amour et notre reconnaissance de ce qu'il veut bien être perpétuellement avec nous et nous recevoir perpétuellement à sa table. Venons copier ce divin modèle, lui faire voir que nous sommes vraiment morts, et vraiment ressuscités; que le vieil homme est détruit; que nos défauts n'existent plus, et que nous sommes déterminés à tout souffrir avec lui dans ce monde, afin de régner éternellement avec lui dans l'autre. Ainsi soit-il.

CHAPITRE XIX.

Communion dans les Fêtes.

Caro mea verè est cibus. Ma chair est vraiment une nourriture. (JOAN. 6.)

1. OUTRE la Pâque, il y a beaucoup d'autres fêtes dans l'année, où le père de famille donne de grands repas à ses enfans. Les principales de ces fêtes sont : *Noël*, *la Pentecôte*, *l'Ascension*, *le Saint Sacrement*, *l'Assomption de la Sainte Vierge*, *la Toussaint*, et autres.... Il est vrai que toutes ces fêtes ne sont pas aussi solennelles que la Pâque, qui dure quinze jours; qu'il en est même de moins solennelles les unes que les autres; mais ce qu'il y a de certain, c'est qu'il n'en est pas une seule qui puisse être indifférente à des Chrétiens. *A Noël*, c'est la naissance de Jésus-Christ

notre Sauveur; *à la Pentecôte*, l'établissement de son Église; *à l'Ascension*, son retour triomphant vers son Père; *au Saint Sacrement*, la solennité du Sacrifice auguste de nos autels, etc. Il n'est pas une seule de ces époques qui ne nous rappelle d'heureux souvenirs; pas une seule qui ne doive nous pénétrer d'amour, de dévotion, de respect et de reconnaissance.

2. Il ne faut pas croire qu'il n'y ait de fêtes que chez les Chrétiens. Il y en avait chez les Juifs, chez les Païens et chez tous les peuples de l'univers, pour consacrer les époques mémorables de leurs cultes, et toutes ces fêtes étaient célébrées avec la plus grande magnificence. Chez les Juifs, *à la Pentecôte, à la fête des tabernacles*, et autres, une foule innombrable de peuple se rendait *à Jérusalem*, de toutes les parties de l'univers. Chez les Païens, aux fêtes *de Jupiter, de Neptune* et des autres dieux, un concours nombreux de toutes les régions se transportait dans les temples. Là après s'être purifiés, et s'être réconciliés avec leurs dieux, on chantait des hymnes et des cantiques, on offrait des sacrifices innombrables, on participait aux viandes immolées... Cependant, qu'étaient toutes ces fêtes, auprès de celles de notre religion sainte? Qu'est-ce que des sacrifices de bestiaux, auprès du Sacrifice auguste où Jésus-Christ nous donne son propre corps? Si toutes ces fêtes étaient célébrées

avec tant de solennité, pourquoi donc voit-on si peu de ferveur dans les nôtres? Et s'il se trouvait tant de monde à la table des faux dieux, pourquoi en voit-on si peu à la table du Dieu de l'univers?

3. Dira-t-on que, dans ces fêtes, *il n'y a pas de précepte de communier comme à la Pâque?* Non sans doute..... mais depuis quand faut-il des préceptes pour se rendre à un festin délicieux? et, d'après les principes de la foi, y a-t-il un festin aussi délicieux que le nôtre?... *Il n'y a pas de précepte!....* Non sans doute... il n'y a qu'une invitation solennelle et pressante; mais cela ne suffit-il donc pas?... Dites-moi, je vous prie, si un grand prince faisait une grande fête, qu'il y préparât un grand repas où il dût distribuer des graces à tous les convives, et qu'il vous fît l'honneur de vous y inviter, attendriez-vous qu'il vous donnât des ordres? l'invitation ne vous suffirait-elle pas?

4. *Il n'y a point de précepte dans les fêtes!* Non sans doute, il n'y en avait pas non plus chez les Juifs; cependant ils allaient en foule aux tables sacrées. Il n'y en avait pas non plus chez les Païens; cependant ils se rendaient en foule à la table de leurs dieux.

Il n'y a point de précepte! Non sans doute; mais, dans l'Évangile, il n'est pas dit que le Père de famille ordonna de venir à son festin; il ne fit que de pressantes

invitations. Cependant tous ceux qui n'y vinrent pas furent impitoyablement exclus de son royaume.

Il n'y a pas de précepte !..... Non sans doute ; mais il n'y en avait pas non plus dans la primitive Église ; cependant les premiers fidèles communiaient, non-seulement dans les fêtes, mais toutes les fois qu'ils assistaient au saint sacrifice de la messe.

5. *Il n'y a point de précepte !* Non sans doute ; mais dans la primitive Église, il n'y avait pas de précepte, même pour la Pâque ; le précepte n'est venu que très-tard... mais il fait la honte et l'opprobre des Chrétiens.

Nations infidèles, vous vous élèverez contre nous, et vous nous condamnerez au dernier jour. Si nous n'avons pas la foi, il n'y a pas de ressource, nous sommes perdus ; si au contraire nous en avons, nous sommes infiniment plus coupables. Quoi ! Jésus-Christ lui-même est notre victime ; il nous prépare un banquet tout divin ; il nous y nourrit du pain des Anges ; il nous y comble de graces ; il s'y donne lui-même à nous ; il nous invite, il nous presse, il nous conjure d'y venir..... et nous n'y paraissons pas !...

6. Quoiqu'il n'y ait pas de précepte dans les fêtes, nous sommes donc obligés de communier, non pas par devoir de rigueur, mais de bienséance ; non pas sous peine d'exhérédation, mais sous peine de

déplaire. De puissantes raisons de maladie, ou d'impossibilité peuvent nous en dispenser : mais pour nous en dispenser, il faut de puissantes raisons.

7. Effectivement, si, pour sa fête, pour celle de votre mère, ou pour le mariage d'un de ses enfans, votre père faisait un grand repas, que tous ses enfans y fussent solennellement invités, et que vous n'y vinssiez pas, de quel œil vous regarderait-il?... Comment votre mère vous recevrait-elle à la première entrevue? Quoi, mon fils, vous dirait-elle, votre père a fait un grand festin, où vos frères se sont trouvés, et vous n'y étiez pas!... Vous n'êtes donc plus de la famille? Vous ne prenez plus part à nos solennités; vous méprisez donc votre père, vous me méprisez moi-même!

8. O mon ame! si nous faisions cette réflexion, que les fêtes des Juifs et des Païens leur étaient infiniment plus onéreuses que les nôtres, et que cependant ils les célébraient; que pour se mettre en état d'y prendre part, il fallait qu'ils fissent de longs voyages, et qu'ils les faisaient; qu'ils en passassent par des purifications très-gênantes, et qu'ils s'y astreignaient; qu'ils fissent des dépenses énormes pour les sacrifices, et qu'ils s'y soumettaient; qu'ils n'avaient que des victimes d'animaux, et qu'ils y participaient: nous nous confondrions de montrer si peu de ferveur

dans nos fêtes, si peu d'ardeur pour la victime auguste, que nous possédons dans notre religion sainte!....

9. Oui, Seigneur, je célébrerai vos fêtes, je me préparerai, je me purifierai pour pouvoir y participer ; j'y paraîtrai revêtu de la robe nuptiale. J'irai m'asseoir avec ceux qui vous aiment, à cette table délicieuse à laquelle vous nous invitez, et où vous nous donnez l'avant-goût de cette solennité éternelle, que je désire célébrer avec vous dans l'éternité bienheureuse. Ainsi soit-il.

CHAPITRE XX.

Communion des Dimanches, et plus fréquente, s'il est possible.

Si scires donum Dei! Si vous connaissiez le don de Dieu! (JOAN. 4.)

1. OUTRE les grands repas que le Père de famille fait dans les fêtes, il en donne un tous les dimanches. Il a même une table splendidement servie tous les jours : on ne saurait lui faire plus grand plaisir, que d'aller le voir. Heureux donc ceux qui ne s'en tenant pas au précepte de la Pâque, mais qui se conduisant par inclination et par amour, s'approchent des sacremens dans les fêtes! Mille fois plus heureux encore ceux qui se mettent en état de s'en approcher tous les dimanches!

2. C'est le jour du Seigneur, le jour où il veut que nous quittions toutes nos af-

faires, et que nous suspendions tous nos travaux, pour ne nous occuper que de lui seul; le jour qu'il s'est spécialement réservé pour son service. Or, quoi de plus agréable pour vous, en ce jour, ô mon Dieu, que l'offrande d'un cœur pur! quoi de plus capable de vous plaire, que de passer le jour que vous vous êtes réservé, dans une sainte union, et une sainte communication avec vous !...

3. C'est un jour que tout le monde est obligé de sanctifier, sous peine de péché mortel... Or, quoi de plus propre à sanctifier le dimanche, que de se sanctifier soi-même, de se purifier de ses péchés par le sacrement de pénitence, de s'unir au Saint des Saints par la communion, et de participer aux saints mystères, dans le sacrement le plus saint et le plus auguste qui fût jamais !

4. Un jour où tout le monde est obligé d'assister au sacrifice, et de comparaître devant le Père de famille..... Or, avec quelle confiance peut-on paraître devant vous, ô mon Dieu, quand on vit dans votre disgrace, et qu'on est en état de péché mortel?

5. Un jour où le prêtre présente à Dieu l'hommage de notre dépendance, et où nous sommes obligés de le présenter avec le prêtre..... Or, si vous nous regardez d'un mauvais œil, ô mon Dieu, quand nous sommes mal avec nos frères, de quel œil pouvez-vous nous regarder, si nous som-

mes mal avec vous? Et si vous nous ordonnez d'aller nous réconcilier avec nos frères, avant d'offrir notre présent sur l'autel, comment oser vous l'offrir, si nous ne nous sommes pas auparavant réconciliés avec vous-même?

6. C'est un jour où les enfans qui aiment leur père, se font un plaisir de manger à sa table et de répondre à ses invitations... Si nous n'y répondons pas, ô mon Dieu, nous nous mettons donc au nombre des enfans qui ne vous aiment pas.

Enfin, c'est un jour où nous avons besoin de faire provision de graces pour le reste de la semaine : or, pour obtenir des graces, quelle disposition, ô mon Dieu, que de persévérer dans votre disgrace!

7. Ce n'est pas que je prétende que celui qui est en état de péché mortel, doive ajouter à ses autres péchés celui de ne pas assister au sacrifice. Dans quelque état que nous soyons, nous sommes tenus de payer à Dieu le tribut de notre dépendance : mais quand on veut obtenir des graces, quelle différence, ô mon Dieu, d'être bien avec vous, ou de n'y pas être! quelle différence entre celui qui est en état de grace, et celui qui est en état de péché mortel! quelle différence même entre celui qui ne fait que commencer à vous aimer, et celui qui, par la réception des sacremens, est déjà consommé dans votre union et dans votre amour!...

8. Heureux donc mille fois ceux qui s'approchent des sacremens tous les dimanches ! infiniment plus heureux ceux qui, semblables aux premiers chrétiens, vivent de manière à s'en approcher tous les jours !..... Toujours en état de grace, toujours unis avec leur Dieu, ils mènent ici-bas une vie toute céleste, et goûtent, par anticipation, le plus grand bonheur dont on puisse jouir sur la terre.

9. Ah! mon ame, si vous connaissiez le don de Dieu : *Si scires donum Dei ;* si vous saviez quel est celui qui vous invite à venir le voir dans sa sainte eucharistie, vous n'attendriez pas qu'il vous presse, vous le presseriez vous-même de vous donner souvent cette eau vive qui jaillit dans la vie éternelle. *Da mihi hanc aquam.*

Si nous pensions aux graces que Jésus-Christ nous procure dans la réception des sacremens, à celles dont nous nous privons lorsque nous n'y participons pas, nous n'attendrions ni le précepte, ni l'invitation, nous y courrions de nous-mêmes; nous n'y irions pas seulement les fêtes et les dimanches, nous vivrions de manière à nous en approcher tous les jours. *Da mihi hanc aquam salientem in vitam æternam.*

CHAPITRE XXI.

Pour l'Ascension.

Exprobravit incredulitatem eorum. Il leur reprocha leur incrédulité. (MARC. 16.)

L'ASCENSION de Jésus-Christ fut le dernier de tous les miracles qu'il fit en présence de ses disciples; mais ce devait être le plus frappant et le plus instructif, aussi voulut-il qu'ils en fussent tous témoins.

1. Après les avoir amplement entretenus pendant quarante jours, de tout ce qui concernait son royaume, voyant arriver le moment où il devait retourner vers son père, il les prévint que son départ de ce monde devait se faire, le jour qu'il leur indiqua, auprès de Jérusalem, sur le mont des Oliviers, où il avait commencé sa passion. Et ils s'y rendirent en foule de tous les côtés.

2. Quand il les y sut assemblés, Jésus-Christ s'y rendit lui-même au milieu d'eux, déjà tout rayonnant de gloire, prêt à s'envoler vers le Ciel.... Après avoir promené majestueusement ses regards sur cette nombreuse assemblée.... il leur reprocha leur peu de foi, d'avoir été si tardifs à croire tout ce qu'il leur avait annoncé pendant sa vie. Il leur répéta pour la dernière fois, qu'après avoir pleinement accompli tout ce qui avait été prédit de lui dans les écritures, il était nécessaire qu'il retournât auprès de son père dans son

royaume. Qu'il n'y allait avant eux, que pour leur y préparer des places qu'ils occuperaient un jour; mais qu'auparavant, il fallait qu'ils lui servissent de témoins, et qu'ils allassent publier son Évangile par toute la terre : et que cependant ils ne partissent de Jérusalem, qu'après avoir reçu l'Esprit-Saint, qu'il leur enverrait sous peu de jours.

3. Après leur avoir tenu ce discours, et leur avoir donné sa bénédiction, il s'éleva au Ciel en leur présence : ils le suivirent long-temps des yeux à travers des airs, dans sa course majestueuse, jusqu'à ce qu'enfin une nuée lumineuse le déroba totalement à leurs regards!...

4. Pour bien sentir l'impression que le dernier discours de Jésus-Christ dut faire dans le cœur des premiers disciples, transportons-nous nous-mêmes en esprit au milieu de cette nombreuse assemblée sur le mont des Oliviers. Imaginons-nous y voir Jésus-Christ, déjà tout rayonnant de gloire, prêt à s'envoler vers le Ciel, nous adressant personnellement la parole, nous reprochant nommément notre peu de foi, notre tiédeur dans nos prières, notre lâcheté dans son service, notre attachement à nos volontés et à nos désirs, notre peu de courage pour corriger nos défauts, pour supporter les peines et les persécutions de ce monde, tandis que le Ciel lui a coûté tant de souffrances et tant de tra-

vaux ; nous disant ensuite qu'il va monter au Ciel pour nous y préparer une place, mais qu'il nous laisse encore quelque temps sur la terre, pour voir si nous nous en rendrons dignes : qu'ensuite il s'élève, à nos yeux vers le Ciel !

5. Quelle impression laissera dans notre ame ce grand spectacle!..... Ah! honteux d'avoir été jusqu'ici si peu sensibles aux vérités de l'Évangile, la vivacité de notre foi réveillera en nous toute notre ferveur... A l'exemple des premiers disciples, animés d'un désir ardent de rejoindre notre divin maître, nous ne conserverons plus que du mépris pour les choses de la terre. Nous ne penserons plus qu'aux choses du Ciel... Mettant généreusement la main à l'œuvre, nous combattrons courageusement nos défauts, nous nous dépouillerons de l'esprit du vieil homme, et nous ne penserons plus qu'à nous préparer, par de ferventes prières et de saintes communions, aux graces que l'Esprit-Saint répandra sous peu dans nos cœurs, s'il les trouve bien préparés. Tel est l'effet que doit produire le spectacle de l'Ascension de Jésus-Christ dans nos ames, si nous la méditons comme il faut. Ainsi soit-il.

CHAPITRE XXII.

Pour la Pentecôte.

Convenit multitudo et mente confusa est. Tout le monde s'assembla et fut dans l'admiration.
(ACT. 2.)

1. POUR bien nous pénétrer du prodige éclatant de la descente du Saint-Esprit sur les Apôtres, transportons-nous en esprit au moment de cette descente miraculeuse. Supposons qu'ayant interrogé inutilement tous les philosophes sur ce qui nous intéresse dans la vie future, qu'ayant vainement parcouru tous les pays pour y chercher la religion véritable, nous nous trouvions enfin dans la Judée; et qu'après avoir lu les Prophètes, nous nous rendions à Jérusalem pour y voir la solennité de la Pentecôte avec les Juifs, qui y viennent en foule de toutes les parties de l'univers.

2. Sur les neuf heures du matin, lorsque nous sommes au temple, on accourt nous dire qu'il vient d'arriver dans la ville un événement merveilleux ; qu'en telle rue, dans une maison où étaient assemblés des hommes du commun, on a entendu un grand bruit, comme d'un vent impétueux, qu'aussitôt les portes s'étant ouvertes d'elles-mêmes, on a vu tomber sur leurs têtes des langues de feu ; et que, de ce moment, ils parlent toutes les langues. Les Juifs, venus à Jérusalem de toutes les parties du monde, y courent en foule, et

nous y courons avec eux. En nous entendant parler une langue étrangère, ces hommes parlent avec nous. Parthes, Mèdes, Elamites, Arabes, ils répondent à chacun selon leur idiôme.

3. Stupéfaits d'un pareil prodige, nous nous approchons du chef de ces hommes miraculeux. Un d'entre nous lui demande qui ils sont. Il répond qu'ils sont de simples pêcheurs. — S'ils ont appris toutes les langues?... Il réplique qu'ils n'en ont jamais étudié aucune. — Que signifie donc cette merveille?... C'est Dieu, ajoute-t-il, qui vient de répandre son esprit sur nous, comme il l'avait annoncé par le prophète Joël.

4. Homme divin, lui dis-je, transporté d'admiration, si vous avez l'esprit de Dieu, vous savez donc ce qui se passe dans la vie future? Parfaitement, nous dit-il.—Quelles seront les récompenses de la vertu? — Ce sera le royaume de Dieu ; et c'est pour l'annoncer à toute la terre que Dieu vient de nous donner le don des langues! — Et les châtimens des méchans, quels seront-ils? — Ce sera un feu éternel. — Et les hommages que Dieu nous demande sur la terre? — C'est l'offrande du pain et du vin le dimanche. — Et que faut-il faire pour obtenir miséricorde? — Faire pénitence, et recevoir le baptême. Tout ce que j'ai à espérer ou à craindre dans la vie future, tout ce que j'ai à faire dans ce monde,

soit comme juste, soit comme pécheur, il lève tous mes doutes, répond à toutes mes questions, et confirme tout par les plus grands miracles, ressuscite les morts, rend la vue aux aveugles, redresse les boiteux en ma présence. Plus de cinq mille hommes se convertissent dès le premier jour, et je finis par me convertir avec eux.

5. Fuyez loin de moi, faux prophètes, imposteurs, auteurs de toutes les religions fausses. Les Apôtres me donnent des preuves ; et vous, vous ne m'en montrez pas. Ils ont une mission ; et vous, vous n'en avez pas. Ils sont annoncés par les prophètes ; et vous, vous ne l'êtes pas. Je ne trouve le Saint-Esprit que dans l'Église.

6. Fuyez loin de moi, philosophes célèbres et prétendus grands génies du siècle ; vous ne savez pas même ce que Dieu me demande dans ce monde. L'esprit de Dieu est le seul qui puisse connaître ce qui est dans le cœur de Dieu. Lui seul me découvre clairement tout ce qui m'intéresse, soit ici-bas, soit dans la vie future. Non-seulement cet esprit divin m'éclaire, mais il m'échauffe. En me montrant le but de mes maux, il m'en fait sentir l'utilité. Avec lui toutes mes peines, tous mes travaux, mes maladies, mes adversités et la mort même me deviennent précieuses, puisqu'elles me conduisent au Ciel. Parcourez tout l'univers, voyagez tant qu'il vous plaira, ô mon ame, vous ne trouve-

rez l'esprit de Dieu que dans l'Église. C'est là que vous pouvez le demander, là que vous pouvez le recevoir, là que vous pouvez l'attirer sur vous par des gémissemens inénarrables.

7. Esprit-Saint, descendez dans nos ames, éclairez-nous, afin que nous puissions annoncer vos merveilles. Embrasez-nous de ce feu sacré qui nous fasse pratiquer vos commandemens, et qui nous donne la force d'emporter le Ciel par nos œuvres. Ainsi soit-il.

CHAPITRE XXIII.

De l'esprit de Dieu et de celui du monde. Leur opposition.

Non spiritum hujus mundi accepimus, sed spiritum qui ex Deo est. Ce n'est pas l'esprit du monde, mais celui de Dieu que nous avons reçu. (I. Cor. 2.)

Quelle différence y a-t-il donc, ô mon ame, entre l'esprit de Dieu et celui du monde?... Ils sont très-faciles à connaître, puisqu'ils sont diamétralement opposés l'un à l'autre.

1. L'esprit du monde est *un esprit de ténèbres*. Interrogez le philosophe le plus savant sur l'origine du bien et du mal, sur les récompenses de la vertu et les châtimens du vice, sur le culte et les sacrifices que Dieu nous demande. Interrogez-le même sur la création du monde et sur l'origine des sociétés; il ne vous répondra que des fables. *Spiritus mundi, spiritus tenebrarum.*

Interrogez au contraire un homme plein de l'esprit de Dieu, il vous développera toutes ces questions de la manière la plus lumineuse, et vous fera voir clairement que Dieu est le principe et la fin de tout. *Spiritus Domini, spiritus scientiæ et veritatis.*

2. L'esprit du monde est *un esprit de faiblesse.* Les biens, les plaisirs et les voluptés des sens, voilà tout ce qu'il désire: il est le vil esclave de la chair, et il obéit honteusement à ses passions; il s'abandonne lâchement à tous les penchans qui l'entraînent vers la terre. Voilà l'esprit du monde.... L'esprit de Dieu, au contraire, est un esprit de force; il mate son corps et le traite durement, comme le dit saint Paul. Il le réduit en servitude, et le force à lui obéir; il l'oblige de soutenir avec fermeté les peines, les persécutions, les tourmens et la mort même, si le devoir l'exige. Il le contraint de remonter contre ses penchans vers le ciel. *Spiritus Domini, spiritus fortitudinis.*

3. L'esprit du monde est *un esprit de mollesse.* Le repos, l'oisiveté, l'inaction, le jeu, les repas et la bonne chère; voilà ce qu'il aime et en quoi il met son bonheur. Voilà l'esprit du monde.... L'esprit de Dieu, au contraire, est un esprit d'activité et de vigilance; il dédaigne l'oisiveté, et il arrache le corps au repos. Quand il le voit s'asseoir à table ou se livrer au sommeil, il calcule

le temps qu'il lui faut pour réparer ses forces. Aussitôt qu'il en a assez, il l'éveille, et l'arrache des bras du sommeil pour le conduire malgré lui au travail. Il regrette le temps du repos; il ne lui donne pas de relâche : *Spiritus Domini, spiritus virtutis.*

4. L'esprit du monde est *un esprit de lâcheté.* Quand on lui parle d'assauts, de combats, de persécutions et de malheurs, il frémit, il frissonne, il cède, il s'abat, il trahit lâchement ses devoirs. Voilà l'esprit du monde.... L'esprit de Dieu, au contraire, est un esprit de fermeté et de grandeur d'ame: il écoute, il entend, il envisage de loin les malheurs. S'il peut les éviter, il les prévient; s'ils se trouvent sur son chemin, il s'y prépare, et les attend de pied ferme; il en entend parler sans frémir; et quand ils arrivent, ils trouvent son ame préparée à tous les événemens. *Spiritus Domini, spiritus consilii.*

5. L'esprit du monde est *un esprit de colère, de vivacité, de révolte, et d'impatience.* Comme il ne s'est pas préparé d'avance aux événemens, quand ils arrivent il en est atteré et abattu, il murmure, il se plaint, il se révolte contre la Providence. Voilà l'esprit du monde..... L'esprit de Dieu, au contraire, est un esprit de soumission, de douceur, de résignation et de patience. Comme il prévoit l'adversité, il en soutient le choc, sans s'émouvoir. Les croix, les persécutions, les révolu-

tions, les voyages, tout cela est pour lui un trésor. L'univers s'écroulerait, qu'il ne s'en ébranlerait pas. Il sait qu'un jour passé dans la peine vaut mieux pour lui que vingt années passées dans la prospérité de l'abondance; qu'un seul instant de souffrances lui procurera un poids immense de gloire. Il adore et se résigne : il endure tout avec joie : *Spiritus Dei, spiritus patientiæ.*

6. L'esprit du monde est un esprit *d'orgueil et de vanité ;* il aime qu'on le loue et qu'on le flatte : souvent il a la bassesse de se louer lui-même. Voilà l'esprit du monde.... *Spiritus mundi, spiritus superbiæ...* L'esprit de Dieu, au contraire, est un esprit d'humilité et d'abnégation; il estime les autres, se méprise lui-même, et aime à être méprisé. Il ne voit en lui qu'un fond de corruption et de désordres ; il reconnaît qu'il mériterait être foulé aux pieds par le monde; et quand il a fait de bonnes œuvres, il se regarde comme un serviteur inutile, qui n'a fait que ce que son maître lui avait commandé de faire. *Spiritus Dei, spiritus humilitatis.*

7. L'esprit du monde est un esprit *de médisance et de jalousie.* S'il ouvre les yeux sur son prochain, c'est pour y voir des défauts ; s'il ouvre la bouche, c'est pour le déchirer et le mettre en pièces. Voilà l'esprit du monde..... *Spiritus mundi, spiritus detractionis.* L'esprit de Dieu, au contraire, est un esprit de charité et de

condescendance : s'il ouvre les yeux sur le prochain, c'est pour y voir des vertus et en dire du bien ; s'il ouvre les yeux sur lui-même, c'est pour y voir des défauts et les corriger. *Spiritus Domini, spiritus charitatis.*

8. Enfin, celui qui a l'esprit du monde, ne pense qu'au monde, ne parle que du monde, des succès, des délices, des divertissemens du monde, de la possession des biens, des plaisirs et des voluptés du monde. *Qui de mundo est, de mundo loquitur.* Celui qui a l'esprit de Dieu, au contraire, ne pense qu'à Dieu, ne s'entretient que de Dieu, se réjouit des maux, des souffrances et des persécutions qui le conduisent à Dieu, il ne parle que du royaume de Dieu. *Qui de Deo est, de Deo loquitur.*

9. Voilà deux esprits bien opposés l'un à l'autre, qui sont ennemis jurés l'un de l'autre. Celui qui se fait ami du monde, dit Jésus-Christ dans l'Évangile, se constitue, par cela même, l'ennemi de Dieu. *Qui amicus est hujus mundi, inimicus Dei constituitur.* C'est l'esprit de Dieu qu'il faut avoir, l'esprit de Dieu qu'il faut désirer, l'esprit de Dieu qu'il faut demander par des gémissemens inénarrables. Si nous suivons l'esprit du monde, nous nous perdrons avec le monde ; il nous entraînera dans l'enfer avec le monde : si nous avons l'esprit de Dieu, nous combattrons généreusement pour Dieu ; nous remonterons

courageusement contre nos penchans vers Dieu, et nous arriverons à Dieu.

10. O mon Dieu, donnez-nous cet esprit qui nous porte vers vous, qui nous fasse arriver à vous. Extirpez de nos cœurs jusqu'à la racine cet esprit du monde qui nous perd, et qui nous entraîne vers la terre, afin que nous puissions parvenir jusqu'à vous. Ainsi soit-il.

CHAPITRE XXIV.

Pour la Trinité.

In nomine Patris, et Filii, et Spiritûs Sancti.
(MATTH. 28.)

Le Père, le Fils, et le Saint-Esprit : un Dieu créateur, un Dieu rédempteur, un Dieu sanctificateur. Quelle fête que celle de la Trinité des personnes divines ! C'est la fète des fêtes.

1. Sous le titre de Créateur, que ne devons-nous pas à Dieu le Père ? La vie, l'existence, nos biens, ce vaste univers, ce soleil qui nous éclaire, l'air que nous respirons, tout ce que nous avons et ce que nous sommes !..... Sans la création, où en serions-nous ? sans une perpétuelle conservation, que deviendrions-nous ?...

2. Sous le titre de Rédempteur, que ne devons-nous pas à Dieu le Fils ? Le plus beau de tous les héritages, la plus sublime de toutes les récompenses, le royaume de Dieu, la félicité de Dieu même, les biens immenses de la vie future : tout ce qui peut

y conduire dans ce monde, la grace, les sacremens, son sang qui coule sur nos autels, son corps sacré dans la sainte Eucharistie ! S'il ne nous avait pas acquis le Ciel sur la croix, où en serions-nous? S'il ne nous le rendait pas dans la pénitence toutes les fois que nous le perdons, que deviendrions-nous ?

3. Sous le titre de Sanctificateur, que ne devons-nous pas au Saint-Esprit? Des prêtres qui nous instruisent et qui nous éclairent; des Évêques qui sont nos guides et nos conducteurs, qui ne sauraient nous égarer, puisqu'ils sont dirigés par le Saint-Esprit lui-même; une Église toujours subsistante, dépositaire de toutes les vérités fondamentales de l'ordre naturel, civil et surnaturel ; une Église infaillible qui restera placée sur le haut de la montagne et qui proscrira les erreurs jusqu'à la consommation des siècles ! Si le Saint-Esprit ne dirigeait pas l'Église, où en serions-nous? S'il cessait un instant de l'assister, que deviendrions-nous ?

4. Ah ! ne cherchons donc pas dans cette fête, comment le Saint-Esprit procède du Père et du Fils ; comment le Père engendre de toute éternité un Fils qui lui est égal en toutes choses. Ce comment est une folie, dit saint Augustin : *Insulsum est istud quomodò ;* parce qu'il ne nous regarde pas, et que ce n'est pas à nous à le faire. Tenons-nous-en au fait.

5. Tout l'univers nous annonce un Dieu créateur : adorons-le comme tel, et rendons-lui nos hommages. Tout l'univers nous dit qu'il y a eu un Dieu rédempteur, qui a invoqué Dieu comme son père, que Dieu a reconnu comme son fils, par les prodiges les plus éclatans : profitons des bienfaits immenses de sa rédemption. Tout l'univers nous crie qu'il y a eu un Dieu sanctificateur qui est descendu sur les apôtres en forme de langues de feu, qui a établi l'Église, et qui la dirigera jusqu'à la consommation des siècles : marchons à sa lumière, suivons fidèlement la grande route que le corps des Pontifes a suivie constamment depuis Jésus-Christ jusqu'à nous. Tant qu'on écoute l'Église, on est dans la voie ; dès qu'on ne l'écoute plus, on pèche contre le Saint-Esprit, et l'on se perd.

6. L'existence des trois personnes divines, les bienfaits infinis que nous en avons reçus, voilà ce qui doit nous occuper dans ce saint jour. Admirons leur grandeur, leur puissance, leur accord sublime dans leurs affections, leurs volontés et leurs opérations. A la vue de tout ce qu'elles ont fait pour nous, ranimons en nous tous les sentimens d'amour, d'adoration, de respect et de reconnaissance, dont nous devons être pénétrés à leur égard. Nous avons beau faire, dit l'écriture, nous resterons toujours infiniment au-dessous de

ce que nous devons à ce Dieu trois fois saint, que nous célébrons dans la solennité de ce grand jour. *Glorificantes Dominum quantumcunque potuerimus, supervalebit enim adhuc.* O mon Dieu! après avoir joui des bienfaits infinis de votre sainte Trinité dans ce monde, faites-nous la grace de la voir sans nuage et de l'adorer éternellement dans l'autre. Ainsi soit-il.

CHAPITRE XXV.

Pour le Saint-Sacrement.

In sole posuit tabernaculum suum. Il a placé son tabernacle dans un soleil. (PSAL. 18.)

1. QUAND un grand prince prend le parti de voyager dans son royaume, et qu'il fait annoncer à ses provinces le temps où il doit les visiter, tout se prépare et se met en mouvement pour le recevoir.

Aussitôt qu'il paraît, une cour brillante se range à ses côtés. Partout où il passe, on lui envoie des députés pour le complimenter. On court en foule, on s'incline, on le salue, on s'attelle à son char; des cris de joie, des fêtes, des réjouissances, des illuminations, accompagnent partout sa marche. Les seigneurs avec leurs vassaux viennent lui rendre leurs hommages, et se disputent à l'envi l'honneur de le recevoir. Un peuple innombrable se presse sur son passage, monte aux arbres, et jusque sur le toit des maisons, pour se procurer le plaisir de le voir....

2. Tel et mille fois plus grand est le Dieu qui se promène au milieu de nous, dans ces jours solennels.... Quittant l'état d'humiliation où il veut être le reste de l'année, il se lève de nos autels, selon l'expression de l'écriture, comme un époux glorieux qui sort de son lit nuptial; il place son tabernacle dans un soleil, et s'environne de lumière. Aussitôt qu'il paraît, on le reçoit sous un dais magnifique. L'Église son épouse l'environne, parée de ses plus beaux ornemens..... Les reposoirs, les fleurs, les encensoirs, les chants majestueux qui remplissent les airs;.... des princes et des rois, qui le suivent avec respect, des peuples nombreux prosternés sur son passage....

3. Pourquoi donc l'Église a-t-elle institué une fête aussi solennelle, et veut-elle qu'on y rende tant d'honneurs à son divin époux?....

C'est, premièrement, afin d'y réparer les outrages qu'il reçoit de la part des hérétiques; secondement, afin de discerner ses vrais enfans d'avec ceux qui ne le sont pas; troisièmement, afin de nous faire souvenir que celui qu'elle nous propose à adorer dans la Sainte-Eucharistie est infiniment au-dessus de tous les rois de la terre.

4. En effet, quelle différence, ô mon ame! Les rois de la terre, quelque grands qu'ils soient, ne commandent qu'à quel-

ques régions : le Dieu que nous adorons commande à tout l'univers... Les rois de la terre n'ont que quelques graces et quelques faveurs à distribuer dans leurs voyages ; le Dieu que nous adorons a les mains chargées de bienfaits, il tient en sa disposition tous les biens du Ciel et de la terre, et il ne cherche qu'à les répandre !.... Les rois de la terre sont traités magnifiquement, mais aux dépens de leurs sujets : le Dieu que nous adorons fait tous les frais de nos solennités, puisqu'il nous fournit la victime, et qu'il nous nourrit du pain des Anges !... Les rois de la terre ne veulent pas qu'on les approche de trop près ; il faut les regarder manger de loin : le Dieu que nous adorons, nous invite à manger à sa table : plus les convives sont nombreux, plus il est dans la joie et l'allégresse !...

5. Malheur à nous, si, dans cette octave, ne répondant pas aux vues de l'Église notre mère, les tables de notre Dieu restaient désertes ! si ses processions étaient négligées ! si nous y assistions sans vénération et sans respect ! si nous prenions peu de part à ses solennités ! Ce ne serait plus le triomphe de Jésus-Christ, mais celui de ses ennemis, et nous nous mettrions du nombre.

Ah ! Seigneur, cette idée me rappelle un souvenir bien triste. Il fut un temps où vous n'étiez plus porté solennellement dans ma patrie ; un temps où vous n'étiez plus

honoré publiquement, où la foi était éteinte, où nous ne vous reconnaissions plus pour notre Dieu, et nous avions cessé d'être votre peuple : moi-même, ô mon Dieu, que vous aviez comblé de biens, je n'approchais plus de votre table sainte, je ne suivais plus vos processions, je négligeais de vous rendre mes hommages.

6. Ah! Seigneur, je reconnais aujourd'hui mes torts : j'ai honte de mes scandales et de mon ingratitude, je suis résolu de les réparer. J'irai souvent à votre table sainte. Comme *la Samaritaine*, je mettrai la bouche à cette source d'eau vive qui jaillit dans la vie éternelle. Comme *Zachée*, j'irai sur votre passage, pour vous adorer dans vos solennités ; comme lui, je mériterai par un saint empressement, que vous m'adressiez ces paroles favorables : *Zachée, descendez, je dois aujourd'hui demeurer chez vous.* Je le jure aujourd'hui, Seigneur, je vous honorerai souvent dans la Sainte-Eucharistie ; je vous dresserai des autels et des reposoirs. Si un grand roi passait auprès de ma demeure, et qu'il m'invitât à sa table, avec quel empressement n'irais-je pas ?... Roi des rois, que ne puis-je moi seul réparer tous les outrages des hérétiques, toute la froideur des mauvais chrétiens, et ma propre froideur ! Dieu de mes pères, je me confonds de vous avoir négligé, et je jure aujourd'hui de vous adorer plus fidèlement toute la vie. Ainsi soit-il.

CHAPITRE XXVI.

Pour la Dédicace.

Nescitis quoniam membra vestra templum sunt Spiritûs sancti. Vous ne pensez pas que votre corps est le temple de l'Esprit saint. (I. Cor. 6.)

C'est aujourd'hui, ô mon ame, la Dédicace de toutes les Églises; conséquemment notre propre fête à nous-mêmes, dit saint Bernard; parce que nous avons été dédiés et consacrés à Dieu d'une manière bien plus particulière que les temples.

1. Je suis plus saint que ce temple par ma consécration; car comment ce temple a-t-il été consacré? Par des aspersions et des ablutions?... Mais j'ai été lavé par une ablution bien plus salutaire lors de mon baptême....

Par des prières et des exorcismes?.... Mais on a fait des exorcismes bien plus puissans sur moi lors de mon baptême.... Par les onctions faites sur ses murs?... Mais on a fait sur mon corps des onctions bien plus efficaces lors de mon baptême....

Par l'offrande et par la consécration?... Mais j'ai été consacré à Dieu d'une manière bien plus particulière lors de mon baptême. Je suis donc plus saint que ce temple par ma consécration.

2. Je suis encore infiniment plus saint que ce temple par ma destination; car pourquoi ce temple a-t-il été consacré?...

Parce qu'il devait être la maison du

Seigneur?.... Mais Dieu habite bien plus particulièrement en moi par sa grace.

Parce qu'on devait y administrer les sacremens?... Mais c'est pour moi qu'on offre le sacrifice, et qu'on administre les sacremens dans ce temple.

Parce que ce devait être une maison de prières?... Mais c'est pour que je puisse y prier qu'on a bâti et consacré ce temple...

Parce que Jésus-Christ devait reposer dans les tabernacles?.... Mais, quand je communie, Jésus-Christ repose bien plus intimement dans mon cœur.

3. Mon corps est donc un temple, et un temple infiniment plus saint que ce temple de pierres. Ce temple n'est pas vivant comme moi; il n'a pas une ame comme moi, sanctifiée par la grace et par l'infusion de l'Esprit-Saint, comme la mienne; il ne possède pas Dieu comme moi; il ne reçoit pas les Sacremens comme moi; il ne s'unit pas à Jésus-Christ comme moi dans la Sainte-Eucharistie; il ne verra pas Dieu éternellement comme moi; il n'est pas destiné comme moi à entrer dans la construction de cet édifice vivant, qui se bâtit sur la terre, et qui doit durer dans l'éternité tout entière.

4. Si quelqu'un viole ce temple, Dieu le perdra, dit saint Paul: si je viole le temple de mon corps, Dieu m'exterminera comme un profanateur indigne. Et je l'ai profané tant de fois!...

5. Pénétrons-nous, ô mon ame, de cette grande idée, que saint Paul ne cessait de répéter aux premiers fidèles : Mon corps est saint ; il est le temple du Saint-Esprit, le sanctuaire de sa grace, un membre vivant du corps mystique de Jésus-Christ, qui doit durer l'éternité tout entière. Tout doit être saint dans mon corps : mes yeux, ma bouche, mes mains, toute ma personne.

6. Si nous voulons célébrer dignement cette fête, nous rougirons d'avoir si souvent profané notre corps ; nous n'en ferons plus qu'un saint usage ; nous le regarderons comme un temple, comme un vase saint consacré à Dieu, et qui ne nous appartient plus, dont nous ne saurions user qu'avec pureté et avec décence, selon le langage de saint Paul : *Nescitis quoniam membra vestra templum sunt Spiritûs sancti qui in vobis est, et non estis vestri?* Ah! que cette idée nous inspirera de respect, de retenue, de décence et de circonspection dans toutes nos œuvres! Ainsi soit-il.

CHAPITRE XXVII.

Pour la Toussaint.

Sancti estote. Soyez des Saints. (LEVIT. 11.)

1. SUIS-JE un Saint, ô mon Dieu, suis-je un Saint?.... Question que le monde n'entend guère. Il semble, selon lui, que la sainteté soit un être de raison, qui ne

doive exister que dans le Ciel, ou dans les déserts. On vous dit froidement dans le monde, qu'on ne veut pas être un Saint...

2. Insensés que nous sommes! Eh! que voulons-nous donc être! Dites-moi, je vous prie, ô mon ame, y a-t-il des réprouvés dans le Ciel?.... Car s'il n'y a dans le Ciel autre chose que des Saints, il faut donc, de toute nécessité, être Saint, ou damné, aller au Ciel, ou en Enfer. Il n'y a pas de milieu, et si nous ne venons pas à bout de devenir des Saints sur la terre, il est incontestable que nous ne le serons jamais dans le Ciel.

3. Mais, ajoute-t-on, je ne peux pas être un Saint. Cela m'est impossible, parce que j'ai mes affaires et mes embarras, et que je ne peux pas être perpétuellement à l'Église....

Aussi n'est-ce pas là, ô mon ame, la sainteté que Dieu nous demande. La sainteté que Dieu nous demande, et que nous devons travailler à acquérir, est tout simplement celle de notre état.

4. Il y a tant de Saints dans le Ciel, qui étaient exactement dans le même état que nous sur la terre; qui avaient, comme nous, un corps à dompter, des passions à combattre, des défauts à corriger, un père et une mère à honorer, des enfans à élever, des malades à soigner, des peines, des chagrins, des difficultés, des contradictions à soutenir; enfin les mêmes de-

voirs à remplir et les mêmes obstacles à surmonter que nous!

5. Qu'ont-ils fait pour devenir des Saints?... Ils ont surmonté tous ces obstacles, vaincu toutes ces difficultés! Et maintenant, la couronne immortelle sur la tête, et la palme victorieuse à la main, ils se montrent du haut du Ciel, pour nous exciter à les suivre. Pourquoi ne ferions-nous pas ce qu'ils ont fait, et ne pourrions-nous pas ce qu'ils ont pu!...

6. Que faut-il donc faire pour devenir des Saints? Faut-il quitter le monde, et se retirer dans les déserts? Celà n'est pas nécessaire pour tous : nous pouvons rester dans l'état où nous sommes, pourvu que nous puissions y bien remplir nos devoirs. Une bonne prière le matin, une bonne prière le soir. Un petit retour sur nous-mêmes, afin de travailler le lendemain à corriger nos défauts. La messe tant qu'on le peut, la fréquentation des sacremens, moyen si puissant pour nous apprendre à vivre dans la sainteté. Vigilance continuelle sur nous-mêmes, combat perpétuel de nos passions. C'est ainsi que beaucoup de Saints se sont sanctifiés au milieu du monde, et c'est ainsi que nous pouvons nous y sanctifier nous-mêmes.

7. O mon ame! à la vue de tant de Saints de tout âge, de tout sexe et de tout état, qui sont maintenant dans le Ciel, confondons-nous, dit saint Bernard ; ils ont eu

beaucoup plus de peines, de traverses et de difficultés que nous sur la terre, et cependant ils se sont sanctifiés dans leur état.

8. Mais aussi à la vue de tant de Saints de tout âge, de tout sexe et de tout état, qui sont maintenant dans le Ciel, réjouissons-nous, ajoute le même Saint, car s'ils se sont sauvés dans leur état, nous pouvons également nous sauver dans le nôtre. Ranimons-nous, à la vue de la couronne immortelle qu'ils ont acquise, et qu'ils semblent nous montrer de loin. Eh quoi! nous disent-ils, vous vous plaignez des épreuves et des tribulations que Dieu vous ménage sur la terre; mais qu'est-ce que tout cela auprès du poids immense de gloire dont nous jouissons? Lâches chrétiens, marchez, avancez, combattez avec courage, vos maux n'auront qu'un temps, et le bonheur que nous éprouvons ne finira jamais. Foulez aux pieds le monde, et tout ce qui passe, pour venir avec nous. La récompense est au-dessus de tout ce que vous pouvez souffrir. *Non sunt condignæ passiones hujus temporis ad futuram gloriam.*

O mon Dieu! faites-nous la grace de vivre comme les Saints sur la terre, afin de pouvoir vous glorifier avec eux dans l'éternité bienheureuse. Ainsi soit-il.

CHAPITRE XXVIII.

Sur le Jugement dernier.

Tunc apparebit signum Filii hominis, et plangent omnes tribus terræ. Alors le signe du Fils de l'homme paraîtra dans les airs, et toutes les nations seront dans la consternation. (MATTH. 24.)

1. APRÈS les avant-coureurs de la dissolution du monde, les guerres, les combats, les agitations de tous les peuples, les révolutions des gouvernemens, le règne de l'Antechrist, des séducteurs et des faux prophètes, l'anéantissement presque total de la morale et de la foi sur la terre, nous dit Jésus-Christ lui-même, le soleil s'obscurcira, la lune ne donnera plus sa lumière, les étoiles tomberont du firmament, d'épaisses ténèbres couvriront l'univers... Alors au milieu de ces ténèbres, une croix lumineuse plus brillante que le soleil paraîtra tout-à-coup dans les airs : ce sera le signe du Fils de l'homme, et, à la vue de cette croix, toutes les nations seront consternées. Pourquoi cela, ô mon ame ! parce qu'à la seule apparition de cette croix, toutes les nations se verront condamnées.

2. A l'apparition seule de cette croix, les Juifs tomberont dans la consternation, parce qu'ils reconnaîtront l'instrument du supplice sur lequel ils ont crucifié *Jésus-Christ.* C'est à cause des opprobres de la croix qu'ils n'ont pas voulu reconnaître, qu'il fut le Messie prédit par leurs prophètes. *Jésus-Christ* leur fera voir par leurs

prophètes eux-mêmes, que *la croix* était le vrai signe auquel ils devaient le reconnaître ; que c'était par-là qu'il devait effacer les péchés du monde, satisfaire à la justice de son père, triompher de la mort, montrer l'exemple des plus sublimes vertus, régner par tout l'univers, parvenir au plus haut degré de gloire. En crucifiant *Jésus-Christ*, ils verront qu'ils ont crucifié *le Messie*, condamné celui qui devait les juger un jour. Alors ils tomberont dans la consternation, et pousseront des cris lamentables, parce qu'ils liront l'arrêt de leur condamnation sur la croix elle seule.

3. A l'apparition seule de cette croix lumineuse, le monde et ses partisans tomberont dans la consternation. Ils ont toujours détesté la croix, et l'ont regardée comme une folie. *Jésus-Christ* leur fera voir que c'était la véritable sagesse, parce que c'est par les souffrances elles seules qu'on peut arriver au Ciel. Tous les philosophes et les faux sages seront dans la consternation. Ils ont enseigné que la mortification était une folie; que le vrai bonheur consistait dans les plaisirs des sens. *Jésus-Christ* leur fera voir que, toutes les les fois qu'ils s'y sont livrés, ils n'ont moissonné que des opprobres, occasioné que des ruines, recueilli que des forfaits. Ils verront clairement qu'ils se sont trompés, qu'en suivant leurs penchans ils ont été le fléau du monde et l'exécration des peu-

ples. Confus de leurs erreurs, ils tomberont dans la consternation, et pousseront des cris lamentables, parce qu'ils liront l'arrêt de cette condamnation sur cette croix elle seule.

4. Enfin à la vue de cette croix lumineuse, toutes les nations seront dans la consternation, parce que cette croix sera le signal du discernement des élus et des réprouvés. A la vue de ce signe éclatant, tous ceux qui auront eu le bonheur de porter leur croix avec Jésus-Christ, s'élèveront à sa droite et partageront sa gloire. Tous ceux, au contraire, qui auront rejeté la croix, seront précipités dans l'abîme des enfers, et ils diront en y tombant : Insensés que nous étions, nous nous croyions les lumières du monde, et nous marchions dans les ténèbres. Nous tournions en dérision ceux qui se livraient aux travaux de la pénitence : leurs opprobres se sont changés en gloire, et notre gloire prétendue s'est changée en opprobres. Ils sont maintenant dans le Ciel, et nous voilà dans des supplices affreux pour jamais.

5. O croix, qui nous paraissez si obscure maintenant, et qui deviendrez si lumineuse un jour, que nous nous sommes formé de vous des idées fausses ! Ici-bas on ne voit en vous qu'humiliations, que ténèbres, qu'obscurité, que folie. Dans l'autre monde, vous ne serez plus que lumière, que clarté, que le gage certain de

notre gloire et de notre bonheur. Rectifions nos idées d'après l'Évangile, ô mon ame ! partons de ce principe certain, qu'il est impossible de faire le bien sans peine, et d'arriver au triomphe sans combats. Les maux de ce monde nous deviendront précieux : nous estimerons la croix, nous l'accepterons avec résignation, nous la porterons avec joie, nous la regarderons comme la source féconde de tous les biens, soit dans ce monde, soit dans l'autre. C'est par elle seule que nous pouvons nous sauver de l'Enfer, prévenir le Purgatoire, éviter le péché, nous rendre conformes à Jésus-Christ, et mériter d'entendre de lui au dernier jour la sentence consolante qu'il adressera à ceux qui auront aimé le chemin de la croix : Venez, les bénis de mon Père, posséder le royaume qui vous a été préparé dès le commencement du monde : *Venite, benedicti Patris mei, possidere regnum, quod paratum est vobis à constitutione mundi.* Ainsi soit-il.

CHAPITRE XXIX.

Beauté de notre Religion.

Jugum meum suave est, et onus meum leve. Mon joug est doux, et mon fardeau léger. (MATTH. 11.)

Nous avons la plus belle de toutes les religions, et nous n'en voulons plus ; en fait de culte, la plus facile de toutes les religions, et nous ne la pratiquons plus. De là l'esprit d'insurrection qui règne sur la terre.

1. Quand on pense, ô mon ame ! que Dieu, pour tous les biens du Ciel et de la terre, dont il venait de combler notre premier Père, ne se réserva que *le sacrifice d'un arbre*, comme un hommage essentiellement dû à son souverain domaine, et que cet être ingrat, à peine sorti de ses mains, osa le lui refuser ; qu'il se perdit pour une pomme, lui et sa postérité tout entière ; nous en sommes indignés : nous sommes obligés de convenir qu'un Dieu qui, après une pareille révolte, lui promet un Médiateur, lui réserve encore son royaume, et se contente de le dépouiller sur la terre des priviléges surnaturels qu'il ne lui devait pas, est un Dieu plein de miséricorde. Plus l'hommage qu'on exige est léger, plus celui qui se refuse à ce tribut est coupable.

2. Mais si, depuis la loi de grace et l'avénement de Jésus-Christ, Dieu, pour tous les biens du Ciel et de la terre, dont il est le propriétaire souverain, nous demande infiniment moins qu'à notre premier Père; si le sacrifice dont il se contente est infiniment plus léger, son joug infiniment plus doux ; si notre religion est infiniment plus facile que celle de l'état d'innocence, et que toutes les autres religions, et que cependant nous ne voulions plus la pratiquer, et que nous ne la pratiquions plus ; que dirons-nous ? où irons-nous encore chercher la cause première de tous nos malheurs ?

3. Or, je prétends qu'en fait de culte, notre religion, depuis Jésus-Christ, est infiniment plus facile que la religion naturelle; qu'elle est même infiniment plus facile que la religion de l'état d'innocence; infiniment plus facile que toutes les autres religions. Ce sont des idées bien simples, dont malheureusement on ne s'occupe plus, qui sont cependant bien propres à ressusciter tous les sentimens de reconnaissance et de religion dans les cœurs.

4. Je dis d'abord qu'en fait de culte, notre religion est infiniment plus facile que la religion naturelle, et la preuve en sera facile à saisir... Jetez les yeux, ô mon ame! sur les sacrifices des Juifs, des païens, des idolâtres, de tous les hommes et de tous les peuples en général, tant qu'ils ont suivi les indications de la loi naturelle. Remarquez, je vous prie, cette foule innombrable de bœufs, de bestiaux, de victimes de toute espèce, qu'on promenait dans leurs solennités, et qui étaient sans cesse égorgés aux pieds des autels. Faites attention au nombre innombrable de prêtres, de lévites, d'aruspices et de sacrificateurs occupés dans ces cérémonies sacrées; au nombre d'autels de fer ou d'airain, pour brûler et recevoir toutes ces victimes; au nombre innombrable d'instrumens et de vases de toute espèce pour recevoir le sang et faire cuire les chairs: à la mal-propreté dégoûtante qui en résultait nécessairement

dans les temples ; aux dépenses énormes qu'entraînaient ces sacrifices onéreux, répétés sans cesse dans les grandes solennités, et renouvelés plusieurs fois tous les jours. Voilà cependant ce que l'histoire nous rapporte, et ce que la raison seule nous dit des sacrifices de la religion naturelle. C'était dans les temples le même spectacle et la même mal-propreté que dans nos boucheries, puisque les victimes de nos boucheries en étaient nécessairement les victimes.

5. Mais aussitôt que *Jésus-Christ* eut institué le sacrifice auguste et non sanglant de l'Eucharistie, promis depuis le commencement du monde ; de cet instant, toutes les victimes de la religion naturelle disparurent totalement parmi les Chrétiens. Jamais, depuis cet instant mémorable, on ne vit ceux qui se convertirent à Jésus-Christ offrir des bestiaux comme auparavant : une hostie plus pure, plus noble et plus respectable, fut immolée sur les autels, depuis un bout du monde jusqu'à l'autre.

6. Je ne parlerai point du changement qui se fit alors dans la disposition des esprits, de la grandeur et de la majesté qu'une pareille victime introduisit dans nos saintes cérémonies, du respect et de la profonde vénération que dut inspirer aux fidèles cette persuasion intime que *Jésus-Christ* était réellement et corporellement présent sur les autels. Certainement

il n'y a jamais eu de religion aussi belle! *un Dieu* pour fin et pour récompense; *un Dieu* pour victime et pour holocauste; *un Dieu* qui s'immole lui-même pour nous, qui se donne tout entier à nous, qui nous divinise et nous rend participans de sa propre nature; *un Dieu* qui prie lui-même son Père pour nous, qui crie sans cesse miséricorde pour nous et avec nous. Je laisse de côté toute la noblesse et la dignité, toute la grandeur et l'élévation de sentimens qu'une pareille religion nous inspire.

7. Je ne parle pas même ici du changement prodigieux qui s'opéra dans les actes extérieurs, aussitôt que ce sacrifice non sanglant fut établi. Quelle décence! quelle propreté! quelle noble simplicité dans les temples des Chrétiens! Plus de sang, plus de vases, plus de cette quantité énorme et dégoûtante d'instrumens et de sacrificateurs, de marchands de bestiaux étalés dans les parvis des temples, qu'il nous est aisé de concevoir. Tous ces avantages sont immenses; ils sont inappréciables sans doute, et mettent la religion de grace infiniment au-dessus de toutes les autres religions naturelles qui avaient obligé jusqu'alors.

8. Je laisse de côté tous ces avantages, et je ne m'occupe que de sa facilité. Aussitôt que Jésus-Christ se fut chargé de changer le pain en son corps, et de fournir lui-même la victime, à quoi se rédui-

sit, en fait de culte, toute la religion de l'homme?... Je n'ose le dire, ô mon ame! car je suis persuadé que, quelqne prévenus que nous soyons, nous nous révolterions nous-mêmes contre nous-mêmes... A quoi se réduisit tout le culte de l'homme pour toutes les graces, pour toutes les faveurs et pour tous les biens dont Dieu nous a comblés?

A quoi?... *A l'offrande d'un peu de vin et d'une petite hostie!* Et Dieu exige-t-il cette petite offrande de chacun des assistans?... Non... *Un peu de vin, une petite hostie* pour toute une ville, pour toute une paroisse, pour toute une société de plusieurs milliers d'individus!...

9. Mais cela ne suffit pas. Je ne dis pas seulement qu'en fait de culte notre religion est plus facile que la religion naturelle, je soutiens qu'elle est même plus facile que la religion de l'état d'innocence. Je sais bien que, dans cet état, pour tous les fruits que Dieu avait permis à l'homme de manger, Dieu ne s'était réservé qu'un arbre. Mais enfin, il s'était réservé un arbre, et un arbre tout entier pour deux personnes, et il avait défendu à ces deux personnes de toucher à cet arbre sous peine de mort. Voilà le sacrifice de l'état d'innocence....

Or, je dis que ce sacrifice, tout faible qu'il est, était infiniment plus difficile et plus onéreux que le nôtre.

10. Car enfin, dans les premiers instans, lorsque les blés n'étaient point encore récoltés, ni les bestiaux multipliés, l'homme n'avait encore que des fruits à manger; ainsi, il ne devait encore à Dieu que l'hommage de ces fruits. Il n'avait encore ni pain, ni victimes; ainsi il ne pouvait encore offrir à Dieu, ni pain, ni victimes.... Mais nous, il s'en faut beaucoup que nous en soyons réduits à cette nourriture. Outre les fruits que nous avons la liberté de manger, les blés, les légumes, les poissons, les volatiles, les bestiaux de toute espèce se sont énormément accrus et multipliés sur la terre; et comme nous faisons usage de tous ces alimens, nous en devons à Dieu l'hommage. Voilà certes une obligation infiniment plus étendue que celle de notre premier père.

11. Et cependant, pour ce nombre prodigieux de bestiaux, de volatiles et de poissons, pour cette quantité prodigieuse de blés et de fruits de toute espèce dont nous usons, Dieu ne nous demande plus qu'*une petite hostie et un peu de vin*... Et il ne nous défend pas comme à nos premiers parens, de toucher à ces alimens, sous peine de mort : au contraire, il nous ordonne, sous peine de mort, de venir à sa table nous en nourrir le plus souvent qu'il nous est possible....

12. Je sais bien qu'il serait encore plus facile de refuser à Dieu tout hommage,

comme le fit notre premier père, et comme le font tous les impies. Mais je ne parle point ici de ceux qui n'ont point de religion ; il est question de ceux qui en ont... Il est incontestable que nous devons à Dieu l'hommage de tous nos biens !.... Or, pour tous les bestiaux que nous mangeons, Dieu ne nous demande plus rien... Pour tous les blés et les fruits que nous récoltons, il ne nous demande plus *qu'une petite hostie et qu'un peu de vin* ; et nous ne l'offrons pas ! Il ne s'agit que d'assister à ce sacrifice, de se mettre à genoux, de manger ensuite l'hostie, de communier avec le prêtre, et nous ne le faisons pas !... Jésus-Christ fait tout le reste et tout le surnaturel. C'est lui qui change le pain en son corps et le vin en son sang ; et nous ne l'en remercions pas ! et nous n'en sommes pas pénétrés de reconnaissance !

13. Il en est qui, trompés par ce mot de *surnaturel*, imaginent que, par cela même, notre religion doit être plus difficile à pratiquer que les autres. C'est une méprise, parce que tout ce qu'il y a de surnaturel dans notre religion, est l'œuvre de Dieu et ne coûte rien aux hommes.

Comment *Jésus-Christ* a-t-il fait pour faire ses miracles, pour faire voir les aveugles et ressusciter les morts ? comment s'y prend-il pour changer le pain en son corps ? C'est comme si on demandoit, comment il s'y prend pour faire tourner ou arrêter le

soleil ? Encore une fois , ce *comment* ne nous regarde pas. Tout ce qui nous intéresse, c'est de savoir s'il a fait des miracles, et ceci est aisé à vérifier, puisque les deux faits qui composent le miracle sont deux faits très-naturels.... Un homme qui n'y voyait point d'abord, et qui y voit après. Un homme qui était mort d'abord, et qui vit après. Tout cela est très-naturel. Pour le faire, il faut être Dieu ; mais pour le voir, il suffit d'être homme : il ne faut qu'avoir des yeux.

14. Il s'en faut donc beaucoup que *le surnaturel* rende notre religion plus difficile. C'est au contraire le surnaturel qui nous la rend bien plus aisée... Il m'est bien plus facile de ne point offrir de victimes naturelles, que d'en offrir. Le sacrifice me coûte beaucoup moins avec *une victime surnaturelle*, puisque la victime surnaturelle ne me coûte rien. Tout ce qu'il y a de surnaturel dans notre religion , consiste dans des dispenses, des graces et des faveurs ; et des faveurs ne peuvent pas rendre notre religion plus pénible : au contraire , c'est précisément parce que c'est par excellence une religion de graces, que les devoirs du culte se trouvent presque réduits à rien, et que c'est sans contredit *la plus facile* de toutes les religions. Dieu , tout Dieu qu'il est, pouvait-il nous faire une dispense plus gracieuse, que de nous dispenser de toutes les victimes de la religion naturelle?

15. O mon ame! quand l'homme ingrat, à peine sorti des mains de son Créateur, osa refuser à celui dont il tenait l'existence, le sacrifice de l'arbre qu'il s'était réservé comme souverain propriétaire, Dieu le traita avec l'indignation et le mépris qu'inspirait la révolte d'un être aussi petit, vis-à-vis d'un être si grand: « Voilà, lui » dit-il, *Adam* qui a voulu être semblable » à nous. S'il mangeait des fruits de l'ar- » bre de vie et qu'il devînt immortel, il » serait encore bien plus superbe. » En disant ces mots, il le chassa ignominieusement du Paradis terrestre. Mais nous, que Dieu avait dispensés de toutes les victimes naturelles; nous, à qui Dieu ne demandait plus *qu'un peu de vin* pour l'hommage de tous les biens dont il nous comblait, et qui le lui avons indignement refusé; comment ne nous aurait-t-il pas fait dépouiller de nos droits et chasser honteusement de nos possessions?

16. Notre révolte n'est-elle pas cent fois plus indigne que celle de notre premier Père?..... Quoi! tous les jours Dieu met sur nos tables *du pain*, *du vin*, *des victimes de toute espèce*, nous lui en devons l'hommage tous les jours; et parce que *Jésus-Christ* s'est offert une fois sur la croix, il en est qui ont prétendu, non-seulement qu'il ne fallait plus de victimes dans nos sacrifices, mais encore qu'il ne fallait plus même offrir *de pain et de vin*

sur les autels..... Parce que *Jésus-Christ* s'est offert une fois sur la croix, on a anéanti les sacrifices journaliers, comme si les hommes ne devaient pas tous les jours à Dieu l'hommage des biens qu'ils reçoivent de lui tous les jours; comme si, outre le pain et le vin, il n'y avait pas tous les jours *des victimes* sur nos tables.

17. O mon Dieu ! nous avons *la plus belle* de toutes les religions, et nous n'en voulons plus : *la plus belle* de toutes dans ses récompenses, puisque c'est *un Dieu lui-même* qui nous propose son royaume, sa félicité, son propre bonheur, sa possession ineffable dans l'éternité tout entière, si nous lui sommes fidèles dans cette courte vie; *la plus belle* de toutes dans ce monde, puisque, par la présence réelle, nous avons *un Dieu* toujours présent sur nos autels, qui demeure perpétuellement avec nous, qui nous écoute, nous encourage et nous nourrit du pain des Anges. Est-il une nation sur la terre qui ait jamais eu *des dieux* aussi à sa portée? En fait de culte, *la plus facile* de toutes les religions, puisque *le corps auguste de Jésus-Christ* dans la sainte Eucharistie nous a dispensé de toutes les victimes de la loi naturelle. Est-il un seul peuple, depuis le commencement du monde, qui ait jamais eu un sacrifice aussi simple et aussi peu dispendieux?

18. Ah ! Seigneur, avant nos révolu-

tions, nous avions une octave tout entière spécialement consacrée à nous rappeler le bienfait ineffable dont vous nous avez gratifiés par l'institution de votre auguste corps. Le premier jour de cette octave, qui était le jeudi après la Sainte-Trinité, était le complément de tous les mystères et la plus solennelle de toutes les fêtes. Dans ce jour adorable, tout le monde suspendait ses travaux pour ne s'occuper que de vous et des bienfaits innombrables dont vous nous avez comblés dans cet ineffable mystère. On vous portait en triomphe dans nos villes et dans nos campagnes. L'Église, parée de ses plus beaux ornemens, semait des fleurs sur votre passage. Un concours nombreux de fidèles se pressait à votre table sainte. Des peuples innombrables, prosternés en votre présence, vous témoignaient à l'envi leur sincère reconnaissance pour le plus signalé de tous les bienfaits. Depuis nos malheureuses révolutions, cette superbe solennité a été supprimée et renvoyée dédaigneusement au dimanche comme une fête de rebut.

19. Elle sera rétablie, Seigneur, cette solennité spéciale qui nous rappelait chaque année ce que nous devions à une institution qui nous a comblés de faveurs. Nous ranimerons notre foi, nous pratiquerons avec une nouvelle ferveur, *la plus belle, la plus auguste, la plus adorable* de toutes les religions dans vos divins

mystères, *la plus simple*, *la plus facile*, *et la moins onéreuse* dans son culte.

20. Après vos divins mystères, nous rappellerons aussi les bienfaits innombrables que nous avons éprouvés de la part *de la Sainte-Vierge et des Saints*, les grandes leçons qu'ils nous ont données, les exemples sublimes qu'ils nous ont laissés, pour nous apprendre à être *vraiment libres*, à vaincre le monde, à nous dompter nous-mêmes, à marcher, au milieu des périls qui nous entourent, à la céleste patrie dont ils jouissent maintenant. Et ce sera le sujet édifiant dont nous nous occuperons dans les instructions du cinquième livre.

LIVRE CINQUIÈME.

Pour les Fêtes de la Sainte Vierge et des principaux Saints, de l'excellence de leur morale, leur véritable liberté, et les moyens de l'acquérir.

CHAPITRE PREMIER.

Sur l'immaculée Conception de la Sainte Vierge.

Ipsa conteret caput serpentis. Elle écrasera la tête du serpent. (Gen. 3.)

1. L'immaculée Conception de la sainte Vierge : voilà, ô mon ame, le mystère qui nous occupe dans ce jour; la pieuse croyance que l'Eglise nous propose, et que la raison elle-même semble nous prescrire. Car, qu'on vienne me dire que celle qui était destinée à écraser la tête du serpent, a été assujettie à la morsure du serpent; que celle qui de sa propre substance devait former le corps de la sainteté même, a été une masse de péchés ; c'est une doctrine qui implique contradiction , et qui répugne à l'idée d'un Dieu trois fois saint. Qu'on m'annonce au contraire, avec l'Eglise, qu'un Dieu qui par sa nature abhorre le péché, a séquestré sa mère de la masse du péché; que, par un privilége spécial , il l'a dis-

pensée de la tache commune du péché originel; que, par des graces particulières, il l'a preservée toute sa vie des péchés actuels; que Marie, dès l'instant de sa conception, fut confirmée pour toujours dans un état de sainteté et de justice, par un Dieu qui en était le maître : cette doctrine n'a rien qui ne soit parfaitement conforme à l'idée que la saine raison nous donne de Dieu même. Ainsi la croyance de l'immaculée Conception ne présente en elle-même, dans les mains du Tout-puissant, rien d'incompréhensible.

2. Mais savez-vous, ô mon ame, ce qui m'étonne, et ce que je ne conçois pas, dans la considération de ce mystère?..... C'est que Marie pleine de graces, Marie prévenue des secours les plus puissans contre le péché, prenne cependant les plus grandes précautions contre le péché; c'est qu'elle prie sans cesse, qu'elle veille sans cesse sur elle-même, qu'elle se livre perpétuellement à la mortification et à la pénitence; et que nous, qui sommes faibles, nous, qui sommes pécheurs par nature, nous ne priions pas, nous ne veillions pas sur nous-mêmes, nous ne nous mortifiions pas; et que cependant nous croyions que Dieu, sans aucune de ces précautions, doit nous préserver du péché! Cela se conçoit-il?..... Je sais bien que l'homme ne peut rien sans la grace; mais la grace peut-elle quelque chose sans l'homme?....

3. O Marie, grand modèle qui doit nous instruire, mais modèle aussi qui doit nous confondre!... Marie pleine de graces, Marie prévenue des secours les plus puissans contre le péché, prend cependant les plus grandes précautions contre le péché! Elle prie sans cesse, et comment prie-t-elle?... Anges du ciel, vous en fûtes témoins. Quand Raphaël lui annonça l'incarnation du Verbe, elle était en prière. Dites-nous quelle était alors son attention, son amour, et sa ferveur! Comment son ame était transportée, anéantie, abîmée, en présence de l'Être-Suprême!....

4. Marie veille sans cesse sur elle-même: et comment veille-t-elle?... Anges du ciel, vous en fûtes encore témoins, quand Raphaël lui annonça qu'elle concevrait le Fils du Très-Haut. A cette seule annonce, elle se trouble, elle s'alarme, elle déclare formellement qu'elle n'y consentira jamais, si sa virginité doit en éprouver la moindre atteinte: *Quomodo fiet istud?*

5. Marie se livre à la mortification et à la pénitence! et comment s'y livre-t-elle? Dès l'âge le plus tendre, elle se voue à la virginité, et renonce à tous les plaisirs des sens. Elle se retire du monde, vit dans le plus grand recueillement et fuit les occasions. Toute sa vie est une vie de dénuement et de sacrifices, de tribulations et de souffrances!.... Et Marie est pleine de graces; et nous, nous ne le sommes pas!

Elle est prévenue des secours les plus puissans contre le péché ; et nous, nous n'en avons pas !.... Et cependant Marie prie ; et nous, nous ne prions pas !... Elle veille sans cesse sur elle-même ; et nous, nous ne veillons pas : elle se livre à la mortification et à la pénitence ; et nous, nous ne nous mortifions pas !... Et cependant, nous voulons éviter le péché, sans en prendre les moyens. Encore une fois, cela se peut-il ?... Cela se conçoit-il ?...

6. O mon ame, à qui cette instruction s'adresse, il me semble vous entendre demander avec inquiétude ce que les premiers fidèles demandaient à saint Pierre après son premier discours : Homme divin, que faut-il donc faire ? *Quid faciemus ?* Je sais que mes péchés déplaisent souverainement à Dieu, et j'y retourne sans cesse : indiquez-moi enfin les moyens de n'y plus retomber.

7. A cela il n'y a qu'une réponse à vous faire : Regardez *Marie.* Elle est pleine de graces, et prévenue des secours les plus puissans contre le péché. Cependant, pour se préserver du péché, que fait-elle, et comment s'y prend-elle ?.... Elle prie sans cesse, et veille sans cesse sur elle-même. Elle se livre perpétuellement à la mortification et à la pénitence. Elle correspond à la grace !.... Êtes-vous plus forte, plus sainte, plus privilégiée que *Marie ?*.... Prions donc, veillons sans cesse sur nous-

mêmes : combattons nos passions, et correspondons à la grace. Sans cela, eussions-nous toutes les graces de *Marie*, fussions-nous même plus secourus et plus privilégiés que *Marie*, si nous ne prenons pas les moyens d'éviter le péché, nous ne nous en préserverons jamais. Ce n'est qu'en combattant courageusement avec elle sur la terre, que nous pourrons porter avec elle la couronne dans le ciel. Ainsi soit-il.

CHAPITRE II.

Pour la Nativité de la Sainte Vierge.

Orietur stella ex Jacob. Il naîtra une étoile de Jacob. (NUM. 24.)

1. Voilà, ô mon ame, *le jour de la nativité de la sainte Vierge.* Que faudra-t-il faire pour bien célébrer cette fête ? Que faudra-t-il faire?... suivre les sentimens de la nature.... Que faisons-nous le jour *de la naissance* d'un père, d'une mère, d'un ami, d'un prince généreux qui fait le bonheur de son peuple?... Les fleurs, la poésie, les illuminations, les réjouissances, tout est employé pour lui témoigner notre joie, notre amour, notre respect et notre reconnaissance. Pourquoi cela ?.... parce que c'est *à sa naissance* que nous devons tous ses bienfaits et sa personne même.... Mais *Marie*, si elle n'était pas née, où en serions-nous ?

2. C'est, dit-on, un père ou une mère à qui nous devons la vie !... Mais *Marie* nous

a enfantés à la vie éternelle. — *C'est une personne à qui j'ai les plus grandes obligations*, qui m'a sauvé des plus grands dangers!... Mais *Marie* nous a arrachés à l'enfer, et elle a écrasé la tête du serpent qui allait nous dévorer. — *C'est une personne sage*, vertueuse, parfaite, aimable au possible!..... Mais *Marie* est le chef-d'œuvre des mains du Tout-Puissant; c'est l'assemblage de toutes les vertus, de toutes les perfections, et de toutes les graces. — *C'est une personne célèbre!*... Quoi de plus célèbre que *Marie?* Elle était annoncée dès l'origine du monde; elle est connue dans toute la terre. — *C'est une personne que tout le monde honore!*... *Marie* est honorée dans tout l'univers. Je vois des processions nombreuses aller aux temples où on l'invoque, des rois et des nations à ses pieds. Il n'est point de prince ni de monarque aussi honoré que *Marie*. — *C'est une personne qui nous a comblés de biens!*... Mais tout l'univers est rempli des bienfaits de *Marie*. Pourriez-vous calculer tous les malades qu'elle a guéris, tous les aveugles à qui elle a rendu la vue, tous les boîteux qu'elle a redressés par son intercession? — *C'est une personne qui nous a fait les plus beaux présens!*.... Et quel plus beau présent que celui que nous a fait *Marie*: Jésus-Christ notre rédempteur, son corps auguste dans la sainte Eucharistie, l'auteur de toutes les graces! Quel don plus précieux?

3. C'est, ajoute-t-on, *une personne qui a tout crédit auprès du prince*, qui peut nous rendre les plus grands services !.... Mais *Marie* est assise sur le trône de la grace auprès du Tout-Puissant ; elle tient dans ses mains le sceptre de l'univers ; il n'est point de graces qu'elle ne puisse nous obtenir. Êtes-vous dans la détresse et dans la misère, dit *saint Bernard*, invoquez Marie : *Invoca Mariam ;* et elle vous exaucera. Êtes-vous dans l'abattement et la tristesse ? allez à *Marie*, et elle vous consolera. Êtes-vous dans l'abîme du désordre, les deux pieds dans l'enfer, livrée au pouvoir des démons ? étendez les bras vers *Marie*, et elle vous en arrachera. Êtes-vous au milieu des ennemis les plus acharnés, des tentations les plus fougueuses ? Adressez-vous à *Marie*, et elle vous délivrera. Il n'est rien que *Marie* ne puisse obtenir, et il n'est rien qu'on ne soit sûr d'obtenir par *Marie*.

4. Que ferons-nous donc le jour *de la nativité* de la sainte Vierge ?... Nous confesserons nos péchés et nous les détesterons ; nous nous approcherons des sacremens ; nous tomberons aux pieds de *Marie*, et nous fondrons, à ses pieds, d'amour et de reconnaissance. Nous verserons des larmes amères de l'avoir si mal honorée jusque alors ; nous regarderons le jour *de sa naissance* comme le plus beau de nos jours, puisque c'est le jour où Dieu nous a donné

une mère si douce et si puissante, où le Ciel nous a fait le plus beau de tous les présens. Nous nous consacrerons de nouveau au service de *Marie*. Nous pleurerons à ses pieds sur les maux que nos désordres nous ont attirés. Nous savons qu'elle s'intéresse vivement pour nous ; nous l'aiderons à solliciter notre grace. Nous savons qu'elle a déjà obtenu bien des conversions ; nous lui demanderons la nôtre, celle de nos parens, de nos amis, et de tous ceux à qui nous nous intéressons : et *Marie* nous exaucera. Voilà ce que nous ferons le jour *de la nativité de la sainte Vierge*, et voilà les sentimens d'amour, d'attachement, de respect et de reconnaissance que ce jour heureux doit faire naître dans nos cœurs. Ainsi soit-il.

CHAPITRE III.

Sur le saint Nom de Marie.

Nomen *Virginis Maria*. On donna à la Sainte Vierge le nom de Marie.

C'EST après *la nativité* de la sainte Vierge, ô mon ame, que l'Église a placé la fête de *son saint nom*.

1. *O nom de Marie*, après celui de Jésus le plus grand de tous les noms ! Car si, dans l'Écriture, Dieu veut être appelé le Seigneur, le Maître, le Souverain du monde, il a aussi voulu que sa Mère fût appelée la Dame, la Maîtresse, la Souveraine de l'univers ; et c'est là ce que veut

dire le nom de *Marie*. Il signifie *Dame*, Patronne, Maîtresse par excellence. Voilà pourquoi nous appelons partout la sainte Vierge *notre Dame* et notre Patronne.

2. *O nom de Marie*, après le nom de *Jésus* le plus doux de tous les noms, puisqu'il nous annonce la plus tendre et la plus compatissante de toutes les mères!

O nom de Marie, après celui de *Jésus* le plus miraculeux de tous les noms! Quand on nous demande si la sainte Vierge peut quelque chose auprès de son Fils... Allez, devons-nous dire, comme Jésus-Christ aux disciples de saint Jean : allez, dites ceci à ceux qui vous envoient : *Au nom de Marie*, les aveugles voient, les sourds entendent, les boîteux marchent, les morts ressuscitent, les malades de toute espèce sont guéris : tout l'univers est plein des miracles opérés *au nom de Marie*.

3. Mais, dira-t-on, si *Marie* est si puissante, que ne nous obtient-elle ce que nous lui demandons? Que ne fait-elle cesser nos maladies et nos calamités? Si elle ne le fait pas, c'est donc qu'elle ne le peut pas, ou qu'elle ne le veut pas, ou que Dieu est trop irrité, et que nous sommes trop coupables? Dans tous les cas, nos prières sont inutiles.

4. Ne pourrait-on pas demander à ceux qui font de pareilles objections : Est-ce que vous demandez quelque chose à la sainte Vierge? est-ce que vous la priez et

que vous l'invoquez? On vous trouve partout, aux spectacles et dans les assemblées du monde; mais vous voit-on à l'Église, au pied des autels de la *sainte Vierge*, solliciter des graces?.... Quoi! vous voulez que *Marie* vous accorde ce que vous lui demandez, et vous ne lui demandez rien, et vous ne la priez pas, et vous vous moquez de ceux qui l'invoquent, et vous n'y croyez peut-être pas!.... Quelle extravagance!

5. *C'est donc qu'elle ne le peut pas!....* Vous vous trompez, *Marie* peut tout auprès du Tout-Puissant. *C'est donc qu'elle ne le veut pas!* Désabusez-vous; elle veut plus ardemment que nous la fin de nos calamités. *C'est donc que Dieu est trop irrité, et que nous sommes trop coupables!....* Détrompez-vous encore. Dieu fût-il cent fois plus irrité, et fussions-nous cent fois plus coupables, *Marie* peut obtenir notre pardon. Elle est, après Dieu, la Reine et la Souveraine de l'univers. *A qui tient-il donc?* A vous, et à vous seul. *Marie* prie, et vous ne priez pas; elle sollicite, et vous ne sollicitez pas; elle demande grace pour vous, et vous, vous ne la demandez pas. Voilà la cause et la seule cause. Si vous étiez mal avec votre père, qu'il eût la verge à la main pour vous frapper, que votre mère sollicitât pour vous, qu'elle vous engageât à demander grace avec elle, et que vous ne le fissiez pas, à qui tiendrait-il?

Quittons nos désordres, convertissons-nous, et soyons sûrs que nous pouvons obtenir tout *par Marie.*

6. Invoquons donc *le nom de Marie ;* ayons-le souvent à la bouche, invoquons-le partout et dans toutes les circonstances; invoquons-le dans nos voyages, et l'*Étoile* de cette mer orageuse que nous parcourons nous dirigera.

Invoquons-le dans nos afflictions et dans nos peines, et cette *Mère* de douceur nous consolera.

Invoquons-le dans nos tentations et nos périls, et cette *Reine* de toutes les vertus nous secourra.

Invoquons-le surtout à l'heure de la mort; demandons à cette *Reine* de l'éternité la plus grande de toutes les graces : celle de n'être point trompés alors par nos amis et par ceux qui nous environnent, celle de recevoir nos sacremens de bonne heure, et d'expirer en prononçant *les saints noms de Jésus et de Marie ;* enfin la grace précieuse de bien mourir.

7. Si nous invoquons *Marie*, dit *saint Bernard* , et que nous l'invoquions du fond du cœur, fussions-nous dans l'abîme du péché, les deux pieds dans l'enfer, fussions-nous déjà en la possession des démons, cette tendre mère nous en arrachera, et nous introduira dans le séjour céleste , pour y glorifier avec elle le souverain de l'univers dans l'éternité bienheureuse. Ainsi soit-il.

CHAPITRE IV.

Pour la Présentation de la Sainte Vierge.

Voverunt vota sua. Ils accomplirent leurs vœux.
(JONÆ. 1.)

1. *Quelle présentation*, ô mon ame, que celle de la sainte Vierge!.... *Marie*, étant destinée à être la mère du Sauveur, devait être, dès sa naissance, consacrée au Tout-Puissant. Aussi, dès son enfance, *sainte Anne* et *saint Joachim* la consacrèrent-ils au Seigneur; et, aussitôt qu'elle eut atteint l'âge prescrit par la loi de Moïse, ils se transportèrent à Jérusalem pour accomplir leur vœu. C'est ce qu'on appelle *la présentation de Marie.*

2. Observez, ô mon ame, que *Marie*, à peine sortie de l'enfance, déjà animée de l'esprit saint, et le cœur brûlant du beau feu de l'amour divin, transportée d'impatience de se donner au Seigneur, tandis que ses parens la présentent aux Prêtres, s'y offre également elle-même; et, tandis qu'ils n'ont intention que de la dévouer au service du Temple, cette tendre vierge se consacre à Dieu tout entière: son corps, son ame et sa virginité, sans aucune réserve et sans aucun retour.

3. Quel est celui d'entre nous que l'étendue d'un pareil sacrifice n'eût pas intimidé? En vouant à Dieu *sa virginité*, c'était renoncer pour la vie à tous les plaisirs des sens. Mais, pour appartenir tout en-

tière à Dieu, *Marie* foule aux pieds toutes les voluptés du monde.

4. En vouant à Dieu *sa virginité*, c'était, chez les Juifs, se dévouer d'avance à tous les opprobres attachés à la stérilité! Mais, pour appartenir à son Dieu, *Marie* foule aux pieds tous les opprobres du monde.

5. Enfin, en se consacrant à Dieu, c'était se dévouer d'avance aux persécutions et aux mépris, puisque le monde persécute toujours ceux qui le contrarient. Mais, en se donnant à Dieu, elle a la confiance que Dieu la soutiendra, et elle n'est pas trompée dans son attente. Tandis qu'elle se donne à Dieu, Dieu se donne tout entier à elle. Il la consacre pour sa Fille, pour son Épouse, et pour la Mère de son Fils. Dans toutes ses contrariétés, il soutient son courage jusqu'au pied de la croix, et c'est par la supériorité de ses vertus qu'il l'élève au-dessus de toutes les femmes, même dès ce monde.

6. Nous nous sommes cent fois présentés au Seigneur, et nous nous sommes donnés à lui dans bien des circonstances. Nous l'avons fait lors de notre baptême, quand, par le ministère de nos parrains, nous avons juré de renoncer au monde, pour ne plus appartenir qu'à Jésus-Christ; nous l'avons fait à la première communion, quand nous avons renouvelé personnellement les vœux de notre baptême; nous l'avons fait dans nos tribunaux,

quand nous avons promis de mieux vivre ; nous nous y sommes présentés surtout, quand, aux pieds d'un ministre jaloux de notre salut, nous nous sommes engagés à servir Dieu d'une manière plus régulière. Mais nous y sommes-nous jamais présentés comme *Marie?*... Quelle différence!...

7. *Marie* consacre à Dieu toute sa vie ; et nous, nous ne lui avons donné que les restes du monde!.... *Marie* fut ferme et inébranlable dans ses résolutions ; et nous, nous tombons sans cesse!... *Marie* ne craignit ni les contradictions, ni les revers ; et nous, les difficultés nous effraient, les obstacles nous découragent. Nous ne nous donnons à Dieu qu'à moitié, et Dieu ne se donne point du tout à nous, parce qu'il ne souffre pas de partage.

8. *Présentons-nous* donc enfin à Dieu dans ce jour, ô mon ame ; mais présentons-nous-y comme *Marie* : courageusement, entièrement et sans partage. Que les opprobres du monde ne nous arrêtent pas, puisque c'est par les mépris qu'on arrive à la gloire. Que les persécutions ne nous intimident pas, puisque c'est par les combats qu'on parvient au triomphe. Comme *Marie*, donnons-nous à Dieu tout entiers, afin de pouvoir le posséder tout entier dans l'éternité bienheureuse. Ainsi soit-il.

CHAPITRE V.

Pour l'Annonciation de la Sainte Vierge.

Angelus Domini nuntiavit Mariæ. L'Ange du Seigneur annonça à Marie.

1. Nous disons tous les jours *l'Angelus*, ô mon ame ; mais pensons-nous aux instructions sublimes qu'il renferme ?..... L'Ange du Seigneur annonça à *Marie :* et quoi ? qu'elle serait la mère, non-seulement d'un grand prince, mais celle du Messie, du Rédempteur du monde, de l'Héritier du trône de David, et du Fils du Très-Haut. Je vous salue, *Marie,* pleine de graces, lui dit l'Ange. Le Seigneur est avec vous. Vous êtes bénie par-dessus toutes les femmes, et jamais aucune d'entr'elles n'aura le privilége dont vous allez jouir : *Benedicta tu in mulieribus.*

2. *La mère du Messie,* de ce Rédempteur triomphant, annoncé depuis le commencement du monde, et qui doit régner sur toutes les nations!.... Quel honneur pour *Marie!* Mais quelle époque heureuse pour nous!... Si pareille nouvelle eût été annoncée aux autres filles d'Israël, avec quels transports de joie ne l'eussent-elles pas reçue?... *Marie,* au contraire, avant de se livrer à cette annonce, hésite et se met sur ses gardes ; elle questionne, et demande comment cela se pourra faire? *Quomodò fiet istud ?* et ce n'est qu'après que l'Ange l'a bien assurée qu'elle conce-

vra par la descente du Saint-Esprit, sans que sa chasteté en souffre la moindre atteinte : *Ecce virgo concipies*; qu'elle donne son consentement à l'accomplissement de ce divin mystère qui devait faire notre bonheur. *Spiritus Sanctus superveniet in te.* Quelles précautions, et quelle source d'instruction pour nous! Quand on nous donne des louanges, ou qu'on nous dit quelque chose de flatteur, est-ce avec cette prudence et cette sage réserve que nous nous conduisons?....

3. *Ecce ancilla Domini; fiat mihi secundùm verbum tuum.* Voilà la servante du Seigneur; qu'il me soit fait selon votre parole. Quelle humilité profonde!.... On annonce à *Marie* qu'elle va être l'épouse du Tout-Puissant; elle répond humblement qu'elle n'est que sa servante : *Ecce ancilla Domini.* Si pareille nouvelle eût été annoncée aux autres filles d'Israël, avec quel orgueil ne l'eussent-elles pas répandue? Toute la Judée en eût été instruite en peu de temps. *Marie*, confidente de ce divin mystère, en garde modestement le plus profond silence. Elle n'en parle pas même à *saint Joseph*, pas même à *sainte Élisabeth*; et quand celle-ci, instruite par révélation, l'appelle *la mère* de son Dieu, comment répond-elle? Ah! dit-elle, le Seigneur a regardé la bassesse de sa servante: *Respexit Dominus humilitatem ancillæ suæ.*

4. Est-ce ainsi que nous nous comportons dans les événemens heureux? Quand on nous annonce quelque avantage auquel nous ne nous attendions pas, disons-nous avec la modestie religieuse de *Marie*: Hélas! nous ne le méritions pas; c'est une faveur signalée dont Dieu nous gratifie, tout indignes que nous sommes? *Quia respexit Dominus humilitatem ancillæ suæ.* Au contraire, fiers des bienfaits de Dieu, nous croyons souvent qu'il ne nous traite pas comme nous le méritons, et l'effet naturel de cette indigne présomption est de détourner de nous le cours de ses graces.

5. *Et Verbum caro factum est, et habitavit in nobis.* Le Verbe s'est fait chair, et il a habité parmi nous. Quel jour que celui de *l'Annonciation !* C'est en même temps celui de *l'Incarnation*, celui où le Verbe s'est fait chair, où il a daigné se revêtir de nos infirmités, et prendre un corps semblable au nôtre; celui où il n'a pas dédaigné de venir habiter parmi nous, où il est devenu notre guide, notre rédempteur et notre divin modèle; le jour où il est descendu jusqu'à notre nature pour nous élever à la sienne, où il a pris dans le sein de la sainte Vierge ce corps précieux qui a été immolé sur la croix, qu'il nous a laissé dans la sainte Eucharistie, où il est devenu notre victime et notre nourriture, et qui nous a dispensés de tous les sacrifices dispendieux de la loi

naturelle. Que de sujets d'instruction et de méditation, d'amour et de reconnaissance !...

6. Disons donc tous les jours l'*Angelus*, ô mon ame, pour nous rappeler ce grand jour; mais disons-le avec fruit. Au premier verset, pensons à la grande nouvelle que l'Ange vient annoncer à *Marie*. C'est en même temps l'annonce de notre salut et celui de tout l'univers. Quelle époque heureuse pour nous, et que ne devons-nous pas à Dieu *par Marie !*...

Au second verset. Pensons à l'humilité de *Marie*. Regardons-nous avec elle comme indignes d'une aussi grande faveur, et imitons sa profonde modération dans les événemens heureux.

Au troisième verset. Pensons aux bienfaits sans nombre dont *l'incarnation du Verbe* nous a comblés. C'est dans cet instant heureux que *Jésus-Christ* est devenu notre Rédempteur, et que nous sommes devenus ses cohéritiers ; qu'il a fermé la porte de l'enfer, et qu'il nous a ouvert la porte du ciel.

7. O mon Dieu, que cette annonce nous rappelle d'heureux souvenirs ! et que *l'Angelus* lui seul est bien propre à nous pénétrer d'amour pour *Marie*, et pour vous, Seigneur, des sentimens les plus profonds de tendresse, de vénération, de soumission et de reconnaissance. Ainsi soit-il.

CHAPITRE VI.

La Visitation. Modèle des visites.

Magnificat anima mea Dominum. Mon ame glorifie le Seigneur. (Luc. 1.)

1. A peine la sainte Vierge eut-elle appris de l'Ange les merveilles que Dieu avait opérées en faveur de sa cousine *Elisabeth*, qu'elle résolut d'aller lui faire sa visite pour la féliciter, et qu'après avoir passé les monts, elle entra dans sa maison et la salua. C'est ce qu'on appelle *la Visitation de la sainte Vierge.*

2. A sa voix, *sainte Elisabeth* fut remplie de l'esprit saint, et *saint Jean-Baptiste* sanctifié tressaillit dans son sein. Secrètement avertie qu'elle recevait en visite *la mère* de son Dieu, elle lui témoigna combien elle était touchée de l'honneur qu'elle daignait lui faire. Elles s'embrassèrent tendrement l'une et l'autre. *Sainte Elisabeth* la félicita sur sa foi, son bonheur et ses vertus, et ce fut alors que la sainte Vierge, inspirée par l'esprit saint, entonna ce sublime cantique que nous avons à Vêpres: *Mon ame glorifie le Seigneur, et mon esprit est transporté de joie pour toutes ses merveilles. Magnificat anima mea Dominum, etc.*

3. Méditez, ô mon ame, toutes les circonstances de cette visite; vous y trouverez les règles de celles que vous devez faire ou que vous devez recevoir.

4. D'abord *l'ordre*. Il est certain que *la sainte Vierge*, en qualité de *mère* de Dieu, était infiniment au-dessus de *sainte Elisabeth*. Si elle eût eu égard à ces différences, elle eût attendu que sa cousine la prévînt; mais non, la sainte Vierge, étant la plus jeune, prévient sa cousine. Dans sa visite, elle n'écoute que son cœur. Et nous, il y a tant d'étiquette, de fierté et de cérémonial dans les nôtres!

5. *Le choix des personnes*. C'est une sainte qui visite une sainte. On ne voit point que *la sainte Vierge* en ait visité d'autres. Et nous, nous visitons des personnes si mondaines, si frivoles, souvent si dépravées! Nous ne faisons point attention à ce texte de l'Écriture : *Cum sancto sanctus eris, et cum perverso perverteris.*

6. *Le but de cette visite*. C'est de complimenter *sainte Elisabeth* sur les miséricordes du Seigneur. Et nous, nos visites ont toujours pour but l'amour-propre, la vanité, l'intérêt, et souvent le libertinage!...

7. *La conversation*. Elles ne s'entretiennent ensemble que des prodiges et des bontés du Seigneur. Si on ne peut pas toujours parler de Dieu dans ses visites, au moins devrait-on parler de choses solides; et nos conversations sont si frivoles, si licencieuses, et souvent si déplacées et si coupables envers l'Être Suprême!

8. *Son humilité*. En relevant les prodi-

ges du Très-Haut, *la sainte Vierge* ne parle que de sa bassesse : Il a regardé la basssesse de sa servante ; il a opéré en moi de grandes choses. *Quia respexit humilitatem ancillæ suæ*. Et nous, dans nos visites, nous avons tant d'amour-propre, d'orgueil et de hauteur ; nous parlons si souvent de notre naissance, de nos talens et de nos vertus, de tout ce qui peut nous relever aux yeux du monde !

9. *Sa douceur*. Elles ne se disent que des choses honnêtes, et on ne doit aller que pour cela dans les sociétés. *D'où me vient cet honneur que la mère de mon Dieu daigne venir me voir ?* etc. Et nous, dans nos visites, nous sommes si fiers, si médisans, si entêtés de nos opinions ! Nous nous disons souvent des choses si dures, si piquantes et si désagréables !

10. *Sa joie pure*. Elle ne vient point accabler sa cousine de plaintes, de chagrins, de peines domestiques ; elle ne parle que de choses gracieuses. Et nous, dans nos visites, nous sommes si tristes, si à charge, si plaintifs ! Nous ne semblons y venir que pour fatiguer les autres de nos embarras particuliers.

11. Dans les visites que nous faisons ou que nous recevons, ne perdons jamais de vue ce grand modèle, ô mon ame.

Imitons la décence, l'humilité, la modestie, la candeur de la sainte Vierge. Soyons partout dans nos sociétés préve-

nans, attentifs et charitables. Portons partout la bonté, la douceur, la joie pure et inaltérable de *la sainte Vierge.* Surtout, les jours où nous aurons eu le bonheur de recevoir Jésus-Christ dans la sainte Eucharistie, et que nous le porterons dans notre sein comme elle, que tout le monde soit obligé de se dire l'un à l'autre : Admirez la paix, la sérénité, la joie toujours égale de conscience de cette personne. Et que notre joie même semble leur répondre *avec la sainte Vierge :* Ah! mon ame glorifie le Seigneur, et mon esprit est transporté de joie, parce que le Seigneur a regardé ma bassesse, et qu'il a opéré en moi de grandes choses. *Quia respexit humilitatem ancillæ suæ. Fecit mihi magna qui potens est.* Ainsi soit-il.

CHAPITRE VII.

Pour la Purification.

Postquam impleti sunt dies purgationis. Lorsque les jours de la Purification furent accomplis. (Luc. 2.)

1. La sainte Vierge n'avait pas besoin de se purifier, puisqu'elle était la pureté même. La purification légale ne fut pour elle qu'une simple cérémonie, à laquelle elle se soumit par respect pour la loi, sans qu'elle lui fût nullement nécessaire. Il n'en est pas de même pour nous de la purification spirituelle de nos ames. Avant de s'asseoir à la table de Jésus-Christ dans

la sainte communion, il faut se confesser, se purifier, renoncer au péché mortel, se détacher du péché véniel; et ce détachement exige de la vigilance et des combats. Voilà pourquoi la communion, qui fut autrefois si fréquente dans les siècles de ferveur, est devenue si rare de nos jours. Cette espèce de purification fut toujours très-pénible: on en sent les difficultés. Pour autoriser sa négligence, on a même soin de les outrer et de les exagérer. Pour s'approcher de Jésus-Christ dans la communion, il faut, dit-on, être *si pur et si saint*, qu'on ne conçoit pas comment il en est qui osent communier tous les jours.

2. *Il faut être si pur et si saint!...* Avez-vous jamais pensé, ô mon ame, au véritable sens de ce langage qui se déguise sous l'apparence de la dévotion et du respect? Voilà, dans la réalité, ce qu'il signifie: Seigneur, je sais très-bien que vous descendez tous les jours pour moi sur vos autels, et que vous m'y préparez le banquet le plus magnifique et le plus délicieux, puisque vous vous y donnez vous-même. Je sais très-bien qu'en m'en éloignant, je m'éloigne de la source de la vie; mais, pour s'en approcher, il faut être *si pur et si saint*, que j'aime mieux renoncer à toutes vos faveurs!...

3. *Il faut être si pur et si saint!...* Mais quelle est donc cette sainteté nécessaire

pour s'approcher des sacremens ? Est-ce une sainteté extraordinaire? Faut-il que nous soyons sans péché, sans défauts, sans passions et sans concupiscence ?.... Autant vaudrait exiger que nous cessions d'être hommes. Il est de foi qu'à l'exception *de la sainte Vierge*, aucun saint n'a été sans péché sur la terre. Le plus juste tombe sept fois par jour, dit l'Écriture, et ces chutes ne l'empêchent pas d'être juste. Il n'y a *que le péché mortel* lui seul qui nous ôte la vie de la grace; de sorte que le langage que l'on tient à Jésus-Christ se réduit à celui-ci : Seigneur, je voudrais bien vous recevoir dans la sainte eucharistie ; mais pour cela il faudrait s'abstenir *du péché mortel*, et je ne le veux pas; de vous offenser grièvement, et je veux vous offenser; de vous donner la mort, et je veux continuer de vous la donner. Or, je le demande: Est-il rien de plus impie et de plus injurieux *à Jésus-Christ* qu'un motif aussi pieux et aussi respectueux en apparence !....

4. Mais, direz-vous, vous m'entendez mal. En m'éloignant de la communion, mon but n'est pas d'offenser Jésus-Christ, mais, au contraire, de me mieux préparer à le recevoir !... Je réponds qu'à moins que le confesseur ne le juge nécessaire, cet éloignement est détestable sous tous les rapports, parce qu'avec la facilité que nous avons à pécher, nous serons moins

bien préparés après un mois qu'après huit jours, et que, plus nous retarderons, moins nous serons *saints*. En effet, pendant le temps que vous vous privez de la communion, comptez-vous vous abstenir *du péché mortel?* Si cela est, pourquoi vous priver des graces infinies qui sont attachées à la fréquentation des sacremens? Si, au contraire, vous retombez *dans le péché*, est-ce une bonne disposition que *le péché mortel* pour communier saintement?..... Enfin, dans six mois ou après tout autre délai, serez-vous *plus pur et plus saint*, et Dieu sera-t-il moins terrible?

5. Savez-vous, ame chrétienne, quelle est la ruse ordinaire du démon par rapport à la communion?... Dès que c'est une source de graces, il sait bien que, sous cette idée, il ne peut pas réussir à nous en éloigner. Que fait-il donc? Il nous jette *sur la sainteté* de celui que nous recevons. Parce que Dieu est infiniment *saint*, il nous fait croire qu'avant de communier, il faut nous élever *à la sainteté* de Dieu même; qu'il faut être sans vices, sans défauts, sans faiblesse et sans imperfections. Et comme cela est impossible; que, plus nous différons, plus nous avons de faiblesses à nous reprocher; plus nous retardons, moins nous nous trouvons disposés à communier. Et voilà le but du démon, c'est de nous éloigner de la source des graces.

6. *Pour la confession*, l'artifice n'est pas moins terrible. Dès que la confession est faite pour les plus grands pécheurs, il sait bien que la terreur de nos péchés ne nous en éloignera pas. Que fait-il donc? Il nous fait entendre que, pour bien nous diriger, il nous faut *un confesseur choisi entre mille.* Pour découvrir un pareil directeur, il faut souvent chercher très-longtemps. Quand on croit l'avoir trouvé, on y découvre encore des défauts; il faut en choisir encore *un autre entre mille*, et par là le médecin de l'ame ne se trouve jamais. Toutes ces exagérations sont détestables, ô mon ame. Pour la confession, il est certain qu'il faut qu'*un directeur* soit choisi: mais le choix le plus indispensable est celui de ses supérieurs. Quand les confesseurs sont approuvés, et placés par l'Église à l'endroit où elle les envoie, on peut en toute sûreté, après des informations raisonnables, s'en tenir à celui d'entr'eux qui est le plus à portée de nous diriger et de nous connaître, parce qu'étant d'abord choisi par l'Église, quand il ne pourrait pas résoudre toutes nos difficultés, il peut, au besoin, recourir à ses supérieurs.

7. *Pour la confession*, il est donc bien vrai qu'il faut, avant d'être approuvé, qu'un directeur soit reconnu d'une saine doctrine, convenable à la place qui lui est destinée, conséquemment qu'il soit choisi *entre mille.* Mais lorsque, parmi les con-

fesseurs approuvés, nous ne saurions en trouver qui nous conviennent, et que nous sommes toujours prêts à changer, c'est une marque certaine que la morale évangélique nous gêne ; que nous ne voulons point travailler à réformer nos défauts ; qu'ainsi le vice est en nous et non pas dans nos confesseurs.

8. *Quant à la communion*, il n'est pas moins certain que le Dieu que nous y recevons est terrible. Mais pour qui ? C'est pour ceux qui seraient *en état de péché mortel* qu'il exige une grande *sainteté ;* mais ce n'est pas *une sainteté angélique* et surhumaine, exempte de tentations et de défauts. Pourvu que nous soyons parfaitement purifiés *du péché mortel et détachés du péché véniel*, que nos défauts nous déplaisent, et que nous travaillions sérieusement à les dompter, nous devons communier, et, comme nous l'avons déjà dit, régler nos communions par nos victoires.

9. Gardons-nous donc des doctrines outrées, et fuyons avec soin ceux qui voudraient nous inspirer, sur la religion, des terreurs paniques. S'il fallait être *aussi saints* que Dieu même pour s'approcher de *Jésus-Christ*, jamais *la sainte Vierge* n'eût consenti à être sa mère ; jamais *les Apôtres* ne se fussent décidés à le suivre ; et jamais *les plus grands saints* ne pourraient le recevoir, puisque la créature sera

toujours à une distance immense du créateur. Cette terreur exagérée serait l'anéantissement absolu de notre religion sainte. Comme *Marie*, soyons pénétrés de notre indignité ; comme elle , fuyons *le péché.* Efforçons-nous de conserver notre innocence , et vivons de manière à nous approcher souvent des sacremens ; mais , pourvu que nous fassions notre possible pour nous corriger , malgré notre indignité naturelle, communions souvent. Regardons les sacremens comme des remèdes salutaires contre nos infirmités, des sources de graces dans ce monde, et des moyens efficaces pour nous sauver dans l'éternité bienheureuse. Ainsi soit-il.

CHAPITRE VIII.

Pour la Compassion de la Sainte Vierge.

Tuam ipsius animam pertransibit gladius. Votre ame sera transpercée d'un glaive de douleur. (Luc. 2.)

Ce ne fut pas seulement sur le Calvaire que *Marie* fut une mère de douleur : suivons toutes les circonstances de sa vie édifiante ; il n'en est pas une seule où elle n'ait partagé le sort de son Fils , et où elle ne se soit montrée digne de lui par sa fermeté et par sa constance.

1. Lorsque la sainte Vierge naquit , le grand événement dont on s'occupait alors était l'arrivée du Messie. Annoncé par les Prophètes comme un grand conquérant

qui devait naître de la maison *de David*, relever son trône et commander à tout l'univers, on s'attendait qu'il sortirait d'une famille illustre, distinguée aux yeux du monde par son opulence, ses dignités et ses honneurs... Point du tout : Dieu, qui se joue des spéculations ambitieuses des hommes, choisit *pour mère* de son fils la plus humble des vierges, et *pour père nourricier* un simple artisan ; tous deux, il est vrai, de la famille *de David*, mais tous deux obligés de subsister du travail de leurs mains. Quel contraste !... *La mère du Messie*, de ce grand conquérant annoncé depuis le commencement du monde, condamnée à la pauvreté dès l'instant de sa naissance !... En la choisissant *pour sa mère*, et la faisant proclamer par un Ange la plus heureuse et la plus privilégiée de toutes les femmes, l'Arbitre suprême de tous les biens et de toutes les dignités de la terre ne pouvait-il pas lui procurer un meilleur sort ? Que n'eussions-nous pas dit à la place *de Marie* ?... Que de plaintes et de murmures ! *Marie* reçoit humblement l'annonce de l'Ange. Elle sait à n'en pas douter qu'elle est *la mère* du Fils de Dieu ; elle se tait, elle adore, elle bénit le Tout-Puissant de ce qu'il a daigné regarder la bassesse de sa servante. *Respexit Dominus humilitatem ancillæ suæ.*

2. Enceinte de près de neuf mois, *la sainte Vierge* avait lieu de s'attendre qu'elle

allait faire paisiblement ses couches *à Nazareth.* Point du tout. On lui annonce qu'il paraît *un édit de César*, qui ordonne à tous les membres de la famille *de David* d'aller se faire inscrire *à Bethléem* dans la Judée. Une femme enceinte de neuf mois, obligée de faire un voyage pénible dans le fort de l'hiver, sans voiture, sans facultés, sans pouvoir porter avec elle les choses nécessaires. Et c'est *la mère* du Fils de Dieu, et elle le sait. Cette prérogative lui a été annoncée d'une manière indubitable. Quels nouveaux sujets d'étonnement, de plaintes et de murmures, si nous eussions été à la place de *Marie ! Marie* sait tout cela ; mais *César* ordonne et Dieu se tait. Dans le civil, *la mère* du Très-Haut sait obéir aux puissances de la terre !...

3. Arrivée *à Bethléem*, le concours des étrangers est si grand que toutes les hôtelleries sont pleines, et d'ailleurs *Marie* n'a pas les moyens de choisir. Rebutée dans toutes les maisons, on lui offre une étable ouverte de tous les côtés, où il faut coucher sur la paille au milieu des animaux !..... *Une étable* pour *la mère d'un Dieu : une crèche* pour *son fils !* Quel autre sujet de murmures, si nous nous fussions trouvés en pareille circonstance ! *Marie* entre dans l'étable qui lui est offerte ; elle y fait ses couches ; elle y reçoit les Anges, les Bergers et les Mages, et se joint à eux pour bénir le Seigneur !...

4. Les couches faites et les cérémonies de la Purification accomplies, la *sainte Vierge* s'attend à rester paisiblement chez elle. Point du tout. Un Ange vient annoncer *à Joseph* qu'on cherche l'enfant pour le faire périr, et qu'il faut fuir en Egypte. *En Égypte*, dans une terre étrangère, à plus de cent lieues de leur domicile, avec un enfant nouveau-né. Et Dieu savait tout cela d'avance. S'il les en eût prévenus, ils se seraient au moins préparés à un aussi long voyage selon leurs médiocres facultés. Quel nouveau sujet de plaintes et de murmures! *Marie* toujours soumise ne réplique seulement pas : elle prend son fils et le porte en Égypte.

5. Arrivée en Égypte, *Hérode* meurt. Il faut refaire un pénible voyage pour retourner à Nazareth, et *Marie* y retourne. Passons, ô mon ame, sur tous les détails pénibles de la vie intérieure de la sainte Vierge ; sur son affliction extrême, lorsqu'elle perdit son fils à l'âge de douze ans, lorsque *saint Joseph* lui fut enlevé par la mort; sur la vie pauvre et obscure qu'elle mena pendant trente ans dans la boutique d'un simple charpentier. Était-ce là le chemin qui devait conduire son fils sur le trône *de David?* Passons sur toutes les persécutions que ce fils chéri eut à essuyer dans sa mission publique de trois ans. Qui sentit mieux qu'elle les injustices de ses ennemis, l'envie des Pharisiens, les calom-

nies des Prêtres, les manœuvres de la Synagogue, pour le perdre, et le mettre à la mort. Dans tout cela, *Marie* adore, et garde le silence. Quelle soumission !

6. Enfin, la voilà à *Jérusalem*, à la dernière Pâque. Tandis qu'elle était retirée chez ses connaissances, probablement *chez Marie Magdelène*, on vient lui annoncer que son fils est livré à ses ennemis, condamné à la mort, et déjà sur le chemin du Calvaire. Elle y court avec les saintes femmes; elle le voit couronné d'épines, couvert de sang, et chargé de sa croix. Quelle fut la désolation *de cette tendre mère,* quand, arrivée sur le Calvaire, elle vit son fils renversé sur la croix, qu'elle entendit les coups de marteau qui lui enfonçaient des clous dans les pieds et dans les mains; qu'après sa mort, on lui perça le cœur d'une lance ! Son ame ne fut-elle pas, en même temps, transpercée par autant de glaives de douleur ? Que de sujets de plaintes et d'irritation contre ses ennemis, et contre Dieu lui-même ? Dans cette catastrophe affreuse, *Marie,* le cœur navré de douleur, sans doute, mais toujours ferme, toujours soumise, se tient debout au pied de la croix. Après le supplice, elle reçoit le corps de son fils dans ses bras, offre à Dieu cette grande victime, et le conduit au sépulcre.

7. Après l'Ascension, ses peines devraient du moins être finies ? Point du

tout, *Jésus-Christ* la laisse encore sur la terre. Expatriée, elle va mourir à *Éphèse*, dans une terre étrangère, au milieu des persécutions de l'Église naissante. Et c'est de là que les Anges la transportent enfin dans le Ciel, où elle partage la gloire de celui dont elle a si noblement partagé les souffrances. Après cela, ô mon ame, osons nous plaindre de nos afflictions sur la terre !....

8. O humilité! ô silence! ô résignation admirable de *Marie!* Imitons-les, ô mon ame! Animés par de si grands exemples, travaillons à acquérir l'esprit de la sainte Vierge. Comme elle, humbles dans la prospérité, fermes et inébranlables dans l'adversité et les revers, toujours paisibles et toujours soumis, apprenons à souffrir constamment avec Jésus-Christ, dans ce monde, si nous voulons régner éternellement avec lui dans l'autre. Ainsi soit-il.

CHAPITRE IX.

Pour l'Assomption.

Ecce mater tua. Voilà votre mère. (JOAN. 19.)

1. SI Dieu est *notre Père*, que Jésus-Christ, en se faisant homme, ait daigné être *notre frère*, il est visible que *Marie est notre mère*, dans l'ordre de la grace. Et quelle mère que *Marie?* La plus douce, la plus tendre, la plus puissante de toutes les mères. *Une mère* qui a participé à notre humanité, qui était de la même nature

que nous. *Une mère* qui a passé par toutes nos afflictions et nos calamités, qui est en état d'y compatir. *Une mère* qui, depuis qu'elle est au Ciel, est au-dessus de tous les Anges et de tous les Saints, et a tout pouvoir auprès de son Fils.

2. J'observe une chose, ô mon ame! c'est que Jésus-Christ, dans ses divines instructions, se sert toujours de comparaisons simples et naturelles, qui rendent la religion sensible à tous. C'est *un père, une mère; un roi, un maître*, des serviteurs, etc. Dans une famille, c'est *le père* qui en est le chef, et il doit l'être; mais *la mère* en est le cœur. Que le père et les enfans se dispersent pour leurs différentes occupations, après leur travail, c'est autour *de la mère* qu'ils se rassemblent. C'est elle qui les alimente, qui les nourrit, qui les recueille, pour ainsi dire, tous dans ses bras.

3. Quand *un père* gronde, et qu'il est en courroux, où se réfugient les enfans?... c'est sous les ailes *de la mère*. Elle prie, elle conjure, elle se met au-devant des coups. *Le père* n'ose frapper : et il en est bien aise, parce que, par ce moyen, il concilie sa miséricorde avec sa justice. Quand un enfant a outragé *son père*, au point de se faire exclure de la maison paternelle, et que, touché de repentir, il veut rentrer en grace, à qui s'adresse-t-il? Est-ce directement *au père?* Non; c'est *à*

la mère. C'est elle qui ménage le retour, et qui lui obtient sa grace.

Quand les enfans veulent même obtenir des choses d'agrément, qu'ils n'osent demander *au père*, par qui sollicitent-ils? C'est *par la mère.* Bel exemple de ce que *Marie* peut faire pour nous, et de ce que nous pouvons obtenir *par Marie.*

4. O religions fausses! vous n'êtes plus dans la nature, et ce défaut seul nous crie que vous êtes fausses. Ceux qui ne connaissent pas notre religion, nous accusent d'adorer *Marie!* C'est une ignorance grossière. Dans les temples mêmes que nous érigeons en l'honneur des saints, ce n'est point à eux que nous élevons des autels et que nous offrons le sacrifice, mais à *Dieu seul.* C'est lui seul que nous adorons: de lui seul que nous attendons des graces. Nous n'avons jamais regardé les saints que comme des intercesseurs. Mais parmi ces intercesseurs, nous invoquons *Marie*, comme la première et la plus puissante, parce qu'elle fut, sur la terre, la plus parfaite de toutes les créatures; qu'elle est, dans le ciel, la Reine des anges et des saints, et qu'elle peut tout auprès de son Fils. C'est comme telle que l'Église la propose à notre vénération; que les saints l'ont toujours honorée d'un culte spécial; que Louis XIII l'a choisie pour patronne de son royaume; et il faut en convenir, tant que nous nous sommes rendus dignes

de sa protection, la France fut le plus florissant de tous les empires, comme il est devenu le plus malheureux, depuis que nous ne la servons plus.

5. Ouvrons donc enfin les yeux sur les causes de la terrible révolution qui vient de désoler le monde, et appliquons-y le véritable remède. Dans quel état déplorable de dépravation était tombé l'univers, depuis qu'on avait renoncé au culte *de Marie!* Plus de foi, plus de principes, plus de religion, plus de moralité; une licence effrénée, un libertinage affreux, plus de respect pour l'église, pour les autorités, pour nos pères et mères, pour nos souverains, pour Dieu même, un siècle d'incrédulité, de fausse philosophie, de révolte et d'indépendance. Depuis la révolution, l'église dépouillée, des autels détruits, des crucifix brisés, des hosties profanées, la mère de Dieu méprisée, ses temples démolis, ses fêtes abolies, ses statues mutilées, son culte anéanti. Voilà l'état d'impiété où était arrivé le monde, dans notre siècle pervers.

6. La protection de la Sainte Vierge est conditionnelle. Si ceux qui croient que, pour se sauver, il suffit de porter un scapulaire ou une médaille bénite en son honneur, sont dans une erreur grossière; ceux qui méprisent toutes ces pratiques de dévotion, y sont encore bien davantage. Notre conversion est la première de

toutes les conditions, pour pouvoir obtenir des graces.

7. Si nous voulons recouvrer la puissante protection de Marie, retournons donc à elle, relevons ses temples, rétablissons son culte et sa dévotion dans nos cœurs. Dans ces jours de fête et de solennité, invoquons *cette tendre mère*, fréquentons les sacremens, récitons, dans ces jours, quelques prières en son honneur; surtout le chapelet, cette méthode si méprisée, qu'on renvoyait dédaigneusement, dans notre siècle d'incrédulité, à ceux qui ne savent pas lire, tandis que c'est la plus belle de toutes les prières. Prions pour ceux qui ne sont pas encore convertis, surtout pour nos parens, nos amis, et ceux qui nous intéressent le plus. Souvent les enfans soumis obtiennent la grace des enfans rebelles. Aidons la sainte Vierge, soyons sûrs qu'elle est toujours prête à solliciter pour nous, et que notre salut dépend de nous seuls, puisqu'il n'est question que de nous joindre à elle.

8. *O Marie!* la plus puissante et la plus affectueuse de toutes les mères! lorsque je médite sur ce tendre nom *de mère*, et que je pense que vous daignez m'honorer du tendre nom *de fils*, je ne saurais m'empêcher de verser des larmes : des larmes de douleur de m'être si souvent rendu indigne de vos bontés; des larmes de confiance, de ce que vous êtes toujours

prête à solliciter en ma faveur. Puisque vous êtes *la mère* d'un Dieu, je sais que vous pouvez tout m'obtenir ; mais aussi, qu'en votre qualité *de mère*, vous ne pouvez rien obtenir sans nous. Je déteste mon infidélité passée, je promets de vous être fidèle à l'avenir ; et, de ce moment, je me consacre totalement à vous, je travaillerai constamment à imiter vos vertus, sur la terre, afin de pouvoir glorifier Dieu éternellement avec vous, dans le ciel. Ainsi soit-il.

CHAPITRE X.

Sur saint Joseph.

Ite ad Joseph. Allez à Joseph. (GEN. 55.)

VOULEZ-VOUS savoir, ô mon ame, quelle confiance vous devez avoir en saint Joseph?..... Pensez aux augustes fonctions dont Dieu l'a honoré sur la terre.

1. Celui qui engendre son Fils de toute éternité n'avait pas besoin de coopérateur pour le faire naître dans le temps. *Qui alios parere facio, nunquid ipse non pariam? dicit Dominus.* Dieu avait annoncé de tout temps par les Prophètes que le Messie naîtrait *d'une vierge*, et conséquemment d'une manière miraculeuse. Et effectivement, les inquiétudes *de Marie* lors de l'Annonciation, l'assurance que l'Ange fut obligé de lui donner qu'elle concevrait par *l'opération du Saint-Esprit* sans cesser d'être vierge, la surprise elle-

même *de saint Joseph* quand il s'aperçut qu'elle était enceinte, la commission que l'Ange reçut de dissiper les soupçons que cet événement lui avait inspirés : tout nous dit hautement avec l'Église que *le mystère de l'incarnation* s'est opéré sans aucune participation humaine, conséquemment que *saint Joseph* ne fut pas le père naturel du Messie.

Mais, après l'incarnation, pour sauver l'honneur *de la mère* et du fils, et pour avoir soin de l'un et de l'autre, Dieu avait besoin sur la terre d'un homme de confiance qui le remplaçât dans ces augustes fonctions. Sur qui jettera-t-il les yeux?... C'est sur *saint Joseph*.

2. Nous n'entrerons point ici, ô mon ame, dans le détail infini des vertus de ce grand saint. Il nous suffira d'observer qu'il fut *l'époux* de la sainte Vierge et le *père nourricier* du Messie. Jugez d'après cela, dit *saint Bernard*, quel homme c'était que *ce Joseph*, à qui Dieu confia la garde de son épouse et l'éducation de son Fils unique? quelle idée Dieu lui-même avait de sa chasteté, de sa continence, de sa sagesse et de ses autres vertus.... D'après cela, suivez-le dans ses voyages, dans sa vie privée et à sa mort : partout vous verrez quelle est sa grandeur!...

3. Dans ses voyages, qui conduit-il?.... la Reine des anges et des hommes et le Souverain de l'univers. Tandis que la

sainte Vierge nourrit le Messie de son lait, saint Joseph alimente l'un et l'autre du fruit de ses travaux. Ainsi il contribue à sa manière à la formation de ce corps précieux.

4. Avec qui saint Joseph communique-t-il? Immédiatement avec le Tout-Puissant. Quand Dieu a des ordres à donner, c'est *à saint Joseph*, comme chef de la sainte famille et comme son représentant, qu'il s'adresse. C'est à lui qu'il fait dire par ses Anges: Allez en Egypte; Retournez à Nazareth. Jugez d'après cela quel doit être le crédit de ce grand saint auprès du Père!...

5. Dans sa vie privée, quelle est sa compagnie? C'est *Jesus* et *Marie;* c'est avec eux qu'il vit, qu'il travaille et qu'il converse, qu'il fait ses prières et qu'il prend ses repas. Jugez quelle est la satisfaction *de ce grand saint*, quand il apporte sur la table de ses hôtes le pain qu'il a gagné par ses travaux; quand, époux et intime confident de Marie, il partage avec elle ses soins et sa vigilance, ses inquiétudes, et les caresses de l'enfant Jésus; quand ils puisent tous deux à la source de la divine sagesse; quand ce divin enfant les entretient *de son Père céleste*, de son royaume et de la vie future, etc. Jugez d'après cela quel doit être le crédit *de saint Joseph* auprès du Fils.

6. A sa mort, quels sont ses assistans? C'est *Jésus* et *Marie*. C'est Marie qui le soutient et le Sauveur du monde qui l'assiste,

qui lui donne sa bénédiction, et qui reçoit ses derniers soupirs. Quelle mort précieuse!

7. Invoquez donc *saint Joseph*, ô mon ame; invoquez-le dans toutes les circonstances de la vie; invoquez-le dans vos voyages, dans vos exils et vos persécutions. Dans vos voyages, imitez surtout la soumission *de saint Joseph* : quand l'Ange lui dit de partir, il part; tant qu'il a ordre de rester, il reste; quand on lui dit de retourner, il retourne; et cela, sans plaintes, sans représentations, sans murmures.

8. Dans la vie privée, pensez *à saint Joseph*; pensez à lui dans vos travaux, dans vos prières et dans vos repas. Comme lui, que toute votre vie se passe avec *Jésus et Marie*; que toute votre conduite soit sainte; que toutes vos conversations soient dans le Ciel.

9. A la mort surtout, invoquez *saint Joseph*. Demandez-lui tous les jours la grace d'une bonne mort, celle de recevoir vos sacremens de bonne heure, de mourir entre les bras *de Jésus-Christ*, en prononçant affectueusement comme lui les noms sacrés *de Jésus et de Marie*. Dans tous vos besoins, adressez-vous à ce bon père; après *Marie*, regardez-le comme le plus puissant protecteur que vous puissiez avoir pour ce monde et pour l'éternité. Ainsi soit-il.

CHAPITRE XI.

Sur saint Jean-Baptiste.

Inter natos mulierum non surrexit major Joanne Baptistâ. Parmi les enfans des hommes il n'y en a point eu de plus grand que Jean-Baptiste. (MATTH. 11.)

1. QUELLE fut donc la grandeur de *Jean-Baptiste* sur la terre, et qu'allait-on voir dans le désert? demanderons-nous avec Jésus-Christ dans l'Évangile. Était-ce un homme vêtu de pourpre et couvert d'habits éclatans comme ceux qui sont à la cour des rois? *hominem mollibus vestitum?*... Point du tout. Une tunique de poils de chameau, voilà son vêtement. Des sauterelles et un peu de miel sauvage, qu'il trouvait dans les forêts, voilà sa nourriture.... En quoi donc consistait *sa grandeur?* Fut-il célèbre par ses miracles?... Non, l'écriture ne lui en attribue aucun. Mena-t-il une vie distinguée aux yeux du monde?.... Point du tout. Du fond des déserts il passa au fond des cachots... Termina-t-il au moins sa carrière d'une manière éclatante?..... Non, il fut décollé, par un simple licteur, dans une prison obscure, et sans presque aucun témoin. Quelle fut donc *sa grandeur*, et en quoi consiste-t-elle?

2. Il fut *grand*, parce qu'il fut sanctifié dès le sein de sa mère, ce qui n'était arrivé à aucun des enfans des hommes.

Grand, parce qu'il eut l'honneur de

montrer du doigt celui que les autres prophètes n'avaient annoncé que de loin.

Grand, parce qu'il eut l'honneur de baptiser le Messie.

Grand, parce qu'il fut l'humilité même; que, tout saint qu'il était, il se regardait comme indigne de délier les cordons des souliers de son divin maître.

Grand, parce qu'il sut se mortifier, qu'il mena une vie pénitente et retirée.

Grand, parce que ce ne fut point, comme dit Jésus-Christ, dans l'évangile, un roseau agité par les vents; que, ni la faim, ni la soif, ni les tribulations, ni les souffrances, ni la crainte des rois, ni celle même de la mort, ne purent jamais l'empêcher de dire *la vérité*, et de remplir ses fonctions.

Enfin il fut *grand*, parce qu'il termina sa vie par le martyre.

Voilà, selon l'Évangile, quelles furent les grandeurs *de saint Jean-Baptiste.*

On se croit *grand*, ô mon ame! quand on est riche, puissant, qu'on a une table splendide, beaucoup de magnificence et de représentation, et on l'est en effet selon le monde; mais ce n'est pas là ce que Jésus-Christ loue *dans saint Jean-Baptiste.* La véritable *grandeur* ne consiste ni dans les biens, ni dans les richesses, ni dans les honneurs, ni même dans le don de prophétie, ou des miracles, ni dans tous les dons extérieurs, dont le monde fait

tant de cas. Elle consiste dans l'humilité, la mortification de ses passions, *et la victoire de soi-même.*

3. Si vous savez dompter votre orgueil, corriger vos défauts, réprimer vos penchans, souffrir avec soumission, vous serez infiniment *plus grand* aux yeux de Dieu, que si vous aviez le don de faire les plus grands prodiges.

4. O mon Dieu! donnez-nous cet esprit *de saint Jean-Baptiste*, qui le rendit *si grand* à vos yeux, cet esprit d'humilité, d'abnégation, de renoncement à soi-même; le seul qui puisse nous mériter vos éloges dans ce monde, et la vie éternelle dans l'autre. Ainsi soit-il.

CHAPITRE XII.

Sur saint Pierre.

Petre, amas me? Domine, tu omnia nosti: tu scis quia amo te. Pierre, m'aimez-vous? Seigneur, vous connaissez tout: vous savez bien que je vous aime. (JOAN. 21.)

Et pourquoi saint Pierre répond-il à Jésus-Christ qu'il le sait? c'est parce qu'il lui en a donné des preuves, parce que son amour n'est pas seulement un amour spéculatif, mais un amour pratique et agissant. Parmi les traits innombrables que l'évangile nous en fournit, rappelons-nous-en quelques-uns, pour notre édification.

1. Quand Jésus-Christ eut annoncé aux

Juifs qu'il leur donnerait son corps à manger et son sang à boire, beaucoup de ses disciples ne pouvant concevoir des promesses aussi étonnantes, se retirèrent, et Jésus-Christ les laissa aller, en leur répétant que sa chair était vraiment une nourriture, et son sang un breuvage, (preuve certaine, pour le dire en passant, qu'il l'entendait d'une manducation réelle.) Quand ils furent partis, Jésus-Christ se retournant vers ses Apôtres, leur dit : En voilà beaucoup qui s'en vont; voulez-vous aussi me quitter? Saint Pierre lui dit : Ah, Seigneur, où irions-nous? vous seul avez les paroles de la vie éternelle. *Domine, ad quem ibimus? verba vitæ æternæ habes.*

2. Quand Jésus-Christ, la veille de sa passion, se mit à laver les pieds de ses Apôtres, et qu'il en vint à saint Pierre, celui-ci lui dit : Seigneur, je ne souffrirai jamais que vous me laviez les pieds. Jésus-Christ lui répondit : Si je ne vous lave pas, vous n'aurez point part avec moi. Ah! Seigneur, lui répondit saint Pierre, non-seulement les pieds, mais la tête, et tout le corps.

3. Le soir, après souper, quand Jésus-Christ leur annonça que cette nuit serait pour eux un sujet de scandale, saint Pierre répondit : Ah Seigneur, fallût-il mourir avec vous, je ne vous quitterai jamais.

4. Lorsque son divin maître fut pris, et qu'il s'aperçut, à son regard, qu'il avait eu

le malheur de le rénier, il sortit, pénétré de douleur, et versa des torrens de larmes.

5. Quand Jésus-Christ fut ressuscité, et qu'on vint l'annoncer aux Apôtres, ce fut saint Pierre qui courut le premier, et qui entra le premier dans le sépulcre.

6. Après la résurrection, quand Jésus-Christ leur apparut sur le lac de Tibériade, lors de la pêche miraculeuse, et que saint Jean eut dit à saint Pierre : C'est le Seigneur; saint Pierre, sans attendre que la barque fût arrivée à bord, se jeta à la mer, après s'être revêtu de ses habits, pour aller plus tôt adorer son divin maître.

7. Aussi fut-ce après ce repas que Jésus-Christ lui ayant fait répéter par trois fois qu'il l'aimait, pour nous marquer combien il nous aimait lui-même, lui confia le soin de son Église, de toutes ses brebis, et de tous ses pasteurs. *Pasce oves meas.*

8. Aussi, quand saint Pierre eut promis à Jésus-Christ de l'aimer, lui donna-t-il les preuves les plus frappantes de son amour. L'instant fatal où il avait eu le malheur de renier son divin maître, il le pleura toute sa vie, au point que ses joues étaient creusées par le cours de ses larmes.

9. Aussi, dans tout le cours de son apostolat, ni les peines, ni les fatigues, ni les voyages, ni les prisons, ni les souffrances, ne purent le séparer de l'amour inaltérable qu'il avait conçu pour Jésus-Christ. Aussi, quand il fut question de mourir sur

la croix, demanda-t-il à être la tête en bas, se croyant indigne de mourir comme son divin maître.

10. Voilà ce qui s'appelle de l'amour, parce que ce n'est point un amour stérile, qui consiste dans les paroles, mais un amour agissant, qui nous fait entreprendre et soutenir, surmonter et exécuter les choses les plus difficiles.

11. Voilà l'amour que nous devrions avoir. Est-ce celui dont nous sommes animés? Quand, au milieu de nos prières, de nos afflictions et de nos peines, Jésus-Christ nous parle au cœur, et qu'il nous dit, comme à saint Pierre : O homme, m'aimez-vous! et qu'il nous le répète plusieurs fois, parce qu'il ne s'en aperçoit pas, pouvons-nous lui répondre avec saint Pierre : Ah! Seigneur, vous connaissez le fond des cœurs, vous savez que je remplis mes devoirs, que j'élève bien mes enfans, que je suis prêt à tout endurer pour vous. Vous le savez bien que je vous aime : *Tu scis quia amo te.* J'ignore quand vous nous ferez miséricorde. Tout indignes que nous en sommes, vous pouvez le faire quand vous le jugerez à propos. Mais fallût-il passer le reste de ma vie dans les persécutions, fallût-il mourir pour vous, ordonnez, Seigneur, je suis tout prêt; rien ne me coûtera pour celui que j'aime : *Tu scis quia amo te.* Si nous ne sommes pas dans ces dispositions, nous avons beau

dire, beau répéter à Jésus-Christ que nous l'aimons, c'est un amour stérile et en paroles; ce n'est point un véritable amour.

12. Aimons donc Dieu comme saint Pierre, ô mon ame! ne nous contentons pas de le lui dire dans nos prières, nos méditations et nos communions. Comme saint Pierre, agissons, pleurons nos péchés, corrigeons nos défauts, supportons ceux des autres. Sachons porter notre croix avec lui, dans ce monde, si nous voulons qu'il nous ouvre la porte du Ciel au dernier jour. Ainsi soit-il.

CHAPITRE XIII.

Sur sainte Marie-Magdelène.

Domine, si tu sustulisti eum, dicito mihi ubi posuisti eum, et ego eum tollam. Seigneur, si c'est vous qui l'avez enlevé, dites-moi où vous l'avez mis. (JOAN. 20.)

APRÈS saint Pierre, nous n'avons point d'exemple plus frappant d'un amour agissant, que celui de sainte Marie-Magdelène.

1. Cette femme, qui était pécheresse publique dans Jérusalem, ayant entendu parler des miracles de Jésus-Christ, résolut d'aller le trouver. Et c'est cette foi qui la sauva, selon le témoignage de Jésus-Christ lui-même. *Fides tua te salvam fecit.* Heureux, ô mon ame! celui qui, dans l'abîme du désordre, conserve encore le germe de la foi! Tant que la foi reste, il y a du remède; dès que la foi est éteinte, il n'y en a plus.

2. Marie, qui avait donné un scandale public, résolut de faire une conversion publique. En conséquence, ayant appris que Jésus-Christ mangeait chez un riche particulier, elle ne balança pas d'aller le trouver, au vu de tout le monde. Etant entrée dans la maison du Pharisien, et s'étant placée derrière Jésus-Christ, elle se prosterna à ses pieds, les arrosant d'un torrent de larmes, les essuyant de ses cheveux, les embrassant et les couvrant de parfums, en présence de tous les convives, sans s'embarrasser de ce qu'ils pouvaient en dire. Ce fut alors que Jésus-Christ, qui lisait dans le fond des cœurs, frappé d'une démarche aussi éclatante, après avoir fait publiquement l'éloge de ses dispositions, se retournant vers elle, prononça cette sublime sentence : Femme, vos péchés vous sont remis. Allez, votre foi vous a sauvée. *Fides tua te salvam fecit.* De cet instant, Marie s'attacha entièrement à Jésus-Christ. Comme elle était riche, elle l'aida de ses facultés, et jamais elle ne retourna à ses désordres. Heureux ceux qui, se voyant tourmentés par le démon de l'impureté, ont le courage de recourir franchement à Jésus-Christ ! Il n'y a que ce remède contre ce péché, mais il est efficace.

3. Quelque temps après sa conversion, Jésus-Christ lui faisant l'honneur de manger chez elle, et Marthe, sa sœur, lui ayant

reproché qu'elle ne l'aidait pas, Jésus-Christ répondit : Marthe, *Marie* a choisi la meilleure part. Parmi les affaires de ce monde, il en est une qui est au-dessus de toutes les autres, et qui mérite elle seule tous nos soins ; c'est l'affaire du salut. *Porrò unum est necessarium.*

4. Après la mort de son frère Lazare, Marthe étant venue lui dire en secret : Le Maître est là, qui vous demande ; Marie sortit brusquement, et s'étant prosternée aux pieds de Jésus-Christ, elle lui dit, en versant un torrent de larmes : Seigneur, si vous eussiez été ici, mon frère ne serait pas mort. Jésus-Christ s'étant fait conduire au sépulcre, rendit à la confiance de *Marie*, ce qu'il n'avait pu accorder à la foi chancelante de Marthe sa sœur.

5. Quand *Marie* apprit que Jésus-Christ était livré entre les mains de ses ennemis, quelque dangereux qu'il fût de se déclarer pour un homme que l'on conduisait à la mort, *Marie* ne balança pas d'aller ouvertement au-devant de lui, de se prosterner à ses pieds, et de le suivre, en pleurant, jusque sur le mont du Calvaire.

6. Quand Jésus-Christ fut sur la croix, *Marie* resta collée sur ses pieds, sans pouvoir s'en détacher ; et cela en présence de toute la ville de Jérusalem, dont elle était connue. Voilà ce qui s'appelle de l'amour, et un amour plus fort que la mort, selon l'expression du Prophête, puisqu'il sub-

siste même après la mort, et malgré les plus grands dangers.

7. Quand Jésus-Christ fut descendu de la croix, Marie l'accompagna au sépulcre, et examina attentivement comment on plaçait la pierre, afin de venir le plus tôt possible lui rendre ses devoirs.

8. Aussitôt que le jour du Sabbat fut passé, *Marie* vint de grand matin au sépulcre, et l'ayant trouvé ouvert, elle alla promptement avertir les Dissiples que Jésus-Christ n'y était plus. Saint Pierre et saint Jean y étant accourus, et n'ayant pas trouvé le corps, s'en retournèrent chez eux ; mais *Marie* resta constamment auprès du sépulcre, regardant sans cesse dedans, en versant des larmes, et cherchant l'objet de son amour et de ses regrets.

9. Quand Jésus-Christ, sous la figure d'un jardinier, lui dit : Femme, qui cherchez-vous ? *Marie* lui répondit : Ah ! Seigneur, si c'est vous qui l'avez enlevé, dites-moi l'endroit où vous l'avez mis, et j'emporterai chez moi ce précieux dépôt... Jésus-Christ l'ayant appelée *Marie*, et Marie l'ayant reconnu à ce tendre nom, elle se précipita à ses pieds, en lui répliquant : O mon divin Maître !

10. Quand Jésus-Christ fut monté au Ciel, Marie-Magdelène passa le reste de sa vie dans la retraite, menant la vie la plus austère, et versant des torrens de larmes.

11. Voilà ce qui s'appelle *de l'amour.*

C'est celui que nous devrions avoir pour Jésus-Christ ; mais est-ce celui dont nous sommes pénétrés pour ce divin Rédempteur? Avons-nous l'*amour actif* de Magdelène? Aussitôt que nous entendons parler, comme elle, d'un homme célèbre qui convertit les pécheurs, allons-nous le trouver promptement, publiquement, et avec courage?

Avons-nous cet *amour constant* de Magdelène? Quand une fois nous sommes convertis, et que nous avons pris le parti de quitter nos désordres, n'y retournons-nous plus?

Avons-nous cet *amour généreux* de Magdelène? Ne craignons-nous pas de nous déclarer ouvertement pour Jésus-Christ, et de nous montrer ses disciples?

Avons-nous cet *amour courageux* de Magdelène? Après notre conversion, nous livrons-nous, comme elle, à toutes les austérités de la pénitence?

Avons-nous cet *amour tendre* de Magdelène? Et quand un ministre nous demande, dans le tribunal de la pénitence, comme Jésus-Christ le lui demanda : Que voulez-vous? que cherchez-vous? lui répondons-nous avec Magdelène : Ah! je cherche mon Dieu dans la sainte communion : si vous l'avez, donnez-le moi, et j'emporterai chez moi ce précieux dépôt.

12. Méditez, ô mon ame! imitez un si beau modèle de pénitence et d'amour :

vous y trouverez une foule d'instructions qui vous seront infiniment utiles pour ce monde, et pour l'éternité bienheureuse. Ainsi soit-il.

CHAPITRE XIV.

Sur saint Michel, archange.

Michael et Angeli ejus prœliabantur cum dracone. Saint Michel et ses Anges combattaient le dragon. (Apoc. 12.)

Voici la fête de saint Michel, archange: invoquons, ô mon ame! ce grand saint, avec toute la ferveur et toute la piété dont nous sommes capables. Et pourquoi l'invoquer?

1. Parce que c'est le principal chef des armées célestes, celui qui approche le plus près du trône du Tout-Puissant, dit l'Ecriture; celui qui resta fidèle, lors de la rébellion des mauvais anges.

2. Parce que c'est le vainqueur et l'ennemi le plus redoutable des démons, celui qui, lors de la révolte des mauvais anges, fondit sur eux, avec l'impétuosité de l'éclair, précipita Satan, avec toute la cohorte infernale, dans le fond des abîmes, en répétant ces paroles foudroyantes: Quel est celui qui a osé s'égaler au Tout-Puissant! *Quis ut Deus!*

3. Parce que c'est le protecteur puissant des moribonds. Dans cet instant terrible, où l'ennemi de notre salut redouble d'efforts pour nous perdre, où Satan tourne

autour de nous avec plus de fureur que jamais, comme un lion rugissant pour nous dévorer, prions saint Michel de venir à notre secours, et de nous procurer une mort paisible.

4. Enfin, parce que c'est lui qui nous présentera au tribunal de l'Etre suprême. A ce jour redoutable, qui doit décider de notre sort éternel, où nous paraîtrons tout tremblans devant le souverain Juge, quelle ressource pour nous, si nous avons saint Michel pour défenseur!....

5. Grand saint, venez donc à notre secours; chef puissant des légions du Seigneur, soutenez-nous dans tous nos périls; mais surtout dans ces jours où tous les hommes semblent s'être révoltés contre le Tout-Puissant, faites-nous la grace de lui rester fidèles, comme vous lui êtes resté fidèle vous-même, dans la révolte des mauvais anges.

6. Vainqueur redoutable des démons, appuyez-nous dans nos combats; mais surtout dans ces jours affreux où nos péchés ont rouvert l'abîme, où le grand dragon, avec toute la troupe infernale, semble être sorti de nouveau des enfers pour ravager la terre. Fondez sur eux, comme vous le fîtes lors de leur révolte, et faites-les rentrer dans les abîmes profonds d'où ils sont sortis.

7. Protecteur puissant des moribonds, procurez-nous une mort paisible; défen-

dez-nous au tribunal du souverain juge, et conduisez-nous au séjour céleste, afin que nous puissions y célébrer vos victoires, et chanter avec vous éternellement les grandeurs de cet être suprême, auquel vous êtes resté si fidèle dans tous les temps. Ainsi soit-il.

CHAPITRE XV.

Sur les saints Anges gardiens.

Angelis suis mandavit de te. Il a ordonné à ses Anges de veiller sur vous. (Psal. 90.)

Après saint Michel, archange, l'église nous met devant les yeux la fête de nos saints Anges gardiens. Quels doivent être nos sentimens envers eux ?

1. Sentimens envers notre saint Ange gardien, sentimens de reconnaissance.... Car qui sommes-nous pour que Dieu daigne donner commission à ses Anges d'avoir soin de nous, et pour qu'un Ange daigne se charger d'avoir soin de nous, jusqu'à notre dernier soupir ? Qui sommes-nous ?... Ne laissons jamais passer la semaine, sans témoigner notre reconnaissance à notre saint Ange gardien, sans le remercier du soin qu'il a pris de nous dans la semaine passée, et le prier de nous continuer ses bontés dans la semaine suivante... J'ai un Ange que Dieu a chargé de prendre de moi un soin continuel ; et je n'y pense pas !... Quelle ingratitude !

2. Sentimens envers notre saint Ange

gardien, sentimens de respect.... Si nous pensions que nous avons sans cesse avec nous un Ange qui nous voit, qui nous examine, qui, quand nous paraîtrons au tribunal de Dieu, sera notre défenseur, si nous faisons le bien ; notre accusateur, si nous agissons mal, avec quelle circonspection ne nous conduirions-nous pas, en présence d'un témoin aussi respectable ! Quel soin pour lui plaire !... Quelle attention pour ne pas lui déplaire !.... Fussé-je seul, et dans les ténèbres, j'ai un Ange qui m'examine, qui est chargé, de la part de Dieu, d'enrégistrer toutes mes actions. Voilà l'idée qui a fait bien des saints. Pénétrons-nous-en nous-mêmes. Pensons que notre saint Ange gardien nous voit, et nous ne pécherons jamais.

3. Sentimens envers notre saint Ange gardien, sentimens de confiance... Faibles comme nous le sommes, et environnés d'ennemis de toutes parts, obligés de marcher vers le Ciel par des routes escarpées, bordées d'écueils et de précipices, quel sujet de confiance pour nous, de savoir que nous avons avec nous un défenseur généreux, qui est plus fort que nos ennemis, un compagnon fidèle qui nous tient par la main, qui nous anime et nous encourage, qui nous montre de loin notre céleste patrie !... J'ai un Ange qui est chargé, de la part de Dieu, de veiller sur moi, dans tous mes besoins, toutes mes tentations,

tous mes dangers et tous mes périls.... Et j'ai des inquiétudes sur mon sort! Que cette idée est bien propre à ranimer notre confiance!...

4. Sentimens envers notre saint Ange gardien, sentimens de correspondance.... Car, quelle est la joie de ce saint Ange, quand il voit que nous profitons de ses avis, que nous domptons nos passions, que nous corrigeons nos défauts, que nous avançons en perfection, que nous marchons avec lui, avec courage, dans le chemin du Ciel!... Quelle désolation pour lui, au contraire, quand nous ne l'écoutons plus, que nous rejetons ses saintes inspirations, que nous nous livrons au péché, que nous écoutons l'ange de ténèbres, qui veut nous perdre, et que nous marchons vers l'enfer!

5. J'ai un Ange qui est chargé, de la part de Dieu, de veiller sur moi : un Ange pour moi seul, car Dieu nous a donné à chacun un Ange. Un Ange qui est à moi, qui ne pense qu'à moi, qui s'occupe spécialement et uniquement de moi; un Ange qui s'intéresse personnellement à moi, qui veille sur tous mes pas, empêche que je ne tombe, que je ne heurte le pied contre quelque pierre. Un Ange toujours prêt à me servir, qui veille sur tous mes besoins, sur tous mes dangers et sur tous mes périls!

6. Que cette idée est propre à nous pénétrer de reconnaissance, à nous saisir

de respect, à nous inspirer de la confiance, à nous engager à correspondre à un guide fidèle, qui s'intéresse si vivement à nous!

7. O mon saint Ange! que je vous ai fait de peine pendant ma vie, en me livrant au péché, et en résistant à vos saintes inspirations! Je vous demande pardon de vous avoir été si souvent infidèle. Maintenant je prends la ferme résolution de mieux vivre, de correspondre à vos bontés, et de marcher courageusement avec vous à travers toutes les difficultés de ce monde, vers le but glorieux où vous avez dessein de me conduire. Ainsi soit-il.

CHAPITRE XVI.

Sur sainte Thérèse.

Aut pati, aut mori. Ou souffrir ou mourir.
(Vie de sainte Thérèse.)

1. Telle fut la devise de sainte Thérèse, fondatrice des Carmélites. Formée à la vertu dès son enfance, cette sainte soupira, dès sa plus tendre jeunesse, après la palme du martyre, et voulut même passer chez les Maures pour l'acquérir. Se voyant frustrée de son espoir, par le rappel de ses parens, elle se consacra à Dieu dès l'âge de vingt ans, et entreprit la réforme la plus austère, choisissant Jésus-Christ pour son divin époux.

2. Que fit Jésus-Christ, pour s'assurer si l'amour de Thérèse était solide? Il la livra aux épreuves les plus pénibles. Froi-

deur dans les communions, sécheresses dans les prières, dégoûts de tous ses exercices de piété, douleurs aiguës, infirmités habituelles, voyages, contrariétés et difficultés dans l'établissement de tous ses monastères, voilà un abrégé de la vie de sainte Thérèse... Que fit-elle? elle continua de communier, malgré ses froideurs, de méditer, malgré ses sécheresses, de se livrer à tous ses exercices de piété, malgré ses dégoûts.... Loin de se rebuter des souffrances, elle en demanda d'autres, et elles lui furent accordées. Elle croyait que les souffrances conduisaient à la jouissance de Jésus-Christ; elle ne soupirait qu'après les souffrances : *ou souffrir, ou mourir*, telle était sa devise.

3. Quand on aime de la sorte, on mérite d'être aimé!... Aussi Jésus-Christ, après vingt ans d'épreuves, combla-t-il *sainte Thérèse* de graces et de faveurs. Sans lui retirer ses infirmités, qui contribuaient à accroître sa couronne, il la favorisait, du côté de l'ame, d'une infinité de consolations et de douceurs. Souvent, dans ses extases et ses ravissemens, les affections étaient si sensibles, qu'elle était obligée de s'écrier : Ah! c'est assez de consolations, Seigneur; réservez-moi, pour l'autre monde, le bonheur de vous posséder; dans celui-ci, je ne veux que des souffrances!....

4. Tel fut l'esprit de sainte Thérèse;

est-ce le nôtre ?... Nous espérons en Dieu ; mais qu'espérons-nous ? Que Dieu va nous faire la grace de nous décharger de notre croix et de mettre fin à nos souffrances. Nous nous réjouissons en Dieu, mais quand ? Lorsque Dieu nous décharge de notre croix, et qu'il met fin à nos souffrances !... Sainte Thérèse disait : Ou souffrir, ou mourir !... Et nous, nous disons : Plutôt mourir, que de rester ainsi dans les tribulations et les souffrances !... Je sais que Dieu peut, quand il le veut, faire finir nos épreuves, et, comme sainte Thérèse, nous consoler, quand il le jugera à propos ; mais murmurer, mais s'impatienter, mais se plaindre de ce que nos maux ne finissent pas ; avoir une si grande impatience de goûter des consolations et des douceurs dont sainte Thérèse fut privée pendant vingt ans, c'est une marque certaine que ce n'est pas Jésus-Christ, mais ses consolations que l'on aime.

5. Quand on nous fait de grandes protestations d'amour, ô mon ame ! est-ce toujours une marque que nous sommes aimés ? Nous le croyons ; mais ce sont souvent nos biens, notre table, et non pas notre personne que l'on aime. Que fait-on alors, pour s'en assurer ? On exige des sacrifices, on fait essuyer des rebuts et des dédains. Si ces sacrifices dégoûtent, c'est une marque certaine que l'amour n'est pas solide ; mais si les dédains ne font

qu'enflammer l'*amour*, c'est une marque certaine que nous sommes véritablement aimés.

6. Il en est de même dans *l'amour divin.* Dans nos méditations, nos prières et nos communions, tant que la grace nous accompagne, nous protestons souvent à Jésus-Christ que nous l'aimons; mais ces protestations ne sont que superficielles.... Que fait Jésus-Christ pour s'en assurer? Comme à *sainte Thérèse*, il nous envoie des épreuves et des souffrances, il s'éloigne de nous en apparence, pour quelque temps; si ces épreuves nous rebutent, c'est une marque que nous n'aimons pas; si, au contraire, elles ne font qu'enflammer notre ardeur, c'est une marque certaine que l'*amour* est solide, et les consolations arrivent avec le temps.

7. Les sécheresses et les souffrances furent la pierre de touche de la véritable liberté, dans tous les temps. C'est ainsi qu'avant *sainte Thérèse*, Dieu éprouva tous ses élus. Les Jobs, les Tobies, la sainte Vierge, saint Paul, les Apôtres, tous les martyrs, et tous les saints en général, ont passé par le feu des tribulations; et il n'y a eu que ceux qui s'y sont soutenus, qui ont obtenu la couronne. Grande Sainte, dont nous méditons aujourd'hui les vertus, obtenez-nous votre courage et votre ferveur, votre amour généreux pour Jésus-Christ, au milieu des

tribulations de ce monde, afin que nous puissions mériter d'être éternellement couronnés avec vous, dans le Ciel. Ainsi soit-il.

CHAPITRE XVII.

Sur la liberté des Saints.

Vos in libertatem vocati estis. Vous êtes appelés à la liberté. (GALAT. 5.)

VOULEZ-VOUS savoir, ô mon ame, en quoi consiste la liberté de l'homme sur la terre? Ne consultez pas le monde : il n'a sur ce point que des idées fausses. Adressez-vous aux Saints : c'est à l'école de Jésus-Christ qu'ils ont appris la science sublime de la liberté véritable, et c'est à l'école de Jésus-Christ lui seul, que vous l'apprendrez vous-même.

1. *Pour être vraiment libre*, il faut savoir avant tout que Dieu ne nous a pas mis sur la terre pour y être heureux, mais pour y acquérir *le bonheur;* conséquemment, que, pour ceux qui veulent obtenir la couronne, cette vie est un temps d'épreuves, de tribulations et de combats, où l'on doit perpétuellement s'exercer au grand art dont les philosophes païens ont parlé, mais que les Saints eux seuls ont su mettre en pratique : celui de dompter son corps et de se vaincre soi-même.

2. *Pour être vraiment libre*, il faut savoir que, par sa nature, notre corps est porté au mal; sans quoi nous ne le com-

battrions jamais. Or il est certain que notre corps est porté au mal : car, où aboutissent généralement tous les penchans du corps ? à boire, manger, se divertir, et conséquemment à détruire nos biens. Quand nos biens sont détruits, il faut se donner du mal pour en avoir d'autres : donc tous les penchans du corps nous conduisent *au mal.* Quand il faut se donner *du mal* pour avoir d'autres biens, ce *mal physique* nous plaît-il ?.... Non, nous le détestons. Si nous suivions nos penchans, nous ne le prendrions jamais : donc tous les penchans du corps nous éloignent du bien.

3. Et pourquoi Dieu nous a-t-il donné un corps organisé de cette manière ?..... Nous l'avons déjà dit dans nos instructions sur le combat spirituel : c'est par une combinaison digne de la plus haute sagesse. Si Dieu nous eût donné des penchans pour le bien, nous y eussions été entraînés nécessairement, comme une pierre par son propre poids ; au lieu qu'en nous donnant du penchant *pour le mal*, dans chacune de nos actions, soit pour faire *le bien*, soit pour éviter *le mal*, il faut sans cesse aller contre nos penchans, sans cesse y renoncer, sans cesse nous dompter et nous vaincre nous-mêmes : guerre personnelle, mais guerre nécessaire, que le monde n'entend pas, et que les Saints ont toujours parfaitement comprise. De sorte que *cet homme*

physique, que nos philosophes nous ont dit essentiellement *bon*, est, au contraire, essentiellement *mauvais*, essentiellement *déréglé;* que si nous suivions la nature, nous irions toujours *au mal* et jamais au bien, et il nous entraînerait nécessairement dans un enchaînement inévitable de désordres, comme nous l'éprouvons dans le délire d'une liberté fausse.

4. Et que fallait-il pour régler *cet homme physique*, essentiellement déréglé par lui-même? Il fallait lui donner *un maître* qui ne lui donnât *du bien* qu'autant qu'il se donnerait *du mal;* qui promît à l'ame des récompenses, si elle domptait les penchans du corps, et des châtimens, si elle ne les domptait pas. C'est ce qui s'appelle gouverner l'homme. Pour cela, il fallait que Dieu donnât des maîtres à chacun de nous, et c'est ce qu'il a fait admirablement en nous faisant descendre les uns des autres. Puisqu'il est le seul qui puisse nous donner des biens, c'est un principe certain qu'il sera toujours lui seul le maître de tous les maîtres; mais il n'en est pas moins certain que l'homme ayant été soumis au travail dès le paradis terrestre, et son travail étant encore devenu plus pénible après son péché, Dieu a voulu que tous ceux qui acquièrent *des biens* par le travail en deviennent successivement les maîtres. C'est ainsi que le premier homme, dès qu'il eût acquis des biens à la sueur de

son front, devint, après Dieu, *le maître* de la première génération; *la première* de la seconde, *la seconde* de la troisième, et ainsi de suite. Et ce qui arriva dès l'origine se répéta dans chaque peuplade, et se répétera partout jusqu'à la consommation des siècles.

5. C'est par cette merveilleuse succession des naissances qu'il n'exista jamais sur la terre un seul individu qui n'ait eu *un maître*, pas un seul qui puisse faire *le bien* sans en avoir. C'est *ce maître* qui tient en bride toutes les passions de ses inférieurs, et qui les oblige à dompter les penchans déréglés qui les entraînent à la destruction et au désordre. C'est ainsi que *Dieu* fait remuer tous les bras de l'univers, en n'accordant *des biens* que sous la condition du travail; *un souverain*, tous ceux de son empire, en conservant à chaque propriétaire la libre disposition de ses biens; *chaque propriétaire*, tous ceux de ses ouvriers, en ne les payant qu'à raison de leurs travaux. Il n'y a *qu'un maître* lui seul qui soit intéressé à faire faire le bien. Livrez tous les inférieurs à leurs penchans, *le mal* se fera, mais *le bien* ne se fera plus. Jamais l'homme ne peut être libre de faire le bien *sans maître*.

6. *Dans un état méritoire, jamais l'homme ne put être libre de faire le bien sans lois*. C'est une chose radicalement impossible. Une balance ne saurait être

libre avec un seul poids ; il en faut deux qui pèsent dans le même instant et en sens contraire. Pour qu'il y ait *liberté*, il faut que l'ame ait la faculté de vouloir et de ne pas vouloir, d'agir ou de ne pas agir dans la même circonstance. Mais, pour qu'elle ait cette faculté, il faut qu'elle aperçoive, dans chaque objet, des choses qu'elle veut bien et des choses qu'elle ne veut pas. Il faut que *le bien et le mal* soient liés ensemble, et c'est *ce lien moral* qui constitue ce qu'on appelle *la loi*.

7. Si Dieu, dès l'origine, n'eût pas défendu de toucher à l'arbre qu'il s'était réservé, l'homme n'eût pas été *libre ;* il eût été nécessairement entraîné par sa concupiscence. Mais autant il était porté à la manducation par ses penchans, autant il était repoussé par la crainte de la mort. Cet arbre était véritablement pour le premier homme celui *de la science du bien et du mal*, puisque, par sa défense, Dieu lui apprenait que, dans ce monde, *le bien et le mal* sont inséparables ; qu'il faut, de toute nécessité, ou les prendre, ou les laisser tous deux. Et c'est ainsi que Dieu dans tout l'univers, un souverain dans tout son empire, un maître dans sa maison, en défendant de prendre le bien d'autrui, fait des *lois justes*, puisqu'il conserve à chacun le fruit de son travail. Mais il n'y a *qu'un maître* qui puisse le faire. Laissez faire *la loi* par les inférieurs,

ils ne voudront que des plaisirs sans peines et des biens sans travaux. Ce seront des lois de pillage.

8. *Enfin, dans un état méritoire, l'homme ne put jamais être libre sans récompenses et sans châtimens.* Puisque Dieu a lié ensemble *le bien et le mal*, il faut de toute nécessité que ceux qui ne prennent que *le bien* soient punis, et que ceux qui n'ont que *le mal* soient récompensés ; et si *la loi* ne s'accomplit pas dans ce monde, on peut être bien certain qu'elle sera accomplie dans l'autre. Sans *cette foi*, les Saints eux-mêmes n'eussent pas été *libres*, puisqu'il est impossible d'aimer le *mal* en tant que *mal.*

9. Pourquoi les Saints se sont-ils livrés, dans ce monde, à de si pénibles travaux? Pourquoi ont-ils été si braves dans les armées, si fidèles à leurs souverains, bons prêtres, bons magistrats, bons pères, bons époux ? Pourquoi ont-ils fait tant d'aumônes et tant de bonnes œuvres, porté le cilice, couché sur la dure, donné de si grands exemples d'austérité et de vertu? Pourquoi ont-ils rempli avec tant de courage les fonctions les plus dégoûtantes des sociétés? Pourquoi ont-ils supporté tant de maux, bravé les supplices et les tourmens les plus cruels, plutôt que de trahir leurs devoirs ? C'est parce qu'ils savaient qu'ils avaient *un maître* qui les récompenserait généreusement dans la

vie future. Pourquoi ont-ils vaincu le monde, mortifié leurs corps, foulé aux pieds tous les plaisirs des sens? C'est parce qu'ils savaient que *la loi du bien et du mal* est inviolable, et que les plaisirs défendus seraient punis par des supplices éternels. C'est *par cette foi* que les saints ont été *libres*, qu'ils ont triomphé du monde, et qu'ils ont été délivrés de l'esclavage de leurs sens.

10. Ce n'est pas là *la liberté du monde*, celle que nous prêche la fausse philosophie aux approches des révolutions, celle que prêcha le serpent à nos premiers parens. C'est en perdant *la foi* qu'ils se perdirent, eux et leur postérité tout entière. Boire, manger, se divertir, suivre la nature, se livrer à tous les penchans du corps; des plaisirs sans peines, des libertés de délectations, des états d'indépendance, qui devaient nous conduire à *un âge d'or* qui n'arrivera jamais : voilà *la liberté* qu'on nous a prêchée.

11. Qu'en est-il résulté?... Une liberté de pillage, de consommation et de ruine. Nos pontifes égorgés, nos souverains massacrés, les propriétés vendues, les propriétaires dépouillés, tous les droits violés, toutes les lois brisées. Quand nos biens ont été consommés, il a fallu en chercher ailleurs. On a porté le fer et le feu dans tous les pays; tous les peuples ont été écrasés; l'univers est devenu un théâtre

de sang. On a fini par s'écrier de toutes parts : Voilà *une liberté bien terrible*. Oui, sans doute, elle est bien terrible *cette liberté ;* mais c'est une liberté fausse. Ce n'est pas celle que Dieu nous a donnée ; c'est celle de l'homme abandonné à lui-même et livré à ses penchans. Il a une ame et une raison sans doute ; mais, *sans autorité*, c'est un tigre altéré de sang et mille fois plus terrible que le tigre, parce que sa raison ne lui sert qu'à mieux raisonner ses forfaits. C'est en même temps le plus terrible et le plus lâche de tous les êtres. Pour assouvir ses passions, il égorge les autres ; et, quand il voit arriver les maux, il se suicide lui-même, parce qu'il n'a pas la force de les soutenir. Sans foi et sans loi, il croit par cette lâcheté éviter les châtimens, et il se précipite aveuglément dans des brasiers éternels qu'il n'évitera pas.

12. Voilà cependant *cette liberté* à laquelle on a planté des arbres, à qui on a érigé des autels ; *cette liberté* qui a fait pousser à la France des cris de joie, qui jette encore des nations dans les accès du délire : *cette liberté* qui devait nous rendre si heureux, et qui a occasioné tant de maux ; *cette liberté* qui nous séduit nous-mêmes et que nous recherchons dans toutes nos œuvres, celle de suivre *des penchans* qui nous portent *au mal*, et qui déchaînent dans l'univers des passions qui nous dévorent.

13. Ah! Seigneur, si nous avons gagné dans les connaissances physiques, nous avons infiniment perdu dans le moral. Si nous avons perfectionné l'art de prendre des villes, nous avons presque totalement oublié la science des Saints, le grand art de prendre le ciel d'assaut, en nous domptant nous-mêmes. Si nous sommes *braves* contre nos ennemis, nous sommes *les plus lâches* de tous les hommes, quand il s'agit de supporter *les maux* de ce monde, de porter notre croix avec Jésus-Christ, et de marcher après lui sur les ronces et les épines. Si nous sommes *un siècle de lumières* d'un côté, nous sommes de l'autre *le plus ténébreux* de tous les siècles. Nous ne connaissons, ni la destinée, ni la constitution, ni la liberté de l'être moral sur la terre. Après tant de siècles d'expérience, nous ignorons encore *que ses penchans le portent au mal;* nous le croyons *essentiellement bon*, tandis qu'il est essentiellement *mauvais*, dès qu'il est abandonné à lui-même.

14. O mon Dieu, faites-nous enfin bien concevoir cette grande vérité, sans laquelle le monde moral sera toujours une énigme inexplicable : que vous ne nous avez pas mis dans ce monde *pour y être heureux*, mais pour y acquérir *le bonheur;* que vous nous avez donné des penchans au mal pour *les dompter*, et non pas pour *les suivre;* que toutes ces libertés *d'égalité*

et d'indépendance, dont on nous a bercés, sont des contes absurdes ; que c'est, comme le dit *Bossuet*, celle d'un fils sous son père et d'un serviteur sous son maître ; que *l'autorité* en est inséparable ; que, sans elle, les passions sans frein seraient comme ces coursiers fougueux qui entraînent leur conducteur à travers les abîmes.

15. Faites-nous la grace, ô mon Dieu, de bien connaître les règles *de cette parfaite liberté* qui a fait tant de Saints ; de ne jamais perdre de vue, ni l'ennemi que nous avons à combattre, ni la loi que nous devons suivre, ni *les autorités* que vous avez préposées sur nous pour nous conduire, ni les récompenses sublimes que vous proposez à ceux qui seront fidèles à accomplir vos commandemens. Ainsi soit-il.

CHAPITRE XVIII.

Sur le Sacerdoce.

> ***Baptismus Joannis de cœlo, an ex hominibus?***
> D'où Jean tient-il ses pouvoirs, est-ce du ciel, ou des puissances humaines? (Marc. 11.)

Puisque Dieu, par sa loi, nous ordonne de dompter nos penchans, si nous voulons aller au ciel, il eût été souverainement injuste, s'il n'eût pas établi sur la terre *des autorités*, pour nous intimer ses lois et nous proposer ses récompenses et ses châtimens... Aussi en a-t-il établi de deux espèces, qu'il est infiniment important de bien discerner : *de divines* et *d'humaines*,

de naturelles et *de surnaturelles. De divines* qui viennent du Ciel, et *d'humaines* qui naissent sur la terre.

1. *De divines.* Et la preuve n'en sera pas longue. Car si, comme l'a dit un écrivain célèbre, toute espèce *d'autorité* vient *d'autor,* Dieu seul étant *l'auteur* des ames, il est aussi le seul qui puisse avoir *autorité* sur elles; et, comme il y eut des ames à gouverner dès le commencement du monde, il est de toute évidence que, dès le commencement du monde, Dieu eut besoin de ministres pour gouverner dans cette partie. De là la nécessité *d'un sacerdoce* investi *d'une autorité divine*, qui vient directement du *Père céleste* qui est dans le Ciel. *Potestas de Cœlo.*

2. Pour faire sentir la nécessité *d'un sacerdoce,* nous ne parlerons, dans cette courte instruction, ni du gouvernement du monde physique auquel les puissances de la terre ne peuvent rien, ni des biens temporels dont Dieu nous comble, ni des hommages qui sont dus au Créateur en conséquence de ses bienfaits, ni de tout ce qui a rapport *au culte.* Il est certain que tout cela relève de Dieu seul, et conséquemment *de son sacerdoce.*

3. Pour abréger cette instruction, nous nous en tiendrons à ce que Dieu s'est réservé dans le gouvernement *du monde moral,* et cette réserve seule est immense. Car *qu'est-ce que la morale?* C'est tout

simplement *cette loi naturelle* par laquelle Dieu a lié ensemble *les biens et les maux* de ce monde, avec défenses expresses de prendre les uns sans les autres. Et c'est précisément ce que l'homme abandonné à lui-même ne veut pas. Comme notre premier père, il voudrait prendre *le bien seul.* Sa concupiscence l'y porte fortement dans toutes ses actions ; voilà pourquoi il est impossible que *la morale* soit observée, sans *une autorité* qui veille sur toutes les actions des hommes.

4. Pour faire observer *la morale* partout, que faut-il ? Il faut d'abord pouvoir lire *dans le fond des cœurs*, et le magistrat civil n'y voit pas. Cependant c'est là que prennent leur source toutes les actions humaines, sans aucune exception quelconque, quelque atroces qu'elles soient d'ailleurs. Tous ces vols, ces homicides, ces adultères, ces vengeances, ces dissentions, ces jalousies, ces systêmes d'égalité, d'insubordination et d'indépendance, qui doivent renverser les empires ; tous ces complots révolutionnaires, tous ces parricides, ces régicides, qui doivent bouleverser les royaumes ; tous ces attentats qui font frémir la nature, tous les crimes les plus atroces, comme les vertus les plus pures et les desseins les plus généreux, tout cela est déjà formé dans le cœur, dit notre divin maître, avant de se manifester au dehors.

C'est là que se conçoivent les passions et que se forment tous les projets. Avant de se produire à l'extérieur, tous les plans sont déjà faits et tous les moyens concertés. Tous les monstres qui doivent ravager l'univers sont déjà furieux, et ils dévasteront tout, s'ils ne sont promptement contenus. Mais qui ira les attaquer? Qui descendra dans cet abîme profond où l'œil de l'homme ne pénétrera jamais? Voilà donc déjà dans le monde une région immense que Dieu s'est réservée, à lui et à son sacerdoce : *Le fond des consciences et le gouvernement des cœurs*, où naissent toutes les actions des hommes.

5. Mais combien d'actions, qui ne sont plus *dans le fond des cœurs*, et que le gouvernement civil ne saurait encore apercevoir! Toutes ces infamies, tous ces excès de lubricité, tous ces débordemens monstrueux, qui font périr tous les jours plus d'individus que les batailles les plus sanglantes; tout ce qui se passe dans l'horreur des ténèbres et dans le mystère du secret, dans l'intérieur des maisons et hors de la portée des regards; toute cette foule innombrable d'œuvres corporelles, perpétuellement répétées la nuit et le jour, actions si funestes à l'humanité, si intéressantes pour la population, si importantes pour les mœurs, si décisives pour le bien-être, la force et la prospérité des états : toutes ces actions ne sont pas seule-

ment conçues dans l'esprit ; elles sont pleinement exécutées à l'extérieur, et cependant elles ne seront jamais du ressort du civil.

6. On a affirmé légèrement de nos jours que *le mariage* ne relevait *du sacerdoce* que depuis qu'il était *sacrement*. Ce n'était point *un sacrement* chez les Hébreux, et cependant c'était à Dieu seul qu'on renvoyait la bénédiction intérieure des mariages. Ce n'était pas un sacrement chez les Romains, et cependant c'était au tribunal des pontifes qu'on adressait toutes les causes matrimoniales. Ce n'est pas *un sacrement* chez les nations les plus sauvages, et cependant c'est devant les prêtres qu'on se marie. Que le civil veille sur la donation des biens et tout ce qui est extérieur : cette partie le regarde sans doute. Mais tout ce qui concerne l'intérieur, dit Montesquieu, liv. 26, fut toujours chez tous les peuples *l'objet d'une bénédiction particulière*. On ne saurait voir, sans un mouvement involontaire de pitié, un magistrat civil recevoir gravement le serment conjugal de deux époux, sans se demander intérieurement à soi-même comment il en punira les prévarications, comment même il pourra les connaître.

7. Mais combien d'actes extérieurs que le civil peut apercevoir, et qu'il ne saurait cependant gouverner, faute de moyens ! Toutes ces dissentions domestiques, ces

querelles particulières, ces commerces scandaleux, tout ce cortége innombrable de vices et de vertus, de perfections et de défauts, d'actions familières, si intéressantes pour l'humanité, d'où dépendent la paix des familles, l'activité des travaux, la bonté de l'éducation, le renouvellement des générations, la vigueur ou la décadence des états : toutes ces actions sont visibles et parfaitement connues, et cependant le civil est dans l'impossibilité absolue de les gouverner, parce qu'il n'a pas de récompenses pour elles, et que, quand il en aurait, il n'a pas de poids et de mesures pour varier ses distributions, selon les degrés *de moralité,* qui varient les actes journaliers des pères et des époux, des enfans ou des ouvriers, des bons et des mauvais maîtres.

8. Mais toutes les actions des gouvernemens eux-mêmes, les injustices des souverains, les profusions des princes, la dissolution des cours, les vexations des ministres, les écarts des magistrats, les erreurs des savans, les soulèvemens des peuples, les complots des factieux, tous ces événemens qui préparent les grandes révolutions, la chute des empires et le malheur des peuples !

9. Mais tout ce qui se passe dans les armées, dans les flottes, dans les hôpitaux et dans les prisons ! Les passions sont partout, dans tous les hommes, dans tous les

cœurs et dans toutes les actions des hommes, et elles sont partout déréglées, tant qu'elles ne sont pas contenues *par l'autorité.* Il est aisé, ô mon ame, de déclamer sur l'inutilité des prêtres ; mais la prouver, c'est autre chose. Nous mettons en fait, que, sur deux millions d'actions, il n'en est pas deux qui puissent être gouvernées par le civil ; que, sur deux millions de désordres, il n'en est pas deux qui puissent être cités devant les tribunaux civils.

10. Cependant nous mettons en fait qu'il n'est pas, dans l'univers entier, un seul homme qui ne soit essentiellement *immoral*, s'il est abandonné à lui-même ; qu'il n'est pas une seule action dans le monde, où l'homme ne soit sollicité par la passion à prendre *le bien* et laisser là *le mal physique* : c'est ce qu'on appelle *l'immoralité, le désordre, le péché, ou l'infraction de la loi ;* pas une seule action où le tentateur ne nous assure, comme le serpent, qu'en prenant le bien seul, Dieu ne nous en punira pas. Et voilà l'erreur dangereuse qui perdit les hommes dès le commencement du monde.

Pour que *la morale* soit pratiquée dans un état, il faut que chacun sache qu'étant *immoral* par sa nature, il est obligé par la loi de Dieu à ne jamais prendre *le bien sans le mal*, à être bien sûr que *cette peine temporelle* est irréfragable ; qu'on en sera très-

certainement *puni*, si on ne la prend pas; à renoncer à toutes les suggestions du monde et du tentateur qui nous diraient le contraire.

11. Or, si je suis *souverain ou législateur* dans un État quelconque, devant qui renverrai-je mes sujets, pour prendre cet engagement naturel? Sera-ce devant le magistrat civil, qui ne voit presque aucune de nos actions? Sera-ce devant les ministres des religions fausses, qui n'ont pas le pouvoir de citer les délinquans à leur tribunal? Je ne vois qu'un seul homme qui puisse le faire: *c'est le prêtre catholique* qui tient directement ses pouvoirs du ciel. *Potestas de Cœlo.*

Dès qu'on lui présente un enfant qui vient de naître, il ne se contente pas d'enregistrer son nom. Avant de l'admettre au baptême, il appelle deux témoins, et leur fait jurer qu'il observera *la loi de Dieu;* qu'il renonce à tout ce que le monde, la chair et les passions, lui suggéreront pour l'enfreindre. Voilà ce qu'on appelle *les engagemens du baptême* et les conditions réciproques du contrat que le catholique fait avec le Tout-Puissant.

12. Pères et mères, parrains et marraines, tous sont chargés de lui faire savoir qu'il n'a été reçu qu'à ces conditions. Catéchismes, écoles, instructions, tout les lui rappelle. Quand il est instruit, il n'est admis aux saints mystères qu'autant qu'il

répete par lui-même *les vœux de son baptême.* Quand il se présente pour le mariage, il faut qu'il prenne, avec son épouse, les mêmes engagemens : ceux d'observer fidèlement *la loi de Dieu*, et de renoncer à tout ce qui y serait contraire. Quel que soit l'état qu'il embrasse, *la loi de Dieu* est toujours la première de toutes les conditions; *les peines temporelles de son état*, le premier de ses devoirs. Si l'on y manque, il faut comparaître au tribunal : *les péchés qui ne seront pas remis dans ce monde ne le seront jamais dans l'autre.* Dans les afflictions, les souffrances sont le chemin du ciel, le suicide celui de l'enfer. Malheureux! lui dit le prêtre, vous voulez mettre fin à vos maux, et vous vous précipitez dans des brasiers éternels. Nous le demandons au monde entier: voilà la morale du prêtre catholique. Depuis la naissance jusqu'à la mort, il ne quitte pas l'homme un instant, et il a tout ce qu'il faut pour faire observer *la loi de Dieu*, dans toutes les circonstances de la vie, parce que, par l'Eglise, il tient directement ses pouvoirs du ciel. *Potestas de Cœlo.*

13. Ah! Seigneur, on parle sans cesse *de morale*, et on en parle partout; mais qu'il en est peu qui la connaissent! On ne pense pas que l'homme étant composé d'un corps qui, par sa nature, est porté *à prendre le bien* et à laisser là *le mal*, il

est, par sa nature, essentiellement *immoral*, essentiellement *déréglé* par lui-même. Comment ne voit-on pas que le magistrat civil, quelque savant et quelque éclairé qu'il soit d'ailleurs, est dans l'impossibilité absolue de veiller à l'accomplissement de la loi de Dieu dans le gouvernement immense que le Père céleste s'est réservé à lui seul.

14. On nous répète sans cesse que *la morale* est partout la même, dans toutes les religions et dans tous les pays. Jusques à quand restera-t-on dans une erreur aussi dangereuse? Comment ne voit-on pas que pour faire observer *la morale* partout, il faut parler de la part de celui qui voit tout ; avoir *des pouvoirs et une mission céleste* de sa part; que, *sans cette mission*, des millions d'actions rentrent dans les ténèbres ; qu'il faut de toute nécessité transiger avec les passions, réformer les jeûnes, les abstinences, les œuvres satisfactoires, la confession, les peines temporelles du purgatoire, et tout ce qui les gêne, conséquemment qu'il n'y a plus *de morale* partout où il n'y a pas *de mission véritable*.

15. O mon Dieu, conservez-nous *ce sacerdoce divin*, le seul qui puisse montrer *une mission céleste*, commander aux passions, aller les enchaîner jusqu'au fond des cœurs, faire observer votre loi sainte, et citer partout les délinquans à son tri-

bunal. Faites la grace, ô mon Dieu, à tous ceux qui sont dans l'erreur, d'ouvrir les yeux à la vérité, et de se réunir à *cette autorité unique*, qui peut elle seule faire pratiquer *la morale* dans ce monde et nous procurer le salut éternel dans l'autre. Ainsi soit-il.

FIN.

TABLE DES MATIÈRES

CONTENUES DANS CE VOLUME.

LIVRE I. *Du service de Dieu.*

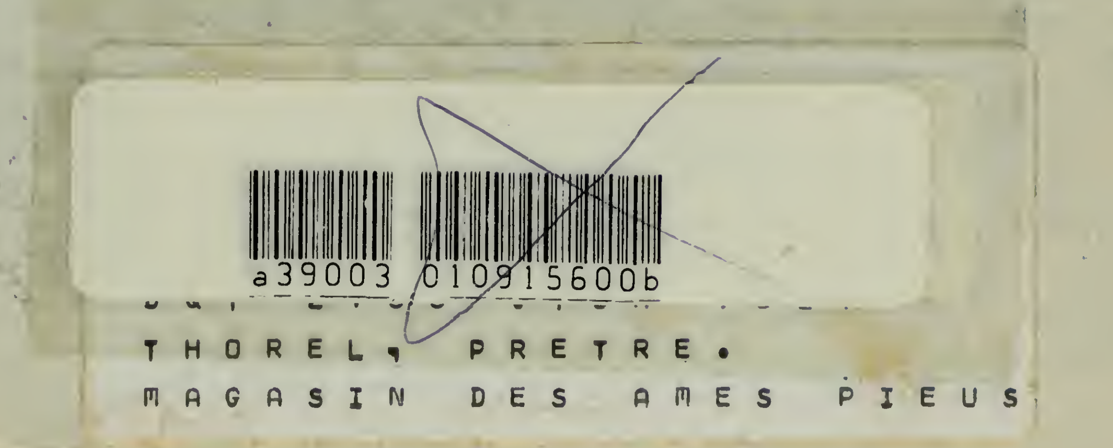
LIVRE II. *Du péché.*

LIVRE III. *Sur la loi de Dieu.*

LIVRE IV. *Sur les Mystères.*

LIVRE V. *Pour les fêtes de la Sainte Vierge, et des principaux Saints.*

FIN DE LA TABLE.




U D' / OF OTTAWA
COLL ROW MODULE SHELF BOX POS C
333 02 04 04 21 17 5